



Homeland of the dead

DiLouie, Graig

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

CRAIG D'LOUIE

HOMELAND OF THE DEAD



ILS PENZAIENT AVOIR SURVÉCU À L'ENFER EN IRAK...

(CLIP)

HOMELAND OF THE DEAD

PANINI BOOKS

HOMELAND OF THE DEAD

Craig DiLouie

⌘(CLIP)⌘

Titre original : *Tooth and Nail*

Illustration de couverture : ® Smulsky – Fotolia.com

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Sandy Julien

Suivi éditorial et relecture : studio Zibeline & Co

ISBN : 9-782809-428773

Eclipse est une collection de Panini Books

www.paninibooks.fr

Panini S.A. 2013 pour la présente édition.

® Craig Di Louie 2010

REMERCIEMENTS

Bon nombre de personnes ont rendu cet ouvrage possible, mais je souhaite plus particulièrement en remercier deux : Anthony McCurdy, camarade et vétéran de la 101^e Division aéroportée, et Chris Di Louie, mon frère et compagnon d'écriture, toujours prêt à me conseiller.

« Jamais je ne trahirai la confiance de ma patrie,
Et sans relâche je me battrai,
Affrontant tous les ennemis,
Pour remplir ma mission.
Pour remporter la victoire,
Dussé-je y laisser la vie. »

— Extrait du « Credo du Fantassin »

« Quiconque lutte contre des monstres devrait prendre garde, dans le combat, à n'en point devenir un lui-même. »

— Friedrich Nietzsche

I

Le monde ne finira pas sans guerre.

Derrière les barbelés et les sacs de sable du poste de contrôle, inondé de sueur sous son gilet pare-balles, les mains crispées sur sa carabine M4, le première classe Jon Mooney s'endort aussitôt qu'il ferme les yeux, dodelinant de la tête sous le poids de son casque en kevlar. Soudain, ses paupières papillonnent et l'espace d'un instant, il se croit encore en Irak, affecté à un barrage routier dans le quartier d'Adamiyah, à Bagdad. Il entend presque le vrombissement rythmique du vol des Apaches, et les gosses qui vendent des bouteilles de soda frais à la criée, sous ces fenêtres où parfois surgit l'éclair du fusil d'un sniper.

Son cœur s'emballe et ses paupières frémissent tandis qu'il tente d'identifier les menaces potentielles, et son regard s'arrête sur le panneau géant de l'autre côté du carrefour pour la centième fois au moins. L'immense affiche où des mannequins s'ébattent dans un jacuzzi débordant de mousse rose coiffe un Burger King niché entre un magasin d'électronique anonyme et un fripier. Il ne comprend pas cette publicité. De quel produit est-elle censée lui vanter les mérites ? Peu importe : elle lui parle et lui promet une issue dont il a désespérément besoin, même s'il serait bien en mal de mettre un nom dessus.

Il n'est pas en Irak. Il est à New York.

Le Burger King, comme toutes les autres enseignes de cette section de la Première Avenue, a été fermé suite à l'épidémie. Les devantures disparaissent derrière des grilles de métal noir, comme si la rue s'était muée en gigantesque prison. Des voitures abandonnées et des détritux jonchent la chaussée et les trottoirs, du poste de contrôle aux barrages en béton érigés à un pâté de maison de là.

On est censé être ici chez nous.

Les gratte-ciel de Manhattan se dressent, presque menaçants, au-dessus de ce panorama urbain crasseux, leurs fenêtres miroitant au soleil, Mooney plisse les paupières pour scruter l'horizon jusqu'à ce qu'il localise la couronne étincelante du Chrysler Building. Tout paraît tranquille, là-haut, presque paisible. On pourrait y faire halte et se reposer un moment sous la brise.

Il y a quarante-six heures de ça, Mooney était assis sur une piste d'atterrissage à l'autre bout du monde avec le reste de la deuxième section de la Charlie Company, à attendre qu'on les ramène à la

maison. Naturellement, personne n'avait prononcé le mot « retraite ». Les Galons parlaient de « redéploiement d'urgence », les officiers de terrain « d'extraction », et les engagés de « fête du slip » et de « putain de bordel merdissime », sans oublier « d'occasion idéale pour se faire buter ». On pouvait l'appeler comme on voulait, l'armée n'en avait pas moins commencé à rappeler des dizaines de milliers de soldats d'un coup tandis que le gouvernement irakien se repliait dans la zone verte. Les tribus, elles, retournaient régler leurs comptes entre elles, entre deux assauts furieux contre les troupes américaines qui se retiraient.

Les soldats, rapatriés grâce à tout véhicule capable de voler ou de naviguer, furent redéployés sur le territoire des États-Unis. L'effort logistique nécessaire pour rappeler au bercail des troupes dispersées dans des bases du monde entier avait de quoi donner le vertige. Les fusiliers de la section de Mooney, du sable plein les poches et la peau encore tannée par le soleil du Moyen-Orient, se retrouvèrent affectés à cette étroite bande de la Première Avenue, à Manhattan.

Leur mission : assurer la sécurité de l'hôpital Trinity.

Pas vraiment l'accueil chaleureux que Mooney avait appelé de ses vœux toute l'année, mais au moins plus personne ne le canardait.

Près du poste de contrôle, le vieillard est revenu, harcelant de nouveau ceux qui tentent de passer le barrage des soldats pour pénétrer dans l'hôpital.

— J'entrerais pas là si j'étais vous, les exhorte-t-il.

Rasé de près, il arbore de longs cheveux gris et clairsemés. Il porte un tee-shirt proclamant en lettres capitales : « Le gars le plus futé du coin ».

— Mais j'ai faim, se plaint un homme. Il ne reste presque plus de nourriture dans les boutiques et chez moi, je n'ai plus rien.

Le caporal-chef Eckhardt, le chef de peloton de Mooney, fait signe à une jeune femme manifestement contaminée par le Lyssa de Hong Kong et soutenue par un homme qui pourrait être son mari ou son petit ami. Brûlante de fièvre, elle tressaute sous les spasmes.

— Désolé, annonce Eckhardt aux suivants dans la file. Nous ne distribuons pas de nourriture à ce poste. Voici la liste des sites où vous pouvez en trouver. Elle a été dressée par la mairie.

— Y'a des gens qui entrent là-dedans, fait le vieillard avec un hochement de tête entendu à l'attention de tous ceux qui se trouvent à portée de vue. Mais personne en ressort.

On dirait presque que le vieil enfoiré jubile en lâchant sa bombe.

Mooney soupire en regardant les gens se faufiler entre les véhicules à l'abandon dans l'espoir de trouver refuge dans les lits de Trinity. Mais des lits, il y en a de moins en moins. Le flux des contaminés ne tarit pas. Il en a sa claque du service militaire. Mais bientôt, Jon Mooney laissera tout ça derrière lui. Quand le réveil sonnera, d'ici

vingt-sept jours, ce sera la quille et fini l'Irak, New York et tout le saint-frusquin. Alpha Papa Charlie : Adios, Pauvres Cons.

Les journées tirent en longueur. Comme la plupart des autres gars de la section, c'est un gosse. Ils ont beau n'avoir que dix-neuf ou vingt ans, tous portent des insignes aux deux épaules, témoignant de leur expérience au combat. Des vétérans. Des fantassins : des chats maigres qui en veulent. Mooney se sent exténué, et il a déjà vu trop de choses qu'il aimerait pouvoir oublier. Il n'aspire plus qu'à rentrer chez lui, à retourner collectionner les vieux vinyles et à veiller jusqu'à deux heures du mat' devant des rediffusions à la mords-moi-le-nœud. Peut-être qu'il aura toujours sa chance avec Laura. Peut-être qu'il pourra se trouver un coin à lui, un refuge secret où rester seul, tranquille, un bout de temps.

— Suivant ! aboie Eckhardt. Allez, on se dépêche !

— Tout le monde rentre là-d'dans, mais personne en ressort ! croasse le vieux.

— Monsieur, je crois qu'il est temps de fermer votre garage à bites, déclare le spécialiste Martin de la brigade d'intervention.

Ce faisant, il se penche sur sa M240 calibre .30 montée sur trépied, juchée sur un tas de sacs de sable et pointée sur la Première Avenue. Son assistant artilleur, un type que tout le monde surnomme Boomer, éclate de rire, assis par terre à côté de lui.

— C'est comme ça que vous traitez... s'exclame le vieil homme avant de s'interrompre brusquement et de s'éloigner au pas de course.

Martin vient de faire pivoter sa mitrailleuse, juste assez pour avoir l'air menaçant.

— Vous avez bien choisi votre métier, les p'tits gars, hurle le vieux par-dessus son épaule, en louvoyant entre les voitures vides, parce que le monde ne finira pas sans guerre !

— Alpha Papa Charlie ! lui répond Martin avec un grand sourire et un signe de main faussement amical, suscitant de nouveau un gloussement de la part de l'autre artilleur.

— Une guerre fratricide ! braille l'homme.

Mooney ne comprend que très vaguement le sens de ce mot, mais il tressaille légèrement en l'entendant.

— Ces New-Yorkais, sans déconner... fait Boomer en secouant la tête.

On se croirait à Bagdad.

Au poste de contrôle sud, une petite foule cuisine le commandant de la deuxième section pour savoir si l'armée ne dissimulerait pas un vaccin développé en secret par le gouvernement dans cet hôpital.

Le sous-lieutenant Todd Bowman de Fredericksburg au Texas a les yeux bleu pâle, les cheveux blonds et l'allure de bon Américain moyen

d'un enfant de chœur. Bowman a étudié l'histoire à l'université avant d'entrer dans l'armée pour découvrir sur le terrain comment on l'écrivait. Grand, efflanqué, il a fait preuve de compétence en tant que chef, mais ne s'est pas encore débarrassé de cette habitude qu'il a prise de se tourner vers le sergent-chef Mike Kemper, un vétéran de trente ans originaire de Louisiane, pour confirmer ses ordres les plus audacieux ou ses craintes les plus secrètes. Kemper, un homme plutôt petit, mais aux mains robustes et à la silhouette nerveuse, se contente généralement d'acquiescer d'un clin d'œil. Avec ses cheveux en brosse et son regard intense, il arbore en temps normal une expression menaçante, jusqu'à ce qu'un sourire vienne l'éclairer, ce qui change son apparence du tout au tout. Pour tous les gars de la section, le sergent est un roc. Ils le surnomment Pops.

De l'autre côté de la double ligne de barbelés à boudin tirés en travers de la Première Avenue et lestés par des sacs de sable, une femme corpulente implore le lieutenant de partager le vaccin que ses troupes gardent dans l'hôpital.

— Madame, répond l'officier, si nous disposions d'un vaccin, pourquoi porterions-nous ces masques ? Savez-vous à quel point c'est inconfortable de devoir les garder jour et nuit ?

Son interlocutrice lui jette un regard mal assuré.

— Eh bien... c'est peut-être que de l'esbroufe.

— Ce que vous dites n'a aucun sens, madame.

— Je me suis fait violence pour descendre ici, et je ne bougerai pas d'un pouce tant que je n'aurai pas de vaccin pour mes bébés, vous m'entendez ?

— Hé, par ici lieutenant, fait un autre homme.

— Et d'abord, vous avez quel âge ? renchérit la femme. Douze ans ?

— Lieutenant, par ici, insiste l'homme. Merci. Le président des États-Unis a affirmé que vous aviez un vaccin. Pourquoi le Président dirait ce genre de chose si ce n'était pas vrai ?

— Monsieur, le commandant en chef des forces armées n'a pas transmis cette information à sa hiérarchie, qui m'en aurait certainement informé.

— Hé, je vous ai posé une question, reprend la femme. Vous m'entendez ?

— Ma femme l'a attrapé, intervient un autre quidam, et j'ai demandé à sa sœur de passer chez nous pour s'en occuper, mais elle aussi l'a chopé et je ne peux pas les maîtriser toutes les deux. Elles sont revenues dans mon appartement pour y faire Dieu sait quoi... Elles sont peut-être en train de tout détruire, là-bas. J'ai besoin d'aide. Qu'est-ce que je dois faire ?

— Faites au mieux, répond Bowman. Vous pouvez les conduire ici pour qu'on les soigne, ou demander à un voisin de vous prêter main-

forte, ou peut-être faire appel à la police, s'ils disposent des ressources nécessaires. Mais je ne peux pas me permettre de demander à ne serait-ce qu'un seul homme de quitter ce poste pour vous aider. J'en suis navré. Sincèrement.

Une longue série de détonations se fait entendre au nord, couvrant un instant le rugissement constant qui règne dans la ville, le vacarme étouffé de huit millions d'êtres humains qui s'efforcent de rester en vie. Bowman se raidit un instant et pivote en direction de l'écho lointain des coups de feu, les nerfs à vif, conscient de la menace indistincte. Quelques instants plus tard, le bruit est noyé dans le feulement sourd d'un hélicoptère Blackhawk qui passe au ras des toits.

Pendant ce temps, le caporal-chef Alvarez vient de débouler, annonçant au lieutenant que les gens du Trinity souhaitent lui parler. « Une urgence », ajoute-t-il.

L'homme dans la foule n'a pas cessé de parler : « Mais vous ne m'écoutez pas... »

Bowman lui adresse un vague signe de tête, pris d'un irréprouvable sentiment de malaise, et annonce à la foule : « Allez, c'est terminé. »

Le docteur Linton, directeur de l'hôpital, se tient devant le bus municipal garé devant le bâtiment des urgences. Winslow, l'un des flics locaux armés jusqu'aux dents qui assurent la sécurité à l'intérieur, arbore le même air inquiet que lui, bien visible malgré leurs masques N95. Derrière eux, les victimes du Lyssa virus de Hong Kong et leurs proches attendent en file indienne que vienne leur tour d'entrer dans le véhicule, toussant et se mouchant sans arrêt.

À l'intérieur, les infirmières se chargent du triage à la mode militaire, séparant les patients infectés par le Lyssa virus HK des autres malades, et de ceux qui sont simplement victimes d'une poussée de panique et de leur imagination.

Les personnes infectées par le Lyssa sont réparties en plusieurs groupes. L'étiquette qu'on leur donne témoigne de la gravité de leur état. La verte revient à ceux que les infirmières renvoient chez eux pour qu'ils y demeurent en convalescence. La rouge désigne les malades prioritaires pour une unité de soins intensifs si l'une d'entre elles venait à se libérer. La jaune indique qu'on ignore si l'unité de soins intensifs aura le moindre effet : ceux qui la reçoivent sont hospitalisés, mais ils doivent attendre.

Quant à ceux qui obtiennent une étiquette noire, on s'efforce de rendre supportable le peu de temps qui leur reste à vivre.

Le taux de mortalité lié au Lyssa virus HK est élevé, correspondant à environ trois à cinq pour cents des cas cliniques, soit près du double de celui de la grippe espagnole de 1918-19. Des centaines de milliers d'Américains ont déjà trépassé, et on s'attend à ce que deux à trois millions d'autres les rejoignent. À vrai dire, le nombre de victimes est

si élevé qu'on doit entasser les cadavres dans des camions réfrigérés qui tournent en permanence au ralenti, de l'autre côté de l'hôpital. Une fois pleins, ils s'en vont décharger leur macabre cargaison dans des fosses communes que l'on creuse dans le New Jersey.

Mais le nombre de morts, aussi effroyable soit-il, n'est pas le vrai problème.

Le Lyssa HK est un nouveau virus présent dans l'air et semblable à la grippe, probablement né chez le cynoptère de l'Inde, une chauve-souris géante, selon le CDC (1). La maladie a muté pour devenir facilement transmissible entre humains. Elle vous met les jambes en coton comme une grippe carabinée, et d'autres symptômes caractéristiques viennent s'y ajouter : tressaillements, clignements rapides des yeux et forte odeur corporelle rappelant celle du lait tourné. La plupart des gens s'en remettent en deux semaines, mais si l'infection est assez grave pour que le virus pénètre dans le cerveau, elle provoque des crises de démence. La victime bave abondamment, l'écume aux lèvres, refuse de boire, devient paranoïaque et sujette à des mouvements brusques et violents. Elle finit par se retrouver incapable de parler, réduite à n'émettre qu'un grondement sourd qui évoque une moto au ralenti. Au journal, sur le câble, quelqu'un a parlé de « chiens enragés », et le nom est resté. Il convient tout à fait. Les chiens enragés sont dangereux, et les soldats savent désormais s'en méfier. Ces infectés ont déjà blessé et tué des gens, y compris parmi leurs proches. On leur donne toujours l'étiquette noire. Et ils finissent toujours par y passer, généralement en trois à cinq jours.

Mais le vrai problème ne tient même pas au petit nombre de chiens enragés qui viennent compliquer une épidémie déjà abominable.

Le véritable défi auquel les États-Unis se trouvent confrontés provient du nombre étourdissant de citoyens malades, incapables de faire quoi que ce soit excepté s'allonger, et requérant une attention constante.

Comme le système immunitaire humain n'a encore jamais rencontré cet agent pathogène, il se trouve dépourvu de défenses naturelles et presque tout le monde est susceptible d'attraper la maladie. Par conséquent, des dizaines de millions d'Américains sont affectés aux quatre coins du pays et, parmi eux, ceux qui les soignent, veillent au maintien de l'ordre, produisent et distribuent la nourriture et les médicaments, font circuler l'eau courante et assurent le fonctionnement de l'éclairage, de l'air conditionné, des réfrigérateurs, des ascenseurs et des cuisinières. La nation tout entière commence à s'effriter.

Un vieux dicton affirme qu'aux États-Unis, on est toujours à trois jours d'une révolution. Cessez de livrer les denrées alimentaires aux supermarchés d'un pays fort de trois cent millions d'habitants

fermement attachés à leurs droits et disposant de deux cent cinquante millions d'armes à feu, et attendez un peu de voir ce qui se passe... C'est la raison pour laquelle le gouvernement a déclaré l'état d'urgence et rappelé ses troupes militaires envoyées à l'étranger : pour protéger l'Amérique contre elle-même.

— Restez dans le coin, Mike, demande Bowman au sergent. J'ai une petite idée de ce qu'ils veulent, cette fois.

Ôtant sa casquette, Kemper passe la main sur ses cheveux coupés ras.

— C'était inévitable, lieutenant, répond-il. On savait que ça finirait par arriver.

— Oui, mais on n'a pas pu prendre les dispositions nécessaires. On n'a pas l'équipement.

— On a été formé au maniement des armes non mortelles, mais maintenant qu'on a l'occasion de s'en servir, pas possible d'en trouver, déclare Kemper en se revissant la casquette sur le crâne. Tout cet entraînement pour des prunes.

Linton renonce à établir le moindre contact amical, fût-il de pure forme, avec les soldats qui défendent son hôpital.

— Lieutenant, nous n'avons plus de place pour les nouveaux patients, annonce-t-il de but en blanc. Plus de lits, pas assez de personnel. Nous sommes à court de gants, de blouses et de masques. Il est temps de fermer les portes et de nous concentrer sur l'effectif de patients actuels, du moins dans un futur immédiat.

— Je comprends, fait Bowman.

Le directeur de l'hôpital lui tend un bloc-notes d'une main gantée.

— J'ai ici les adresses de plusieurs autres centres de soin. Aux dernières nouvelles, ils étaient toujours en activité. Des centres de long séjour également, pour les chiens enragés.

Le docteur s'éclaircit la gorge, gêné que ce terme familier mais politiquement incorrect lui ait échappé.

— Je vous demande donc s'il vous est possible d'annoncer à ceux qui viennent ici chercher des soins qu'il leur faut désormais se tourner vers ces autres options.

— On s'en occupe, répond Bowman tandis que Kemper s'empare du bloc-notes.

Linton ouvre la bouche pour dire quelque chose, s'abstient, et lâche finalement :

— Merci, lieutenant.

Tandis qu'il regarde les hommes regagner l'hôpital, Bowman secoue la tête, et Kemper lui retourne un petit signe d'acquiescement.

— Ça part en vrille, y'a pas à dire, déclare-t-il sans humour.

— Il faut que j'en réfère au capitaine West, dit Bowman en soupirant. Mike, trouvez-moi mon officier radio.

Le bruit d'une rafale d'arme automatique leur parvient soudain, de l'ouest, en plein centre ville. Les soldats se tournent vers la déflagration, déconcertés. Ils échangent un bref regard. La fréquence des coups de feu semble s'accroître à chaque jour qui passe.

On se croirait à Bagdad, pensent-ils tous deux.

Et l'épidémie ne s'est déclenchée qu'il y a quelques semaines. Quand on descend un chien, pas moyen de le manger. Il y a huit jours de cela, les gars de la Charlie étaient assis sur le tarmac de la zone de soutien logistique King Cobra en Irak, cuisant le jour et gelant la nuit en attendant que le taxi aérien passe les ramener au bercail. Ils y étaient restés trente heures d'affilée. King Cobra était une véritable petite ville de tentes entourées de sacs de sable et de bunkers en béton qui s'étendait sur plusieurs kilomètres à la ronde, cerclée de barbelés et de miradors. Dans son exode, l'armée faisait preuve d'une célérité et d'une organisation qui tenait du miracle, mais la ZSL King Cobra ne s'en délitait pas moins au fur et à mesure sous l'effet de la confusion, des assauts constants des insurgés, et de cette tâche qui n'en finissait pas : tenter de fournir un abri et des soins médicaux aux infectés. On estimait à vingt pour cent la proportion de soldats envoyés en Irak qui avaient attrapé le Lyssa et avaient été assignés à des tentes de quarantaine.

À l'époque, les gars pensaient qu'on les redéploierait en Floride, et ils avaient commencé à débattre des mérites comparés des filles de Miami et des donzelles issues de tous les autres États représentés dans la compagnie. Ils braillaient pour se faire entendre, car le personnel non-combattant du parc de véhicules voisin avait engagé un duel musical, un camp défendant la cause du gangsta rap et l'autre répliquant par des grands classiques de heavy métal.

La deuxième nuit, ils avaient commencé à s'inquiéter. Aucun officier ne semblait au courant qu'ils se trouvaient là, et, à court de provisions, ils commençaient à crever de faim. Quelques-uns s'aventurèrent au-dehors pour mendier ou voler des rations, mais ils manquèrent d'y laisser leur peau. C'est à peine si on pouvait faire un tour aux latrines sans se faire agresser par une meute de chiens sauvages ou tirer dessus par un des gars de la relève à la gâchette nerveuse. Les clébards attrapaient le Lyssa, eux aussi, et il fallait emmener un fusil aux gogues si on ne voulait pas se faire mordre. Et du coup, quand on en descendait un, comme l'avait fait ce tireur d'élite de la troisième section, pas moyen de le manger.

Un véhicule blindé garé en bordure de piste fut touché par un tir de lance-grenades et se consuma lentement. À l'intérieur, ses munitions cuisaient et explosaient avec de petites détonations sèches. Des Cobras des Marines passaient en rugissant dans le ciel noir, répétant une trajectoire de bombardement en rase-mottes. Au milieu d'un camp

surpeuplé avec des feux partout, les lunettes à vision thermique et nocturne s'avéraient inutiles : les gars balancèrent des fusées éclairantes et se mirent à tirer dans les ombres à vue de nez. Le blindé déglingué explosa, projetant des éclats enflammés à quinze mètres de haut. Ce feu d'artifice suscita un concert de cris enthousiastes. Un artilleur affecté aux armes de soutien léger débarqua en riant, exhibant une bouteille de gin irakien bon marché qu'il avait achetée à des gosses dans le périmètre. Elle passa de main en main, chaque soldat savourant le feu liquide qui coulait dans sa gorge desséchée.

Un échange de coups de feu éclata au loin, puis un autre, et des balles traçantes rouges fusèrent le long du grillage d'enceinte. Un obus de mortier s'abattit en chuintant au beau milieu du camp, projetant alentour des morceaux de tente. Tout un peloton de policiers militaires arriva au trot. Les PM demandèrent à tout le monde de baisser la tête. Des bus remplis de soldats traversaient la piste comme si de rien n'était, la lumière de leurs feux ondulant sur les tentes et les Stryker garés en rangs d'oignon, tandis qu'un cargo C130 atterrissait à une distance dangereusement proche. Les phares éclairèrent brièvement deux bidasses qui se battaient avant de dévier, les renvoyant dans les ténèbres. Dans les abris de quarantaine, quelqu'un se mit à crier. Des coups de feu retentirent.

Les gars restèrent couchés par terre, frissonnant dans leurs gilets pare-balles, un casque pour tout oreiller, songeant à des délices interdits : douche brûlante, assiette débordant de frites, et bien sûr, les filles. Certains étaient si fatigués qu'ils rêvaient de dormir, ou sombraient dans un sommeil totalement dépourvu de songes.

Au milieu de la nuit, ils se réveillèrent en sursaut, les oreilles, la bouche et les narines encroûtées de sable, au son des coups de feu. L'atmosphère empestait l'essence chaude et la fumée.

Au moins, à la maison, c'est différent, pensèrent-ils en soupirant. Bientôt, ils en auraient terminé avec tout ça.

Les balles traçantes vertes des fusils russes striaient la nuit froide au-dessus de Bagdad. La ville semblait en proie à la guerre civile. La rumeur prétendait que les milices abattaient les victimes de Lyssa dans les rues. Des gens se transformaient en chiens enragés et rôdaient partout, accompagnés par les animaux infectés, répandant l'épidémie.

L'étendue du désastre dépassait l'entendement des soldats.

— On aura essayé, déclara d'une voix tremblante le première classe Richard Boyd en observant le spectacle pyrotechnique. On aura vraiment fait de notre mieux. Maintenant, ils peuvent tous crever, je m'en fous.

À l'aube, le lieutenant-colonel George Custer Armstrong, avec ses cheveux argentés et son bras maintenu dans une écharpe sanglante, l'air farouche, rassembla le bataillon et gratifia les hommes d'un

discours passionné avant de les laisser embarquer à bord d'avions affrétés par la United et Air France pour le voyage de retour.

On a annulé l'opération « Liberté irakienne », leur avait-il annoncé. Nous retournons dans le Monde Libre. Notre tâche a changé. Cette nouvelle mission est bien plus importante. En fait, il s'agit probablement de la plus cruciale jamais confiée à l'armée depuis la fondation de la République. Nous sommes chargés de veiller à ce que l'Amérique survive à la pandémie.

Les gars avaient échangé de brefs coups d'œil avec leurs voisins, et quelques sourires discrets aussi. On y était. Ils allaient enfin rentrer au pays.

Tandis que la Charlie company embarquait, la première section se rendit compte que le soldat Tyrone Botus, un gamin que tout le monde appelait le Coq, avait joué les filles de l'air. Il s'était aventuré près des tentes de quarantaine pour remplir les gourdes de sa section la veille au soir. On eut beau chercher : il avait bel et bien disparu.

On a des baïonnettes, ça devrait les calmer.

Jake Sherman, l'officier de communication de la section, tend au lieutenant Bowman le combiné relié à la radio SRTBM qu'il trimballe sur le dos.

— War Dogs Six en ligne, lieutenant, annonce-t-il, la bouche pleine de chewing-gum.

« War Dogs » est l'indicatif de la Charlie company, et War Dogs Six désigne son commandant, le capitaine West.

— Ici War Dogs Deux, dit Bowman dans l'appareil. Code Metallica, à vous.

— *Ici War Dogs. Metallica, bien reçu. Attendez un instant. Euh, bien reçu, à vous.*

— Demande matériel antiémeutes, à vous.

— *Un instant. C'est, euh... Non, pas moyen, à vous.*

— Demandons à être relevés par des unités antiémeutes. Me recevez-vous ? À vous.

— Pas moyen non plus, War Dogs Deux. Je n'ai rien à vous envoyer. Il faudra vous débrouiller tous seuls, à vous.

— Bien reçu, mon commandant, répond le lieutenant en grinçant des dents.

— N'oubliez pas, fiston : gagnez les cœurs et les esprits. Bonne chance. Terminé.

Bowman se retourne pour faire face à ses chefs d'escouade. Sa section de fusiliers est divisée en trois escouades de neuf hommes, plus les survivants de l'unité de soutien, décimée par le Lyssa en Irak et réduite à une seule équipe de tireurs. Chaque groupe se retrouve à son tour sous les ordres d'un sergent facile à reconnaître, car comme Bowman, ces hommes sont les seuls à porter des casquettes au lieu de

casques en kevlar. Tous se penchent pour entendre ce qu'il a à dire.

À l'est, de l'autre côté du fleuve, une rafale de coups de feu se fait entendre depuis Brooklyn.

— Messieurs, la situation ici est en train de changer, annonce le lieutenant.

La section occupait le pâté de maisons situé devant l'hôpital, la mairie ayant fait bloquer la sortie de secours par un bus municipal. Une double rangée de barbelés a été disposée en travers des deux issues du quartier, lestée par des sacs de sable et munie d'emplacements pour la mitrailleuse calibre .30 de la section. Aux intersections suivantes, des barrières de béton ont été placées pour bloquer les rues attenantes, mais les gens se sont contentés de les contourner en empruntant les trottoirs et ont abandonné leurs véhicules aux croisements. Au-delà de ces barrages, les rues sont encombrées de voitures roulant au pas, au son des hurlements de leurs conducteurs et des klaxons ininterrompus. En jetant un œil à cette file qui roule pare-chocs contre pare-chocs, on aurait presque l'impression que tout est normal. En tout cas pour New York.

— Jusqu'ici, notre mission consistait à protéger l'hôpital et à veiller à ce que le flux de patients subisse le processus de triage dans l'ordre et le calme, poursuit Bowman. Mais l'hôpital est plein, comme je viens d'en informer le capitaine West au moyen du code approprié. Ce qui signifie que le flux de patients va se heurter à un barrage. On ferme les deux entrées dans trente minutes.

— Les braves gens de New York risquent de ne pas apprécier, fait remarquer le sergent Ruiz. Ça pourrait devenir très très moche.

— Des nouvelles des armes non mortelles, lieutenant ? demande le sergent McGraw avec son accent traînant de Caroline du Sud.

— Le capitaine affirme que c'est PaMo, Pete.

En d'autres termes, « Pas Moyen ».

McGraw se frotte le nez. Son torse épais, sa moustache en guidon de vélo et les tatouages qui recouvrent ses avant-bras lui confèrent une apparence féroce. Quand il ne joue pas les soldats, il passe généralement son temps à arpenter en Harley les États puritains avec sa petite amie, une jeune motarde, en faisant gronder le moteur.

— Plutôt coton de maîtriser la foule avec le matos actuel, dit-il. On est armé jusqu'aux dents, mais pas question de tirer, vous les avez bien.

— On a des baïonnettes. Ça devrait les calmer. Espérons que ça suffira à les faire réfléchir.

— Et si c'est pas le cas ?

Bowman croise le regard de ses sous-offs. Il sait parfaitement ce qu'ils pensent. Là-bas, en Irak, les rues sont encore jonchées des bonnes intentions américaines : du sang, des cadavres et des tas de

munitions qui n'ont pas explosé. Des centaines de milliers de civils y sont morts, nombre d'entre eux victimes de balles perdues. Avec l'arsenal que trimbale l'infanterie américaine, les civils risquent de se faire tuer, en particulier en agglomération. Ceux qui s'imaginent le contraire n'ont pas un sou de bon sens. Des accidents se produisent, mais les soldats ne peuvent plus se permettre le moindre faux pas maintenant que les dits civils sont leurs compatriotes. Pour mener à bien cette mission, il leur faudrait des matraques, des boucliers, des gaz lacrymogènes, des tireurs sur les toits et des avions dans les airs. Mais ils n'ont rien de tout ça. Dans tout le pays, d'autres troupes ont besoin du même genre d'équipement, et il n'y en a tout bonnement pas assez pour tout le monde. À cause du cafouillage logistique habituel, ils ne disposent même pas des grenades lacrymogènes généralement fournies à l'infanterie lors des opérations en milieu urbain.

Au lieu de cela, ils ploient sous les armes à feu et les munitions.

— On s'en tient aux RDE, répond Bowman. Souvenez-vous qu'ici, c'est comme si nous étions dans la maison de quelqu'un.

Et les Règles D'Engagement de cette mission en zone urbaine sont claires : ne répliquez que si une troupe hostile clairement visible fait feu sur vous. C'est-à-dire pratiquement jamais, en théorie.

— Et on continue de concentrer nos forces, ajoute-t-il. Entre le Lyssa et tout le reste, on en est réduit à soixante-quinze pour cent de nos effectifs. Je n'ai pas envie qu'une des escouades de la section se fasse déborder et piétiner par une meute de civils furax venus chercher des médicaments.

Tous se rendent compte que la situation ne peut déboucher sur aucune issue heureuse. Ça va partir en vrille, comme disent les aviateurs. Ruiz émet un petit sifflement nasal.

— Quel merdier, marmonne Lewis.

— Quand faut y aller... leur dit Kemper en souriant.

Bowman hausse les sourcils.

— O.K. Si l'émeute éclate, tout le monde enfle les masques à gaz et tire des grenades fumigènes en espérant que les civils les prennent pour des lacrymos et prennent leurs jambes à leur cou. C'est plutôt tiré par les cheveux, mais...

— Valable, lieutenant, rétorque McGraw avec un rictus. Ça vaut le coup d'essayer.

— Entendu, alors. Que vos hommes se tiennent prêts pour le rassemblement dans trente minutes.

Le meilleur moyen de descendre un hélico de police au lance-grenades dans *Grand Theft Auto*.

Les gars de la troisième escouade ont hérité du poste de nuit, et

comme il fait grand jour, ils profitent de leur temps de repos affalés sur leurs couchettes, dans la grande pièce fraîche du sous-sol de l'hôpital où la deuxième section est cantonnée. Trois d'entre eux dorment à poings fermés après avoir longuement débattu du meilleur moyen de descendre un hélico de police au lance-grenades dans *Grand Theft Auto*. Le caporal-chef Hicks sue à grosses gouttes, occupé à faire des pompes. Dans un grognement, il enchaîne avec les abdos. Boyd fume tranquillement en lisant une lettre qu'il a reçue de chez lui, passant distraitement sa main sur son crâne hérissé en lâchant de temps à autre un « oh merde ». McLeod, le fauteur de trouble de la section, feuillette un numéro de *Playboy* en déclamant à qui veut l'entendre le nom, les passe-temps et les mensurations des filles, ajoutant le prix qu'il serait prêt à payer, s'il disposait de fonds illimités, pour coucher avec chacune d'entre elles. Le Bleu reprend un trou dans son uniforme, maudissant cette corvée militaire abêtissante qui le prive de sommeil et de rêves, tandis que Williams nettoie et huile sa carabine M203A1 et son lance-grenades. À cet instant précis, il est tout à fait persuadé qu'il pourrait exploser le crâne de n'importe qui pour un burrito à la crème aigre avec supplément de salsa au maïs. Un bon soldat peut démonter un fusil en moins de trente secondes et le réassembler plus vite encore, et Williams connaît son affaire. Il a grandi à Oakland, magouillant et traînant parmi les gangs, et ce monde-là lui semble désormais aux antipodes du sien, même s'il se sent parfaitement à l'aise parmi les jeunes armoires à glace un peu bêta mais sincères qui composent sa section, au sein du melting-pot de l'armée américaine. Il secoue la tête, sourit, et les souvenirs affluent. Il aura des histoires à raconter quand il rentrera chez lui. Il est encore en vie pour le faire. Un ghetto-blaster volé dans le bureau d'une infirmière, à l'étage, joue sans discontinuer. Aujourd'hui, ils ont droit à du hip hop. Hier, c'était du rock and roll, et qui sait ce qu'ils écouteront demain. Peu importe, du moment que la musique hurle à plein volume.

— Oh mec, celle-là, c'est un coup à au moins un million de dollars, s'exclame McLeod en découvrant la page centrale. Au bas mot ! Sans déconner, les gars ! Hé, qu'est-ce que vous me donnez pour mater cette paire de nichons ? Qui dit un dollar ? C'est pas du silicone, ça, ma parole. Y'a des amateurs ?

Williams secoue la tête. Voilà leur seul sujet de conversation : leur petite Suzie Chatte-à-l'air rien qu'à eux, au pays, leurs prouesses sexuelles légendaires, les infirmières canon, à l'étage, et ce qu'ils feront à toutes les femmes du monde dès qu'ils partiront de l'armée. Williams lève les yeux au moment où le sergent Ruiz entre dans la pièce.

— Hé, sergent, quoi de neuf ?

— Rien, à part que vous ne dormez pas alors que vous devriez tous être en train de pioncer, bande d'abrutis, aboie Ruiz en le foudroyant de son regard perçant. Sans compter qu'aucun de vous ne porte son masque comme le veut la consigne.

— On n'avait pas de masques en Irak, sergent, fait McLeod. Comment ça se fait qu'il faut qu'on en mette ici ?

— Parce qu'en Irak, on ne vivait pas dans un hosto plein à craquer de gens en train de crever de la peste noire, espèce de crétin.

McLeod sourit, se creusant la cervelle pour trouver une répartie marrante, mais Ruiz est déjà passé à autre chose.

— Sortez votre cul de vos sacs à viande et ramassez votre barda, les filles. Le lieutenant a du taf pour nous, on met les bouts dans dix minutes.

Boyd lève la tête, les yeux brillants.

— Ma sœur a chopé le Lyssa. Je viens de recevoir cette lettre de chez moi.

Tout le monde s'arrête et se tourne vers lui.

— Ma mère dit qu'ils incinèrent les cadavres en dehors de la ville. Elle m'a même donné les détails. Ils creusent une tranchée pour que l'air circule comme il faut, et ensuite, ils entassent du bois pour faire des bûchers. Et puis ils posent les cadavres là-dessus et ils y mettent le feu. Le conseil municipal a pété les plombs, et ils ont commencé à faire ça. Ça vient de l'autre bout du pays. La lettre a mis une semaine à arriver jusqu'ici.

— Désolé pour ta sœur, Boyd, dit Ruiz d'un ton conciliant.

— C'était il y a une semaine, poursuit Boyd, les yeux rivés à la lettre, incrédule. Si ça se trouve, elle est morte à l'heure qu'il est.

— Quelqu'un a parlé de brûler les cadavres ? intervient Ross, que tout le monde surnomme Œil de Faucon à cause de sa formidable précision avec une carabine M4.

Il vient tout juste de se réveiller, les yeux encore embrumés de sommeil.

— Merde, c'est pousser un peu loin, s'étonne-t-il.

— C'est que des conneries, affirme McLeod. Y'a des villes qui creusent des fosses communes pour entreposer les cadavres, temporairement, mais personne les brûle, bon Dieu.

— Sauf s'ils sont devenus complètement paranos, rétorque Williams.

— Ce que je veux dire, c'est : qu'est-ce que je fous ici, à New York ? s'interroge Boyd. Pourquoi est-ce qu'on n'est pas en train de protéger un hôpital dans l'Idaho, à Boise par exemple ? C'est là que je devrais être. Je devrais être à la maison, avec eux. Ou au moins dans le même foutu État. Faut que j'appelle ma mère.

— Je suis sûr qu'on a envoyé des gars à Boise et dans toutes les villes des environs, tout comme nous avons été affectés à New York, le

rassurance Ruiz. Et parmi eux, tu peux être sûr qu'il y a des New-Yorkais qui regrettent de ne pas se trouver ici. Et qui veillent sur ta famille comme on veille sur la leur. Comme chacun d'entre nous protège ses coéquipiers dans cette section. Pas vrai ?

— Ouais sergent, dacodac, fait Boyd sans guère d'enthousiasme.

Les gars commencent à rassembler leur équipement en silence : tenues de combat, bottes, genouillères, gilet pare-balles, harnais, montre, munitions, couteau, gants, armes et casque en Kevlar.

— Bon, on en est arrivé au point où on met le feu aux gens, mais si vous voulez bien vous pencher sur cette épidémie mondiale avec l'attitude du mec qui voit le verre à moitié plein, on a quand même encore quelques raisons de se réjouir, lâche McLeod pour briser la glace au bout d'un long moment. Par exemple, on a trois repas par jour, huit heures de sommeil par nuit, et même l'eau courante. Et on n'est pas forcé d'aller patrouiller dans des quartiers qui ressemblent à Tijuana après une pluie de bombes à fragmentation, au risque de se faire atomiser les couilles par des explosifs maison et des cinglés de hadjis.

— La ferme, McLeod, gronde Ruiz.

— J'essaie juste de remonter le moral à tout le monde en faisant remarquer que oui, deux cents millions de gens vont sans doute mourir, et c'est certainement la fin du monde, mais au moins on s'est tiré de l'enfer arabe avec le cul et les burnes intacts, et on n'a plus besoin d'aller chier dans un putain de four solaire rempli de mouches, alors mission accomplie. J'ai raison ou j'ai raison ?

La plupart des gars commencent à rire, mais Ruiz se campe devant McLeod, qui se met au garde-à-vous, le regard fixe, perdu dans le vide, la bouche pincée, réprimant judicieusement un sourire. Ruiz s'avance d'un pas, jusqu'à ce que leurs yeux ne soient plus séparés que de quelques centimètres. Le regard du sergent, perçant, cherche un prétexte, tandis que celui de McLeod demeure respectueusement vague. Ruiz finit par secouer la tête, dans un geste de dégoût exagéré, avant de s'éloigner.

— Mesdames, *vamos* !

Williams colle une claque dans le dos de McLeod une fois que le sergent est sorti. Leur amitié remonte aux classes, quand les siestes intempestives de McLeod en cours et son attitude insolente envers les sergents instructeurs leur valaient régulièrement des séances de pompes et de nettoyage de toilettes ou autre corvées ménagères.

— Continue à jouer les petits malins et Kong finira vraiment par te démolir le cul, mec, l'avertit Williams.

Et il le pense : Ruiz est cultivé et plutôt sympa, comme officier, mais il a le sang chaud et l'exercice constant lui a conféré une silhouette épaisse et musclée qui évoque le bulldog. Les gars le surnomment

Kong dans son dos, un diminutif pour « King Kong ».

McLeod répond par un haussement d'épaules outrancier.

Le caporal-chef Hicks, qui observe Boyd rassembler lentement son paquetage en grommelant à part, le rappelle à l'ordre :

— Allez, secoue-toi, Rick. Dans cette section, presque tout le monde a quelqu'un, à la maison, qui a chopé cette saloperie.

— Je devrais être là-bas, avec eux, répète Boyd. Je n'ai qu'eux au monde.

— Si on reste concentré, on se sortira de ce merdier, tous, tu m'entends, jusqu'au dernier. Mais si on commence à s'effondrer, si chacun n'en fait qu'à sa tête, eh bien que Dieu nous vienne en aide, parce qu'on est baisé. Parce que ce truc va empirer, et pas qu'un peu, avant qu'on en voie le bout. En attendant, habitue-toi à vivre avec la douleur comme avec un vieil ami, et elle te rendra plus fort.

— Hé, ce serait pas de la balle si le sergent chopait le Lyssa ? fait McLeod, hilare. Vous imaginez ça, que ça lui bouffe la cervelle et qu'il se transforme en clebs enragé ? « Sortez votre cul de vos sacs à pets et ramassez votre barda, les filles ! Wouf wouf ! »

Et les gars éclatent de rire.

Je vais vous buter.

« Section, en formation d'escarmouche ! » rugit le sergent McGraw en observant son escouade qui se déploie en ligne, les armes levées afin que les bons citoyens de New York puissent distinguer clairement leurs baïonnettes. Derrière les barbelés et les sacs de sable, la foule continue d'affluer parmi les voitures. Les gens se mettent à courir dès qu'ils voient les soldats commencer à fermer le poste de contrôle, et quand ils arrivent finalement au grillage et doivent renoncer à ce dernier espoir, ils se mettent à hurler et supplier qu'on les laisse entrer.

Aidez-moi ! Je crois que mes enfants l'ont attrapé et je ne sais pas quoi faire, entend-on. Et leurs visages tournent au violacé.

Le caporal Eckhardt leur tend les feuilles jaunes, mais les gens refusent de partir. Nombre d'entre eux ont emmené un malade avec eux, un proche bien-aimé, et la perspective de devoir parcourir encore dix pâtés de maison jusqu'à une clinique improvisée dans une école ou un bowling ne leur semble pas particulièrement heureuse. Ils crient, hurlent, pleurent. Ils s'affalent au sol et s'asseyent, serrant dans leurs mains engourdies les morceaux de papier jaune. L'écœurante odeur aigre qui émane des infectés emplit l'atmosphère, étouffante.

Une femme gémit, les yeux pleins de larmes : « Je n'y arriverai pas toute seule, je ne peux pas, je ne peux pas. »

— On ne peut pas en laisser entrer encore quelques-uns ? demande Mooney dans un souffle rauque.

— La ferme, rétorque Finnegan près de lui. Tu sais bien que non.

— C'est horrible.

— De ce côté-ci, c'est bon, annonce le sergent McGraw dans son combiné.

Une salve d'arme à feu éclate à quelques rues de là, vers l'ouest, résonnant entre les bâtiments. Les hurlements aigus des sirènes des ambulances et de la police ne semblent plus jamais s'arrêter, et même se multiplier.

McGraw s'interrompt, jette un coup d'œil dans cette direction et dit : « J'ai v... »

Une déflagration assourdissante ébranle brièvement le sol, fracassant des fenêtres dans tous les buildings des alentours. Les soldats rompent la formation pour regarder la boule de feu qui se mue en champignon, nimbée de fumée noire, au-dessus des édifices de l'autre côté de l'avenue, à l'ouest. Un gémissement perçant monte de la foule des civils.

— Bon sang de bois ! fait Wyatt. J'ai senti la secousse.

— En formation, vous tous ! hurle McGraw, écarlate. Allez !

— Wow, c'était quoi, ça ? s'écrie Rollins. Ça a failli me crever les tympans.

— Mec, ça, c'est vraiment la merde, chuchote Mooney.

— Faut faire confiance au sergent, lui répond Finnegan sur le même ton. Il va nous sortir de là. Et si c'est pas lui, ce sera Pops. Maintenant, la ferme, et fais ce qu'on te dit. Tout ira bien.

— Silence dans les rangs ! dit McGraw, qui termine ensuite son rapport dans son émetteur.

Mooney n'écoute pas. Ses yeux sont fixés sur deux hommes qui courent en direction de la foule, au grillage. Il y a quelque chose qui cloche chez ces deux-là. Dans leur façon de se déplacer, se faufilant d'un air résolu entre les véhicules. Ils adoptent une étrange démarche, de grandes foulées, les mains écartées en forme de pinces et pressées contre le torse. Comme s'il ne s'agissait pas vraiment d'êtres humains, mais de curieux animaux. Cette constatation lui donne le frisson.

— Sergent ? dit-il.

— Le prochain qui l'ouvre va prendre mon pied au cul, gronde McGraw, à bout.

Mooney a perdu de vue les deux inconnus. L'un d'eux était torse nu et portait ce qui ressemblait à un pantalon de pyjama bleu. L'autre était coiffé d'une casquette de baseball, et vêtu d'un jean. Une tache noire lui marquait le visage, autour de la bouche.

Les civils se mettent à crier. Mooney tend le cou, s'efforçant de voir par-dessus les larges épaules de McGraw.

Soudain, le sergent s'élance en courant et Mooney aperçoit le poste de contrôle. Les deux hommes sont là. L'un d'entre eux arrache par poignées les longs cheveux noirs d'une femme tandis que l'autre est

occupé à lui mordre le ventre, l'écume aux lèvres. Le sang jaillit. Les autres civils hurlent et tentent de dégager de là au plus vite. Les deux inconnus plaquent la femme au sol. Elle pousse un abominable gémissement haut perché avant de s'effondrer, le corps flasque, les yeux vitreux, désespérés.

McGraw est en train de crier : « Halte, halte ou je fais feu ! »

Le caporal Eckhardt s'avance d'un pas. « Sergent... »

Le sergent découvre ce qu'ils ont fait et pousse un cri : « Je vais vous buter... »

Mais se souvenant de l'entraînement, il lève son Beretta et tire en l'air. Plusieurs coups de sommation. Les deux types lèvent subitement la tête, projetant une gerbe de sang et de salive, semblables à deux corbeaux surpris en plein festin sur une charogne. Celui au pyjama bleu bondit sur ses pieds et se met à courir en direction de McGraw, mais il se prend immédiatement dans les barbelés à boudin, gesticulant avec des couinements de chien qu'on étrangle. Ces fils de fer sont hérissés, tous les dix centimètres, de véritables rasoirs longs comme le pouce. L'homme se taillade tant et plus avant de s'effondrer, les jambes éclaboussées de rouge, le sang coulant abondamment de l'artère fémorale sectionnée de sa cuisse.

L'autre se redresse, s'élance, bondit par-dessus les barbelés.

Les détonations sèches de plusieurs carabines éclatent simultanément, et il s'arrête en plein saut, s'affalant à terre dans un spasme. Une mare écarlate se forme aussitôt autour de lui.

« Cessez le feu ! Cessez le feu ! »

Mooney baisse son arme. L'odeur métallique de la poudre lui monte aux narines.

— Vous avez vu ça ? fait McGraw sans s'adresser à personne en particulier. Qu'est-ce que c'était ?

Bowman est en train de crier et accourt vers eux depuis l'autre poste de contrôle, exigeant de savoir à quoi riment ces coups de feu.

La femme est encore en vie, étendue sur le sol et en proie à des sortes de convulsions. Ses deux assaillants, eux, baignent dans leur sang, de toute évidence morts.

— Madame, tout va bien maintenant, lui dit McGraw en tenant le Beretta dans son dos et en lui tendant l'autre main à travers le grillage. Venez, nous allons prendre soin de vous.

Elle le fixe, terrorisée, tandis qu'elle se remet debout en chancelant, le souffle court.

Il baisse son masque.

— Regardez-moi. Mademoiselle. Tout ira bien.

Elle tressaille et cligne des paupières, rapidement.

— Non, ne...

Mais elle a déjà tourné les talons et commencé à courir. Le temps

que les gars ouvrent suffisamment les barbelés pour que McGraw s'élance à sa poursuite, elle a déjà disparu.

II

C'est à se demander si on a vraiment quitté l'Irak

La nuit résonne de sirènes de police, de coups de klaxon, de cris et de détonations. L'air lourd et humide sent la fumée. Les éclairages publics pâlisent, s'embrasant par intermittence tandis que la ville gère tant bien que mal ses problèmes d'alimentation électrique. En bas de la Première Avenue, passé le barrage routier, les feux de signalisation clignotent tous en rouge et le trafic se bloque dans le concert d'avertisseurs des milliers de New-Yorkais fuyant Manhattan à bord de tout ce qui peut consommer de l'essence.

Car tout le monde croit qu'ailleurs, les choses vont mieux.

Les gars de la troisième escouade de la deuxième section arpentent nerveusement l'enceinte grillagée, dopés au café noir. Un hélicoptère de police passe en feulant au-dessus de leurs têtes, et son projecteur déchire brièvement les ténèbres, brouillant leur vision nocturne, avant que l'engin ne poursuive son chemin.

— J'y crois pas, grommelle le caporal-chef Hicks dans sa barbe en coulant un regard le long de la Première Avenue, les paupières mi-closes, tout en écoutant le martèlement sourd des mitrailleuses lourdes. C'est un fusil à balles traçantes, ça ?

— Non, ça, c'est juste la joie de vous revoir, plaisante McLeod en s'approchant d'un pas nonchalant et en tapotant son AAP. À l'entendre, je dirais que c'est un cinquante millimètres. Et alors ?

— Alors on est à New York, pas à Bagdad, trou du cul. Qui peut bien tirer à la mitrailleuse lourde au milieu de la ville ? Rétorque Hicks, avant d'ajouter après coup : oh, et tant que j'y suis, McLeod, fais-moi vingt pompes.

— Vous plaisantez ? On est en plein théâtre des opérations ici.

— T'en veux trente ?

Pendant que McLeod est occupé à compter, Hicks lève la lunette télescopique de sa carabine à hauteur de ses yeux. Elle est marquée d'un point rouge en son centre pour faciliter la visée. Les balles traçantes dessinent un véritable rideau de lumière au-dessus des capots des voitures qui se traînent, pare-chocs contre pare-chocs, et de la tête des gens qui se faufilent dans le trafic.

Cependant, Hicks ne peut pas voir à travers les buildings : impossible, donc, de savoir qui répand cette averse d'acier et qui l'essuie. L'affrontement se déroule à quelques centaines de mètres à

peine, et malgré cette proximité, il se sent isolé et serait bien en mal de dire ce qui se passe. Il se demande où finissent toutes ces balles. Celles d'un calibre .50 peuvent facilement parcourir plus de six kilomètres. De tels projectiles traversent sans mal la carrosserie d'un véhicule, voire un mur de béton à courte portée.

Imaginez ce qui se passe quand ils rencontrent un être humain.

— Six... Sept...

Les coups de feu cessent soudain. Les rafales n'ont duré que quelques secondes. Quelqu'un a dû foirer dans les grandes largeurs, sans doute un bleu qui a paniqué dans un Humvee. Espérons que personne n'a été tué.

J'aimerais pas être à ta place, pense-t-il.

Hicks s'apprête à abaisser son arme quand il remarque deux silhouettes à la périphérie du champ de vision de sa lunette. En faisant le point, il aperçoit un homme d'une cinquantaine d'années en short boxeur. Près de lui, une ado vêtue d'un long tee-shirt qui lui tombe aux genoux. Ils fixent le vide, le cou agité par ce spasme curieux dont sont coutumiers les victimes du Lyssa arrivées au stade de chiens enragés, et qui donne toujours le frisson à Hicks. Ils tiennent leurs poings serrés à hauteur de poitrine. Soudain, les deux infectés regardent dans sa direction, ouvrent la bouche et déguerpissent vers l'endroit d'où provenaient les tirs de mitrailleuse.

— Qu'est-ce qu'ils ont, tous ces chiens enragés, à se carapater dans tous les sens comme ça, sans laisse ? grommelle-t-il.

Il ne manquerait plus qu'une autre bande se précipite sur notre périmètre et se fasse descendre. Quand on est impliqué dans ce genre de fusillade, on s'en souvient jusqu'à la fin de ses jours.

Les détonations sourdes des tirs de mitrailleuse reprennent.

— C'est à se demander si on a vraiment quitté l'Irak, dit McLeod avant de poursuivre son décompte.

Tout ira bien, mon lieutenant, si on continue d'avancer

Les Humvee blindés, dirigés par le sous-lieutenant Todd Bowman, remontent à toute allure la rue d'Haifa dans les relents étouffants d'ordures brûlées et de vapeurs d'essence. Les gars du véhicule de front dodelinent de la tête au rythme de « Die, mother fucker, die » de Dope, qui hurle assez fort pour qu'on l'entende depuis les mosquées. Un an auparavant, le gouvernement irakien se trouvait au bord de l'effondrement et l'armée américaine est revenue en force dans les villes pour le soutenir, déchaînant une nouvelle génération de martyrs, de fantassins et de terroristes suicidaires dans une guerre sans fin. D'un instant à l'autre, le climat de la rue change du tout au tout, mais Bowman, qui vient d'arriver dans ce pays et à son poste, n'est pas préparé à la formidable ration de haine qu'il devra

y inurgiter chaque jour. Les murs des tours d'habitation, grêlés d'impacts de balles témoignant d'années de lutte, suintent d'antipathie. Les rues elles-mêmes crient « mort à l'infidèle ». Il n'est pas jusqu'aux briques qui ne voudraient le voir mort.

« Contact, droit devant ! »

Le projectile d'un lance-grenades chuinte en passant devant son Humvee et touche une fourgonnette garée. Le véhicule explose, projetant un éclat de métal flou qui tourbillonne et vient heurter le pare-brise, où il rebondit avec un fracas terrifiant, laissant derrière lui des fissures en toile d'araignée, Kemper, qui conduit, pousse un sifflement entre ses dents, mais ne paraît pas autrement ébranlé par le choc.

Ils n'avaient pas préparé Bowman à ce genre de situation, lors de son entraînement d'officier de réserve.

L'atmosphère bourdonne et crépite du son des armes de poing tandis que le calibre .50 du Humvee ronge les murs des bâtiments alentour. Les balles traçantes étincellent dans un concert de stridulations. Le sommet d'un palmier explose, répandant une pluie de feuilles calcinées et grêlant leur pare-brise de shrapnels.

Bowman, les yeux écarquillés, braillant à s'en arracher la gorge, se force à reprendre son calme. Ses hommes comptent sur lui pour les diriger : pas question de les laisser tomber dès la première mission. Il faut qu'ils s'arrêtent et commencent à concentrer leurs tirs sur la position des insurgés. Dans une embuscade, quand on ne peut battre en retraite, il faut passer à l'offensive.

Il lève le combiné de sa radio, mais Kemper se retourne, cligne de l'œil et lui dit que tout ira bien, mon lieutenant, si on continue d'avancer.

Les flics ne décrochent pas

Bowman ouvre les yeux en papillonnant des paupières, et jette un coup d'œil circulaire dans le bureau du gestionnaire de l'hôpital, paniqué. Était-il en train de rêver ? Un moment, il a cru... Et puis il a entendu un bruit. Quelqu'un a frappé ? Il dresse l'oreille et perçoit le bourdonnement des machines installées dans le sous-sol de l'hôpital.

Quelqu'un grommelle à sa porte.

— Entrez, dit-il.

C'est Kemper, faiblement éclairé par une lampe de bureau, et suivi par les chefs d'escouade. Bowman s'attendait à leur venue : c'est lui qui a demandé une réunion. L'odeur de sueur, de café réchauffé et de vêtements défraîchis s'intensifie.

— Prenez une chaise, messieurs, leur indique le lieutenant en se frottant les yeux. Ouais, Pete, tu peux pousser ça. Le café n'est pas frais, mais il est chaud, si vous en voulez.

Ruiz se lève avec un sourire et se dirige vers la cafetière.

— Je dis pas non, lieutenant.

Son escouade a été affectée à la défense du périmètre pour le reste

de la nuit, jusqu'à ce que la relève arrive à 06:00.

— Messieurs, leur annonce Bowman en s'éclaircissant la gorge, la situation a changé. À nouveau. En fait, elle est devenue fluctuante.

Derrière les masques, des expressions perplexes accueillent cette déclaration.

— Comment ça, lieutenant ?

— Il y a une demi-heure environ, répond Bowman, l'officier radio est venu me voir pour me faire part d'informations relatives aux messages qu'il intercepte sur le réseau. Messieurs, des unités situées dans notre zone d'opération sont actuellement attaquées par des civils.

Les sergents froncent les sourcils, incrédules.

— On en a confirmation, lieutenant ?

— Par le capitaine West, oui.

— Des offensives coordonnées ?

— Non, dit Bowman. Il s'agit d'assauts totalement aléatoires.

— Mais qu'est-ce qu'ils croient y gagner ? demande le sergent McGraw. Ils cherchent de la nourriture ou un vaccin, ou est-ce que... eh bien, est-ce que c'est leur façon de montrer qu'ils sont en rogne après le gouvernement ?

Bowman le regarde droit dans les yeux.

— Nous-mêmes avons subi un de ces assauts.

Les hommes émettent un hoquet de stupéfaction. Des hommes qu'il est habituellement difficile de surprendre. Mais ils viennent d'apprendre que les escarmouches sont le fait de victimes du Lyssa arrivées au stade du chien enragé, et la nouvelle les abasourdit.

— Nous-mêmes. Attaqués, lâche lentement McGraw.

— Oui, sergent. Nous avons été attaqués.

— Par des Américains sans armes. Des civils. Des malades.

Bowman se tourne vers les autres.

— Comme je vous l'ai dit, poursuit-il, la situation est en train d'évoluer.

— Lieutenant... le coupe McGraw en secouant la tête.

— Pete, vous avez peut-être l'impression que vos hommes ont quelque chose à se reprocher après ce qui s'est passé à la grille aujourd'hui. Mais pas moi. Et le capitaine West est bien de mon avis. Quel que soit votre sentiment à ce sujet, il va falloir vous en accommoder.

McGraw mâchonne sa moustache et répond à voix basse :

— Oui, mon lieutenant.

— Eh bien, c'est plutôt logique, intervient Ruiz. On repousse des tas de gens qui ont chopé la crève, mais aussi ceux qui demandent à ce qu'on les aide à maîtriser un chien enragé, ou qui se plaignent que leur voisin en est devenu un et s'en prend à tout le monde. Les cas me semblent bien plus fréquents qu'ils ne devraient.

— Et alors, qu'est-ce que vous leur dites ? rétorque le sergent Lewis.

Ce géant d'un bon mètre quatre-vingt-treize était autrefois considéré comme le champion des athlètes de la troupe. À l'époque, les soldats le surnommaient Achille dans son dos, avec admiration, mais plus maintenant, du moins pour un bout de temps. À la naissance de son fils, lorsqu'il a arrêté de fumer, il s'est un peu ramolli et a pris du poids. Ce qui n'a cependant pas érodé son agressivité naturelle. À vrai dire, celle-ci n'a fait que croître au fil du temps.

— Qu'est-ce que vous leur conseillez de faire ? ajoute-t-il.

— De rentrer chez eux et d'appeler la police, répond Ruiz en haussant les épaules.

— Et ça leur va ?

— Eh bien... Ils disent que les flics ne décrochent pas.

— Il faut qu'on sorte d'ici pour porter secours à ces gens, rétorque Lewis en étendant ses énormes mains.

— Négatif, annonce le lieutenant, en appuyant ce refus d'un énergique signe de tête.

— Mais c'est pour ça qu'on est là, pas vrai, lieutenant ?

— Pas moyen. Ce n'est pas notre mission. L'armée n'intervient qu'en dernier recours lors des troubles civils. Nous ne sommes pas des policiers. Nous avons été formés au maniement des armes non mortelles, mais nous n'en avons pas. Il suffit qu'on sorte et on finira embourbé dans des situations comme celle d'aujourd'hui, avec des cadavres de civils sur les bras.

— Des gens se font tuer aux quatre coins de la ville, et j'ai l'impression qu'on reste là, les doigts dans le cul, dit Lewis d'un ton amer. À quoi sert l'armée si ce n'est pas à protéger les habitants ?

— Je ne dispose pas des réponses que vous voudriez entendre, réplique Bowman. Ce qui importe, c'est notre position ici. Nos ordres demeurent les mêmes : défendre le bâtiment. Dehors, nous risquerions simplement de faire empirer les choses.

Kemper acquiesce devant la logique de ce discours : on n'écrase pas les mouches avec un marteau. Bowman s'éclaircit la gorge avant de reprendre :

— Je dois cependant ajouter qu'à la lumière des récents événements, les Règles D'Engagement ont changé.

Les sous-officiers accueillent cette déclaration dans un concert de jurons.

**Quand on manque à l'appel pendant
plus de trente jours, on est techniquement
considéré comme déserteur.**

Le première classe Richard Boyd suit la fille dans la rue. Tous deux s'efforcent de rester dans l'obscurité pour ne pas être vus. Il ne pensait

pas que la situation était si grave, dehors. Les artères regorgent de bandes de civils sains et d'infectés qui se pourchassent les uns les autres dans le noir.

La fille s'appelle Susan. Il lui donne dix-neuf ans, c'est-à-dire son âge à lui. Joli minois, belle silhouette, mince et athlétique. Une gamine sans artifice qui semble presque déplacée à New York. Après avoir passé les dix derniers mois dans un pays musulman, Boyd n'est plus habitué à l'étendue de peau qu'on expose en Occident quand il fait lourd et humide comme ce soir. Elle porte un débardeur et un short en jean, et la moiteur de l'atmosphère la fait transpirer. L'image mentale qu'il se fait des gouttelettes de sueur ruisselant entre ses seins commence à l'exciter. Peut-être l'embrassera-t-elle pour l'avoir aidée à sortir. Peut-être ira-t-elle plus loin.

Susan s'engouffre dans une joaillerie et il lui emboîte le pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui murmure-t-il à l'oreille.

Ils se tiennent si proches l'un de l'autre qu'il se demande s'il pourrait essayer de lui voler un baiser. Elle ne répond pas pendant un instant, puis :

— Rien. Ils sont partis.

Elle est arrivée au poste juste après minuit, quand le sergent Ruiz s'est rendu à l'hôpital avec le lieutenant, et elle a demandé de l'aide. Williams a déclaré qu'elle avait l'air d'une junkie et a suggéré qu'une sorte de troc serait possible si elle voulait qu'il lui trouve une gâterie dans la pharmacie. Les autres gars, émoustillés, se sont mis à échanger des plaisanteries. Les rires ont cessé quand elle leur a raconté son histoire : son père, malade, était arrivé au stade du chien enragé et avait commencé à passer sa mère à tabac. Maman s'était donc réfugiée dans un placard tandis que papa saccageait leur appartement. Susan avait appelé les flics, mais elle était tombée sur un message préenregistré qui lui annonçait que toutes les lignes étaient occupées. C'est alors que le caporal-chef Hicks a surgi et lui a fait avoir qu'ils ne pouvaient rien pour elle. Si la police ne l'aidait pas, alors elle devrait se débrouiller seule. Tous les gars crevaient d'envie de lui donner un coup de main, même si Williams râlait en affirmant que tout ça, c'était des conneries, et qu'il n'y avait bien que des petits blancs pour se faire couillonner de la sorte.

Mais plusieurs auraient été ravis de se faire couillonner. Beau petit lot, pensaient-ils.

C'est à cet instant que Boyd a décidé de faire le mur. Il a attendu quelques minutes avant de se glisser à travers les barbelés pour la rejoindre. Depuis, tous deux n'ont cessé de progresser à une allure d'escargot en direction de son appartement, dans le Lower East Side.

Son plan : sauver la mère de la fille, devenir le héros du jour et prendre la tangente pour l'Idaho. Sa place est là-bas, auprès de sa

famille. Donna a attrapé le Lyssa et maman a besoin de lui. Elle l'écrit dans sa lettre. Elle a peur que sa sœur devienne un chien enragé, et que le shérif l'abatte pour jeter ensuite son corps dans l'un des immenses brasiers, à la lisière de la ville. Le fait que tout ce que décrit la lettre date d'une semaine n'a aucune importance pour Boyd.

Le seul problème, c'est qu'il ignore où il se trouve exactement, sans parler de la façon dont il parviendra jusque dans la banlieue de Boise en pleine épidémie, avec tous les avions cloués au sol et les rues regorgeant apparemment de fous psychopathes.

Quand on manque à l'appel pendant plus de trente jours, on est techniquement considéré comme déserteur. Et en tant que tel, les militaires risquent même de le descendre s'ils le retrouvent. Rectification : après ce qu'il a vu ce soir, il est certain qu'ils l'abattront. Les temps sont durs, et ça ne s'arrange pas.

Peut-être qu'il rentrera une fois qu'il aura porté secours à la fille. La perspective imminente de son exécution commence à le déranger. Lorsqu'il s'est faufilé au-dehors, il est parti sans vraiment réfléchir. Son plan tombe déjà en morceaux.

Susan se précipite sous un autre proche et il la suit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle lui fait signe de se taire, collée tout contre lui.

C'est alors qu'il les entend. Des chiens enragés, hurlant dans la nuit.

Deux gamines passent dans le halo clignotant d'un réverbère et traversent la rue. L'une des ados s'arrête et braque les yeux vers l'endroit où Boyd et la fille se terrent dans les ombres. Elle émet un grondement guttural, les épaules rentrées et agitées de soubresauts, les poings serrés, collés contre les flancs. Un filet de salive coule de l'étau de ses mâchoires, maculant son tee-shirt.

L'autre fille, le visage dissimulé par de longues mèches noires et emmêlées, poursuit son chemin en boitant. Sa jambe traîne, sanguinolente et apparemment brisée. Elle finit par s'arrêter et commence à grogner, tournée vers la cachette de Boyd et Susan.

Le soldat brandit son M4, et le grondement de la première gamine monte d'un ton. Susan se met à trembler, son souffle réduit à une succession de hoquets paniqués.

— Tire, tire...

Il se passe la langue sur les lèvres, gagné par une abominable nausée qui lui vide l'esprit. Son cœur lui martèle les côtes et il sent ses tripes se liquéfier. Clignant des yeux, il tente de se focaliser sur son entraînement, mais il n'a jamais été formé à ce genre d'affrontement. Le fait est qu'il n'a pas la moindre idée de ce qu'il fera si la gamine se jette sur lui. En Irak, rien n'était tout blanc ni tout noir, certes, mais affronter des civils américains qui se sont transformés en sortes de zombies psychopathes... Personne ne peut être préparé à ce genre de

situation sans précédent. Au lieu de ça, son esprit se focalise tout entier sur cette théorie qui prétend que les chiens enragés ne grondent pas vraiment lorsqu'ils émettent ce son, mais qu'ils s'efforcent de s'exprimer, leur gorge partiellement paralysée limitant cette tentative à un gargouillement effrayant. Maintenant qu'il y a pensé, il ne peut se détacher de cette idée.

Il se demande ce qu'elles essaient de lui dire.

Un groupe de garçons asiatiques musclés, en marcel et en jean, surgit des ténèbres et s'abat sur les gamines. Ils sont munis de tuyaux métalliques et de battes de baseball. Sous la grêle de coups, les deux ados s'affalent. Hormis le raclement de leurs baskets sur le sol lorsqu'elles agonisent en gesticulant, en proie à d'horribles spasmes, elles n'émettent aucun son. Boyd entend les impacts des armes improvisées sur la chair, le bruit des os qui craquent quand les coups touchent au but, et les tintements quand ils ratent leur cible et rebondissent contre l'asphalte.

— Bon Dieu, souffle-t-il, nauséeux.

L'un des types se redresse et tourne les yeux dans leur direction.

— La ferme, chuchote Susan à ses côtés.

— Pourquoi ? Ils ne sont pas infectés.

— J'ai déjà vu ces mecs-là. Il ne faut vraiment pas les faire chier.

Une fois qu'ils en ont terminé, les Asiatiques s'en vont sans un mot, s'étirant et faisant tourner leurs armes.

— Viens, Rick, dit Susan en soupirant. On est presque à la maison.

La guerre a ses codes

Dans le QG que s'est installé Bowman à l'intérieur du bureau du gestionnaire, les Règles D'Engagement sont en train de changer et les sous-ops jurent tant et plus.

— Désormais, poursuit Bowman, vous êtes autorisés à user d'armes mortelles contre tout civil faisant un geste menaçant contre un membre de cette unité. Même si le civil en question n'a pas d'arme.

Des jurons, on passe aux cris.

— Ça vient directement du bataillon, et c'est sans doute un ordre de l'état-major de Quarantine et du Grand Patron en personne.

La guerre a ses codes. Les Règles D'Engagement édictées par le haut commandement décrivent dans quelles circonstances et dans quelle mesure les unités militaires sont autorisées à faire usage de la force.

Elles sont par ailleurs censées se conformer aux lois en vigueur.

Le lieutenant passe la main sur ses cheveux en brosse.

— Messieurs, en toute honnêteté, je ne sais pas quoi en penser. Je suis ouvert à toute suggestion.

Kemper lui jette un regard acéré.

— C'est illégal, dit McGraw. Nous n'avons pas à obéir à un ordre

contraire à la loi.

— Supposons qu'on ne transmette pas ces nouvelles RDE aux hommes, intervient Lewis. Que se passe-t-il si on est attaqué ? comment on se défend, et jusqu'à quel point ?

— Pas question que je descende des citoyens américains, rétorque un McGraw écarlate. J'ai prêté serment de les protéger, pas de les massacrer, bon Dieu. Et ça vaut même pour ces foutus hippies.

— Alors on laisse les chiens enragés nous sauter dessus et nous tuer, ou nous infecter ? s'insurge Lewis. C'est ça, tes RDE ?

— De combien de gens on parle, là ? demande McGraw en renâclant. On peut maîtriser de petits effectifs sans abattre qui que ce soit. Ceux qui se transforment en chiens enragés ne sont pas bien nombreux. Les cas sont plutôt rares.

— Si c'est vrai, fait Ruiz, pourquoi est-ce qu'on entend parler d'attaques contre des unités militaires ?

Personne n'a de réponse à cette question.

— Aucun d'entre vous ne s'est demandé pourquoi les États-Unis avaient retiré les troupes de presque toutes leurs bases, dans le monde entier ? On dispose de quoi, de plus de sept cents bases ? Ça représente plus de deux cent cinquante mille hommes à l'étranger, rien que pour l'armée. Réfléchissez-y. Ils sont presque tous revenus au pays à l'heure qu'il est.

— Il y a quelque chose qu'ils ne nous disent pas, acquiesce Lewis, ça c'est certain, je t'en fiche mon billet.

— Notre perception de la situation est extrêmement limitée, déclare Bowman.

— Et ensuite, lieutenant ? demande Ruiz. Supposons qu'on descende des gens parce qu'on est sûr à cent pour cent qu'ils veulent nous tuer. Qu'est-ce qui se passe après, une fois la pandémie terminée ? On finit au tribunal, accusés de meurtre ou quoi ? On peut nous faire un procès ?

— De toute façon, ils vont mourir, déclare Lewis.

— Je veux des garanties, insiste Ruiz. Par rapport à la loi.

— Moi je dis que s'ils veulent nous tuer, on devrait avoir le droit de les descendre d'abord. Ils ne peuvent pas faire passer toute l'armée en cour martiale, pas vrai ?

— Pas question que je tire sur qui que ce soit, tranche McGraw. Le problème n'est pas de savoir si nous refusons cet ordre, mais plutôt si nous informons le capitaine que nous n'en tenons pas compte, afin qu'il défende ce point de vue auprès de ses supérieurs.

— On n'est certainement pas la seule unité à refuser de faire feu sur des malades, dit Ruiz.

— Nous vivons une époque dangereuse, réplique Lewis. Je n'irais pas tranquillement annoncer à la hiérarchie qu'on refuse d'obéir aux

ordres, si vous voyez ce que je veux dire...

— D'abord, est-ce qu'on est seulement censé se trouver là ? demande Ruiz. C'est pas illégal pour l'armée de pointer des armes sur les habitants de nos propres villes ? Le *Posse Comitatus*(2), ça vous dit quelque chose ?

— On a été formé à ce genre de crise de politique intérieure avant de partir pour l'Irak, lui répond Lewis. Pourquoi ils auraient fait ça s'ils ne voulaient pas qu'on mette cet entraînement à profit maintenant ?

— Ah ouais ? Et où sont les armes non mortelles dans ce cas ?

Lewis jette un regard suppliant à Kemper.

— Me laissez pas tout seul sur ce coup-là, chef.

Kemper voudrait leur hurler de se taire, leur rappeler qu'ils feraient mieux de se conduire en professionnels, de la boucler et d'écouter le lieutenant, mais Bowman ne fait rien : il se contente de rester assis, la bouche ouverte, grommelant dans sa barbe que tout ça n'a aucun sens. Si seulement trois à cinq pour cent des malades développent les symptômes des chiens enragés et meurent dans la semaine qui suit, peut-on vraiment parler de menace grave ? Il ne peut pas y en avoir plus de dix ou quinze mille, au maximum, au même moment, dans tout Manhattan. Une bonne quantité s'ils se rassemblaient, mais ils demeurent éparpillés aux quatre coins de la ville.

Il ne peut pas y avoir tant de chiens enragés que ça.

Kemper détourne les yeux et se demande brusquement si le lieutenant arrivera à les tirer de là en un seul morceau. Après avoir servi à ses côtés pendant un an en Irak, il a l'impression de le trahir, et il n'aime pas ça.

Par ailleurs, il est d'accord avec Lewis sur un point : l'armée leur cache une information vitale. Comme l'a dit le lieutenant, « leur perception de la situation est extrêmement limitée », et Kemper se demande combien cela leur coûtera quand on leur présentera la note.

J'ai jamais rien senti d'aussi dégueulasse

Incapable de dormir, la bouche sèche à cause du masque N95 qu'il doit supporter jour et nuit, le première classe Jon Mooney fixe le vide, étendu sur sa couchette dans le noir. Il repasse la fusillade dans sa tête, en boucle : ont-ils fait ce qu'il fallait ? Il n'arrive pas à chasser l'image du chien enragé poussant un cri perçant tandis qu'il s'étale dans une mare de sang, les pieds emmêlés dans les barbelés.

Autour de lui, les gars de la première escouade ronflent doucement. Rollins baragouine pendant son sommeil. On pourrait croire qu'il a soudain le don des langues s'il n'achevait sa tirade par « du poulet frit ? » et un gloussement étouffé. Quelqu'un lâche un pet avant de se retourner. Mooney aime bien ces types, il les considère comme des

frères, et ils ont tous connu l'enfer ensemble, mais il ne supporte plus leur présence constante. Rien qu'un moment, il voudrait se retrouver seul.

Lorsqu'il se retourne sur le côté, il croise le regard du première classe Joël Wyatt, dont les yeux brillent dans la nuit.

— Tu dors pas, Mooney ? demande Wyatt en retirant ses écouteurs.

— J'y arrive pas. Et toi ?

— Chuis détendu comme un élastique usé, mon pote.

— D'accord. Bon, ben bonne nuit, Joël.

— Bonne nuit.

Fermant les paupières, Mooney essaie de se rappeler à quoi ressemble Laura pour évacuer le souvenir lancinant de la fusillade. Officiellement, ils ne sont plus ensemble, mais il s'efforce de ne pas en tenir compte. Avant de partir pour l'Irak, il lui a annoncé qu'ils feraient peut-être mieux de rompre. Il pense toujours qu'il s'agissait d'une décision judicieuse à l'époque. Sans compter qu'il s'est senti mesquin d'avoir songé parfois qu'elle n'était pas si jolie que ça et qu'il méritait sans doute mieux. Il n'avait cependant pas prévu la brutalité des conditions de vie qui l'attendaient à l'étranger, et cette effroyable solitude... Il s'accroche à l'idée qu'il l'aime encore, comme à une bouée de sauvetage dans son monde de violence.

Par ailleurs, elle s'est montrée un peu trop enthousiaste lorsqu'il lui a suggéré de « voir d'autres gens », et ce souvenir le ronge depuis qu'il a été envoyé sur le terrain.

— Hé, Mooney !

— Ouais, Joël ?

— J'ai envie de regarder la télé. Ils en ont à l'étage, dans les chambres des patients, hein ? Ça te dit ?

Mooney bondit hors du lit comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Quelques secondes plus tard, tous deux enfilent des tee-shirts et des pantalons, et se faufilent en vitesse dans le couloir, passant devant la porte du bureau du gestionnaire où le lieutenant, le sergent de la section et les chefs d'escouade tiennent une réunion au sommet, serrés comme des sardines.

Les deux soldats s'arrêtent et tendent l'oreille.

— Ma femme et mon gosse sont dehors et j'entends bien aller les protéger, fait quelqu'un à l'intérieur.

Lewis ? prononce silencieusement Mooney à l'attention de Wyatt, qui hausse les épaules.

— Très juste, rétorque une autre voix. Elle est dehors. Et qu'est-ce qui se passe si elle devient l'un d'entre eux ? Tu veux qu'on la descende elle aussi ?

— Je vais te dire, répond Lewis, si jamais je me transforme en l'un de ces trucs, je veux que tu me tires dans les balloches.

— Putain, mais c'est quoi, ce bordel, à vous ? chuchote Mooney.

— C'est le bordel, *terminé*, murmure Wyatt en retour, perplexe.

Ils ont beau s'amuser à écouter aux portes, la perspective d'un divertissement abrutissant reste la plus forte et les rappelle à leur mission d'origine. L'obscurité du couloir leur permettra de passer inaperçus. Le bourdonnement des machines étouffe le bruit de leurs pieds nus. Le sous-sol tout entier empest l'ammoniaque et le désinfectant. *On est des ninjas*, pense Mooney, *totalement indétectables*. Cette idée le fait sourire.

— Qu'est-ce qui passe à cette heure-ci ? se demande Wyatt tandis qu'ils atteignent l'escalier et commencent à gravir les marches.

— On s'en fout. Je veux juste me déconnecter le cerveau et oublier qui je suis pendant une heure.

— C'est encore mieux que de pioncer !

— Il y en a qui y arrivent ? s'interroge Mooney à haute voix.

— Bon, on va où, au fait ?

— On monte jusqu'au cinquième et ensuite on redescend en ratissant tous les étages jusqu'à ce qu'on tombe sur une chambre équipée d'une télé qui marche. Ça roule ?

— Dacodac.

Lorsqu'ils arrivent au cinquième palier, les deux jeunes hommes, essoufflés, font halte un instant. Ils ont beau être en forme, les mois de labeur, le manque de sommeil et les carences alimentaires les ont épuisés. Assis sur la dernière marche, ils partagent une cigarette. Mooney commence à se prendre de sympathie pour Wyatt, ce grand rouquin maigre du Michigan qui porte des lunettes de l'armée et semble toujours regarder par-dessus votre épaule quand il vous parle. La plupart des gars le trouvent un peu bizarre.

— Prêt à se mater de l'infomercial en chaîne, cousin ? demande Wyatt. Ou un petit docu sur le manoir de Playboy peut-être ?

Mooney balance le mégot dans les escaliers où il répand une averse d'étincelles rouges.

— O.K, allons-y, dit-il en rajustant son masque.

Wyatt lui tend des gants en latex qu'il enfle.

— Souviens-toi, Mooney, si une infirmière ou quelqu'un d'autre nous tombe dessus, on est parti chercher ce flic, Winslow. C'est notre alibi.

Dès qu'ils ouvrent la porte, l'odeur pestilentielle les prend à la gorge. Les miasmes de sueur aigre des victimes du Lyssa, mal couverts par les relents douceâtres de désodorisant et de parfum que les gens du Trinity ont apparemment pulvérisé un peu partout, ont de quoi donner des haut-le-cœur.

Mooney entend des gémissements et se rend compte que les murs du couloir enténébré sont bordés de civières où gisent les malades, tous

sous intraveineuse pour rester hydratés. Certains tirent en grondant sur les sangles qui les maintiennent au lit, mais la plupart se contentent de geindre faiblement, la respiration rauque.

En dehors des victimes du Lyssa, personne à l'horizon.

L'atmosphère sinistre suscite un sifflement de la part de Wyatt.

— Les boules.

Mooney acquiesce en silence.

— T'imagines, ajoute Wyatt, ce serait pas le pied s'ils se redressaient et s'ils nous attaquaient tous ?

Ils passent le coin du couloir. Aucun patient n'a été installé dans cette allée, et les lumières sont allumées pour la nuit. Mooney et Wyatt clignent des yeux devant l'éclat fluorescent.

— On ne devrait pas traîner là, dit Mooney. Ça grouille de virus, par ici.

— Et cette odeur, vieux ! Chaque fois que je crois m'y être habitué, faut que je me retienne pour pas gerber. Et pourtant, j'ai arraché un échantillon de parfum à gratter dans une pub et je l'ai collé dans mon masque.

— Mission annulée, alors ?

— Mais non, tu déconnes ? Tu vois, là-bas, c'est les chambres des patients. Il y en aura bien une avec la télé. Ce serait pas de la balle s'ils avaient une Playstation ?

— J'adorerais me faire une partie de *Guitar Hero*, admet Mooney.

En se pinçant le nez, ils s'approchent à pas de loup d'une des portes. À l'intérieur, des victimes du Lyssa macèrent dans leurs remugles. Mooney entend leur respiration saccadée dans le noir. Une jeune femme étendue sur un lit de camp alterne entre les sanglots et un délire fébrile, s'excusant apparemment auprès d'un certain Ron.

— Bingo, annonce Wyatt. Mais le son est coupé. Faut qu'on trouve la télécommande, à moins que les sous-titres te suffisent... Moi, j'arrive pas à lire aussi vite.

— C'est quelle chaîne ?

— CNN, je crois. Une sorte d'émeute à Chicago. Non, attends voir... Ils parlent d'Atlanta maintenant.

— Hé ? fait une voix grinçante.

Surpris, ils sursautent tous les deux.

— Vous m'avez vraiment foutu la trouille, qui que vous soyez ! souffle Wyatt avant de se mettre à rire.

— Pareil, répond l'autre. Vous êtes des flics ?

— Non, m'sieur, fait Mooney.

À mesure que sa vue s'adapte à l'obscurité, il distingue la silhouette d'un homme qui s'est redressé dans son lit.

— On est de l'armée, précise-t-il.

— Il y a quelqu'un qui hurlait au bout du couloir, un peu plus tôt

cette nuit. Certainement un patient qui délirait à cause d'un accès de fièvre, hein ? Mais c'était affreux à entendre. Comme un animal à l'abattoir. Vous devriez peut-être y jeter un coup d'œil. J'en aurais bien parlé à une infirmière, mais ça fait des heures que je n'en ai pas vu.

— Comment vous sentez-vous, monsieur ? Ça va ?

— Un peu mieux aujourd'hui, merci. La fièvre est tombée, mais je boirais bien un peu d'eau...

Des détonations au dehors les font de nouveau sursauter. Prudemment, les deux soldats s'approchent de la fenêtre et regardent à travers les stores baissés pour distinguer qui tire sur qui. Ils aperçoivent les éclairs au bout des canons, en bas, et entendent les cris des soldats.

La troisième escouade est en train d'allumer quelqu'un.

— Putain, c'est quoi, ce bordel, à vous ? fait Wyatt.

Mooney commence à se sentir tout nu sans son arme.

— Oh mon Dieu, s'exclame-t-il en sortant de la chambre en trombe.

Wyatt le rejoint au moment où il se penche au-dessus d'une corbeille à papier, secoué de haut-le-cœur.

— J'en ai respiré, gémit Mooney en crachant et en s'efforçant de reprendre son souffle. J'ai oublié de me pincer le nez un instant. J'ai jamais rien senti d'aussi dégueulasse. Une odeur de cimetière pourri.

— Hé, vieux, remets ton masque avant de choper un truc, lui conseille Wyatt d'un ton nerveux.

— Ça va, les gars, les hèle le malade depuis sa chambre plongée dans le noir. Ne me laissez pas tout seul, d'accord ? Apportez-moi de l'eau, s'il vous plaît !

— Hé, mate un peu ça, dit Wyatt en désignant le sol.

La piste rouge commence à un peu moins de deux mètres et s'achève devant une double porte, cinq mètres plus loin. Les traces étalées donnent l'impression qu'on a traîné une serpillière inondée de sang jusqu'à cette entrée.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ? lâche Mooney tandis que Wyatt s'approche des doubles battants.

Ils devraient rentrer, maintenant. Si la troisième escouade a engagé le combat dehors, McGraw est sans doute en train de rassembler la leur. Et à l'instant même, il bout probablement de rage en cherchant ses fusiliers manquants, mastiquant sa moustache en guidon de vélo en faisant grincer sa prodigieuse mâchoire carrée.

Par ailleurs, Mooney n'éprouve nulle envie de découvrir ce qui se trouve de l'autre côté de ces portes. Qu'a dit ce type, déjà ?

Affreux. *C'était affreux à entendre.* Comme un animal à l'abattoir.

— On ferait mieux de rentrer, le presse Mooney. McGraw va nous tuer.

— Je jette un œil et c'est tout, réplique Wyatt avec un rictus. Mon vieux, on se croirait dans une maison hantée. Ce serait pas de la balle s'il y avait des zombies derrière ces portes ?

Du plat de la main, il presse un bouton sur le mur, et les portes s'ouvrent automatiquement.

Coupez-moi cette putain de ligne

Jake Sherman, l'opérateur radio de la section, assis dans un placard à balais, les pieds en l'air sur un carton de papier toilette bon marché, mâche le contenu d'un sachet de café soluble. Il y ajoute du cacao instantané et fait descendre le tout avec une canette de Red Bull tout en écoutant les communications des lignes militaires. Il a commencé à se shooter à la caféine après d'innombrables nuits blanches en Irak, et n'a pas encore renoncé à se défoncer en service.

— Blackhawk, ici War Pig Trois juste sous votre position, quel est votre indicatif ?

— War Pig Trois, ici Red Baron Deux.

— Red Baron Deux, demandons reconnaissance aérienne à l'est d'ici, à environ trois rues. Niveau sonore élevé dans cette direction, fusillade possible. Que se passe-t-il là-bas ? Confirmez, à vous.

— Un instant... War Pig Trois, nous voyons plusieurs, euh... Estimation : cinquante civils à l'intersection située à trois rues au nord et à deux rues à l'est de votre position. Attendez. Certains sont armés. Attendez. Ils semblent s'affronter entre eux. À vous.

— Bien reçu et merci pour le coup d'œil, Red Baron Deux. Terminé.

Les messages cessent de se bousculer et le flux de communications de la compagnie revient vite à son rythme habituel, celui des unités qui s'échangent des informations relatives à leur position, leur état, leur approvisionnement et tous les renseignements nécessaires au bon fonctionnement de deux brigades d'infanterie à New York. Sherman décroche de la ligne de la compagnie et passe à celle du bataillon pour écouter les conversations. War Pig (la Delta company) continue à rassembler et transmettre des données sur l'émeute. War Hammer (l'Alpha company) requiert une évacuation sanitaire pour un grenadier qui s'est fait arracher l'oreille d'un coup de dents par une victime du Lyssa. Warmonger (la Bravo company) demande à la dernière station d'appel de confirmer son identité.

Sherman bascule sur les lignes civiles dans l'espoir de recueillir d'autres données concernant l'émeute. Les autorités ont débloqué plus de canaux que d'ordinaire compte tenu de la gravité extrême de l'épidémie, et il a accès à tout. La police est au courant des troubles, mais ne peut pas rassembler suffisamment d'hommes pour y faire quoi que ce soit. Un incendie ravage un entrepôt dans le Queens, mais on manque de pompiers pour juguler le sinistre. Le standard des flics

croule sous les plaintes de violences domestiques et de pillage. Des échauffourées ont éclaté dans les cliniques du Lyssa et l'une d'entre elles vient apparemment d'être bombardée à coups de cocktails Molotov. Bien que les routes principales de la ville aient été coupées et réservées aux véhicules officiels, le trafic s'est quasiment immobilisé partout ailleurs.

Sherman rit tout seul : bien que tendues, les voix qu'il entend sur son SRTBM pourraient encore faire passer cette Apocalypse pour un simple contretemps logistique. Après un petit coup d'œil à sa montre, il commute sur la fréquence de la compagnie pour un bref tour d'horizon des communications.

— *War Dogs Deux, War Dogs Deux, ici War Dogs, me recevez-vous, à vous ?*

Sherman reconnaît cette voix : il s'agit de Doug Price, le radio du capitaine West. Mâchouillant sa poudre de cacao, il réagit aussitôt :

— *War Dogs, ici War Dogs Deux, je vous reçois, à vous.*

— *War Dogs Deux, attendez message, à vous.*

Sherman se munit d'un crayon et d'un bloc-notes.

— *Bien reçu. En attente du message, à vous.*

— *War Dogs Deux, code « Nirv... »*

Un bref instant, la voix est couverte par des hurlements et ce qui ressemble à des tirs de fusil.

— *Contact négatif, War Dogs. Répétez, à vous.*

— *Code « Nirvana ». Me recevez-vous ? À vous.*

— *Reçu fort et clair, War Dogs. Code « Nirvana ». En attente, à vous.*

Il vérifie la signification de « Nirvana » sur sa fiche de codes, l'antisèche dont il dispose pour les communications de routine soumises au secret mais ne l'y trouve pas. Fouillant dans son manuel officiel, il finit par dénicher le terme : « L'unité est attaquée ».

Sherman s'étouffe sur sa bouchée de poudre chocolatée. Il ingurgite une lampée de Red Bull pour s'éclaircir la gorge et allume une cigarette, réfléchissant un instant. Qui peut bien être assez stupide pour s'en prendre à une section d'infanterie armée jusqu'aux dents à Manhattan, au beau milieu de la nuit ? Mais il n'a pas rêvé : le commandant de la compagnie vient bien de lui envoyer un authentique message annonçant que leur QG et la première section subissent un assaut.

— *Compris, War Dogs, dit-il enfin.*

— *War Dogs Deux, ici War Dogs, attendez deuxième message, à vous.*

— *En attente du message, à vous.*

— *Code « Motorhead Slayer Novembre Sierra Oscar Novembre », relisez, à vous.*

— *War Dogs, reçu « Motorhead Slayer Novembre Sierra Oscar Novembre », répète Sherman en griffonnant sur son bloc. Attendez, à*

vous.

Le code signifie : « Rendez-vous au lieu convenu à 07:30 ».

Il faut immédiatement en informer le lieutenant.

— Compris, War Dogs. En attente. À vous.

— *Jake ? Jake, t'es là ?*

Sherman se raidit, ne sachant pas vraiment comment répondre à cette entorse au protocole.

— Ouais, je suis là, Doug, lâche-t-il enfin.

— *Faites gaffe en venant, hein ? Il y en a des milliers.*

— Des milliers de quoi ?

— *Quelqu'un nous a menti, Jake.*

Le crépitements de la radio le fait frémir.

— *War Dogs, ici Quarantine. Coupez-moi cette putain de ligne.*

Un endroit où on pourra tenir pendant la fin du monde

— On y est, annonce Susan en désignant un immeuble délabré d'avant-guerre, de l'autre côté de la rue. C'est chez moi.

— T'inquiète pas, dit Boyd en arborant une expression qu'il espère intrépide.

Il n'arrive pas à comprendre ce qui lui fiche la trouille à ce point. C'est un soldat. Il a vu des hommes mourir. Il en a même tué quelques-uns. Enfin, au moins un... Pour les autres, difficile de savoir. Il tient une carabine chargée, prête à l'emploi, et ne devrait pas craindre un pauvre type, pris de folie homicide, certes, mais désarmé et occupé à mettre sens dessus dessous un vieil appartement décrépit en plein New York.

Et pourtant, la panique l'empêche quasiment d'aligner deux pensées de suite.

Ils pénètrent dans le bâtiment et Susan montre l'escalier.

— C'est au quatrième.

Ils gravissent les marches une à une, discrètement. Boyd passe en premier, le fusil à la main. Derrière lui, Susan, manifestement terrifiée, rase les murs.

Au premier étage, Boyd sursaute en entendant des éclats de voix derrière une porte. Une femme supplie un certain John de ne pas lui faire de mal. Les cris montent dans les aigus avant d'être couverts par un fracas de meubles qu'on bouscule et des bruits de lutte. S'ensuit un hurlement de terreur à vous percer les tympans.

Puis le silence.

Boyd déglutit et se tourne vers Susan, dont le visage ruisselle de larmes.

— Je la connais, sanglote-t-elle. Je les connais tous les deux, elle et son mari.

— Tu vas pouvoir continuer ?

— Ils ont un bébé.

— Je ne sais pas quoi faire. Je ne crois pas qu'il y ait quoi que ce soit qu'on puisse faire.

— Je suis désolée, Rick.

— T'es une fille courageuse.

Il se sent très proche d'elle à cet instant précis.

Je pourrais tomber amoureux de cette nana, pense-t-il.

Ne baisse pas les bras, ajoute-t-il.

Elle hoche la tête en tremblant et ils reprennent leur ascension. Au deuxième, un borborygme sourd et menaçant se fait entendre derrière une porte. Le bruit de pas qui l'accompagne évoque à Boyd un animal en cage.

Un violent impact ébranle le mur.

— Laisse-moi appeler chez moi avant, dit Susan. Pour voir si quelqu'un décroche. D'accord ?

— D'accord, répond-il, soulagé par cette interruption qui désamorce quelque peu la tension.

Susan sort son téléphone portable et compose le numéro, mais elle raccroche au bout de quelques secondes.

— Pas de réponse, souffle-t-elle, livide.

Il voudrait la réconforter, mais il doit se contenter d'un petit signe de tête avant de jeter un coup d'œil au plafond.

Ils montent la volée de marches suivante, puis une dernière. Susan pointe le doigt vers l'un des appartements.

— C'est juste là.

Boyd éponge la sueur de son front et de ses paupières, cligne des yeux, baisse la tête et cale la crosse de son arme contre son épaule.

— Allez, dit-il. On y va.

Il entend le bruit d'une porte qui s'ouvre derrière lui. Avant même qu'il ne puisse pivoter, un choc à la jambe droite le déséquilibre, et il tombe à genoux. Des mains s'emparent de sa carabine et on lui appuie le canon d'un pistolet contre la tempe.

— Lâche ça, mon pote ! entend-il.

— Susan ! hurle-t-il en tendant la main, mais la fille se jette dans les bras d'un grand garçon musclé.

— J'ai réussi, bébé, s'écrit-elle en embrassant l'inconnu avec fougue. Je l'ai fait.

Elle colle sa tête contre le torse du type et son cri de victoire se mue presque aussitôt en sanglots hystériques.

— J'y suis arrivée, espèce d'enfoiré.

— On n'aurait jamais dû l'envoyer dehors pour faire ça, dit le garçon à un autre, muni d'un tuyau métallique.

— Pourtant elle a réussi et elle en est revenue vivante. Mission

accomplie.

— Mais dans quel état ? Regarde-la. Elle aurait pu y rester.

Boyd comprend qu'il s'agissait d'une mise en scène depuis le début. Et l'appel téléphonique leur a donné le signal.

— Williams disait que toute ton histoire tenait pas debout, que t'étais une junkie, gronde-t-il à travers ses larmes de rage et de honte. J'aurais dû l'écouter.

— Une junkie ? s'étonne le garçon souriant qui pointe le pistolet. On est étudiant à l'université de New York. Je suis en première année de médecine, et Susan est en philo.

Le jeune au tuyau s'accroupit pour fixer Boyd droit dans les yeux.

— Ça n'a rien de personnel, l'ami. Je suis vraiment navré d'avoir dû te frapper à la jambe. Nous avons seulement besoin de ton fusil et de toutes les munitions dont tu disposes, et ensuite tu pourras repartir.

— Il faut qu'on arrive dans le New Jersey cette nuit, intervient le type au pistolet. On a besoin d'armes au cas où il faudrait se frayer un chemin parmi ces cinglés d'enragés. On a trouvé ce pistolet sur le cadavre d'un flic. Et ensuite, Bob et Susan ont mis au point ce plan délirant pour attirer un ou deux d'entre vous et vous faucher vos armes.

Il éclate d'un rire dément.

— Maintenant que je te vois en chair et en os, j'arrive pas à croire que ça ait marché. C'était vraiment un plan stupide.

— Qu'est-ce qu'il y a au New Jersey ? demande Boyd en le foudroyant du regard.

— Un endroit où on pourra tenir pendant la fin du monde.

— Ce n'est pas la fin du monde.

— Tu es aveugle ? Tu n'as pas vu ce qui se passe dehors, l'ami ?

— Je ne suis pas ton ami, crache Boyd.

— Tu sais, fait le costaud qui soutient Susan, tu peux toujours nous accompagner si tu veux.

Ses camarades tentent de le faire taire, mais il poursuit néanmoins :

— On a ton arme, d'accord, mais on ignore comment s'en servir correctement. Il nous faudrait un gars comme toi. J'ai failli avoir une attaque quand on t'est tombé dessus. Mais toi, tu as de l'expérience dans ce genre de situation. Qu'en dis-tu ?

Les autres le regardent, pleins d'espoir.

Un quart d'heure plus tard, Boyd remonte la rue d'un pas vif malgré son boitillement, grimaçant à chaque pas, quand des pics de douleur lui parcourent le mollet.

Il est seul.

Selon lui, ces gosses délirent : ils ne parviendront pas jusqu'au New Jersey. Ni nulle part ailleurs. Arme ou pas, si les choses dégénèrent autant qu'ils le disent, ils vont mourir.

Apercevant un corps étendu face contre terre, agité de soubresauts au milieu de la rue, il se fend d'un grand détour pour l'éviter.

Après tout ce dont il a été témoin cette nuit, il sait qu'il n'existe aucun endroit plus sûr au monde que celui où se trouve la deuxième section de la compagnie Charlie, là où des tueurs nés comme Hicks et Ruiz pourront surveiller ses arrières. Mieux vaut les rejoindre et se faire botter le cul comme jamais par Ruiz, pour avoir fait le mur et perdu son M4, que de tenter sa chance avec une bande de petits bourgeois sortis d'une fac et qui jouent les pistoleros.

Encore trois intersections et il sera chez lui.

Il essaie une dernière fois de trouver une bonne excuse pour avoir quitté son poste et s'être fait dérober arme et munitions, mais ses neurones fatigués ne veulent rien savoir. Un fantassin sans son fusil, c'est comme un samouraï séparé de son sabre. Ils ne lui pardonneront jamais ça.

Soudain, il entend des gargouillements dans le noir. Il pivote sur place, cherchant un abri, un endroit où se réfugier, mais n'aperçoit aucune cachette à portée. Deux silhouettes sombres s'approchent de lui au pas de course. Il presse l'allure, mais les élancements dans sa jambe empirent jusqu'à ce qu'il voie des étoiles. Les deux autres ont déjà réduit l'écart, le visage toujours noyé dans les ombres.

Il n'y coupera pas : il va falloir se battre. Soit.

Pour la première fois de la nuit, Boyd se sent parfaitement calme. Enfin quelque chose qu'il comprend.

Les étudiants lui ont pris sa carabine et sa baïonnette, mais ils n'ont pas trouvé son couteau personnel, une vicieuse lardoire qu'il cache dans sa botte.

Il dégaine sa lame et attend.

Cours, bon sang, cours !

Derrière les portes, le couloir est bondé de gens qui attendent ou traînent les pieds, vêtus de pyjamas, de tuniques en papier et de blouses d'hôpital. Agités de soubresauts, ils errent sans but, dodelinant et roulant de la tête sous la lumière éclatante des néons. Les yeux écarquillés, fixant le vide, ils poussent des grognements et cherchent à griffer lorsqu'ils se télescopent.

Leurs visages écarlates luisent de sueur. Leurs yeux brillent de fièvre. Leurs pieds nus étalent des traînées de sang et d'excréments sur le sol du couloir.

La puanteur est atroce.

— Bon Dieu de merde, s'exclame Wyatt.

Les têtes se tournent, les paupières clignent et les regards se braquent. Les grognements s'intensifient.

— Joël, dégage de là, dit Mooney en reculant lui-même d'un pas.

L'un des chiens enragés, une femme aux longs cheveux grisonnants, se précipite vers Wyatt en postillonnant. En trois enjambées, elle le rejoint, poussant un cri strident.

— Au secours, gémit Wyatt d'une voix éteinte.

Un énorme type dégarni, au nez en patate et au bras tatoué, se met à gargouiller, bavant abondamment, tandis qu'il se fraie un chemin parmi les infectés pour rattraper Wyatt. Un gamin qui n'a sans doute guère plus de six ans se rue vers lui en sautillant, les yeux écarquillés. Il pleurniche en tripotant son nez qui coule.

— Cours, Joël, fait Mooney d'une voix tremblante.

— Au secours...

Le couloir se trouve soudain envahi d'infectés qui se traînent et se bousculent jusqu'au moment où, arrivés au point de non-retour, tous se précipitent, telle une marée humaine.

— Cours, hurle Mooney. Cours, bon sang, cours !

Lui-même fait volte-face et pique un sprint, pieds nus, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule pour apercevoir Wyatt qui le rattrape, les yeux inondés de larmes, une horde de cinglés sur les talons. Une fois arrivés à la cage d'escalier, ils dégringolent les marches deux par deux, trois par trois, serrant les dents quand le martèlement de leurs pieds renvoie des éclairs de douleur dans tous leurs muscles, et hurlant à pleins poumons.

— Mooney, attends-moi !

Un maigrichon barbu vêtu d'une tunique de patient bondit du haut des marches, griffant l'air dans sa trajectoire, et s'écrase au sol avec un bruit écœurant.

— Mooney ! M'abandonne pas !

— Bouge-toi, Joël !

Mooney atteint enfin la porte en bas de l'escalier et la maintient ouverte. Après avoir saisi Wyatt pour le tirer à l'intérieur, il la claque violemment.

— Va chercher le sergent ! Magne-toi, allez !

Wyatt déboule dans le couloir en claudiquant à cause de sa cheville foulée, braillant comme un goret tandis que Mooney s'appuie de tout son poids contre la porte. Quand la première vague de chiens enragés s'écrase dessus, il est presque projeté contre le mur opposé. Recouvrant l'équilibre, il s'arc-boute de nouveau, calé sur ses talons, mais le poids des corps qui se pressent de l'autre côté le submerge.

Il ne tiendra pas, et perd peu à peu du terrain.

Finalement, il lâche prise et se précipite à la suite de Wyatt, donnant l'alerte en criant.

Les gars émergent déjà dans le couloir. Certains, encore en sous-vêtements, se frottent les yeux, mais tous sont armés et réclament des directives en vociférant.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Qui est-ce qui poursuit Joël ?
- On tire, oui ou merde ? Qu'est-ce qui se passe ici ?
- Merde, c'est quoi cette odeur ?
- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?
- Dégagez, dégagez !

Le lieutenant se fraie un chemin parmi ses hommes en dégainant son neuf millimètres et en retirant le cran de sûreté.

— Halte, s'écrie Bowman.

Les chiens enragés ignorent la sommation.

— Halte ou je fais feu !

Sa voix se fait presque suppliante.

— S'il vous plaît...

Mais sa panique se dissipe lorsqu'il comprend qu'il n'a pas le choix.

— À terre ! hurle-t-il en faisant signe à Mooney et Wyatt. Tout de suite !

Mooney, les poumons et les jambes en feu, bondit sur Wyatt pour le plaquer au sol.

— Lieutenant ! s'exclame Kemper derrière lui.

Bowman vise avec précaution et touche le premier chien enragé en pleine figure.

Les autres ne le remarquent même pas. Ils courent toujours vers les militaires en hurlant.

— Feu ! ordonne Bowman en pressant une deuxième fois la détente. Feu !

Les soldats se disposent en ligne et commencent à tirer avec leurs carabines, quasiment à bout portant. C'est une vraie boucherie. La pluie de métal brûlant déchire la peau et les muscles, fracasse les os. Une brume de sang et de fumée emplit le corridor. Plusieurs gars ferment les yeux quand ils tirent, incapables de supporter la vue du carnage. En moins d'une minute, tout est terminé.

— Cessez le feu ! Cessez le feu ! crie Bowman.

— Putain, mais c'était quoi, ce merdier ? hurle un des gars. Qu'est-ce qui se passe ici ?

Bowman cligne des yeux et contemple le sol tapissé de corps brisés et sanguinolents, dont certains s'agitent et geignent encore dans des mares écarlates. Pour lui, l'assaut n'a été qu'un instant de chaos indistinct. Malgré l'incroyable puissance de feu déployée dans cet étroit couloir, les chiens enragés ont bien failli atteindre la ligne de tir. Les oreilles du lieutenant résonnent toujours des assourdissantes détonations, il a l'impression que ses dents vibrent. Il se sent gagné par une jubilation incongrue, mais doit presque aussitôt réprimer un vomissement.

Lorsqu'il se retourne, il découvre que plusieurs des gars s'appuient

contre le mur, occupés à rendre, secoués de haut-le-cœur, ou à brailler. Un flash illumine la scène : un des soldats prend une photo avec son appareil numérique, avant de considérer le résultat du massacre, incroyable.

Ceux de la troisième escouade sont probablement en train de se chier dessus, eux aussi devant l'hôpital, se dit Bowman. Ils ont également subi un incident de tir, selon le rapport reçu avant que cette horde démente ne surgisse, et l'un d'entre eux manque à l'appel.

D'ici quelques minutes, on sera tous dans cet état, gerbant tripes et boyaux, et paralysés par les remords et la honte, si on ne se force pas à agir au lieu de réfléchir.

Le lieutenant ignore toujours s'il a pris la bonne décision en ordonnant d'ouvrir le feu, mais il a une mission à accomplir et il doit maintenir son unité en état de se battre.

La seule question qui le taraude, c'est : d'où venaient tous ces chiens enragés ?

— Sergent McGraw ! aboie-t-il. Sortez vos hommes d'ici et faites-les décrasser et désinfecter. Je veux un rapport complet sur la façon dont ils ont amené ces civils jusqu'ici. Sergent Ruiz !

— Oui, lieutenant ?

— Vérifiez votre escouade. Pas par radio. Rendez-vous là-bas en personne. Et faites-moi un rapport détaillé sur l'incident de tir. Et allez-y mollo avec eux. Sergent Lewis !

— Mon lieutenant ?

— Restez près de moi, Grant.

Leur différend lors de la réunion dans le bureau du sous-sol est oublié. Bowman apprécie de voir ses sous-officiers agir en équipe. Ces hommes sont des professionnels.

Wyatt et Mooney s'efforcent déjà de se remettre sur pied en dégageant les cadavres qui leur sont tombés dessus. Piétinés par la foule enragée, ils sont dans un sale état et poussent des gémissements.

Wyatt se redresse en vacillant et éclate de rire.

— C'était le pur délire !

Mooney, inondé de sang et titubant comme un ivrogne, lui balance une droite et parvient par un heureux hasard à le toucher à la tempe. Wyatt se trouve projeté contre le mur et ses lunettes s'envolent. Les gars les séparent aussitôt.

— Sergent Kemper ! appelle Bowman.

— Oui, mon lieutenant, répond le sergent de la section.

— Faites le tri parmi tous ces gens. Isolez les morts des blessés et dénichiez un endroit où les entreposer.

— La morgue est pleine, mon lieutenant.

— Alors trouvez autre chose, Mike. Je ne veux plus les voir ici.

— Je m'en occupe, mon lieutenant.

— Le sergent Lewis prendra la tête d'une escouade pour retrouver d'éventuels chiens enragés qui se promèneraient encore, puis il établira le contact avec Winslow et le personnel de l'hôpital. Ceux qui n'ont rien à faire ici, donnez-lui un coup de main. Je veux que tout le monde se mette au travail.

Bowman remarque que deux soldats semblent vouloir lui parler.

— Eh bien, qu'y a-t-il ? De quoi avez-vous besoin ? s'enquiert-il.

— Qu'est-ce que c'est que cette épidémie, lieutenant, bon Dieu ? l'interroge Finnegan.

— On vient de descendre tous ces gens, enchaîne Martin. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Sergent Lewis, occupez-vous de ces hommes.

— Allez, les neuneus ! Vous avez entendu le lieutenant ? Sortez-vous les mains des poches, si vos couilles explosent, vous n'aurez plus de doigts pour me récupérer ce couloir !

Cet ordre tire les gars de leur catatonie. Sursautant comme s'ils venaient de recevoir un choc électrique, ils se mettent au travail.

— Hé ! fait une voix provenant de la cage d'escalier. Tout va bien ?

— Avancez doucement et montrez-vous, ordonne Lewis en levant son fusil.

Winslow apparaît dans le couloir, un pistolet à la main, le souffle court. Il fixe les cadavres et les agonisants, les yeux écarquillés d'horreur. Marchant précautionneusement entre les corps, il s'approche de Bowman.

— Êtes-vous infectés ? demande-t-il au lieutenant.

— Nous avons été attaqués, répond l'intéressé. Nous avons tiré en état de légitime défense.

— Êtes-vous infectés ?

— Nous nous efforçons de gérer les blessés, mais nous aurions bien besoin du personnel soignant ici. Certains parmi ces gens sont toujours dangereux. Il faudra les mettre sous calmants avant de pouvoir les traiter.

— Le personnel soignant ? répète Winslow, comme hébété.

— Monsieur, ça va ? s'enquiert Bowman en faisant un pas vers lui.

— Ces monstres ont tué la moitié des membres de l'équipe de nuit, répond le flic d'une voix qui se brise. Ils ont déchiqueté mes hommes comme du papier journal.

Une femme d'âge mûr gémit à leurs pieds, les yeux grands ouverts, haletante, les mains plaquées sur une plaie béante entre ses côtes.

— Reculez, lieutenant, dit le flic.

Et il loge une balle dans la tête de la blessée.

III

Je m'occupe de la sécurité, pas de la maintenance

L'irruption de la foule dans le hall d'entrée de l'institut Bradley de Recherche en Microbiologie et Virologie a verrouillé le bâtiment. Les scientifiques se sont retrouvés captifs, et l'accès aux étages et aux labos a été bloqué, empêchant les envahisseurs d'y accéder.

La plupart des membres du personnel sont rentrés chez eux la nuit passée, ne laissant que quelques acharnés travailler dans les labos sur un vaccin pour le Lyssa de Hong Kong. Ces derniers sont désormais prisonniers, tout le temps que durera ce siège.

Le regard trouble à cause du manque de sommeil, son vaste estomac gargouillant tant et plus, le docteur Joe Hardy, directeur de recherche, observe la grande blonde séduisante sur les écrans de sécurité en se demandant où il a bien pu la voir auparavant.

— Et c'est reparti, fait Stringer Jackson, le vigile, près de lui. Visez-moi ça. Elle écrit un autre message.

La foule n'a eu aucun mal à submerger les deux membres de la Garde Nationale postés dans le hall d'entrée et à les prendre en otage. La blonde, qui dirige apparemment le groupe, joue les porte-parole en exhibant des panneaux devant les caméras de sécurité et en faisant le geste de tirer une balle dans la tête des soldats.

— En voilà, une sacrée garce, murmure Hardy d'un ton respectueux, les mains enfoncées dans les poches de sa blouse. On dirait mon ex-femme.

Jackson sourit en connaisseur.

La blonde brandit un écriteau clamant en lettres capitales ; « Donnez-nous le vaccin ou vous allez geler ».

Hardy émet un petit rire de dérision, puis cligne des paupières.

— Euh, ils ne peuvent quand même pas faire ça ? demande-t-il.

— Je m'occupe de la sécurité, pas de la maintenance, répond Jackson.

Mais les conduits d'aération expulsent soudain des rafales d'air conditionné et la température, déjà fixée à dix-huit degrés dans le Centre de Contrôle de la Sécurité afin de maintenir les gardes éveillés, commence à chuter.

— Charmant. Y a-t-il quelque chose qu'on puisse faire pour couper la clim, chef ?

— Pas à ma connaissance, docteur Hardy, s'excuse Jackson.

La surface du centre de contrôle équivaut à peu près au double de celle des box privés des scientifiques. Au milieu trône un bureau où Jackson, à bout de nerfs, empeste la vieille cigarette et la sueur dans son siège ergonomique. Le poste de l'opérateur est pourvu d'une console de contrôle et d'un PC équipé d'une interface graphique, d'un téléphone, de diverses fournitures éparpillées çà et là, et de plusieurs casiers. Un projecteur numérique fixé au plafond affiche les images des caméras de sécurité sur de grands écrans tendus face à eux.

C'est la deuxième fois, en tout et pour tout, que Hardy pénètre dans cette pièce. L'idée qu'une porte, placée au hasard des couloirs austères et immaculés de l'institut, puisse dissimuler un appareillage sophistiqué permettant à un seul opérateur de surveiller tous les espaces publics du bâtiment sur de gigantesques écrans lui semble parfaitement incongrue.

Malheureusement, si l'équipement du Centre de Sécurité leur donne la possibilité d'observer la foule en bas, il ne leur offre aucun moyen de s'en débarrasser.

C'est trop important, pense Hardy. La nation tout entière compte sur nous. Nous avons développé des échantillons purs du virus. Nous travaillons sur son identification génétique. Et une fois qu'on en aura terminé, nous pourrions nous mettre à concevoir un vaccin pour de bon. Si seulement ils nous en laissent le temps.

Tant de vies sont en jeu désormais.

— En fait, il y a peut-être quelque chose qu'on peut faire, déclare lentement Jackson.

— Quoi ? demande Hardy, vivement intéressé.

— On pourrait toujours... eh bien, vous savez, leur donner ce qu'ils veulent.

— Mais nous ne disposons pas encore du vaccin ! explose Hardy.

Jackson hausse les épaules d'un air peu convaincu.

— Je pourrais descendre avec quelques seringues pleines de solution saline, se moque Hardy. Ils décamperaient et on pourrait se remettre à sauver des millions de vies en mettant au point un véritable vaccin.

— Je ne sais pas trop, rétorque Jackson. Je ne pense pas que ce serait très éthique.

— Lisez sur mes lèvres, Stringer : nous n'avons pas de vaccin !

— J'ai entendu. Pas la peine de hurler.

— Et nous ne risquons pas d'en obtenir un avec cette bande de crétins qui bloquent l'entrée. Pour le moment, si on a dix personnes en train de travailler dans les labos, c'est bien le maximum.

— Ils ne me paient pas assez pour que je gère ça. J'étais flic, avant, vous savez ? Les habitants de mon quartier faisaient preuve d'un peu de respect quand je marchais dans la rue.

— Le CDC affirme qu'ils envoient des gens pour protéger le

bâtiment, mais jusqu'ici, on n'a vu personne. Nous n'avons presque pas de nourriture, nulle part où dormir, et aucun moyen de poursuivre nos recherches à un rythme pertinent avec ces effectifs réduits au minimum. Et au bout du compte, ça veut dire pas de vaccin, compris ? Tout ce que ces gens risquent d'obtenir, c'est de se faire tuer quand l'armée pointera le bout de son nez.

Et même si on avait tout le loisir de travailler sans interruption, il faudrait encore des mois pour qu'on puisse produire le remède en masse, se souvient Hardy. Une fois la formule au point, les usines devraient fabriquer suffisamment de cette substance pour tout le personnel soignant, puis le gouvernement, les militaires, et enfin le reste des habitants des États-Unis, soit plus de trois cents millions d'individus. Le vaccin ne descendrait dans la rue que des mois après sa création.

D'ici là, la pandémie aurait pris fin, du moins en Amérique du Nord.

Mais là n'était pas la question : il s'agissait plutôt de savoir s'ils pouvaient concevoir un sérum capable d'empêcher le virus de ressurgir des mois plus tard, déclenchant un nouveau cauchemar. Les pandémies se répandent généralement en deux ou trois vagues. Le remède étoufferait la seconde dans l'œuf. Et avec un peu de chance, il éradiquerait définitivement le Lyssa, à l'échelle mondiale.

Sur les écrans d'un mètre cinquante, le sourire victorieux de la blonde s'estompe peu à peu et elle finit par se lasser de brandir sa pancarte, qu'elle tend à un de ses comparses. La foule qui l'entoure semble gagnée par l'apathie après une longue nuit passée à ne rien faire. Quand le bâtiment s'est automatiquement verrouillé, les intrus ne se sont pas seulement retrouvés coupés des labos : l'accès à l'extérieur leur a également été interdit.

On appelle ça un Code Orange. Personne n'entre, personne ne sort.

Les deux gardes assis par terre arborent une mine sinistre, les mains attachées dans le dos. Derrière eux, un ado s'écarte de ses camarades, extirpe un sandwich d'un sac en papier marron et commence à l'engloutir.

Hardy l'observe et son estomac proteste. Il en a littéralement l'eau à la bouche. Il essaie d'imaginer le contenu du casse-croûte. Jambon-fromage sauce moutarde ? Dinde, tomates et bacon ? À moins qu'il ne s'agisse d'un de ces trucs cubains qu'ils vendent au coin de la rue : jambon, rôti de porc, salami, gruyère, cornichons et moutarde sur des tranches de pain cubain.

Son ventre émet un gémissement pathétique.

— C'est bien beau, déclare Jackson, mais tout ce que je dis, c'est qu'il n'y a qu'environ trente personnes, en bas. Si vous aviez un vaccin, ça ne coûterait pas grand-chose de le leur donner.

Hardy se sent proche de l'explosion, mais au lieu de ça, ses épaules s'affaissent et il secoue tristement la tête.

— Il n'existe pas de remède magique, Stringer, insiste-t-il. J'aimerais bien, mais ce n'est pas le cas.

Avec un long soupir, il se dirige vers la porte.

— Où allez-vous, docteur Hardy ?

L'autre s'arrête un instant, et répond du ton le plus héroïque qu'il parvient à adopter, déclamant sa réplique comme dans un film :

— Au labo, Stringer. Il me reste beaucoup à faire si je veux mettre un terme à ce fléau.

Puis, avec un petit rire, il sort du Centre de Contrôle de la Sécurité et part en quête d'un déjeuner, quel qu'il soit.

IV

New York m'est toujours apparu comme un pays étranger

Le sergent-chef Mike Kemper adresse un signe de tête à Mooney et Wyatt, qui s'emploient à passer la serpillière, pour éponger le sang dans le couloir, puis pénètre dans le bureau improvisé de Bowman en ne cessant de se demander si le lieutenant est encore à même de diriger la section.

Kemper connaît Bowman mieux que quiconque dans l'unité, y compris le capitaine West. C'est son job, après tout. Les sous-offs prennent soin des simples soldats sous leurs ordres, mais en tant que sergent de la section, il lui appartient également de s'occuper du lieutenant et de le conseiller.

Un peu plus tôt dans la soirée, le lieutenant s'est mis à dégoiser au sujet des nouvelles directives et les a même soumises à la critique de ses sous-officiers. Ensuite, il a ordonné d'ouvrir le feu sur des civils.

Kemper a montré les ficelles du métier à Bowman pendant presque un an en Irak, et il l'a vu évoluer pour devenir un officier clairvoyant qui respecte ses hommes et les dirige depuis le front, et non depuis l'arrière-garde. Mais la situation présente s'avère totalement inédite. Dans des circonstances aussi atroces, un commandant peut faire preuve d'indécision, d'imprudence, voire des deux à la fois. Et les gars des commandants indécis ou imprudents risquent de se faire tuer.

Tirer sur les civils était une décision légitime, étant donné l'effectif de la troupe qui les assaillait. Si Bowman n'avait pas donné l'ordre d'ouvrir le feu, la section aurait été submergée et décimée. Toutefois, cette légitimité n'est apparue qu'après-coup. La meute aurait aussi bien pu ne compter que quelques individus. Dans ce cas, le lieutenant serait désormais considéré comme un officier un peu trop impatient d'appliquer de nouvelles RDE lui permettant d'abattre des civils.

Le problème, c'est que le lieutenant aurait pu avoir tort. Effroyablement tort. D'où les doutes de Kemper : Bowman a-t-il pris un risque calculé, ou agissait-il sous le coup de la panique ? Le sergent-chef veut croire que la décision était pesée, parce qu'il apprécie l'homme, mais il n'en est pas certain.

Il trouve Bowman assis dans le halo de lumière de sa lampe de bureau, foudroyant du regard la radio posée devant lui. Le lieutenant lève les yeux et l'accueille d'un geste las. Il ne porte pas de masque.

— Si vous êtes venu m'arrêter, j'ai déjà essayé, annonce-t-il.

— Vous arrêter ? fait le sergent-chef, étonné.

— Pour avoir transgressé l'article 118 du code de justice militaire, Mike.

— Un meurtre ?

— Pour avoir transformé mes hommes en bande d'assassins juvéniles.

— Merde, moi qui venais juste demander si vous désiriez un compte-rendu après action...

— En un sens...

Kemper s'assied, retire son propre masque, allume un cigare puant et exhale en soupirant une longue bouffée de fumée.

— Vous voulez mon avis ?

— Ouais, Mike. Je veux bien.

Difficile à expliquer, mais pour l'heure, Kemper ne se soucie guère de questions de moralités relatives au tir sur les civils. La moralité devient un luxe dans une telle situation. L'autre question, encore non résolue, le préoccupe bien plus : quel facteur a motivé la décision du lieutenant.

Une question qu'il craint bien de ne jamais élucider.

— Mon lieutenant, déclare-t-il avec sincérité, ce qui s'est passé ce soir est atroce, mais vous avez agi en conformité avec les RDE, en ne disposant que de quelques secondes pour prendre une décision dont dépendait la sécurité de la section. Chacun doit agir selon sa conscience, mais selon les critères de l'armée, vous avez fait le bon choix.

— C'est ce que pense le capitaine West.

— Vous lui avez parlé de ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il avait d'autres chats à fouetter et qu'il fallait que j'obéisse à mes putain d'ordres. Fin de citation.

Kemper se renforce dans son siège, le temps d'encaisser l'information.

— Tout ça... ça n'a guère de sens, pas vrai ?

— C'est complètement insensé, oui.

— Vous avez parlé aux autres chefs de section ?

— C'est bien là le problème, Mike. Quarantine réserve tous les canaux aux communications d'urgence. Il se passe quelque chose d'énorme et nous nous retrouvons isolés. Je ne dispose d'aucune info. Pas de vue d'ensemble.

Kemper commence à comprendre ce qui se passe dans le cerveau du lieutenant. La situation a changé, et avec elle les RDE, et Bowman essaie de deviner pourquoi. S'il y parvient, il pourra prendre les décisions les plus justes, et peut-être laver sa conscience de l'ordre qu'il vient de donner à ses hommes : abattre plus de quarante civils de sang-froid.

— Tout le monde a le moral à zéro en ce moment, et les gars pensent qu'ils sont indignes de porter l'uniforme. C'est la déprime totale. Mais les professionnels, c'est nous. On ne peut pas se permettre d'avoir l'air d'hésiter devant les gars. Ils ont besoin qu'on les guide.

Bowman se crispe, mais c'est avec un sourire timide qu'il demande :

— Alors je ne suis pas le seul en cause, hein ?

— Non, mon lieutenant, répond Kemper d'un ton mesuré.

— Le plus curieux dans tout ce chaos, c'est qu'on a l'impression de se trouver en terre étrangère. D'être l'ennemi. On se croirait dans un épisode de la *Quatrième Dimension* où on aurait perpétré d'abominables crimes au Moyen-Orient et où Dieu déciderait de bouleverser la réalité et de transformer l'Amérique en Irak. Et il ne nous resterait plus qu'à découvrir quel affreux péché nous est reproché pour éviter de commettre la même erreur contre nos propres concitoyens.

— Mon lieutenant, avec tout le respect que je vous dois, j'ai l'impression que vous vous prenez trop la tête.

— Mike, rétorque Bowman avec un sourire sinistre, je viens de regarder un flic loger une balle dans le crâne d'une citoyenne américaine blessée. Un flic qui a vu ses meilleurs amis réduits en morceaux par une foule de victimes au stade terminal d'une maladie inconnue. Je dirais qu'au point où nous en sommes, tous les coups sont permis.

— Nous sommes tous fatigués, déclare le sergent en soufflant un autre nuage de fumée avant d'écraser son mégot sur le talon de sa botte. Vannés. Et à vrai dire, New York m'est toujours apparu comme un pays étranger.

Le lieutenant l'observe un moment avant d'éclater de rire.

— Voilà qui me donne une idée, annonce-t-il. La situation exige que nous considérions la ville comme une localité hostile. Procédons exactement de la sorte. Quand une troupe se retrouve isolée en territoire hostile et qu'on doit évacuer depuis un refuge sûr vers une nouvelle zone d'opération, par quoi commence-t-on ?

Un sourire éclaire soudain le visage de Kemper.

— On effectue une reconnaissance, répond-il.

— En effet. Nous disposons tout juste d'assez de temps pour une mission de reconnaissance avant d'être obligés de bouger. On obtiendra peut-être les renseignements dont on a besoin pour savoir ce que nous affrontons au juste.

— Valable, dit Kemper.

Voilà le Todd Bowman que le sergent-chef de section a formé à commander en Irak, et c'est bon de le voir de retour.

— Je sais exactement à qui confier ce genre de tâche.

Un pistolet ne serait sans doute pas de trop

Au matin, l'atmosphère est devenue fraîche et légèrement humide. Les fenêtres des plus grands immeubles miroitent sous les premières lueurs de l'aube. Près du site de l'explosion de la veille, plusieurs buildings fument toujours, et le vent qui vient de tourner rabat vers l'hôpital une pluie de cendres et l'âcre puanteur des meubles qui se consomment. Les gars vérifient leurs sacs à dos et font le plein de munitions en toussant dans leurs poings serrés. Ils s'apprêtent à partir.

Les soldats de la deuxième section tombent d'épuisement. Ils ont passé des heures à vider l'hôpital et à nettoyer ce foutoir. De petits groupes d'infectés s'en sont pris au grillage pendant la nuit et il a fallu les abattre. Leurs cadavres sont restés là, gisant en plein air au milieu des carcasses de voitures, jusqu'à l'aube.

Les ragots vont bon train au sein de la section qui s'apprête à rejoindre la compagnie : certains pensent qu'on pourrait bien les fusiller pour ce qu'ils ont fait la veille, et le lieutenant avec eux. Les gars ont combattu en Irak et ils savent ce qu'on attend d'eux, mais ils ont signé pour descendre des salauds, pas des Américains, et ce qu'ils font désormais ne ressemble plus vraiment à la mission d'un soldat. Ils ont plutôt l'impression d'être devenus des criminels de guerre, malgré ces nouvelles RDE. Certains en ont marre et sont à deux doigts de laisser tomber pour rentrer chez eux. D'autres cherchent quelqu'un sur qui rejeter la faute. Cette attitude-là est dangereuse. Les sous-officiers en ont pris conscience et se mettent en quatre pour que leurs hommes gardent la cadence, tout en surveillant de près les éventuels symptômes de stress post-traumatique.

Dans le hall, le lieutenant fait ses adieux au directeur de l'hôpital et au flic.

— Désolé de ne pouvoir rester pour vous soutenir, dit Bowman au docteur Linton, qui semble avoir pris au moins dix ans durant la nuit. Qu'allez-vous faire ?

— On ne bouge pas d'ici, lieutenant, répond Winslow à la place de Linton. Le doc et moi, on va s'efforcer de maintenir l'endroit en état de fonctionnement et de le reconvertir en clinique de convalescence.

— Nous avons suffisamment d'eau et de nourriture, de l'essence et un générateur, ajoute Linton. Toutefois, un pistolet ne serait sans doute pas de trop, dit-il après s'être éclairci la gorge.

— Vous en êtes sûr, docteur ?

— Sûr et certain.

Bowman rend à Winslow son Glock 19 de service.

— Je vais veiller à ce que les armes de poing et les munitions qu'on a récupérées sur... sur vos hommes vous soient rendues, déclare-t-il.

— Merci, lieutenant, fait le flic avec une grimace.

— Eh bien, bonne chance à vous deux. Vous êtes très courageux.

Courageux et condamnés, pense-t-il en son for intérieur.

Un flic cinglé muni d'une paire de pistolets ne pourra pas protéger tout un hôpital contre des gens qui n'hésiteront pas à faire usage de la force pour y pénétrer et exiger des soins médicaux pour leur famille. Si ceux-là n'ont pas raison d'eux, des junkies en quête de drogue les achèveront.

Si seulement sa section pouvait rester sur place, ils seraient en lieu sûr et pourraient terminer ce qu'ils ont commencé ici. Mais on ne discute pas les ordres.

— Il faut bien que quelqu'un survive, lieutenant, lui dit Winslow :

Bowman fronce les sourcils en réaction à cette curieuse affirmation. Coiffant sa casquette, il les salue et quitte l'hôpital Trinity sans un regard en arrière.

Dehors, les gars, assis par terre avec leur barda, sont occupés à nettoyer leurs armes et à ingurgiter des RICR. La peur dans les yeux, ils fixent le lieutenant, pleins d'espoir, sans un mot. C'est d'ailleurs ce silence que Bowman remarque en premier lorsqu'il émerge de l'enceinte de l'hôpital. Les hommes sont concentrés sur leur tâche. Pas de conversation ni d'échange de vannes ce matin. Ils ont encore du mal à réaliser leurs actes.

Aujourd'hui, Bowman les guidera jusqu'à un collège transformé en clinique pour infectés au nord-ouest. Il s'agit de la nouvelle zone d'opération de la première section, et du QG de la Charlie company. Elle se situe à moins de deux kilomètres. Ne disposant d'aucun transport de troupes, ils devront s'y rendre à pinces.

Bowman adresse un signe de tête au sergent McGraw.

— Ça va ? lui demande-t-il doucement.

— On gère, mon lieutenant, répond le chef de la première escouade.

— Allez chercher les premières classes Mooney et Wyatt et amenez-les-moi, sergent.

— Tout de suite, mon lieutenant.

Kemper s'approche de lui, et tous deux se saluent.

— Bonjour, mon lieutenant.

— Tout va bien, Mike ?

— Tout le monde a répondu à l'appel excepté le soldat Boyd. On ne l'a toujours pas revu.

— Eh bien, étant donné qu'on vient de ratisser l'hôpital, il nous faut considérer qu'il a traversé les barbelés et déserté. Allons jeter un coup d'œil tous les deux.

Ils passent le grillage et montent sur le toit d'une voiture abandonnée pour bénéficier d'un bon point de vue sur la Première Avenue. Bowman se sert de la lunette de combat rapproché de son fusil tandis que Kemper observe au moyen de jumelles Vortex Viper. Au nord, à perte de vue, la route disparaît sous les innombrables

véhicules désertés. La fumée qui nappe le paysage tel un suaire réduit énormément la visibilité. Plusieurs voitures brûlent en émettant d'épaisses volutes huileuses.

Ils ne voient personne.

Des détonations leur parviennent, au loin, des fusillades violentes et répétées.

Un frisson parcourt l'échine de Bowman.

— En dehors de ces coups de feu, c'est plutôt calme, ce matin, déclare le sergent de la section.

— C'est juste. Pas de sirènes. Ni de nouveaux patients essayant de pénétrer dans l'hôpital, du reste, C'est inquiétant.

— Je donnerais cher pour savoir où ont bien pu passer tous les conducteurs de ces voitures. On dirait presque qu'une bataille a eu lieu dehors, la nuit dernière, derrière ces barrages routiers. Peut-être que vous aviez raison sur un point, mon lieutenant.

— Lequel, Mike ?

— Si ça se trouve, on est vraiment paumé dans un épisode de la *Quatrième Dimension*.

Derrière eux, Mooney et Wyatt arrivent au pas de course avec tout leur équipement, suivis de McGraw.

— Mon lieutenant, première classe Mooney au rapport ! dit Mooney en se mettant au garde-à-vous.

Wyatt reproduit ce rituel à son tour.

Bowman se retourne et les toise en annonçant :

— Alors, c'est vous les amateurs de missions de reconnaissance ?

Mooney et Wyatt, dans leurs petits souliers, échangent un regard.

Ce serait pas cool si tu pouvais tuer tous les gens que tu peux pas piffer ?

L'interminable file de véhicules abandonnés s'étire dans l'obscurité, entourée çà et là de tas de bagages, de vêtements, d'objets hétéroclites et de cadavres. Les soldats sinuent entre les épaves, carabine au poing, en direction du nord. Mooney réprime un violent haut-le-cœur en remarquant que le conducteur d'une voiture a perdu toute la partie supérieure de son crâne. La mâchoire qui lui reste arbore une barbe rousse. Wyatt désigne fébrilement une camionnette dont seul l'arrière émerge de la vitrine d'un McDonald, la carrosserie grêlée d'impacts de balles, le pare-brise éclaboussé de sang. Il n'y a plus personne à l'intérieur.

Le choc et l'effroi, pense Mooney(3).

— Mais c'est la guerre, dans ce bled, on dirait, cousin ! s'exclame Wyatt. Hé, mate-moi ça !

Il se précipite, pose son arme près d'un véhicule et se met à ramasser quelque chose et à en remplir ses poches.

— Je suis riche ! Dommage que tous les magasins soient fermés.

Les fumées malsaines arrachent une quinte de toux à Mooney.

Cette interminable mission de patrouille le vide de ses forces. Chaque pas lui semble un calvaire, comme si l'air avait pris la consistance de l'eau, comme s'il devait fuir devant sa plus grande terreur, prisonnier d'un cauchemar.

— Mais cette nana est à poil ! fanfaronne Wyatt. Oh, dégueu ! On voit sa cervelle ! Hé, Mooney, tu veux de la thune ? Y'en a partout.

— Joël, pose ça. On a déjà assez d'ennuis sans que tu te mettes à piller, en plus. Et tu vas finir par tomber malade si tu continues à ramasser des saloperies par terre.

Sous l'effet de l'anxiété, Mooney pris d'une formidable migraine, a l'impression que son crâne va éclater. Il sent palpiter les veines à son front. S'accroupissant, il se penche et vomit sur un tas de vêtements maculés d'une substance noire et huileuse. Des chaussures de bébé, un soutien-gorge, deux pantalons de gym.

Wyatt apparaît soudain devant lui.

— T'as pas l'air en forme, mon pote. Peut-être que c'est toi qu'as chopé la crève.

— Non, je ne suis pas malade.

— Oh, t'as juste le tournis, alors. T'as qu'à faire comme si on était retourné en Irak, et ça ira mieux. Hé, s'écrie-t-il après avoir marqué un temps, cette bagnole de flic a fait un tonneau !

— La ferme, Joël, dit Mooney en crachant. S'il te plaît, ferme ta putain de gueule.

— Me dis pas de la fermer, j'essaie juste de t'aider !

— Alors mets-la un peu en sourdine. Tu vas encore attirer ces choses.

— Oh, mon Dieu, ce serait pas de la balle si on les réveillait tous et qu'ils nous sautaient dessus comme un raz-de-marée humain, genre des millions de gus ? fait Wyatt en poussant un rire suraigu. Pas de problème, chef. J'ai mon fusil, cette fois. Il y en a beaucoup d'autres comme lui, mais celui-là c'est le mien ! Si les vilains cinglés montrent leur nez, je leur fais la fête en leur appliquant l'extrême préjudice, comme on dit. On dirait que Noël est en avance, cette année. On a le droit de tuer légalement des gens !

Mooney se redresse, prêt à reprendre l'expédition, mais il aperçoit aussitôt le cadavre d'une jeune fille dont les yeux vides semblent croiser son regard dans le rétroviseur d'une Volkswagen Jetta. Il ferme les paupières.

Le choc. L'effroi.

— Je veux dire : ce serait pas cool si tu pouvais tuer tous les gens que tu peux pas piffer ?

— Non, Joël, je ne veux tuer personne.

— Ça en fera plus pour moi.

Wyatt s'éloigne en pavanant, le torse bombé. L'épuisement n'a fait qu'accroître sa démenche.

— Allez, au boulot, mon pote. Le lieutenant nous a demandé de nous magner le cul.

— En fait, je jure devant Dieu que je ne tuerai personne si je peux l'éviter.

Wyatt jette un coup d'œil à sa montre.

— C'est presque l'heure de faire notre rapport sur ces radios Icom super classe qu'ils nous ont filées. Tu te ramènes, oui ou merde ?

Mooney serre les dents et presse le pas pour rattraper son camarade, les bottes crissant sur des débris de verre. Il laisse son regard se perdre au loin jusqu'à « voir comme une mouche », cessant de se concentrer sur des détails nets, tout en demeurant capable de percevoir les mouvements subtils dans tout son champ de vision. C'est la technique dont il se servait pendant les patrouilles, là-bas, à Bagdad.

Dans la rue suivante, tandis qu'il frôle un camion, il entend un bruissement.

Et en arrière-fond, un grondement bestial éructé du fond de la gorge.

D'un sifflement, il fait signe à Wyatt de s'arrêter. Celui-ci s'accroupit aussitôt balaie les alentours du regard, puis se retourne pour l'interroger d'un geste : *qu'y a-t-il ?*

Mooney secoue la tête. Il n'est pas sûr de la nature ni de l'origine du son. Il aurait tout aussi bien pu s'agir d'un sac en plastique poussé par le vent. Sauf qu'il n'y a pas de vent.

Wyatt agite la main pour lui demander de le rejoindre.

Mooney se redresse, et, debout, perçoit du coin de l'œil le visage malveillant à l'intérieur du camion.

La créature bondit, claque de ses mâchoires écumantes et cogne des poings contre la fenêtre conducteur, traçant sur la vitre des traînées sanguinolentes.

Mooney pousse un cri en reculant, et fait feu à bout portant. La tête disparaît dans une explosion de fumée, d'éclats de verre et de sang.

— Putain de bâtard, t'es un vrai warrior, toi ! le félicite Wyatt, qui vient d'apparaître à ses côtés. Tu l'as bien fumée, la meuf ! Le prochain coup, laisse-lui quand même le temps de se rendre, hein ?

Mooney se détourne du carnage, la tête entre les mains, et pousse un gémissement.

Roméo Cinq Tango, ici War Dogs Deux, à vous.

— Oh oh, War Dogs Deux-Six veut savoir qui t'as descendu pour t'avoir foutu les jetons, dit Wyatt en enclenchant son combiné. En attente, à vous.

— Nous avons entendu des coups de feu dans votre secteur. Rapport de

situation ? À vous.

— Le première classe Mooney a été surpris par un chat et a accidentellement vidé son chargeur. Séparatif.

Avec un large sourire, Wyatt agite le poing de haut en bas, geste universel évoquant la masturbation.

— Prenez note que nous nous trouvons à un bloc de l'intersection prévue et que nous nous apprêtons à bifurquer à l'ouest. À vous.

— *Votre mission consiste à observer. N'attirez pas l'attention. Bien reçu ? À vous.*

— Reçu fort et clair, mon lieutenant. Terminé.

— *Terminé.*

— Le lieutenant est à cran, fait Wyatt à Mooney avec un clin d'œil. Allez, on se bouge, warrior.

Ils ont déjà parcouru huit cents mètres environ. Les éclaireurs enjambent les tas de bagages dont la Première Avenue est jonchée, et prennent sur la Quarante-Deuxième Rue.

À mi-chemin de l'intersection suivante, à l'ouest, ils aperçoivent un soldat qui monte la garde devant un immeuble de bureaux. Au-delà, ils distinguent des voitures de police garées à la limite des barrages routiers dressés pour réserver certaines portions de la Quarante-Deuxième aux véhicules officiels. Des silhouettes s'agitent tout autour, à peine visibles dans la chape de fumée omniprésente.

— Hé ! s'écrie Wyatt en faisant signe de la main.

Le soldat se retourne, mais ne réagit pas.

— Tu crois qu'il nous voit ?

De l'autre côté du fleuve, à l'est, leur parviennent les rafales intermittentes d'une mitrailleuse lourde, martèlement lointain et féroce qui évoque celui d'un tambour de guerre primitif.

— Attends, fait Mooney en levant ses jumelles.

Le soldat est le première classe Richard Boyd.

— C'est Rick Boyd, annonce-t-il, les larmes aux yeux.

Wyatt s'empare des jumelles, scrute à son tour et pousse un cri étouffé.

— Bon Dieu de merde...

— Je ferais mieux de mettre le lieutenant au courant.

— Bon Dieu de merde, répète Wyatt. Ils lui ont bouffé le nez.

— War Dogs Deux-Six, ici Roméo Cinq Tango, à vous, dit Mooney dans sa radio, avec un calme qu'il ne ressent pas.

— Y'a des putains de mouches dans la plaie, murmure Wyatt en grinçant des dents.

— *Ici War Dogs Deux. En attente, à vous.*

— Nous avons trouvé Richard Boyd, à vous.

— *Beau boulot. Dans quel état ? À vous.*

— Il est... Il est blessé, à vous.

— *Pouvez-vous lui prodiguer les soins nécessaires et l'emmener avec vous, ou faut-il vous envoyer un toubib ? À vous.*

— Négatif. C'est un peu plus compliqué que ça.

— Ça, tu l'as dit, ricane Wyatt.

Mooney lui fait signe de la boucler.

— *Soyez plus clair, à vous.*

— Il est devenu l'un d'entre eux, mon lieutenant. Il a été mordu et il... C'est l'un d'entre eux maintenant. À vous.

— *Expliquez « l'un d'entre eux ». À vous.*

— Il a tous les symptômes de...

Pris de court, il n'arrive plus à se souvenir du terme correct que les soldats sont tenus d'utiliser. Il finit par jeter l'éponge et lâche, dans un soupir :

— D'un chien enragé. C'est un chien enragé, mon lieutenant. À vous.
Long silence.

— Contact impossible. Me recevez-vous ? À vous, demande Mooney.

— *Êtes-vous absolument sûr de ce que vous avancez ? À vous.*

— Affirmatif. À cent pour cent, mon lieutenant. À vous.

— *Bien reçu. Attendez. Terminé.*

Les soldats s'accroupissent en gardant un œil sur Boyd, qui fait les cent pas, puis s'arrête. Il agite la mâchoire, immobile.

— Y'a des mouches dans la plaie, en train de pondre, décrit Wyatt en baissant les jumelles et en fixant Mooney d'un air sombre. Elles font des œufs là où se trouvait son nez.

— On n'y peut rien pour le moment. Surveillance nos arrières, tu veux ? J'ai pas envie qu'on nous prenne à revers.

— D'accord, répond Wyatt, curieusement docile.

Ils attendent quelques minutes sans bouger. Mooney pousse un bruyant soupir.

— Allez, magnez-vous. Qu'on en finisse.

Comme si elle l'avait entendu, sa radio reprend vie.

— *Roméo Cinq Tango, ici War Dogs Deux. Attendez message, à vous.*

Mooney appuie sur le bouton et répond :

— Envoyez message, à vous.

— *Notez la position du première classe Boyd, mais ne prenez aucune mesure quant à lui. Séparatif. Annulez la mission et revenez immédiatement à la base. Évitez à tout prix d'être détectés par des civils. Séparatif. Conformez-vous aux nouvelles RDE en cas de menace. Bien reçu ? À vous.*

Mooney et Wyatt échangent un regard.

— Euh, bien reçu, mon lieutenant. Vous voulez qu'on passe inaperçu et qu'on annule la mission. Wilco, terminé.

— *Terminé.*

Mooney se met debout.

— T'as entendu le lieute. C'est le moment de rentrer, Joël. Joël ?

— On peut pas le laisser comme ça.

Le soldat maigrichon lève son M4 et aligne soigneusement le viseur.

— C'est un des nôtres, mec, fait Mooney.

Les larmes ruissellent sur les joues de Wyatt, sous ses yeux affolés.

— Je vais juste abrégé ses souffrances. Je le connaissais, moi aussi.

— Baisse ton arme et remets le cran de sûreté, Joël.

— Je veux juste l'aider.

— Baisse ce foutu fusil.

— Mais il est déjà mort, rétorque Wyatt.

Et il presse la détente.

Rien ne se passe. Son M4 s'est enrayé, deux balles coincées dans la chambre.

— C'est pas juste, se plaint Wyatt en tirant sur la culasse.

Plus loin, dans la rue, l'alarme d'une voiture se met à hurler. Boyd tourne vivement la tête en direction du bruit, et s'élance.

— Faut croire que c'est son jour de chance, à Rick, commente amèrement Wyatt.

— Rentrons à la base, un point c'est tout, lui dit Mooney, complètement exténué, avant que tu me fasses avoir une attaque.

Il commence à réfléchir à ce qu'a dit le lieutenant. Étrange : son supérieur lui a explicitement imposé d'abandonner un membre de l'unité malade et blessé. Quoique frustré, il sait bien qu'il vaut mieux éviter de refuser des ordres ou même de remettre leur pertinence en question. Par ailleurs, en tant que simple soldat, il a l'habitude de recevoir des directives complètement dépourvues de sens. C'est peut-être dû à sa perception limitée de la situation, à moins que ça ne vienne de l'incompétence de ses chefs. Mais il s'agit là du cadet de ses soucis. Ce qui le tracasse, c'est le ton qu'a employé le lieutenant, un truc à vous glacer le sang. Il avait l'air inquiet.

Non, pire.

Il y avait de la terreur dans sa voix.

**C'est un sacré bordel là-bas, et nous,
on y va la tête la première, et faut
vraiment qu'on soit cinglé...**

À 06 : 45, dès les premiers rayons de soleil, la guerre invisible reprend peu à peu, instaurant un paysage sonore de déflagrations éparpillées et de coups de feu issus de toutes les directions. Il n'y a pas si longtemps, on aurait pu prendre ces bruits pour ceux d'un feu d'artifice. Les gars de War Dogs Deux-Trois se massent autour du sergent Ruiz. Portant un fusil de combat M4 Super 90 et des bandes de cartouches rouges sur sa veste tactique, le sergent annonce à la troisième escouade qu'ils dirigeront la section pour rejoindre la

Charlie company, et que les hommes sont autorisés à tirer sur des civils, même si ceux-ci ne sont pas armés.

Le première classe McLeod considère Ruiz comme un vrai fou de guerre qui ne plaisante pas avec Dieu, les armes à feu et l'armée. Ça ne vient pas que de ses yeux noirs qui vous fichent la trouille lorsqu'il vous regarde sans ciller : chez les militaires, ce gars s'est taillé une réputation de tueur né. Torse nu, le sergent arbore sur sa poitrine puissamment musclée le tatouage d'une immense croix noire aux décorations complexes, qui lui descend jusqu'à l'abdomen. Un jour, en Irak, il a surpris des types munis d'un lance-grenades et, comme son arme s'était enrayée, il les a refroidis avec son couteau, tout seul. Le combat a duré quinze minutes.

McLeod raconte souvent à qui veut l'entendre que c'est grâce à des tarés tels que Ruiz que les fiottes comme lui peuvent dormir sur leurs deux oreilles, même quand la situation tourne vraiment au vinaigre.

Mais aujourd'hui, le monde est vraiment sens dessus dessous. Au beau milieu de la plus grande ville d'Amérique, la voix du Sergent Ruiz tremble un peu, comme sous l'effet de la peur, lorsqu'il leur annonce qu'ils sont autorisés à ouvrir le feu sur tout civil esquissant un geste menaçant envers l'unité.

— Et si c'est juste un mec qui me fait un doigt, faut que je l'allume aussi, sergent ? s'enquiert McLeod d'une voix rauque. Merde, c'est quand même New York, pas un champ de tir...

— La ferme, rétorque distraitement Ruiz avant de leur ordonner de balancer tous leurs effets personnels, qui seront conservés à l'hôpital, et de laisser tomber par ailleurs tout équipement non vital.

— Vous pouvez laisser votre casque en kevlar, ajoute-t-il. Il restera ici aussi. On mettra les casquettes. Par contre, emmenez autant de munitions que vous pouvez en porter. Allez, les filles. On fout le camp dans dix minutes.

Une fois que Ruiz est parti, Williams donne un coup de coude à McLeod en désignant du menton les sous-offs, en conférence au sommet avec le lieutenant.

— Regarde-moi ces messes basses. Pas de kevlar, c'est quoi ce délire ? Y se passe quelque chose, c'est sûr.

En tant que grenadier, Williams transporte une carabine M4 équipée d'un lance-grenades M203A1 tirant des projectiles de quarante millimètres.

— Kong a même pas tilté à ma blague, fait McLeod, abasourdi.

— Tu sais, tous ces gus qu'on a allumés hier soir ? Ben j'ai comme l'impression qu'il y en a bien plus que ce qu'on veut nous dire.

— En toute logique, je devrais avoir droit à deux millions de pompes, une tétrachiée de corvées ou une rafale de coups de pied au cul, comme tu me l'as si élégamment fait remarquer hier. Mais il m'a

seulement dit de fermer ma gueule. C'est pas bon, ça. Bon Dieu, mon pote... je crois bien que le sergent a les miquettes.

— T'es un peu neuneu, champion, rétorque Williams. Laisse-moi t'expliquer en détail. C'est un sacré bordel là-bas, et nous, on y va la tête la première, et faut vraiment qu'on soit cinglé... Tu captes ?

— Tout ce que je capte, c'est que je suis terrifié, pour le moment, répond McLeod en acquiesçant vivement. Et dire qu'on trouvait que l'Irak, c'était naze, alors que tout ce qu'on risquait, c'était de se faire atomiser les noisettes par soixante degrés à l'ombre. Messieurs, bienvenue dans la vraie merditude.

Le reste de l'équipe de McLeod et Williams, le caporal-chef Hicks et Œil de Faucon, les rejoignent. Le second récupère leurs casques tandis que Hicks appelle le caporal Wheeler, qui dirige la deuxième équipe de tireurs de l'escouade et lui demande s'ils ont des nouvelles de Boyd. Wheeler secoue la tête d'un air sinistre.

Wheeler a déjà perdu un homme en Irak à cause du virus Lyssa, et voilà que Boyd s'évapore pendant son tour de garde. Sans cesser de dodeliner du chef, il retourne effectuer son inspection du première classe Johnston, seul survivant de son équipe de tireurs, et que tout le monde surnomme « le Bleu » parce qu'il n'a terminé ses classes que deux mois auparavant.

— Sur quoi je vais jouer de la batterie sans mon Kevlar ? se plaint McLeod, mais nul ne réagit, ce qui ajoute encore à sa nervosité.

Ruiz rapplique au trot et annonce à l'escouade qu'il a reçu l'ordre du rassemblement.

— Bon, ce coup-ci, ça y est. On remonte la Première Avenue vers le nord en formation serrée, sur le trottoir ouest, avec des éclaireurs déployés à trois heures. Ray, poursuit-il en se tournant vers Hicks, c'est vous qui nous guiderez. J'aimerais que vous soyez le second dans la file. Qui voulez-vous en tête ?

Les soldats se jettent des regards étonnés, clignant des yeux. Même après avoir reçu ces RDE agressives, ils s'attendaient à adopter une formation de déplacement standard, avec des gardes bloquant le trafic. Celle que Ruiz décrit est au contraire une posture d'attaque, qu'on surnomme généralement une « colonne de jungle » : c'est ainsi qu'ils effectueront leur périple d'un kilomètre et demi en plein New York.

— Œil de Faucon, appelle Hicks, reprenant rapidement ses esprits. Il est en train de ranger nos Kevlars. Je lui dirai quand il reviendra, chef.

— Bien, dit Ruiz avant de se tourner vers Wheeler. Adam, le lieutenant avancera juste derrière vous avec l'état-major et l'escouade d'intervention. Il ne faut pas qu'ils décrochent.

— Compris, sergent.

— Après l'escouade d'intervention, McGraw et la première escouade

fermeront la marche. Ce sera l'ordre de progression de notre colonne. Les gars de Lewis se déplaceront en parallèle, à trois heures, pour assurer notre sécurité et partir en reconnaissance. Ils marcheront au milieu de l'avenue, parmi les véhicules abandonnés, et ce sont eux qui donneront le tempo pour toute la section. Des questions ?

McLeod et ses camarades comprennent la tactique. Le lieutenant a choisi une formation en colonne parce que les voitures encombrent la voie et qu'elle facilite les communications et la mobilité. L'ajout d'une seconde file fournit les conditions idéales pour se déplacer rapidement dans une végétation dense, d'où le surnom de « colonne de jungle », et le lieutenant pense probablement qu'elle s'avérera tout aussi adaptée sur cette route où s'agglutinent des véhicules collés les uns contre les autres ainsi que toutes sortes d'objets abandonnés.

La deuxième rangée complique un peu les communications et le mouvement, mais compense le principal désavantage de la colonne simple, à savoir une plus grande vulnérabilité aux attaques de flanc et l'incapacité de déployer une puissance de feu suffisante contre des cibles qu'elle aborde de front.

La question qui les tараude tous concerne plutôt la situation à grande échelle.

— On envisage une petite marche dans Manhattan comme une patrouille de combat, dit Hicks. Qui est l'ennemi, exactement, et quel est le niveau de danger, sergent ?

— Les autorités civiles sont en train de craquer, répond Ruiz. Comme nous avons pu le voir ici la nuit dernière, la police ne parvient pas à maîtriser le nombre croissant de chiens enragés. Nous ne sommes pas flics. Nous ne disposons pas d'armes non mortelles. Mais il faut bien qu'on se défende. Nous avons reçu l'autorisation de tirer sur quiconque nous attaque, même désarmé. Si vous avez le temps, faites les sommations d'usage. Sinon, ouvrez le feu. Avec les chiens enragés, on ne peut pas se permettre de prendre de risques. Compris ?

— Compris, sergent, réplique Hicks.

Les autres gars se contentent de hocher la tête d'un air maussade. Ce discours ne les a pas convaincus, mais ils savent bien que poser des questions trop pointilleuses ne mènerait à rien.

— Il faut que je vous fasse part d'une dernière chose avant qu'on prenne la route, ajoute Ruiz. Le lieutenant a envoyé un groupe d'éclaireurs qui vient de revenir. Il paraît qu'on risque de voir des trucs atroces sur le chemin. Je comprendrai que ce genre de spectacle vous fiche la trouille, la nausée ou autre chose. Mais si vous manquez à la discipline, poursuit-il en s'assombrissant, si vous mettez le reste de la section en danger, je vous enfoncez mon pied au cul tellement profond qu'il faudra que je noue mes lacets entre vos molaires, entendu ?

- Oui, sergent, répondent les gars en chœur.
 - Un peu de nerf, les filles.
 - Oui, sergent ! hurlent-ils.
 - D'autres questions ?
- McLeod ouvre la bouche, mais demeure muet.
- Alors on est bien d'accord. Baïonnette au canon !

Avec armes et munitions

La section se met en branle, en deux colonnes hérissées de baïonnettes et déployées sur une soixantaine de mètres. Les gars sont munis de l'équipement complet, avec armes et munitions, vêtements pare-balles, sac à dos et deux gourdes pleines d'eau potable de la ville. Le barda représente un poids considérable, mais ils se sentent légers, débarrassés de leurs casques de plus d'un kilo. La température augmente dans l'air moite de ces derniers sursauts de l'été, et ils transpirent sous leurs uniformes de camouflage universel brun, gris clair et marron conçus pour l'environnement urbain et désertique. Les armes sont chargées, prêtes à l'action, les crans de sûreté retirés. Dans la file principale, les soldats avancent espacés de deux mètres. Malgré le boucan que produisent fusils et accessoires en s'entrechoquant, la section se déplace dans une relative discrétion, réduite au silence par le choc que représentent les scènes de dévastation évoquées par les chefs d'escouade.

Derrière eux, les médecins et les infirmières qui sont sortis pour les voir partir se replient dans l'hôpital, l'air inquiet.

— Bon Dieu, lâche Williams au bout de quelques intersections en secouant la tête. C'est la vraie merdasse, une chiasse king size, la grand-mère de toutes les emmerdes foireuses.

— On rappe en solo, première classe ?

Un regard par-dessus son épaule lui permet de distinguer McLeod qui lui adresse un signe désinvolte en souriant jusqu'aux oreilles.

— Je croyais que vous étiez tous à cran, vous autres. Tout ce bordel vous met pas les nerfs ?

— Je vois vraiment pas de quoi tu veux parler, rétorque McLeod avec une expression d'innocence absolue.

Williams secoue la tête, incrédule.

À vrai dire, après plus d'une année dans les quartiers les plus dangereux de Bagdad, le spectacle des cadavres et des bâtiments calcinés a fini par blaser le première classe McLeod. Le fait qu'il s'agisse désormais d'Américains ne le trouble pas outre mesure. Au lieu de ça, il se sent agacé. Ils l'offensent. McLeod a passé la majeure partie de sa jeune existence à se servir du mépris et de la dérision pour rationaliser ses échecs, éviter les réactions excessives face à un choc traumatique, et en général, éprouver un sentiment de supériorité

vis-à-vis d'autrui. Ce dédain lui a permis de supporter l'Irak, par exemple. Il considérerait l'attitude des Irakiens comme suicidaire : qui serait assez fou pour affronter l'armée la plus puissante du monde, après tout ? Par conséquent, on ne pouvait pas lui en vouloir de participer à leur éradication.

Quant à ces New-Yorkais, eh bien... Ils forment une belle bande d'individus riches et ayant réussi dans la vie qui viennent de subir un splendide retour de manivelle et de comprendre la Façon dont Tourne le Monde. En particulier l'alinéa spécifiant que les emmerdes peuvent tomber sur n'importe qui, quoi qu'on fasse et qui qu'on soit, si bien qu'au bout du compte, peu importe ce qu'on fait et qui on est.

— C'était quand, la dernière fois qu'on a dû monter les baïonnettes ? s'interroge Williams. Pendant les classes ?

— Y'a quand même un truc que je pige pas. Si c'est tellement galère dehors et qu'on ne peut pas faire deux kilomètres sans une balle dans la chambre et la baïonnette au canon, alors pourquoi on n'est pas resté où on était ? s'interroge McLeod à haute voix. C'est à croire qu'ils veulent qu'on se fasse buter.

— Tout ce que je sais, c'est que cet endroit me fiche les jetons, dit Williams. Il doit bien y avoir des centaines de morts sur la Première Avenue, jusqu'au tunnel de l'East River. Et personne ne les a ramassés pour les enterrer. Je sais pas pourquoi, mais c'est ça le pire, pour moi.

Depuis l'arrière-garde, ils entendent deux gars de la première escouade qui se sont mis à chanter :

*Study up on weaponry,
The M16, the M15,
Sammy knows the enemy,
Flim flam, big slam, tell the Major what you see.
Hut, hut, hut, hut !⁽⁴⁾*

Les soldats commencent à faire les marioles pour se remonter le moral. Comme McLeod, les autres gars de la deuxième section ont vu le pire et ils s'y adaptent déjà. Peu à peu, ils reprennent leurs fanfaronnades habituelles à mesure qu'ils encaissent le choc et que la colère les envahit, de plus en plus bouillante. À cet instant précis, les nouvelles RDE ne leur semblent plus si scandaleuses. Si ce sont des chiens enragés qui ont fait ça, les soldats brûlent de leur rendre la monnaie de leur pièce.

— Me dis pas que c'est Rollins qui essaie de rapper, là-bas ? s'étonne Williams, dégoûté.

— Oh mon pote, c'est encore pire que ça, s'esclaffe McLeod. Lui et Carrillo chantent cette vieille rengaine de Blondie, *Military Rap*. C'est de la balle.

— Blondie qui ?

— Sans déconner, mec. Blondie ? Blondie, quoi !

— C'est ce que je dis. Qui c'est ?

— Oh mon vieux, ça, ça déchire tout, fait McLeod, enthousiaste. Ça y est, on a enfin trouvé l'hymne rock and roll de cette mission.

Il remarque soudain que les chants ont brusquement cessé quelques instants auparavant.

— Soldat McLeod, ferme ton garage à bites ! rugit le sergent Ruiz à quelques centimètres de son oreille, ce qui le fait bondir. Nous nous trouvons dans une situation de combat potentiel, ce qui veut dire pas de chansonnette ni de bavardage avec tes petites copines ! Williams, tu débandes du canon ou quoi ? Ne pointe pas ton arme sur le cul d'Œil de Faucon, il est de notre côté ! Johnston, range-moi ce foutu appareil photo. Garde l'œil et surveille ton secteur, abruti ! et Œil de Faucon, qu'est-ce que tu fabriques à regarder en l'air ? T'es censé diriger cette section.

— Désolé, sergent, répond l'intéressé.

— C'est toi les yeux de la section et tu regardes tout sauf la rue. C'est quoi, ton problème, fiston ?

— Ben, je suis jamais venu à New York avant, sergent, s'excuse timidement Œil de Faucon.

— Et alors, soldat ?

— Quelqu'un m'a dit que les Nations Unies se trouvaient dans le coin...

— Tu fais du tourisme ? s'exclame Ruiz, incrédule.

— Oui, sergent, je vous l'ai dit, je suis désolé.

— Profite du paysage avant que tout ait disparu, Œil de Faucon, plaisante McLeod.

Le chef d'escouade secoue la tête et s'empourpre sous l'effet de la colère contenue.

— Restez sur le qui-vive et bouclez-la, les filles !

Puis il se tourne pour apercevoir le caporal-chef Hicks qui lui emboîte le pas, blafard.

— Caporal, j'aurais bien besoin de vous pour garder ces clowns dans le droit chemin.

— Oui, sergent.

— Ça va, Ray ? demande Ruiz en baissant le ton.

— Oui, sergent. J'ai juste vu... elle ressemblait à ma... Oh, laissez tomber, sergent. Ça n'a pas d'importance, bredouille-t-il, hébété.

— N'y pensez plus, quoi que ça puisse être, gronde Ruiz. On a du boulot.

— Bien reçu, chef.

Brusquement, Œil de Faucon fait volte-face en levant bien haut la paume de sa main, afin que tous la voient. Immédiatement, la colonne tout entière s'arrête.

Halte d'écoute

Les gars s'accroupissent près de l'abri le plus proche d'eux en continuant de surveiller leurs secteurs afin d'assurer une zone de sécurité à 360 degrés autour de la section. Au bout d'un moment, la colonne de Lewis, à leur droite, s'éparpille elle aussi derrière des refuges de fortune et s'arrête.

Œil de Faucon fait le geste de se trancher la gorge, signifiant qu'il a détecté un danger devant eux, puis il se frappe la poitrine à deux reprises pour enjoindre le chef d'escouade de s'approcher.

Presque accroupi, le sergent Ruiz se précipite.

— Qu'est-ce que t'as vu ?

— Je suis pas sûr... Vous n'entendez rien, sergent ?

Ruiz ferme les yeux, mais il ne perçoit rien. Il se demande s'il ne devrait pas ordonner une halte d'écoute à la section, où chacun s'arrêterait et s'accroupirait dans le silence total pour tendre l'oreille.

— J'ent... commence-t-il, mais Œil de Faucon lève la main pour lui faire signe de se taire.

Ruiz dresse le poing à l'attention de toute la section, pour que chacun s'immobilise. Ne bougez pas d'un pouce.

Les cris deviennent audibles, portés par la brise changeante depuis une rue orientée est-ouest, un peu plus loin, et presque étouffés par le bourdonnement ambiant de la ville.

— J'ai l'impression qu'il y a du grabuge, là-bas, déclare Œil de Faucon. On dirait une fille qui appelle au secours.

— Plutôt plusieurs personnes, ajoute Ruiz. Et qui crient au meurtre.

Il allume sa radio et transmet discrètement l'information au lieutenant. Bowman, qui se tient à une douzaine de mètres en arrière, lui répond aussitôt.

— *Le bruit vient-il de la Trente-Huitième ou de la Trente-Neuvième Rue, à vous ?*

— On pense que c'est de la Trente-Neuvième, à vous, fait Ruiz en interrogeant du regard Œil de Faucon, qui hoche la tête.

— *War Dogs Deux à toutes les escouades War Dogs Deux. Ordre de fragmentation s'ensuit, séparatif. Nous emprunterons une route alternative pour atteindre l'objectif séparatif. Prenez à gauche sur la Trente-Huitième Rue et poursuivez vers l'ouest, à vous.*

— Prenons la Trente-Huitième, bien reçu, terminé.

Œil de Faucon baisse les yeux sur son fusil d'un air hargneux. Des civils américains sont en danger droit devant et le lieutenant ordonne à la section de les éviter.

Ruiz lui donne un coup de coude.

— On n'est pas la police, Œil de Faucon. Le danger nous entoure, de toutes parts. Le but du lieutenant consiste à amener la section jusqu'à l'objectif en temps et en heure, et en un seul morceau. C'est plutôt

logique.

— Il faut croire, sergent... Enfin, ce n'est pas à moi de lui dire ce qu'il a à faire.

Le sergent hausse les sourcils de surprise. Jamais mission n'a suscité tant d'hésitation et d'aigreur chez ses gars.

— Tu as entendu le lieutenant. Vas-y. Sors-nous d'ici, soldat.

— Bien reçu, sergent.

Ruiz se redresse, et d'un vaste geste du bras, fait signe à la section de reprendre la marche.

Hé, les soldats ! Vous m'entendez d'en bas ?

La section se remet sur pied dans un concert de grognements, à cause du poids des bardas, des vestes pare-balles, des armes et de l'eau, et tous emboîtent le pas à Œil de Faucon, bifurquant sur la Trente-Huitième Rue. Bientôt, ils traversent Tunnel Approach Street, où ils doivent se glisser entre les carcasses de voitures qui se sont télescopées durant la nuit, désormais réduites à un inextricable tas de ferraille. Non loin de là se trouve garée une ambulance, portes ouvertes et gyrophare allumé. Elle éclaire d'une lumière sinistre un cadavre étendu sur une civière, au beau milieu d'un tapis de verre brisé. La gorge de l'homme a été déchirée.

Ils pénètrent à présent dans les quartiers résidentiels. Tandis qu'ils parviennent au milieu du pâté de maisons, tous entendent distinctement des hurlements.

Les cris semblent venir de toutes les directions, comme si une nuée de spectres gémissants leur passaient au travers pour leur glacer le sang.

On les hèle alors d'une fenêtre ouverte, au troisième étage d'un immeuble.

— Hé, les soldats !

Les gars de la troisième escouade lèvent les yeux.

Il s'agit d'un jeune homme au teint basané, aux longs cheveux noirs et aux bras musclés.

— Y'a deux types qui cognent à ma porte pour entrer, et il faut que j'aille chercher mon insuline... Vous pouvez m'aider à sortir ?

« *Négatif* », entend Ruiz dans sa radio.

— On avance, ordonne-t-il à son escouade.

— Les cris viennent de ces bâtiments, déclare Williams. C'est la folie.

— Hé, les soldats ! Vous m'entendez d'en bas ?

Williams lève brièvement les yeux et aperçoit des gens penchés à d'autres fenêtres.

— Vous allez faire quelque chose pour tous ces tueurs maniaques ? leur hurle une vieille femme, bientôt rejointe par un chœur de plaintes

similaires.

— On ne peut vraiment rien faire pour ces gens, chef ? demande Williams.

— On avance, rétorque Ruiz.

La fille qui vient de tomber s'écrase sur la Toyota Camry bleue à droite de McLeod dans un épouvantable fracas. Sa tête traverse le pare-brise et y étale un flot de cheveux et de sang. La voiture ploie légèrement lors de l'impact, et son horripilante alarme se déclenche aussitôt.

— Bordel ! couine McLeod, qui manque de lâcher son AAP.

Trois des gars de Lewis ouvrent le feu sur la fenêtre du quatrième, et l'inconnu basané recule et disparaît à l'intérieur.

— Cessez le feu ! Cessez le feu ! crie Lewis. Mais sur quoi vous tirez, bande de cons ?

La voix de Kemper grésille dans la radio :

— *War Dogs Deux-Cinq à toutes les escouades de War Dogs, cessez le feu, à vous.*

— Ne tirez pas, ordonne Ruiz à ses gars. Gardez votre calme.

Les hommes commencent à s'attrouper autour du cadavre.

— *Continuez à avancer, terminé.*

— Elle bouge encore la jambe, dit McLeod. Mon Dieu.

— Le lieutenant a dit d'avancer, leur lance Ruiz en haussant le ton pour se faire entendre malgré les hululements de l'alarme. On ne peut rien y faire.

— Le lieutenant n'a pas de cœur, se récrie Williams avec un geste de dépit. C'est pas des manières.

— Elle est morte, soldat, lui dit le sergent, mais nous, non. Allons-y. Maintenant.

Williams commence à éprouver un mauvais pressentiment quant à cette mission, et ses intuitions le trompent rarement. Il sent la tension monter parmi ses camarades, pleins de rage et d'impuissance, impatients de décharger leurs armes sur quoi que ce soit. Il a l'impression qu'une fois qu'ils auront commencé à tirer, ils franchiront tous un seuil, et ils n'aimeront sans doute pas ce qu'ils découvriront au-delà.

— War Dogs Deux-Trois à War Dogs Deux-Six. Arrivons à hauteur de la Deuxième Avenue, à vous.

— *Engagez-vous sur la Deuxième Avenue, à vous.*

— Affirmatif. Bifurquons sur la Deuxième Avenue, à vous.

Quelques instants plus tard, Ruiz reprend son combiné.

— War Dogs Deux-Six, ici War Dogs Deux-Trois. Vous feriez mieux de vous ramener ici, à vous.

— *Je les vois. J'arrive, terminé.*

L'intersection de la Quarante-Deuxième Rue et de la Deuxième

Avenue est noire de monde. Ces gens s'affrontent autour d'une colonne de voitures de police disposées pour barrer l'accès de la Quarante-Deuxième. Plusieurs camions de livraison de nourriture sont garés derrière, à moitié déchargés.

On dirait bien qu'une bataille rangée a éclaté.

Pas ici pour rejouer Mÿ Lai ou le baroud d'honneur de Custer

Le lieutenant a rassemblé les sous-officiers en un groupe compact et leur explique que la situation sur le terrain a changé et que, par conséquent, de nouveaux ordres d'Ops s'appliquent. Il parle très vite, car la présence de l'unité a commencé à attirer l'attention de civils désespérés dans la zone, et la section doit reprendre rapidement son chemin. Les gens s'approchent autant que possible des soldats et du périmètre de protection qu'offre leur puissance de feu, se tordant les mains et appelant au secours, tandis que la troisième escouade les maintient à distance.

— Je ne parviens pas à contacter le capitaine West, annonce Bowman. Il semble bien que nous soyons livrés à nous-mêmes.

Les sous-officiers échangent des regards étonnés.

— Vous croyez qu'on devrait contourner l'obstacle, prendre une autre route ? demande McGraw.

— Négatif. On a déjà essayé. Nous sommes maintenant sur la Troisième Avenue et à court de temps. On a suffisamment tiré sur la ficelle. Ça me rappelle l'Irak : les méchants dorment de quatre à huit heures, mais ensuite, les balles commencent à pleuvoir. Cette ville est en train de se réveiller, comme une marée qui monterait juste sous nos pieds. Il va nous falloir passer en force, de crainte d'être décimés avant d'avoir le temps d'atteindre notre objectif.

— Compris, lieutenant, font les sous-officiers.

Ils en savent autant que lui : le lieutenant leur a parlé du première classe Boyd, le soldat mordu par un chien enragé et qui en est devenu un lui-même en l'espace de quelques heures. Le soldat qui lui a fait prendre conscience du fait que les règles du jeu avaient changé.

L'infection se répand à un rythme exponentiel.

La hiérarchie lui avait fourni un indice de taille, avec ces RDE étrangement agressives. New York lui en avait donné un autre : tous ces coups de feu désignant les poudrières où les chiens enragés s'en prenaient aux unités de soldats et de policiers. Et les infectés eux-mêmes lui avaient mis la puce à l'oreille en surgissant en nombre de partout.

Il sait désormais qu'ils répandent l'infection par leurs morsures, et très rapidement, car le première classe Richard Boyd était en parfaite santé avant de manquer à l'appel. Il n'a fallu que quelques heures pour

qu'il reparaisse transformé en chien enragé après avoir été mordu.

À chaque heure qui passe, le nombre des infectés augmente et celui de tous les autres diminue. Il arrivera un moment, dans quelques heures, demain ou après-demain, où les rues de New York seront trop dangereuses même pour une section d'infanterie américaine armée jusqu'aux dents.

Aucun militaire au monde n'est de taille à affronter une telle menace. L'infection va se répandre sans cesse jusqu'à ce qu'il ne reste tout simplement plus personne à mordre.

C'est purement mathématique.

— Reculez, demande Œil de Faucon aux civils.

— Comme vous le voyez...

Mais Bowman s'interrompt tandis qu'un civil les dépasse encourant, vidant un calibre .38 sur un chien enragé qui le poursuit, et ratant tous ses coups excepté le dernier, qui renverse son assaillant. L'homme continue de fuir en trébuchant et en pleurant, inconscient du fait qu'une bonne douzaine de fusils le tiennent désormais en joue.

— Nous nous trouvons face à une zone extrêmement dangereuse. Le gouvernement effectue des distributions de nourriture, et il semble qu'une sorte d'émeute ait éclaté. Pas question pour nous de tenter d'y mettre un terme, ou nous nous retrouverons avec un autre bain de sang sur les mains. Compris ? La vitesse sera notre alliée. Nous traverserons l'intersection en formation en V, chaque escouade agissant indépendamment une fois que nous aurons pénétré dans la zone dangereuse. Des questions ?

— Valable, lieutenant, dit Ruiz.

— Reculez, madame, ordonne Œil de Faucon.

— Le point de ralliement se trouve de l'autre côté si le terrain est dégagé, ou au QG de la compagnie dans le cas contraire. Les escouades qui y parviendront en premier formeront une ligne défensive jusqu'à ce que l'unité soit rassemblée de nouveau. Lewis, vous prendrez l'aile gauche. Ruiz, vous vous occuperez du milieu avec l'état-major et l'escouade d'intervention. Je veux une bonne protection pour nos mitrailleurs, parce qu'ils seront inutiles lors de ce combat, mais j'ai l'intuition que nous aurons besoin de leurs services plus tard. O.K ? McGraw, vous prenez la droite.

— Oui, mon lieutenant, dit McGraw.

— J'ai dit « reculez » ! aboie Œil de Faucon à l'attention de la foule.

— Une dernière chose, messieurs, ajoute Bowman. Nous ne sommes pas ici pour rejouer Mÿ Lai ou le baroud d'honneur de Custer. Quoi qu'il advienne, notre mission consiste à rejoindre la compagnie en perdant le moins de balles et de soldats possible. Tel est l'objectif. Compris ?

— À vos ordres, lieutenant, répondent-ils.

— Mettez-vous en route dès que...

— Mais qu'est-ce que vous faites, bordel ?

Les civils s'éparpillent au moment où deux hommes et une femme chauve, l'écume aux lèvres et poussant des gargouillements, s'avancent et saisissent les bras et les jambes d'Œil de Faucon en tirant de toutes leurs forces. Le soldat se met à hurler et à gesticuler.

Ruiz fait feu avec son fusil à pompe, et la détonation leur vrille les tympans. Les deux hommes sont projetés à terre. La femme, elle, perd l'équilibre et tombe à la renverse. Elle se relève et se rue en avant, poussant un grognement Ruiz l'assomme d'un seul coup de la crosse de son arme.

Lewis aide Œil de Faucon à se remettre debout. Les autres gars contemplent les civils ensanglantés et agonisants, puis Ruiz, avec quelque chose qui ressemble à de l'admiration.

— T'ont-ils mordu, soldat ? demande le lieutenant à Œil de Faucon.

— Vous avez bien dû voir ce qu'ils faisaient, mon lieutenant, crache Œil de Faucon en cachant à peine son irritation tandis qu'il se frotte le bras gauche. Ils ont essayé de m'arracher les bras. Ça faisait un mal de chien.

— Je ne suis pas en train de me payer ta tête, soldat. L'un d'entre eux t'a-t-il mordu ?

— Non, mon lieutenant. Aucun d'eux.

— Bon, d'accord, regagnez vos escouades, dit Bowman avec un petit signe à l'attention de Ruiz. Progressons tant qu'on peut.

— À vos ordres ! crient-ils tous ensemble.

Les soldats se déploient aussi rapidement que possible parmi les épaves des voitures qui jonchent la Deuxième Avenue, et Bowman leur donne l'ordre d'avancer.

La célérité garantit une certaine sécurité. S'ils ne perdent pas de temps, ils pourront traverser en minimisant les pertes de munitions et de vies humaines.

Des gens passent en courant et en hurlant devant eux, serrant leurs colis de nourriture ou les abandonnant selon les cas. Certains commencent à s'accrocher aux soldats, qui les repoussent tandis que leurs sergents rugissent *allez, allez, allez* et jurent comme des charretiers.

— Restez près de moi, les gars, dit Bowman à Martin et Boomer.

Non loin de là, un homme s'est glissé dans un véhicule abandonné et tente d'en fermer la porte tandis qu'un chien enragé la force peu à peu. Un des soldats abat l'infecté d'une seule balle. Bowman jette sa carabine sur son épaule et dégaine son arme de poing, son neuf millimètres. Une femme en rollers passe en trombe, en criant : « Dégagez ! »

Et la section s'enfonce dans le chaos.

C'est exactement ce que tu voulais éviter

La troisième escouade s'avance à vive allure entre les voitures et s'approche de l'intersection, où règne un véritable chaos. L'endroit est surpeuplé, et beaucoup de gens présents sont infectés. Des chiens enragés s'en prennent à des individus sains, les individus sains s'affrontent entre eux autour des camions de vivres. Non loin de là, on assiste à l'improbable spectacle qu'offrent deux flics venus à bout d'un chien enragé et qui tentent de lui mettre les menottes, tandis qu'à moins de deux mètres, un homme est en train de battre une femme à mort à l'aide d'un sèche-cheveux cassé. L'un des agents de police a été mordu au bras et saigne abondamment. Les gyrophares projettent des éclairs bleu et vermillon dans les yeux des soldats.

Dominant le chaos, les feux de signalisation passent du rouge au vert, obéissant prosaïquement à leur programmation.

L'air crépite des détonations des armes de poing et plusieurs personnes s'effondrent. La deuxième escouade vient d'atteindre le croisement et s'y engage en force, abattant tout ce qui se présente comme une menace. La première, elle, s'embourbe à cause des civils qui s'accrochent aux soldats, implorant leur protection. McGraw donne des coups de crosse de tous côtés, essayant tant bien que mal de dégager son unité. Les hurlements incessants vrillent les nerfs des gars.

— Lâchez-moi ! braille McLeod en se frayant un chemin parmi les civils.

Les infectés semblent se concentrer de façon déconcertante sur la dernière personne à avoir tiré. Hicks pleure en enfonçant sa baïonnette dans un chien enragé.

— Ne vous arrêtez pas ! beugle-t-il.

— Me forcez pas à vous tirer dessus ! supplie McLeod en repoussant une femme d'un coup de crosse dans le dos. Avec un cri aigu, elle laisse tomber le téléviseur qu'elle transportait, et qui s'écrase à grand bruit sur l'asphalte.

Des gens courent dans tous les sens, mais les soldats avancent à contre-courant, formant un barrage, et puis c'est la mêlée.

Bowman tire un coup de pistolet dans un visage grimaçant, qui disparaît.

C'est exactement ce que tu voulais éviter, se dit-il.

— Reprenez la formation ! braille-t-il, mais trop de civils leur coupent la route, attirés vers les uniformes comme de la limaille vers un aimant. Ils s'agrippent aux bardas, déjà pesants, et les gars se traînent.

Williams tire une série de coups de sommation en l'air. En vain.

Un taxi et un camion de livraison oscillent dangereusement sous les coups de boutoir du flot humain, les conducteurs ne cessant d'appuyer sur leurs klaxons. Une femme escalade le toit de la voiture et s'y

étend, serrant son enfant contre elle. De l'autre côté de la rue, un homme défend sa famille avec une batte de baseball. Derrière lui, la vitrine d'une supérette explose et le pillage commence. Le propriétaire sort en titubant, le front ouvert, dégoulinant de sang. Les stroboscopes des gyrophares baignent la scène d'une lumière irréelle.

La puanteur étouffante de lait tourné qui émane des infectés prend à la gorge.

Soudain, une vague de chaleur déferle sur eux, suivie d'une nappe de fumée épaisse et huileuse provenant d'un bus en feu, plus loin dans la rue. Le nuage les suffoque en tourbillonnant dans la foule, et se lève aussi brusquement qu'il est tombé.

— Allez, allez, allez !

La troisième escouade passe devant un groupe de fêtards ivres qui chancellent au milieu de la mêlée en ricanant et en hurlant « allez vous faire foutre ! » tout en s'efforçant de déboucher une bouteille de champagne.

Un des ivrognes, happé par la foule, se fait piétiner sur la chaussée.

Le lieutenant panique maintenant, le souffle court, le champ de vision réduit à une minuscule fenêtre. Il ne parvient plus à suivre les silhouettes floues qui défilent tout autour. La fumée s'abat sur lui comme un tsunami, oppressante et aveuglante.

Le dernier des noceurs jette la bouteille en l'air en hurlant : « J'en ai rien à foutre ! »

— Pourquoi on n'avance plus ? demande Hicks.

Le spécialiste Martin dispute âprement sa mitrailleuse à un homme non infecté accompagné d'un adolescent, et qui essaie de s'en emparer. Près de lui, le radio échange des coups avec un type qui fait bien deux fois sa taille. Des gens se mettent à hurler et un civil torse nu, du sang ruisselant de ses yeux et de ses oreilles, commence à tirer au hasard dans la foule avec un revolver.

Ruiz pousse un rugissement quand une balle perdue arrache le haut du crâne d'un homme qui passait non loin de lui et l'éclabousse de sang et de cervelle.

Deux projectiles viennent toucher la radio de Sherman et l'envoient valser comme une toupie.

Le Bleu grogne et tombe à genoux.

— Lieutenant, on peut y arriver ! vocifère Kemper.

Le champ de vision rétréci de Bowman revient à la normale. Son stress se manifeste soudain de façon différente et constructive. Le temps se dilate et c'est calmement, presque sereinement, qu'il est témoin des atrocités perpétrées au ralenti, dans leurs moindres détails.

Son escouade est toujours au complet et ils peuvent s'en sortir s'ils sont prêts à prendre les mesures qui s'imposent. Mais s'il choisit de vivre, son existence en vaudra-t-elle la peine après ce qu'ils auront

enduré aujourd'hui ?

Curieusement, les paroles de Winslow lui reviennent à cet instant :

« Il faut bien que quelqu'un survive, lieutenant. »

Et comme à l'hôpital, Bowman prend sa décision.

Il insère un chargeur plein dans son arme, identifie les civils qui paralysent son escouade, et les abat un par un.

— Attention, Mike, lance-t-il en logeant une balle dans la gorge d'un adolescent.

Peu à peu, le nœud se défait et l'unité parvient de nouveau à avancer.

Les gens qu'il vient de tuer n'étaient pas infectés.

— On va y arriver, lieutenant, dit Kemper.

Il arme son fusil à pompe et fait feu sur la foule qui barre la route à l'escouade.

Le vide se fait immédiatement tandis que les victimes tombent en gémissant, en un fatras de membres emmêlés.

— Allez, on dégage ! braille Bowman.

À un pâté de maisons de l'intersection, ils font halte, rechargent et déploient une ligne défensive en haletant. Une femme se met à hurler qu'il leur faut rebrousser chemin pour AIDER CES GENS, QU'IL FAUT LES AIDER.

— Sergent, repoussez ces civils ou considérez-les comme hostiles, ordonne le lieutenant.

Mais Ruiz n'écoute pas.

— Où est passé Johnston ? demande-t-il.

Deux des gars s'approchent au pas de course, essoufflés, en portant le Bleu sur une civière de fortune.

— Il est mort, lui annonce le caporal Wheeler, hébété. Il a pris une balle perdue. Une des nôtres, à mon avis, sergent. C'est un de nos hommes qui l'a descendu.

Ruiz crache par terre, s'empourprant.

— La deuxième escouade, sans doute, dit le sergent. Ils tiraient sur tout ce qui bouge, là-bas. Putain de merde. C'était un brave gamin.

— Les civils, sergent, lui rappelle doucement Bowman.

— Je m'en occupe, rétorque Ruiz avec un regard sombre. Wheeler, prends sa plaque d'identification.

— Voilà McGraw et la première escouade, lieutenant, annonce Kemper.

Les gars de la première escouade s'extirpent tant bien que mal de l'intersection en tirant pour couvrir leurs arrières, et en abattant quiconque tente de s'approcher. Deux flics ensanglantés les ont rejoints, munis de fusils à pompe.

— Où est le sergent Lewis ?

— Aucun signe de lui, répond Kemper.

— Essayez de l'avoir par radio.

— Alliés en approche ! les interpelle Lewis en débarquant au pas de course avec la deuxième escouade.

— Alliés à six heures ! dit le caporal Hicks avant d'ordonner : rechargez !

— On est passé et on a déployé une ligne de défense à une rue de là, explique Lewis au lieutenant. Je ne savais pas que vous vouliez qu'on se regroupe ici. Désolé, mon lieutenant.

— Ça ne fait rien, sergent.

Ruiz jette un regard mauvais à Lewis.

— J'aurai deux mots à te dire plus tard, espèce d'enculé, crache-t-il.

— Allez vous faire foutre, sergent, rétorque Lewis.

La deuxième escouade commence à couvrir le mouvement de la première. Les carabines claquent, et les balles vrombissent et sifflent dans les airs.

Bowman a du mal à reconnaître la deuxième escouade. En Irak, c'étaient des gamins qui faisaient bien plus vieux que leur âge à cause de ce qu'ils avaient fait et vu. Mais ils ont franchi un autre cap dans l'horreur. Ce sont des vieillards désormais. Ça vient de leurs yeux, comprend-il. Les gars sont devenus des machines à tuer, des créatures de mythe : ils brûlent comme des pierres glaciales, aussi antiques que la guerre elle-même, fixant l'avenir de ce regard antédiluvien.

Et en observant Kemper, il constate qu'il a le même. Il se dit que lui aussi doit leur ressembler.

La section compte maintenant deux types de soldats : ceux qui ont tiré sur des non-combattants, et les autres. Ceux qui ont abattu des personnes saines pour se sauver, eux et leurs camarades, et ceux dont l'indécision aurait causé leur mort à cette intersection.

Ceux qui le referont, et ceux qui ne pourront pas.

Kemper fait un signe de tête à Bowman. Il comprend maintenant le choix qu'a dû faire le lieutenant, là-bas, à l'hôpital. Le choix de la damnation, du moment qu'elle sauvait ses hommes. Un choix difficile à assumer, mais nécessaire.

— C'était une distribution d'urgence de nourriture, explique un des flics, les yeux exorbités. Ces camions ont attiré une foule immense, ils étaient des milliers. Deux groupes de victimes du Lyssa nous sont tombés dessus à revers, et ils ont commencé à s'en prendre aux gens et à les mordre. On ne pouvait rien faire ! plaide-t-il auprès des soldats qui l'entourent.

— Tout va bien, maintenant, vieux, le rassure un des gars.

Kemper se penche vers l'oreille de Bowman pour lui murmurer :

— Lieutenant, si les flics ne tiennent plus la route, il ne reste que nous...

Le second policier lance un regard furieux aux hommes de Lewis et

déclare :

— On ne reste pas avec ces meurtriers, Brian. On trouvera un autre moyen de rentrer au poste.

Bowman consulte sa montre. La traversée de l'intersection et la bataille qui en a découlé, ont duré quatre bonnes minutes, les laissant exténués, ensanglantés et démoralisés.

— Vous êtes euh... vous prenez feu, Jake, dit-il en remarquant la fumée qui s'élève de l'appareil de son officier de communication.

— C'est la radio, lieutenant, déclare Sherman, qui a un œil au beurre noir. Elle est grillée. Mais, je peux peut-être la réparer, qui sait ?

Bowman acquiesce. Sans cet appareil, la section serait isolée du reste de l'armée. Ils se trouvent désormais en silence radio, coupés des ordres, du moins jusqu'à ce qu'ils rejoignent la compagnie.

— Sergent Ruiz ? appelle le caporal-chef Hicks, debout près d'Œil de Faucon qui, assis au bord du trottoir, se balance d'avant en arrière. Il n'a pas l'air dans son assiette, sergent, ajoute-t-il.

Ruiz essuie le sang sur sa figure et s'accroupit pour faire face au soldat. Œil de Faucon frissonne, pâle et inondé de sueur, le visage dans les mains. Avoir la tremblote après un combat n'est pas rare, à cause de l'excès d'adrénaline.

Le sergent pose la main sur l'épaule du gamin.

— Ça va, fiston ?

Œil de Faucon relève la tête. Son masque N95 a disparu. Ruiz découvre une plaie irrégulière à l'endroit où un chien enragé l'a mordu, lui arrachant un morceau de joue. La peau est boursouflée et enflammée tout autour.

— Sergent, gémit Œil de Faucon d'une voix éteinte, je me sens pas très bien, vous savez ?

— C'est qu'une égratignure, rétorque Ruiz en retirant sa main par réflexe.

Hicks appelle le toubib.

Il leur reste peu de temps pour panser les plaies et faire le bilan. Bowman est en train de donner de nouveaux ordres. Ils n'ont pas cessé de tirer et de gaspiller des munitions, la zone comporte bien trop de civils, et ils ne sont pas en sécurité. L'heure est venue de partir. Ils ont presque atteint leur objectif : à quelques rues de là, ils rejoindront la Charlie company en position défensive, derrière des calibres 30. Et ils pourront se reposer.

Bowman sera ravi, alors, de remettre ce merdier entre les mains du commandant de la compagnie et de lui laisser prendre les décisions. La hiérarchie semble avoir compris l'étendue de la menace que représentent les chiens enragés, et tente de consolider ses forces à New York. Une stratégie tout à fait pertinente selon lui : tenir ce qu'on peut

et abandonner le reste. Mais les politiciens ne voudront pas lâcher quoi que ce soit. Ils exigeront l'impossible de l'armée. Et les officiers ne prennent pas toujours les décisions les plus futées quand ils sont forcés d'improviser. C'est le chaos qui les attend.

Après tout, il est peut-être trop tard pour consolider les positions dans une ville qui grouille déjà d'infectés.

En fait, Bowman se demande, compte tenu de la propagation sans doute exponentielle de l'infection parmi la population, combien de temps la huitième brigade restera efficace en tant qu'unité de combat. Les conséquences dépassent l'armée tout entière, sans parler de sa minuscule section, il ne l'ignore pas. Mais il ne se sent tout simplement pas prêt à les regarder en face.

Pour le moment, la fin du monde paraît trop énorme pour être embrassée d'un seul regard.

Je ne peux pas travailler dans ces conditions !

Le docteur Joe Hardy fait irruption dans son bureau, le docteur Valeriya Petrova sur ses talons, leurs blouses claquant comme des voiles.

— Et voilà, déclare-t-il en saisissant son putter derrière son siège. On va voir ce qu'on va voir.

Il se retourne et s'apprête à sortir, mais sa collègue lui barre la route, le toisant d'un regard froid.

— Sérieusement, docteur, ce n'est pas le moment de s'entraîner au golf, le tance Petrova avec un fort accent russe.

— Je vais me gêner, rétorque-t-il, passant en force.

— Docteur, êtes-vous ivre ?

Un petit gloussement ironique lui échappe.

— Non, affamé, répond-il en tapotant son énorme ventre. Et dans les deux cas, je deviens irritable, alors vous êtes prévenue.

— Il faut que nous discussions de mes découvertes, insiste-t-elle en le prenant en chasse.

— Vos découvertes ? s'écrie-t-il en s'arrêtant un instant pour lui faire face. Vos découvertes ?

— Oui. Et leurs considérables implications.

— Honnêtement, Valeriya, tout le monde s'en bat les steaks, de vos découvertes, en ce moment !

— Mais elles sont considérables, docteur. Vous n'êtes pas d'accord ?

— D'accord avec quoi ? Vous vous rendez compte que nous avons de sérieux problèmes à résoudre, ici ?

— Vous n'avez pas reçu mon e-mail ? s'exclame-t-elle, interloquée.

Hardy éclate de rire à nouveau et poursuit son chemin en agitant son club. Petrova tape du pied, frustrée, le rouge aux joues, puis se hâte de le rattraper. *Quelle femme étrange*, pense-t-il tandis qu'elle, marche à ses côtés. Vaporeuse, un air exotique et un accent étranger propre à éveiller la concupiscence. Des manières abruptes, masculines, suscitant l'aversion. La moitié du temps, il hésite entre lui offrir des fleurs et l'assassiner.

À ce moment, le docteur Lucas émerge de son bureau, remonte hâtivement ses lunettes et l'interpelle :

— Ah, docteur Hardy, ravi de vous voir. Allez-vous faire quelque chose pour l'air conditionné ? Vous avez euh... vous avez dû remarquer qu'il gèle ici.

— Il a raison, enchaîne Petrova. Il fait froid dans ce bâtiment.

— Écoutez, répond Hardy en soupirant, je suis directeur, pas agent de maintenance. Lequel, du reste, est porté disparu. Je n'y peux absolument rien.

— Eh bien je ne peux pas travailler dans ces conditions, monsieur ! s'irrite Lucas. Si vous voulez que je poursuive mes recherches le temps que nous resterons coincés ici, vous pourriez au moins nous garantir un minimum de confort.

— Vous n'avez qu'à scotcher des sacs-poubelles sur les bouches de ventilation, lui conseille Hardy en pressant le pas.

Le docteur Saunders surgit de son labo, son vaste crâne chauve brillant sous les néons, et les hèle à l'autre bout du couloir :

— Hé, Joe ! Des nouvelles du CDC ou de l'USAMRIID (5) ? Ils ont l'intention de venir nous secourir avant qu'on soit complètement gelés ou morts de faim ?

— Non ! lui crie Hardy par-dessus son épaule, sans s'arrêter.

— Cinq minutes, docteur, insiste Petrova. C'est tout ce que je demande. C'est très urgent.

Ils entrent dans la salle de repos des employés. Hardy s'approche d'un des distributeurs de friandises et l'examine un instant.

— Reculez, docteur Petrova, lui ordonne-t-il.

— Quoi ?

— De deux pas, ou disons trois.

— Pourquoi ? Vous... ici ? Vous avez le droit ?

— Mais bien sûr.

Il prend une profonde inspiration avant de balancer le putter de toutes ses forces. Le club percute la vitre qui éclate en mille morceaux dans un grand fracas. Des éclats de verre s'éparpillent sur le sol.

— La vache ! s'esclaffe-t-il. Vous avez vu ?

— Vous auriez pu me prévenir que vous alliez faire ça.

— Croyez-le ou non, mais ça m'a fait aussi peur qu'à vous.

Hardy s'examine, s'attendant presque à découvrir son corps potelé hérissé de morceaux de verre et à entendre la voix de sa mère qui lui hurlait dessus, gamin : *tu vois, c'est ce qui arrive quand on joue avec ce qu'on ne comprend pas, Joey*. Se voyant sain et sauf, il retire son masque et fouille dans la machine pour en extraire un paquet de M&Ms qu'il déchire avec un grognement affamé.

— Était-ce nécessaire ? lui demande sa collègue. J'aimerais des explications.

— Vous ne m'avez pas entendu expliquer à cet imbécile de Bill Saunders que le CDC et l'USAMRIID ne répondent pas à mes appels, ce qui signifie que nous nous retrouvons coupés du monde extérieur ?

Petrova hoche la tête.

— Je vois.

— Vraiment ? ironise-t-il en mâchant à toute vitesse. Il y a une foule en colère, en bas, qui menace de tuer des gens si nous ne lui remettons pas le remède miracle dont nous ne disposons pas. Nous sommes assiégés.

— Oui, je suis au courant de tout ça.

— Et pour couronner le tout, la nuit dernière, ma fille m'appelle pour m'annoncer que des cinglés s'en prennent aux occupants de son immeuble, et que toutes les lignes de la police sont occupées. Bon Dieu, lâche-t-il tandis que ses épaules s'affaissent, entre le siège, les baisses de tension et ce foutoir, là-dehors, j'ignore s'il est tout simplement possible de terminer ce que nous avons commencé ici.

— Je comprends que les choses sont difficiles...

— Sérieusement ? Alors vous voyez sans doute également pourquoi je me fiche bien de vos découvertes pour le moment.

— Docteur, rétorque-t-elle avec un regard glacial, vous savez bien que mon mari et mon fils sont coincés à Londres puisque tous les vols ont été annulés dès le début de la pandémie. Mon petit garçon n'a que trois ans et je ne les ai pas revus, lui et mon mari, depuis des semaines. Les lignes de téléphone portable sont brouillées et je ne leur ai pas parlé depuis soixante-douze heures. Je...

Sa voix se brise un instant et une expression de douleur se peint brièvement sur ses traits.

— Je pense que je comprends tout à fait la gravité de la situation.

— J'avais oublié, docteur Petrova, bafouille Hardy, rouge comme une pivoine. Je suis navré.

— En fait, poursuit-elle en reprenant son calme à grand-peine, je crois disposer d'une estimation unique de la gravité en question, compte tenu des résultats de mes tests.

— Bien, bien... allez-y. Vous avez vos cinq minutes.

Nous essayons de soigner la mauvaise maladie

Petrova respire à fond et annonce à Hardy ce qu'elle a découvert.

Le Lyssa virus se transmet comme la grippe, pénétrant dans l'organisme par les voies respiratoires et s'attaquant aux poumons. La cause de décès la plus répandue est une « tempête de cytokine », qui se produit quand le système immunitaire se retourne contre lui-même. Lorsque le corps est confronté à un envahisseur, les cytokines appellent des armées de cellules immunitaires pour combattre l'infection. Normalement, au bout d'un moment, elles s'arrêtent, mais parfois, lors de l'apparition d'un nouveau virus, cela s'avère impossible. La tempête de cellules qui en résulte dévaste tout, endommageant les tissus et les organes, bloquant les voies respiratoires et noyant l'organisme dans sa propre morve ensanglantée. L'excès de zèle du système immunitaire tue le corps

qu'il était censé protéger.

Dans certains cas graves, le Lyssa pénètre dans le système nerveux et s'en prend au cerveau, déclenchant peu à peu une encéphalite virale, aggravant de ce fait l'inflammation, et provoquant la mort en moins d'une semaine. Le système limbique est particulièrement touché, lui qui contrôle les émotions, les désirs et le comportement de l'individu. Il en résulte un état de rage artificiel, communément appelé syndrome du chien enragé.

Dans tout le pays, des laboratoires s'efforcent de décrypter la maladie et de produire un vaccin, conjointement ou en concurrence, sous la direction du CDC à Atlanta. Normalement, celui de Hardy et Petrova, un établissement de biosécurité de niveau deux situé au cœur de Manhattan, ne travaillerait pas sur un virus aussi dangereux que le Lyssa, mais celui-ci s'est déjà répandu parmi la population : on ne risque aucun danger supplémentaire s'il échappe à leur surveillance. Par ailleurs le CDC et l'USAMRIID sont aux abois.

L'équipe de Hardy pourrait atteindre son objectif sous peu. Si la faim, la foule en colère et les baisses de tension n'ont pas raison d'elle en premier.

— Ça, je le sais, dit Hardy. Dites-moi ce que j'ignore.

— Mes recherches m'ont amenée à la conclusion que la variante de l'épidémie provoquant une démence avancée, celle que les gens surnomment le syndrome du chien enragé, est en réalité une maladie distincte. En fait, le virus du chien enragé semble antérieur au Lyssa HK. Il s'agirait de son ancêtre primitif. Le Lyssa HK en constituerait une mutation bénigne, qui lui permettrait de survivre en se répandant plus facilement parmi les humains. Mais dans certains cas rares, le Lyssa HK attaque le cerveau. Une fois installé, le virus manifeste une propriété remarquable : il régresse à son état antérieur, celui du chien enragé. Le Lyssa représente donc une sorte de... Comment dit-on, déjà ? De cheval de Troie pour la souche du chien enragé. Comme vous pouvez le constater, nous perdons notre temps à essayer d'éradiquer le Lyssa.

— Merde, nous avons déjà isolé cet enfoiré in vitro et son identification génétique complète est en bonne voie... Vous y allez un peu fort. Il reste du chemin à faire, mais on touche au but.

— Ce que je m'efforce de vous dire, c'est que nous essayons de soigner la mauvaise maladie.

— Conneries, rétorque Hardy, catégorique.

— Oh ! s'exclame-t-elle en tapant du pied.

— Ce que vous m'annoncez là est fascinant, mais c'est un détail dont seuls les spécialistes se soucient. Vous avez dit vous-même que le chien enragé venait du Lyssa. Si nous éradiquons le Lyssa, adieu le chien enragé.

— Docteur, écoutez-moi attentivement, reprend Petrova. Vous savez que le chien enragé et le Lyssa HK appartiennent à la famille des Lyssa virus, comme la rage. S'ils s'avèrent génétiquement très différents, les symptômes restent similaires. Le virus du chien enragé semble parfaitement conçu pour circuler grâce aux morsures et à la salive des infectés. C'est la raison pour laquelle la victime est si agressive. Elle ressent le besoin de rechercher d'autres individus pour les contaminer. Il s'agit là d'un vecteur de transmission inédit et, à mon sens, c'est lui qui représente la menace la plus grave.

Hardy pousse un grognement.

— Comment le virus opère-t-il ? demande-t-il, désormais intéressé.

— Quand un chien enragé mord un individu sain, le virus pénètre dans l'organisme par la morsure. Il attaque les nerfs et, à l'insu du système immunitaire, voyage jusqu'à la moelle épinière. Là, il établit un lien direct avec le cerveau. Avant que les défenses du corps ne le détectent, il est déjà trop tard. Le phénomène est très semblable à la rage.

Hardy se gratte le crâne, stupéfait. Certains rapports anecdotiques faisaient mention de la transmission par la salive, mais on ne disposait d'aucune recherche réelle dans ce domaine. La communauté médicale s'est entièrement focalisée sur le Lyssa de Hong-Kong sous sa forme de maladie aérienne semblable à la grippe, et les chiens enragés étaient si rares...

— Quelle est la période d'incubation ? s'enquiert-il.

— Elle peut s'avérer remarquablement brève. Mes résultats suggèrent que l'infection se produit dans l'heure et que les symptômes se manifestent quelques heures plus tard.

— Vous voulez dire quelques semaines ?

— Non. Quelques heures.

— Non, ça ne se peut pas, s'insurge-t-il, presque en riant. C'est impossible. Pas vrai ?

— J'en suis arrivée à échafauder une théorie concernant le cycle d'incubation.

— Mais c'est grotesque ! Si la maladie est apparentée à la rage et s'il s'agit bien d'un trait latent du Lyssa HK, on s'attendrait plutôt à ce que la période qui sépare l'exposition et les premiers symptômes corresponde à celle de sa cousine, soit vingt à soixante jours, s'écrie-t-il en clignant des yeux. Attendez... Quelle est votre hypothèse, au juste ?

— Je pense qu'il pourrait s'agir d'un virus mis au point en labo, ce qui expliquerait son efficacité.

Hardy en a des sueurs froides.

— Oh, bon Dieu... Une arme terroriste ?

— Je l'ignore, évidemment. Mais peu importe, pour le moment. Ce

qui compte, c'est qu'étant donné son mode de propagation agressif et l'absence d'immunité parmi la population, même chez ceux qui l'ont attrapé et en ont réchappé, le facteur de transmission du Lyssa est probablement supérieur ou égal à R2.

— Une propagation exponentielle. Pour une maladie qui se transmet par agression et morsure.

— C'est quasiment impossible à confirmer sans étude de terrain.

— Et ça, c'est sans compter la période d'incubation de quelques heures.

— En effet. Comme je vous le disais, les conséquences de mes découvertes sont bien évidemment considérables.

— Ça, vous pouvez le dire, ricane Hardy.

— J'aimerais parler à des épidémiologistes pour discuter avec eux de ce qu'ils ont appris sur le terrain. En attendant, il nous faut réaffecter nos ressources à la guérison de la maladie transmise par morsure plutôt qu'à celle qui se propage par les éternuements. C'est évident.

Hardy passe une main sur ses joues râpeuses, et jette un coup d'œil par-dessus son épaule, abasourdi.

— Vous... vous rendez bien compte que vous parlez de la fin du monde.

— Vous connaissez mon passé. Dix ans à travailler sur des virus comme l'Ebola, le virus de Marbourg et la fièvre de Lassa. On ne peut guère me traiter d'alarmiste. Je ne m'intéresse qu'aux faits. Et les faits nous indiquent que la souche du chien enragé prend le pas sur son descendant parce que le nombre de ses victimes croît de façon exponentielle au sein de la population. C'est cette maladie que nous devons soigner.

Le sang reflue brusquement du visage de Hardy.

— Oh mon Dieu, souffle-t-il en se rappelant sa fille. Amy !

Saisissant son téléphone portable, il tape un numéro à la hâte.

— Oui ! Ça sonne, dit-il en marchant de long en large. Allez, allez, décroche !

Il éprouve brusquement un sentiment de rage irrationnelle envers cette progéniture qui lui donne tant de souci.

— Ah, c'est sa boîte vocale...

Son ton change immédiatement, calme et sans heurt. La voix d'un père.

— Salut chérie, c'est papa. J'appelle juste pour m'assurer que tout va bien. Passe-moi un coup de fil dès que tu as une minute, d'accord ? je t'aime.

Dehors, le pays se désagrège à cause de l'épidémie. Près de vingt pour cent de la main-d'œuvre de la nation est alitée, consommant des ressources sans rien produire. Et le nombre ne cesse d'augmenter

tandis que les réserves s'épuisent. On rationne déjà la nourriture et l'essence, le commerce mondial a stoppé net, l'économie s'effondre et les prix d'articles aussi dérisoires que les cigarettes et le papier toilette montent en flèche. La plupart des États ont mis en place des mesures locales, en accord avec la loi d'urgence sanitaire (6).

À la radio, des prédicateurs annoncent l'Apocalypse.

Et maintenant ça. Eh bien, pense Hardy, si Petrova a raison, la fin du monde ne sera pas qu'une impression. On y arrive bel et bien. L'infection se propagera à un rythme exponentiel jusqu'à ce que tout le monde l'attrape hormis les gens assez futés et possédant suffisamment de vivres pour rester cachés pendant les semaines à venir. Les victimes se compteront par milliards. Les survivants, nombre d'entre eux rendus fous par ce dont ils auront été témoins, passeront le restant de leurs jours à chercher de quoi subsister au milieu des ruines insalubres.

Si elle a raison, la situation, déjà grave, vient encore d'empirer. Il ne s'agit plus de trouver un simple remède, mais bien d'empêcher l'extinction de la race humaine.

Après avoir raccroché, il décoche un regard noir à Petrova.

— Vous me faites faire du mouron.

— Je ne suis que le messager, rétorque-t-elle en contemplant d'un air songeur le téléphone qu'il a toujours en main.

Il sait bien qu'elle pense à sa famille et souhaiterait qu'elle ait le temps de faire une nouvelle tentative pour les joindre à Londres.

— D'accord, lâche-t-il, penaud, montrez-moi vos résultats. Espérons que vous ayez tort.

Il s'arrête net et se donne une claque sur le front.

— Docteur Baird ! hurle-t-il en se précipitant hors de la pièce.

Marionnettes

Hardy court dans le couloir, le cœur battant à tout rompre, Petrova sur ses talons. Il vient de se souvenir que le docteur Gregory Baird est entré dans le bâtiment la veille au soir en appelant à l'aide. En rentrant chez lui, il s'est retrouvé pris dans une petite émeute opposant policiers et pillards devant un supermarché, et un gosse l'a mordu à la main, jusqu'au sang. Secoué, il est retourné à l'institut chercher des antiseptiques et des bandages quelques minutes avant que la grande blonde et sa meute ne s'y présentent. Comme les autres scientifiques, il a fini par cesser d'attendre et s'est remis au travail, disparaissant dans le labo ouest avec Marsha Fuentes, l'une des assistantes.

Hardy n'a pas eu de nouvelles d'eux depuis.

Lucas passe la tête par la porte de son bureau, ajustant ses lunettes.

— Vous savez où on range les sacs-poubelles ?

— Suivez-moi ! rugit Hardy.

— Je dois venir aussi ? demande Saunders, avant de leur emboîter le pas. Pourquoi ne portez-vous pas votre masque, docteur Hardy ? Avez-vous décidé de lever la quarantaine ?

Hardy s'arrête à la porte du labo. Il regarde par le hublot, mais n'aperçoit personne à l'intérieur.

— Est-ce que quelqu'un a vu Marsha depuis hier ? Marsha Fuentes ? Les autres échangent des regards perplexes et font signe que non.

Hardy jette un coup d'œil à Petrova, inquiet. Puis il ouvre la porte et entre, brandissant son putter en guise de protection.

Marsha Fuentes, à l'autre bout de la pièce, pousse un geignement et se met à marcher vers lui.

Du moins ce qui reste d'elle.

Elle a été sauvagement battue. Du côté gauche de son visage violacé, son œil gonflé est fermé. Son bras semble cassé, et sa chemise et son soutien-gorge déchirés dévoilent un de ses seins de façon indécente. Elle grimace à chaque pas.

— Mon Dieu, Marsha, ça va ? demande-t-il en faisant un pas en avant.

— C'est l'une d'entre eux, docteur, l'avertit Petrova.

Il voit qu'elle a raison : la gorge de la femme, gonflée, donne l'impression que de petites pommes s'y sont logées. Lorsqu'elle gronde, ces bubons frémissent.

— Oh Marsha, gémit-il.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? l'interroge Lucas d'une voix paniquée.

— Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que cette odeur ? s'exclame Saunders. Sur quoi travaillait-elle, là-dedans ?

Baird s'est transformé en chien enragé et a roué Fuentes de coups. Il l'a aussi mordue. Lorsqu'elle a repris conscience, elle s'était déjà transformée.

Fuentes arbore un affreux rictus, et de l'écume se forme entre ses dents serrées.

Peut-être qu'on ferait mieux de partir, dit Saunders, effaré.

— Où est passé le docteur Baird ? demande Hardy. Il faut qu'on soit sûr qu'il se trouve ici. Ensuite, nous pourrons sortir et verrouiller la pièce.

En se tournant vers la droite, il voit celui qu'il cherche à quelques mètres seulement, derrière un bureau.

— Bon Dieu, Baird, vous m'avez fichu une de ces trouilles, dit-il en oubliant un instant ce qu'est devenu son collègue.

Baird gronde. Ses longs cheveux blonds, d'ordinaire attachés en queue-de-cheval, sont maculés de sang et retombent sur son visage et ses épaules. C'est un costaud, il pratique l'haltérophilie. Il serre les

poings.

Hardy distingue ses yeux derrière ses mèches en bataille, ardents comme des braises.

— Oh merde ! s'exclame-t-il.

Baird bondit de derrière le meuble, éparpillant des papiers et projetant un ordinateur au sol. Il écarte sans difficulté le club de golf que brandit faiblement Hardy, saisit le docteur à la nuque et plonge ses dents dans sa gorge. Fuentes, l'écume aux lèvres, s'agrippe au bras gauche de sa victime, et les deux scientifiques infectés plaquent à terre leur ancien collègue qui s'est mis à hurler.

— Faites quelque chose ! implore Lucas, affolé. Que quelqu'un fasse quelque chose !

Saunders ne cesse de crier, trop terrifier pour articuler.

Baird a déchiré la gorge de Hardy d'un coup de dent. Un jet de sang gicle, étincelant sous les néons. Le hurlement de Hardy se mue en gargouillement. Ses yeux vitreux expriment la terreur : il comprend ce qui est en train de se passer.

— Maman, croasse-t-il.

Au bout de quelques instants, la lumière s'éteint dans ses pupilles. Son corps tout entier se ramollit.

Le téléphone portable glisse de la poche de sa blouse de labo et se met à sonner par terre.

Petrova ramasse le club de golf et l'abat sur le dos de Baird, qui tressaille et couine comme un chien qui aurait pris un coup de pied dans les côtes. Elle frappe à nouveau et son arme improvisée rencontre le bras cassé de Fuentes. Celle-ci roule sur le sol en pleurant de douleur.

— Dehors ! ordonne-t-elle en cognant Baird. Lucas, Saunders, fichez le camp d'ici !

Malgré la grêle de coups, Baird, ensanglanté, se relève lentement en feulant tandis que Fuentes rampe à genoux pour atteindre Petrova, tendant gauchement sa main valide à la manière d'une pince.

— Dehors !

Elle comprend soudain qu'elle est seule et que Baird s'est remis debout. Elle recule vivement, passe la porte et la claque de toutes ses forces.

Une seconde plus tard, Baird s'écrase dessus et se met à tambouriner et à griffer, laissant des traînées rouges sur le hublot.

À quelques centimètres de là, de l'autre côté, Petrova s'est assise par terre, les bras serrés autour des genoux, sanglotant et frémissant sous les vibrations et les coups assénés à la porte, contre son dos.

Saunders et Lucas se sont accroupis contre le mur d'en face, hébétés et tremblants sous l'afflux d'adrénaline.

Baird s'interrompt enfin, plongeant le couloir dans un silence

troublant.

Le portable de Hardy se remet à sonner.

— Il est mort, siffle Lucas entre ses dents qui s'entrechoquent. Il est mort, hein ?

— Ils sont tous morts, répond Petrova en essuyant ses larmes.

Gregory Baird et Marsha Fuentes sont morts au moment où le virus est parvenu à se multiplier suffisamment pour saturer leur cerveau et à soumettre leur volonté. Au moment où il a commencé à en faire des marionnettes dans le seul but de se transmettre brutalement à de nouveaux hôtes.

— La souche du chien enragé est un parasite, ajoute-t-elle doucement, et elle s'est emparée d'eux.

Petrova se redresse lentement, jette un coup d'œil au hublot et sursaute. Baird la regarde en souriant, la respiration sifflante, un filet de salive dégoulinant sur sa cravate et sa blouse ensanglantées.

Les virus constituent la plus ancienne forme de vie, présents depuis l'aube des temps. Et pourtant, Petrova se rend compte que cette souche mutante est complètement inédite. Il s'agit d'une nouvelle force de la nature qui se déchaîne contre le monde.

Une créature inconnue qui cherche à se frayer une place dans la hiérarchie des prédateurs.

Baird et Fuentes ne décident plus de leurs actes. Enragés, ils obéissent simplement au programme élémentaire induit par le virus : attaquer, vaincre, infecter.

— Oh, gémit-elle en reculant. Oh mon Dieu.

— Qu'y a-t-il ?

Elle se retourne, écarquillant des yeux pleins d'angoisse, et crie :

— FUYEZ !

L'instant d'après, la porte explose, arrachée de ses gonds, et Baird fait irruption dans le couloir, hurlant de douleur et de rage.

VI

Aucun signe des gars en bleu

La deuxième section, qui a adopté une formation en pointe formée par les trois escouades de fusiliers, protégeant l'état-major, l'équipe d'intervention armée et les blessés au milieu, parvient au collège international Samuel J. Tilden dix minutes avant l'heure prévue. Une foule croissante de civils la suit à bonne distance, espérant bénéficier de sa protection.

L'établissement consiste en un vaste bâtiment de trois étages. Il comporte un édifice central flanqué de deux ailes, accessible par une entrée principale et nombre de sorties de secours. Au tout début de l'épidémie du Lyssa, la mairie a fermé toutes les écoles pour empêcher une rapide propagation parmi les enfants, qui auraient ramené la maladie à leurs parents. À mesure que le fléau empirait, submergeant les hôpitaux, on a tenté de les soulager en ouvrant des cliniques dans des sites comme les lycées, les plus grandes boîtes de nuit et même les stations de métro et les gares.

C'est ici, dans ce collège transformé en dispensaire, que Quarantine a installé le quartier général du premier bataillon de la Charlie company et sa première section. Hier, l'endroit grouillait de patients, de bénévoles ainsi que d'une quarantaine de soldats, policiers militaires, ingénieurs et spécialistes. Et une escouade au moins gérait le point de contrôle dans sa petite forteresse de sacs de sable érigée autour du portail principal.

Aujourd'hui, l'entrée paraît déserte. Aucun véhicule ne circule sur la voie qui borde le bâtiment, réservée au trafic officiel. Personne ne sort accueillir les gars de la deuxième section.

Des cadavres jonchent la rue, éparpillés au milieu des papiers et des débris, dégageant déjà des relents fétides dans l'air frais de ce matin de fin septembre. Des nuées de mouches ont envahi les environs.

Tous ces gens ont été abattus par balle.

La deuxième escouade se trouve à l'avant. Le sergent Lewis ordonne de s'arrêter. Le lieutenant le rejoint au trot, sort ses jumelles et scrute le petit fortin de sacs de sable.

Il n'aperçoit aucun soldat.

Bowman se tourne vers Lewis et lui fait signe d'avancer.

Le sergent siffle et les équipes de fusiliers de la deuxième section traversent en courant la zone de terrain découvert jusqu'aux sacs de sable, les carabines pointées, prêtes à tirer.

Derrière lui, les civils, nerveux, demandent pourquoi l'unité s'est arrêtée et ne pénètre pas dans le refuge. Kemper explique qu'ils doivent d'abord passer le périmètre au peigne fin pour s'assurer qu'aucun danger ne les y guette. Il leur conseille de s'écarter, pour leur propre sécurité.

La deuxième escouade s'engouffre dans le bâtiment. Tout est calme si l'on excepte le lointain fracas d'une mitrailleuse, quelque part au nord-est.

— Quand on s'écarte, on se fait massacrer, se plaint l'un des civils.

Quelques instants plus tard, Lewis reparaît près des sacs de sable et siffle de nouveau, agitant sa main devant son visage pour signifier que tout va bien.

— On peut y aller, maintenant, dit Kemper à l'homme. Vous voyez la méthode ?

— Je croyais que la méthode consistait à ce que je paie des impôts et que vous me protégiez, lance une femme, juste assez fort pour qu'il l'entende.

Kemper pousse un soupir, regrettant d'avoir tenté d'expliquer la situation.

La section se remet en marche, suivie de près par la foule.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, bordel ? s'interroge Sherman. Devant le portail du collège, le sol est littéralement tapissé de douilles ensanglantées. On a tiré là des centaines, voire des milliers de projectiles. L'air sent encore la poudre.

— On dirait qu'il y a eu un genre de guerre, dit Boomer.

— Aucun signe des gars en bleu, rapporte le sergent Lewis au lieutenant.

Les hommes se débarrassent de leurs sacs à dos dans le hall d'entrée et boivent longuement à leurs gourdes. Les civils passent devant eux en file indienne, vraisemblablement traumatisés.

— Reposez-vous, ordonne Bowman. On repart dans cinq minutes.

Voilà comment une section de fusiliers prend le contrôle d'un bâtiment.

Le sergent Ruiz tend le bras et agite légèrement la main. Williams et Hicks se positionnent de part et d'autre de la porte de la classe, et lui signalent qu'ils sont prêts.

Ruiz ouvre et appuie sur l'interrupteur. Des rangées de néons standards prennent immédiatement vie.

La carabine à hauteur d'épaule, paré à tirer, il passe le seuil. Williams lui emboîte le pas et tourne à gauche tandis que Hicks prend à droite. Derrière eux, Wheeler et McLeod font le guet dans le couloir, assurant leurs arrières.

L'équipe effectue un tour complet jusqu'à ce qu'elle revienne à la

porte.

— La voie est libre, dit Williams, aussitôt imité par Hicks et Ruiz. C'est la huitième fois d'affilée qu'ils se livrent à cet exercice, et ils sont épuisés.

Voilà comment une section de fusiliers prend le contrôle d'un bâtiment : pièce par pièce. Une fois qu'ils sont entrés dans le collège le lieutenant a installé son équipe de mitrailleurs et son état-major ainsi que les blessés et les civils, près du portail, bloquant ainsi l'entrée principale. Cette base est devenue le point de départ de toutes les actions menées dans les locaux, barrant du même coup l'accès aux ennemis qui pourraient arriver en renfort par l'extérieur.

Une fois installés, l'étape suivante consiste à nettoyer le bâtiment de façon systématique. Chacune des trois escouades est entrée dans un pavillon différent, les équipes de tireurs alternant entre le rôle de troupe d'assaut et celui de soutien.

— Bon, voilà la cage d'escalier qui mène au premier, annonce le sergent en essuyant son front baigné de sueur. Là, c'est l'aile réservée à l'administration, qu'il nous faut ratisser avant de pouvoir monter, McLeod, je te place ici avec ton AAP.

— Vous allez me laisser tout seul ? geint l'intéressé.

Ruiz pousse un long soupir.

— Toutes les pièces situées derrière toi ont été fouillées. On se trouvera sur ta gauche, au bout de ce couloir. Tu restes ici en pointant ton arme vers l'escalier jusqu'à ce qu'on revienne. Tu crois que tu y arriveras ?

— Dit comme ça...

— Écoute-moi bien, petit con.

— O.K, sergent.

— Tu surveilles nos arrières. T'as pas intérêt à merder, à t'endormir, à te taper une pignole, à bouquiner ou à faire un de ces trucs que tu fais au lieu de ton taf de soldat. Si tu foires, ce sera pas la corvée de patates ou les pompes à n'en plus finir : cette fois, je te descends. Tu y passes. O.K ? On s'est bien compris ?

— Oui, sergent, répond McLeod en acquiesçant d'un air sombre.

— Bon, on y va, les filles. Plus tôt on aura nettoyé cet endroit, plus vite on pourra prendre du bon temps.

— Bien reçu, sergent, fait Hicks.

— Soldat Williams, en pointe.

— À vos ordres, sergent.

Williams bifurque au bout du couloir en direction des bureaux administratifs et manque de rentrer dans l'homme qui se tient là, souriant. Un géant maigrichon d'un bon mètre quatre-vingt-quinze, vêtu d'un costume cravate impeccable.

— Oh, désolé, monsieur, dit Williams.

Lorsqu'il lève les yeux vers le visage de l'inconnu, ses entrailles se liquéfient. La gorge boursouflée et violacée du gaillard fait saillie au-dessus du col souillé de salive et de mucus qui la compresse.

— Descends-le, soldat ! beugle Ruiz.

L'homme ouvre la bouche pour émettre un bruit de gorge évoquant l'eau qui bout, et tend ses longs bras pour étreindre Williams.

Le fusil produit une détonation et l'inconnu vacille en arrière, crispé par la douleur, la chemise éclaboussée de rouge.

Williams cille de surprise et refait feu comme on le lui a appris, logeant sa deuxième balle dans la figure de sa cible, lui arrachant la mâchoire ainsi qu'une oreille. L'homme tournoie comme une toupie et finit par s'affaler avec un bruit sourd, de la fumée émanant de ses cheveux.

Le soldat pousse un rire hystérique.

— Qui est-ce qui l'a descendu ? C'était moi ?

— Donne-moi ton arme, première classe.

Ruiz lui arrache son M4 des mains, le cale contre son épaule et tire rapidement, *bang, bang, bang*, abattant trois autres silhouettes au bout du couloir.

— Je vais quand même réussir à faire de toi un vrai soldat, première classe Williams, déclare-t-il en lui rendant son arme et en récupérant son fusil à pompe.

— Bien reçu, sergent, répond Williams en soufflant. Bien reçu.

Une voix familière leur parvient du coin :

— Ça va, les gars ?

— La ferme et reste en position, première classe McLeod ! Lui hurle Ruiz.

— Sergent, regardez, un fusil, l'interpelle Hicks en s'avançant et en ramassant l'arme par terre.

Il tire sur la culasse, en vain, et pousse un grognement.

— Enrayé.

Le sergent hoche la tête. Il craignait de tomber à un moment ou un autre sur les restes de la première section.

— Et vous voyez cette traînée de sang ?

Le sillon de gouttelettes mène jusqu'à la porte fermée d'un bureau. Les fusiliers se mettent rapidement en position, prêts à la défoncer. Ruiz jette un œil par la vitre du haut de la porte, elle aussi maculée de sang. De l'autre côté, le bureau, bien éclairé, semble propre et vide.

Il tend la main et compte à rebours avec ses doigts : trois, deux, un...

La poignée tourne, mais la porte bouge à peine. Quelque chose la bloque.

Il pousse plus fort, jusqu'à ce que la résistance cède.

Les soldats pénètrent dans la pièce, examinent les lieux, puis

convergent vers son unique occupant.

Le cadavre est en tas, les membres emmêlés. Ils reconnaissent l'opérateur radio de la Charlie company. Un grossier garrot est serré autour de sa jambe, sauvagement déchiquetée en dessous du genou. Le sommet de son crâne et sa cervelle ont éclaboussé la porte noircie et fendillée qu'il barricadait de son corps.

Apparemment pour empêcher les chiens enragés d'entrer.

— Quelle merde, dit Williams.

— Il ne voulait pas devenir l'un d'entre eux, déclare Ruiz.

— Quoi, sergent ? s'étonne Hicks.

— Rien, fait Ruiz. Je pensais tout haut.

Le radio tient toujours le pistolet dont il s'est servi pour se faire exploser le crâne. Comme les officiers de télécommunication ne sont pas équipés d'armes de poing, celle-ci n'est pas la sienne. Il s'agit pourtant d'un neuf millimètres de l'armée.

Le sergent s'accroupit et arrache l'une des plaques d'identification ovales du cadavre, puis contacte le lieutenant par radio.

— War Dogs Deux-Six, ici War Dogs Deux-Trois, à vous.

— *War Dogs Deux-Trois, ici War Dogs Deux, en attente, à vous.*

— Nous avons nettoyé la majeure partie du premier étage, éliminé les hostiles et localisé un membre de l'état-major de la Charlie company dans la zone administrative de l'aile gauche, à vous.

— *Quel est son statut ? À vous ?*

— Il est mort, à vous.

— *Des traces de War Dogs Six ou d'autres éléments de son personnel de commandement ? À vous ?*

— Négatif. Un point positif à noter, malgré tout. L'homme que nous avons retrouvé était l'officier de communication, et il a une radio de combat en état de marche. Terminé.

Les gars échangent un regard en souriant. Il s'agit là d'une mort horrible, d'autant plus que ce trépas les touche de près en tant que soldats. Mais dénicher un SRTBM intact constitue un véritable coup de chance. Sur le champ de bataille, les communications peuvent s'avérer aussi vitales que l'eau et les munitions. Pourvue d'une radio en état de marche, la section pourra facilement contacter le bataillon. Elle sera à même d'obtenir ce dont elle a besoin pour subsister et continuer à fonctionner en tant qu'unité militaire sur le terrain. Grâce à ce lien direct avec la hiérarchie, les officiers pourront en particulier demander des nouvelles, des ordres, des renforts, des secours, un soutien aérien, de la nourriture, de l'eau, des munitions, de l'équipement ou des évacuations, celles des blessés par exemple.

— *Remarquable, sergent, dit le lieutenant. Pouvez-vous nous la faire parvenir rapidement ? À vous.*

— Wilco, mon lieutenant. J'envoie le première classe Williams avec

la radio, à vous.

— *Bien reçu, terminé.*

— Rassemblez ces armes et toutes les munitions que vous trouverez, ordonne Ruiz à son escouade. Quant à Doug Price, nous le ramènerons au retour afin de lui donner une sépulture décente.

Les protégés avant tout

Le lieutenant Bowman a établi son quartier général dans le grand hall d'entrée du collège, auprès d'un vaste camp de réfugiés comptant plus d'une centaine de civils paniqués qui se sont installés à côté des toilettes et d'une fontaine à eau.

À une extrémité, devant la porte de l'établissement, il a disposé son équipe d'artilleurs, et de l'autre côté, face aux escaliers menant à l'étage du corps principal du bâtiment, un tireur muni d'une AAP, détaché de la deuxième escouade.

Cette configuration assure la protection des civils en les tenant à l'écart des bardas des soldats, empilés près de l'œil vigilant des tireurs, mais en leur laissant l'accès à l'eau et aux toilettes, ce qui leur permettra de garder leur calme, du moins Bowman l'espère-t-il.

Sherman, sa carabine M4 à la main, scrute la foule des réfugiés pour y détecter d'éventuels signes d'agitation, ignorant leurs demandes de nourriture, de médicaments, de couches, de bière et de cigarettes, de tasses en plastique, de couvertures, d'alcool à 90°, de tablettes de chocolat, de suppléments de papier hygiénique, de serviettes en papier, de savon, et de ventouses pour déboucher les toilettes. Il jette régulièrement de brefs regards à Œil de Faucon, étendu sous un drap, baigné de sueur et poussant des grognements, sous la surveillance de Doc Waters, le toubib de la section.

Le malade commence à empester.

— Il est salement pris par le Lyssa, explique le médecin à Sherman, consterné. Il s'est fait mordre par un chien enragé, et maintenant, il est en train d'en devenir un. En l'espace de quelques heures. Il y a vraiment quelque chose qui cloche.

— Sans déconner ? grommelle quelqu'un.

Bowman a passé un marché avec les civils : il leur a permis d'entrer dans le périmètre défensif de la section, se plaçant ainsi sous sa responsabilité, à deux conditions. Premièrement, ils ne doivent pas interférer dans les opérations menées par ses hommes. Deuxièmement, si l'un d'entre eux présente les symptômes du Lyssa, et en particulier ceux des chiens enragés, ils sont tenus d'en faire part, afin que les infectés soient écartés de la zone de sécurité et bannis du bâtiment.

Jusqu'ici, ils ont ignoré la première et respecté la seconde.

En dehors de cela, il ignore la conduite à tenir avec eux. Il a reçu l'ordre de raccrocher à la première section en rejoignant le QG de la

compagnie, et s'efforcera de remplir cette mission aussi longtemps qu'il en aura les moyens. Ces civils le condamnent à rester ici, mais il s'agit de citoyens américains, et il est tenu de les protéger avant tout.

Toutefois, sa priorité consiste pour l'heure à sécuriser le bâtiment et à permettre à ses gars de prendre un repos bien mérité. Ils ne tiendront pas, à cette cadence, il le sait. Déjà éreintés, ils épuisent leurs réserves à un rythme alarmant.

Et le pire reste encore à venir, il en est conscient. Une situation qui se prolongera des jours durant. Voire des semaines. Ses gars devront peut-être fournir un effort surhumain rien que pour survivre aux vingt-quatre prochaines heures.

Doc Waters s'approche de Bowman.

— Il faut qu'on change les masques. Ils sont obstrués par la sueur et la fumée, et les gars oublient d'en prendre des neufs.

Bowman hausse les sourcils, un peu surpris. La section a d'autres problèmes, bien plus importants que la prévention du Lyssa. Pourtant, le médecin militaire a raison. Bowman acquiesce et déclare qu'il verra ça.

— Et lieutenant, poursuit Doc Waters, certains ne les portent même plus. C'est une belle ânerie, mon lieutenant. La matinée a été agitée, mais les risques d'infection sont tout aussi élevés aujourd'hui qu'hier. Un peu plus, même, ajoute-t-il après avoir jeté un regard aux civils.

— D'accord, Doc, dit le lieutenant. J'y veillerai.

— Lieutenant, ennemis en approche, s'écrit Bailey, l'artilleur de l'AAP de la deuxième escouade.

Étendu par terre, il vise soigneusement le long du canon de son arme, installée sur un bipied.

— J'ai sept... non, huit hostiles en vue dans l'escalier principal.

Le lieutenant s'agenouille près de Bailey et examine les chiens enragés dans sa lunette de combat rapproché. Sept d'entre eux, en piteux état, sont vêtus de robes de malade en papier, le dernier portant une tenue d'infirmier. Trois arborent des sourires de clowns écarlates, les lèvres maculées de sang comme leur habit de fortune.

Il aimerait comprendre ce qui les pousse à agir de la sorte. Ne reconnaissent-ils plus leurs propres amis, leur famille ? Pourquoi veulent-ils nous tuer ? Pourquoi ne s'attaquent-ils pas entre eux ?

Les chiens enragés s'arrêtent et demeurent immobiles, serrant desserrant leurs poings, les bras ballants le long du corps. Ils se trouvent encore à une trentaine de mètres.

— Qu'est-ce que vous attendez ? demande un des civils. Descendez-les, bon Dieu !

D'autres commencent à réclamer à cor et à cri qu'ils ouvrent le feu. Dans la foule, un bébé se met à hurler.

— Je les allume, mon lieutenant ? s'enquiert Bailey en posant

doucement le doigt sur la détente.

— Vous connaissez les RDE, soldat Bailey, répond Bowman. Nous ne tirons que s'ils nous agressent. Pour le moment, ils ne semblent pas hostiles.

— Les RDE, mon lieutenant ? s'étonne le tireur, levant les yeux vers l'officier.

— Nous obéissons toujours aux règles d'engagement transmises par Quarantine hier soir.

— Ben leur puanteur est déjà une vraie agression, si vous voulez mon avis, mon lieutenant...

Bowman a du mal à réprimer un sourire.

Deux des chiens enragés se ruent à l'assaut en grognant. Les autres les suivent aussitôt, de cette démarche heurtée qui les caractérise.

Ils pensent comme des animaux, se dit Bowman. *Ils chassent en meute. Regardez-moi ça. Même leur façon de courir évoque des bêtes. Pourquoi ?*

— Autorisation d'engager le combat, annonce-t-il.

L'AAP est une mitrailleuse légère alimentée par bande et capable de tirer jusqu'à sept cent cinquante balles par minute à une portée effective de mille mètres. Il s'agit d'une arme de soutien, généralement utilisée pour établir une ligne de tir. Elle consomme les munitions à toute vitesse et crache des volées meurtrières propres à réduire les ardeurs de l'ennemi.

Bailey vise soigneusement le premier chien enragé et l'abat d'une seule rafale. Puis il passe au suivant. Chaque fois qu'il tire, la foule émet un chœur de hurlements aigus et exaspérants.

Bowman commence à se dire que les civils s'évertuent à lui compliquer l'existence.

Puis il tente de se mettre à leur place. Comme si plusieurs semaines d'épidémie et de pénuries chroniques ne suffisaient pas, leur monde est en train de s'effondrer, ils en sont réduits au statut de réfugiés dans leur propre pays, et se trouvent sans défense au beau milieu d'une guerre fratricide, pourchassés par d'implacables ennemis qui n'étaient autres, quelques heures auparavant, que leurs fils, leurs mères, leurs médecins, leurs prêtres et leurs amis d'enfance.

Et maintenant, ils regardent un fusilier couper des inconnus en deux à coups de mitrailleuse.

Bon sang, se dit-il, *la seule chose qui te permette de conserver ta santé mentale, c'est qu'il te reste une mission à accomplir. Alors fiche un peu la paix à tous ces gens, O.K ?*

— Joli tir, se contente-t-il de dire.

— Mon lieutenant ? Les chiens enragés sont bien plus agressifs que ce qu'on nous avait dit, et bien plus nombreux aussi.

— Excellente observation, première classe Bailey.

— C'est euh... c'est quand même pas censé être la... la fin du

monde, hein ?

— L'armée ne m'a donné aucune directive en ce sens.

Cette conversation lui rappelle une autre tâche qu'il doit encore mener à bien : faire comprendre à ses hommes, allez savoir comment, la façon dont le virus des chiens enragés se transmet, et ce que cela signifie. Nombre d'entre eux, comme Bailey, ont déjà commencé à faire le rapprochement.

Son combiné se met à pépier et la voix du sergent Lewis, impassible, l'interpelle :

— *War Dogs Deux-Six, War Dogs Deux-Six, ici War Dogs Deux-Deux, me recevez-vous ? À vous ?*

— *War Dogs Deux-Deux, ici War Dogs Deux, je vous reçois, à vous.*

— *War Dogs Deux-Six, message en attente, séparatif. Avons trouvé un gymnase dans le bâtiment principal, séparatif. Des centaines, voire des milliers de malades sur des paillasses, séparatif. Certains en piteux état. Séparatif. Je vois beaucoup de poches d'IV. Des bassins non vidés. Des médicaments non distribués. Certains de ces gens ont apparemment été assassinés dans leur lit. Les survivants ont besoin d'aide. À vous.*

— Bien reçu. J'envoie Doc Waters dès qu'on a fini de nettoyer le bâtiment. Des signes des officiers ou de la première section ? À vous.

— *Négatif. Beaucoup de sang et de douilles. Des morts par balle... Pas d'autre trace des gars en bleu. À vous.*

— Pas de trace non plus du personnel soignant ? À vous.

— *Il y a plusieurs cadavres... certains pourraient être des infirmiers, à vous.*

Bowman essaie de reconstituer ce qui s'est passé. La première section n'avait posté qu'une seule escouade à l'entrée principale. Cette unité a été attaquée de front, mais aussi à revers par les chiens enragés venus de la rue et du gymnase. L'état-major du capitaine West et de la première section a été assailli de façon isolée, et probablement massacré. Le personnel soignant a été massacré ou infecté et intégré à la meute des chiens enragés.

— Alliés en approche ! signale une voix depuis la bifurcation du couloir.

— Montrez-vous, qui que vous soyez, demande Bailey. Les chiens enragés ne peuvent pas parler, vous savez.

Bowman voit le première classe Williams qui arrive en courant, muni du SRTBM. Sherman se précipite à sa rencontre et commence immédiatement à tripoter l'appareil.

— *Contact négatif, War Dogs Deux-Six. Me recevez-vous ?*

— Reçu fort et clair, à vous.

— *Rectification : nous venons de trouver deux fusiliers de la première section. Ils sont morts, à vous.*

Bowman se retourne et fixe les civils, dont certains lui renvoient un

regard nerveux. Il peut sentir leur méfiance, presque palpable.

Il faut bien que quelqu'un survive.

— Avez-vous découvert des provisions, de la nourriture, des couvertures ou des fournitures médicales ? À vous.

— Attendez... Bien reçu, à vous.

— Poursuivez votre mission, War Dogs Deux-Deux. Terminé.

Le lieutenant appelle Williams.

— Soldat, combien d'ennemis avez-vous vus ?

— Quatre, mon lieutenant. Tous ont été euh... neutralisés, mon lieutenant.

— Retournez auprès de votre unité, soldat.

— Oui, mon lieutenant.

Impossible qu'une poignée de chiens enragés ait mis en déroute et éparpillé de la sorte toute une section d'infanterie, pense Bowman. Il doit y en avoir d'autres, des centaines, peut-être. Où se trouve donc le gros de la troupe ?

— Alliés en approche ! crie quelqu'un depuis l'entrée.

— Approchez et identifiez-vous ! ordonne Martin, qui se crispe sur sa mitrailleuse.

Un soldat, l'uniforme et le kevlar éclaboussés de sang, passe la porte bloquée en position ouverte et se montre.

— Troisième section au rapport, souffle-t-il.

— Deuxième section ici présente, s'écrit Boomer. Hé, on dirait bien qu'on vous a coiffés au poteau, les gars !

— Yipee ! hurle Martin en brandissant le poing. Yahoo !

Les portes s'ouvrent en grand sur la file des soldats qui entrent en chancelant. Les gars de la deuxième section présents poussent des hurras d'une voix rauque. Même les civils sourient, espérant voir enfin la preuve que la loi et l'ordre ont été restaurés à New York. Mais leur bonne humeur s'évanouit bien vite.

Quelques soldats tombent à genoux en hoquetant, tandis que d'autres, les yeux perdus, avancent d'un pas vacillant, comme des zombies. Quelques-uns éclatent en sanglots sans même prendre la peine de les dissimuler. Plusieurs d'entre eux s'adossent au mur, allument des cigarettes et serrent les bras contre leur poitrine, prostrés.

— Mon Dieu, ils ne sont plus que quinze, vingt au mieux, murmure Boomer à Martin. Mais qu'est-ce qui est arrivé aux autres, bordel ?

Un officier s'avance devant ce qui reste de la troisième section, arborant un insigne de sous-lieutenant. Bowman reconnaît instantanément le lieutenant Stephen Knight, qui cligne des yeux sous les néons du hall d'entrée.

— Où est le capitaine West ?

Bowman se faufile parmi les civils jusqu'à ce qu'il soit assez près

pour échanger un salut.

— Ravi de te revoir, Steve. Vraiment.

— Dieu merci tu es là, Todd.

Knight écarquille soudain les yeux.

— Mais où est ta section ?

— Occupée à sécuriser le bâtiment. Et la tienne ?

— Il faut que je fasse mon rapport, répond Knight en secouant la tête. Peux-tu me mener au commandant ?

— Il n'est pas là, Steve.

Knight a une expression de surprise.

— Mais c'est son quartier général, dit-il d'une voix éteinte, abasourdi par cette nouvelle. Il nous a ordonné de venir ici.

— Nous sommes en train de faire le point sur la situation, mais l'état-major du capitaine semble avoir été mis en déroute.

Une nouvelle victime du warrior

Dans l'aile Est du collège, Eckhardt, Mooney, Wyatt et Finnegan prennent position pour envahir le labo de chimie tandis que le sergent McGraw assure la sécurité dans le hall avec les trois autres gars de la première escouade. Eckhardt prend le milieu, Mooney bifurque à droite et Wyatt à gauche, pendant que Finnegan les couvre depuis, la porte.

Mooney présume d'entrée de jeu que la pièce a servi de bivouac à des membres de la première section. Il voit des lits de camp, des sacs à dos, des effets personnels, des casques, de l'équipement et des caisses de munitions.

Les couchages sont défaits. Des RICR entamées jonchent plusieurs paillasses de chimie.

Des chiens enragés sont passés par ici : la puanteur aigre qui sature l'atmosphère lui irrite les narines.

Un combat a eu lieu dans cette salle. Des débris de verre craquent sous ses bottes, et il éparpille du bout du pied des lettres personnelles. Un léger voile de fumée flotte encore dans la pièce. Les couvertures d'un des lits, trempé de sang coagulé, laissent entrevoir des membres épars. Il en reste à peine assez pour qu'on puisse imaginer qu'ils appartaient à un être humain.

Par terre, non loin de là, gît une main d'enfant, coupée net.

— Oh mon Dieu, murmure Mooney en déglutissant péniblement.

Il enjambe un M4 brisé et quelques douilles.

De l'autre côté du lit, trois cadavres de civils sont entassés sur celui d'un soldat visiblement mort en grimaçant de douleur. Son cuir chevelu sanguinolent, hérissé d'une poignée de cheveux et arraché de son crâne, dépasse encore de la bouche d'un des infectés.

— Non, gémit Mooney avant de vomir dans l'évier d'une des

paillasses de chimie.

Ses camarades s'arrêtent et attendent qu'il ait terminé. Aucun d'entre eux ne le chambre, même pas Wyatt. Tout le monde a pété les plombs à un moment ou à un autre durant les dix dernières heures.

Mooney se rince la bouche et réfléchit un instant. Une escouade, voire deux, ont bivouaqué ici. Certains ont été pris au dépourvu pendant qu'ils mangeaient et ont été taillés en pièces. D'autres, surpris dans leur sommeil, ont fini massacrés dans leur lit. Mais la plupart semblent avoir disparu.

— C'est rien, annonce Mooney à ses camarades, gêné. Ça va.

— Bougez plus, ordonne Eckhardt.

Les gars se figent sur place.

— J'entends quelque chose, ajoute-t-il. Écoutez.

Une respiration sifflante au milieu des lits de camp et des paillasses du labo.

— Je crois qu'on n'est pas tout seul.

— C'est un de ces cinglés, fait Finnegan, écumant de rage. Je vais le descendre lentement.

— Pourquoi tu dis ça ? demande Mooney en crachant dans l'évier. Ce ne sont plus des gens. Ils ressemblent à des animaux. Ils ne savent même pas ce qu'ils font.

— La ferme, Mooney.

— Mooney, c'est l'ami des chienchiens, dit Wyatt, mais personne ne rit.

— Ça pourrait être un des nôtres étendu par terre et blessé, intervient Eckhardt. Ou un non-combattant. Réfléchis avant d'agir, Finnegan. Maintenant, va chercher le sergent.

Finnegan signale au sergent McGraw qu'ils ont peut-être établi un contact, et celui-ci entre dans le labo, son fusil à la main.

— Bon, allons-y, dit-il, fouillons cette pièce. On y va tout doucement, ouvrez l'œil.

Les gars continuent d'avancer entre les tables et les lits.

Le sifflement s'interrompt, puis reprend.

Mooney n'a plus le cœur à faire ce genre de chose. Si McGraw leur suggérait de se coller une balle dans la bouche pour échapper à toutes ces abominations, il y réfléchirait certainement. Il n'a pas dormi depuis plus de vingt-six heures. Pendant les dix dernières, il a failli mourir poursuivi par une horde de tueurs psychopathes, a traqué et abattu des chiens enragés durant le nettoyage de l'hôpital, exploré ce cirque des horreurs enfumé qu'est devenue la Première Avenue, marché un kilomètre et demi chargé comme un baudet, tiré sur des civils pour se frayer un chemin au milieu d'une émeute, et fouillé presque un étage entier de ce collège abandonné. Il est totalement exténué, et pour tout dire, il a le moral dans les chaussettes.

Et surtout, toutes ces tueries le rendent malade.

Les soldats ont tendance à se relâcher quand ils sont épuisés à ce point.

Une main se referme sur sa cheville. Il vacille en arrière et se dégage, manquant s'évanouir.

Un vieil homme en tenue d'infirmier, traînant derrière lui ses jambes noueuses, lève vers Mooney une tête au rictus dément aux lèvres dégoulinant de bave. Ses doigts se tendent et lui saisissent de nouveau la cheville. Il ouvre une bouche sanglante, extatique : « aaah ».

Mooney pousse un cri et enfonce sa baïonnette dans le front du vieillard, puis lâche son fusil, tombe sur le cul et se pisse dessus.

Les autres gars se rassemblent autour de lui.

— Sérieux, Mooney, tu déchires, dit Finnegan, enthousiaste. Bien joué, mec.

— Une nouvelle victime du warrior, surenchérit Wyatt.

McGraw aide Mooney à se relever.

— Ça va, soldat ?

— Je crois, sergent.

— Bon. Récupère ton arme.

Wyatt émet un rire hystérique. Mooney le foudroie du regard. Le bruit se fait de nouveau entendre. Les gars forment immédiatement un cercle tourné vers l'extérieur, établissant un périmètre défensif. Mooney retire la baïonnette du crâne du chien enragé qu'il vient de tuer, réprimant son envie de vomir et s'efforçant d'ignorer l'humidité embarrassante qu'il sent le long de sa jambe.

McGraw leur fait signe de le suivre de l'autre côté de la salle. Il s'arrête devant une deuxième porte débouchant sur un couloir, y colle son oreille et écoute.

Toujours ce sifflement.

Le bruit les tétanise.

Mooney a l'impression que des doigts lui agrippent la cheville.

Il baisse les yeux, son cœur s'emballe, mais il ne voit rien. Il secoue un peu la jambe pour se débarrasser de cette sensation persistante.

Le sergent serre le poing et l'agite plusieurs fois en direction de la porte. *Préparez-vous à l'action.* Mooney et les autres lèvent leurs armes, prêts à faire feu.

McGraw ouvre la porte.

Le couloir est plein à craquer de chiens enragés. Beaucoup portent des blouses d'hôpital en papier, mais d'autres sont nus et crasseux, des excréments dégoulinant le long de leurs jambes, traînant des pieds, bavant, le souffle heurté. Une bouffée d'air nauséabond assaille les soldats qui font la grimace, les larmes leur montant aux yeux. Le première classe Chen baisse sa carabine et se détourne en hoquetant.

Les chiens enragés commencent à gronder.

Avant qu'un des camps ne réagisse, Mooney s'avance et ferme la porte d'un coup de pied. Immédiatement, une dizaine de mains se mettent à la griffer et à la frapper, la faisant trembler sur ses gonds.

— J'ai même pas eu l'occasion de tirer ! se plaint Wyatt.

— Beau réflexe, dit McGraw. Le première classe Mooney vient de nous sauver la peau.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, sergent ?

— Je crois qu'on est tombé sur une armée d'infectés. Un vrai nid.

L'heure de la revanche

Les gars de la première escouade sortent de la salle par l'autre porte et retournent dans le couloir, McGraw désigne ses yeux de l'index et du majeur de sa main gauche. Il brandit son fusil au-dessus de sa tête et indique le coin. Puis montre sa main à plat, la paume vers eux.

Les gars tendent le bras, pouce levé. Ils comprennent que l'ennemi a été détecté, derrière l'angle, et qu'ils doivent rester où ils sont.

Le sergent s'approche discrètement du coin du couloir, jette un œil de l'autre côté, et ramène immédiatement la tête, tendant un doigt pour indiquer qu'il estime qu'au moins une centaine d'individus hostiles occupent la zone. En quelques gestes, finissant par les deux poings frappés l'un contre l'autre, il fait comprendre que l'ennemi se trouve à quinze mètres.

Il est temps de rapporter cette découverte au lieutenant.

McGraw fait signe à l'escouade de se tenir prête, en posture défensive, et retourne dans la salle de classe. Les chiens enragés sont toujours concentrés sur la porte qu'ils griffent en vain. Il fait un geste obscène dans leur direction et enclenche sa radio.

— War Dogs Deux-Six, War Dogs Deux-Six, ici War Dogs Deux-Un, me recevez-vous, à vous ?

— *War Dogs Deux-Un, ici War Dogs Deux, en attente, à vous.*

— War Dogs Deux, message à venir, séparatif. Avons identifié un vaste groupe de chiens enragés. Peut-être cent, à vous.

— *Compris, War Dogs Deux-un. Belle trouvaille. Disposez-vous de la force nécessaire pour engager le combat et détruire le groupe ennemi ? À vous.*

— Demande autre option, à vous, répond McGraw en grimaçant.

— *Négatif, à vous.*

— Je répète : demande autre option. À vous.

— *Pas moyen. Il faut qu'on sécurise ce bâtiment. C'est impératif ou nous devons évacuer et trouver une nouvelle base. Et nous devons la nettoyer elle aussi. Ce sont les faits, on n'y coupera pas. Question de vie ou de mort. Vous comprenez ?*

— Affirmatif, mon lieutenant.

— *Alors, menez à bien cette mission. Terminé.*

Le sergent retourne dans le couloir où les gars l'attendent, impatients. En donnant un coup de poing dans sa paume, il leur indique de se préparer à l'action.

Il fait savoir aux deux tireurs munis d'AAP de la première escouade qu'ils devront avancer, occuper l'intersection en T et établir une ligne de tir. Les deux grenadiers, le caporal Eckhardt et le première classe Rollins, tireront des grenades sur le groupe ennemi avec leurs M203, semant la panique et gagnant du temps pour que les artilleurs puissent se mettre en place. Les autres les couvriront et assureront la sécurité sur leurs flancs.

Les gars font signe au sergent qu'ils sont prêts, les yeux brillants d'excitation.

Ils veulent se battre. Ils veulent de l'action. L'heure de la revanche a sonné.

McGraw lève le bras et le rabat vers l'avant, ordonnant à la première escouade de s'aligner derrière lui en colonne, les AAP au milieu. Levant les bras, il rapproche ses paumes ouvertes jusqu'à ce que l'intervalle qui sépare ses hommes lui convienne. La file est désormais aussi longue que la largeur du passage. Le sergent agite les poings de haut en bas pour annoncer qu'ils se déplaceront à petites foulées.

Il termine sur un grand geste signifiant « suivez-moi ».

Ses tireurs traversent le couloir au trot, attirant l'attention des chiens enragés qui se mettent à gronder. Une douzaine d'entre eux se ruent immédiatement vers les soldats.

— Faites-leur leur fête ! rugit McGraw en déchargeant son fusil à pompe sur les infectés les plus proches et en les abattant d'un seul tir projetant plus de vingt-cinq billes de chevrotine à haute vitesse.

Sur sa gauche, les gars se jettent à terre tandis qu'Eckhardt et Rollins entament les hostilités avec leurs M203, balançant des grenades à explosif brisant de quarante millimètres par-dessus la tête des chiens enragés, éparpillant les groupes les plus denses sur presque la moitié du couloir.

C'est alors que les AAP ouvrent le feu et que les balles traçantes fusent comme autant de braises rouges, culbutant les chiens enragés comme des quilles de bowling. Ils se trouvent assez loin de leurs cibles pour que la zone battue, la superficie couverte par le cône de feu au sol, s'étende sur toute la largeur du couloir avec le minimum de déplacement de tir. Autant dire que c'est du tout cuit. Les armes vomissent des centaines de douilles qui roulent en tintant sur le parquet. Il s'ensuit un carnage si épouvantable, si total et chaotique, que nombre de chiens enragés se rentrent dedans et percutent les murs. Mais ils ne s'arrêtent pas pour autant. Ils ne semblent pas éprouver de peur, mus uniquement par une rage meurtrière sans limite, désormais dirigée tout entière contre les huit soldats de la

première escouade.

McGraw s'accroupit derrière une des AAP.

— Tu vises trop haut, conseille-t-il au tireur en observant les trajectoires des balles traçantes. Effectue un tir rasant, Ratliff.

D'autres infectés surgissent d'un corridor latéral et McGraw comprend qu'il s'est trompé. Les chiens enragés ne sont pas deux cents. Il y en a bien deux fois plus.

Une grenade, armée un peu trop tôt, explose près du plafond, suscitant une averse de plaques d'isolation acoustique, de néons, de canalisations métalliques et d'eau sur la horde furieuse. Un bras sectionné tournoie par-dessus la tête de Mooney, qui sursaute.

— T'as vu ça ? s'écrie Wyatt.

— Plus d'EB, on passe à la chevrotine ! hurle Rollins en toussant à cause de la poussière et de la fumée.

— Bon, Mooney, Wyatt, Finnegan, Chen, il est temps pour vous d'entrer en jeu.

— Pas trop tôt, glapit Wyatt en commençant à tirer avec sa carabine, lâchant une série de déflagrations métalliques. Prenez ça !

— Rollins, tu as des grenades au phosphore blanc ?

— Trois, sergent.

— Garde-les sous le coude au cas où on en aurait un besoin urgent et qu'il faudrait balancer de la fumée pour désorienter l'ennemi.

— Pas de problème, sergent.

— Prenez votre temps. Choisissez bien vos cibles. Économisez les munitions. Que chaque tir compte.

Mooney aligne le canon de son arme avec le viseur, cible le milieu du torse d'une femme et lâche une rafale semi-automatique avec un bruit sec.

Le recul de là carabine lui fait vibrer l'épaule, la douille s'envole par la fenêtre d'éjection, et sa cible s'effondre. Lors des entraînements au combat rapproché, on lui a appris à tirer deux balles dans la poitrine et une dans la tête pour neutraliser définitivement l'ennemi. Dans cette situation, il n'a toutefois pas besoin d'empêcher l'adversaire de riposter : sa tâche se limite à stopper sa progression. Pas la peine de jouer les tireurs d'élite : il lui suffit de balancer assez de plomb à chaque cible pour l'envoyer au sol en dépensant le moins d'énergie physique possible.

En fait, exterminer tous ces gens s'avère horriblement facile. Ils sont faits de chair et d'os.

— Rechargement ! crie Eckhardt.

Mooney vise et tire à nouveau, et un homme en tenue de combat semblable à la sienne s'affale sur le monticule de cadavres et de membres arrachés qui ne cesse de grossir.

Et il recommence, encore et encore.

Les projectiles de 5,56 millimètres sont des balles à haute vitesse qui perforent le corps de la cible, et tournoient sur leur trajectoire, déchirant les organes et les tissus qu'elles traversent.

— Rechargement !

Au bout d'un moment, Mooney se fie à sa formation de soldat pour prendre le contrôle de ses muscles, laissant à son cerveau engourdi le temps de se reposer et de se détacher de cet atroce spectacle.

— Vous en avez assez ? braille Wyatt.

Un groupe d'enfants se rue vers les militaires, les mains tendues, en poussant des grognements.

— Oh mon Dieu, gémit Carrillo, presque aveuglé par les larmes, avant de les déchiquter en quelques salves de son AAP.

— Rechargement ! crie Mooney.

Les chiens enragés n'ont même pas le temps de s'approcher.

Le sergent McGraw agite sa main devant son visage et hurle :

— Cessez le feu ! Cessez le feu !

Mooney s'adosse contre la rangée de placards qui bordent le mur et respire par saccades. Une odeur oppressante de poudre se mêle aux infects remugles de lait tourné des chiens enragés et aux relents métalliques du sang frais.

Un voile de fumée flotte dans l'air.

— Ça commençait à sentir les emmerdes, déclare Ratliff en vérifiant la boîte de munitions de son AAR II ne me restait qu'une dizaine de balles dans la bande.

Carrillo contemple le charnier tandis que des volutes grises s'élèvent de son arme, qui finissait par surchauffer.

— Un de ces gosses ressemblait à un des gamins de ma sœur Jenny, lâche-t-il doucement, d'une voix qui s'éraille. Mais ils sont censés se trouver en Floride. Vous croyez quand même pas que...

— Nan, fait Ratliff.

Il cherche le sergent du regard, et remarque que ce dernier leur tourne le dos, retirant son masque pour allumer une cigarette.

— Pas possible, ajoute-t-il.

— Mais on aurait vraiment dit que c'était lui, insiste Carrillo. Il s'appelle Robbie.

— La boucherie ! J'y crois pas, s'écrie Wyatt. Dix fois pire qu'à l'hosto. C'est un truc de ouf, comme un jeu vidéo.

Non loin de là, Chen, qui vomit discrètement contre le mur, gémit et marmonne.

— C'est pas un jeu, espèce de taré, s'insurge Eckhardt, le visage écarlate de honte. On n'est pas censé aimer ça.

— On leur a rendu la monnaie de leur pièce, c'est tout, intervient Finnegan d'un ton sinistre, en éparpillant du bout du pied le tapis de douilles. Dieu sait faire la différence entre un meurtre légitime et le

genre d'assassinat qui t'envoie en enfer.

En Irak, ils ont tiré sur des voitures, certaines embarquant des familles entières, qui refusaient de s'arrêter à un poste de contrôle comme on le leur ordonnait. Des hommes, des femmes et des enfants. Inévitable accident de guerre que nombre des gars regrettaient amèrement et qui les hanterait jusqu'à la fin de leurs jours. Mais cette fois, ils venaient de tuer de façon délibérée des Américains, et de commettre une tuerie à une échelle inimaginable.

Et voilà que le sergent les assurait qu'ils avaient fait du beau travail. Qu'ils avaient sécurisé la zone et qu'ils ne tarderaient pas à avoir l'occasion de se reposer. C'était comme recevoir une médaille pour My Lai. Une revanche au goût de cendres. Ils n'avaient qu'une hâte : descendre un bon million de ces choses, après avoir vu ce qui était arrivé aux gars de la première section... et maintenant, ils sont rongés par les remords.

— Il en venait sans cesse, dit Ratliff en secouant la tête d'un air presque admiratif. Ça n'arrêtait pas.

— Ils ne sont plus humains, déclare Mooney, dont les tympans résonnent encore, et dont la migraine reprend de plus belle.

— Je commence à être d'accord avec toi là-dessus, intervient Eckhardt. Cette façon qu'ils avaient de nous regarder. De bouger aussi. Pas humains, c'est sûr, conclut-il avec un frisson. C'est comme s'ils étaient possédés par des démons.

— En fait, ils sont possédés par un virus, explique Mooney. Mais vous n'êtes pas loin du compte, caporal.

— Vous avez vu ceux qui portaient des tenues de combat ? demande Ratliff. C'étaient des militaires. Vous croyez qu'on va choper cette saloperie et finir comme eux ?

McGraw fait le tour du charnier, s'avancant prudemment sur un tapis de chair, de sang et d'excréments. Une vieille femme ensanglantée, couverte de plaies, rampe vers lui à quatre pattes en crachant comme un chat.

— Vraiment navré, madame, dit-il en lui tirant une balle dans la tête avec son Beretta.

— Sergent ? fait Finnegan, interloqué.

— S'ils bougent encore, s'ils peuvent mordre, ils sont hostiles. Et il faut qu'on traverse ce couloir pour fouiller le reste du bâtiment.

Mooney ferme les yeux ; il voudrait tellement être ailleurs, n'importe où. Immédiatement, il sombre dans l'inconscience.

Un visage ensanglanté surgit, cherchant à lui happer la gorge...

Dans un sursaut, Mooney se réveille, le corps tout entier stimulé par l'adrénaline, en aspirant une grande bouffée d'air.

— Vraiment navré, monsieur, fait McGraw, et un autre coup de feu résonne.

Au bout du couloir, une porte s'ouvre et quelqu'un s'écrie :

— Armée des États-Unis ! Ne tirez pas !

— Pareil ici, répond McGraw. Salut les gars !

— C'est la deuxième section ? s'enquiert le soldat en sortant de sa cachette, toussant à cause de la fumée et de la puanteur. Yahoo ; les gars ! On est de la première !

— On vous a cherchés partout, les mecs, dit McGraw en souriant.

— Avec ce tintamarre de tous les diables, on est resté planqué. Oh bon Dieu de merde, mais c'est quoi, ça ?

Le soldat découvre les murs éclaboussés de sang et les monticules de morceaux de cadavres et de corps, dont certains remuent encore tel un tapis sanglant de vers géants.

Ses yeux se révulsent et il s'évanouit. D'autres apparaissent et contemplent le massacre, incrédules et choqués. Certains retournent d'où ils viennent pour vomir en privé.

Le première classe Chen s'immobilise derrière le sergent McGraw et déglutit tant bien que mal. Il ne peut se détourner des visages. Les bras et les jambes, les tripes et les organes, les flaques et les traînées de sang, passe encore. Mais ces visages... et ces yeux qui le fixent.

— Au bout du compte, on n'est rien que des tas de viande, dit-il.

— Possible, conclut McGraw.

Les mains aussi glacent le sang de Chen. Toutes ces mains ouvertes et froides qui ne sentent plus rien.

— Désolé, sergent.

McGraw se retourne, haussant les sourcils.

— Désolé pourquoi, soldat ?

Et ces pieds. Ces centaines de pieds qui ne marcheront plus jamais.

— Parce que je ne peux pas vous suivre.

Le tremblement dans sa voix fige tous ses camarades, qui se tournent vers lui.

Avec un rire nerveux, Chen enfonce l'extrémité du canon de sa carabine dans sa bouche.

Et presse aussitôt la détente.

VII

Pouvez-vous m'aider ?

Roulée en une boule tremblante sous un des bureaux du Centre de Contrôle de la Sécurité, Petrova rêve que le docteur Baird vient d'entrer en hurlant, défonçant la porte du labo.

Elle fait ce cauchemar en boucle depuis qu'elle s'est endormie.

C'est toujours le même rêve.

Elle fuit, et au début, elle parvient à courir plus vite que dans n'importe lequel de ses songes, plus vite encore que dans la réalité, mais le couloir éclairé par les néons s'étend à l'infini, et la luminosité décroît rapidement à mesure qu'une présence menaçante engloutit la lumière. Soudain, ses forces lui font défaut et elle a beau s'encourager tant qu'elle peut dans son sommeil, c'est à peine si elle arrive à bouger.

Pourtant, cette fois, le rêve est différent.

La sonnerie stridente d'un téléphone retentit, et elle se retourne pour apercevoir le docteur Baird au bout du corridor. Il arbore un rictus de triomphe, brandissant un lambeau de chair velue au-dessus de sa tête comme un trophée primitif. Un liquide noir se met à couler de ses yeux, de ses lèvres.

« Ce n'est que de la viande », susurre-t-il.

Son visage part en morceaux. Son crâne et ses bras se dissolvent en accéléré, et son corps tout entier se mue en un fluide organique noir.

Le liquide éclabousse le sol où des rigoles sombres se mettent à ramper tel un million de serpents huileux, avançant à tâtons, mus par quelque réflexe antédiluvien.

Cette substance, c'est le virus pur en quête d'un nouvel hôte.

Elle voudrait crier, mais peut à peine respirer.

Les serpents ondulent et murmurent d'un million de voix : « nous sommes la vie ».

Le téléphone sonne à nouveau.

Elle se retourne et tente de s'enfuir...

Devant elle, le mur explose et Baird en surgit dans une pluie de parpaings pulvérisés, beuglant de rage et de douleur.

Le téléphone sonne.

J'ai si froid, s'il vous plaît, ne me forcez pas à me lever...

Le rugissement de Baird ébranle le bâtiment tout entier. Les néons clignotent et tombent du plafond, mais sa silhouette se dissipe déjà.

Petrova ouvre brusquement les yeux, le cœur au bord des lèvres,

tous ses muscles crispés, le souffle court. Elle s'extirpe avec précaution de sous le bureau et passe brièvement en revue le poste de l'opérateur. Un téléphone pourvu d'une diode rouge y clignote.

Il sonne...

Elle décroche avec circonspection, encore secouée par le cauchemar et doutant de tout.

— Ici le docteur Valeriya Petrova, se présente-t-elle d'une voix pâteuse en se massant le cou pour évacuer la douleur lancinante. Qui est à l'appareil ?

— Docteur Petrova ? lui répond faiblement son interlocuteur.

— Oui, c'est moi. Qui est à l'appareil ?

— Pouvez-vous m'aider ?

Fichez le camp de mon labo

Lucas avait été rattrapé le premier.

Il avait parcouru plusieurs mètres en courant avant de sembler essoufflé et de s'asseoir, tout simplement, pour se rouler en boule. Il n'avait quasiment pas lutté quand Baird était tombé à genoux et lui avait planté les dents dans le bras.

Une fois passé le coin du couloir, Saunders avait ralenti.

— Dépêchons-nous, docteur, lui avait dit Petrova.

Le scientifique avait froncé les sourcils, comme s'il s'efforçait de résoudre une question de mathématiques complexe.

— Non, avait-il répondu lentement. Nous devons secourir le docteur Lucas.

— Il a sûrement été mordu. Ce qui signifie qu'il est déjà mort.

— Vous savez, je ne connais même pas son prénom, avait dit Saunders en riant.

— Vous êtes affreusement laid et je vous déteste, avait-elle lâché d'un ton féroce, dans un brusque accès de stress, étonnée d'avoir ainsi craché son venin, en particulier parce que c'était la pure vérité. Venez, avait-elle ajouté. Allez. S'il vous plaît, William.

— Vous voyez ce que je veux dire ? avait-il rétorqué dans un filet de voix. C'est « Bill ». Plus personne ne m'appelle William depuis que j'ai dix ans.

Tournant les talons, il avait disparu au coin pour aller aider Lucas, qui émettait une sorte de miaulement aigu, comme un chat qu'on écrase lentement.

— S'il vous plaît, William, avait-elle murmuré.

Elle avait entendu ses cris, bien vite transformés en hurlement à glacer le sang.

— Oh...

Elle avait recommencé à courir.

Pendant qu'elle s'enfuyait, elle avait tenté de se rappeler combien de

scientifiques se trouvaient prisonniers de l'institut avec elle. Hardy, Lucas, Saunders, Sims, Fuentes... Dix. Il y avait dix personnes à cet étage, et cinq étaient déjà infectées ou mortes.

Il fallait qu'elle prévienne les autres, rapidement, avant que Baird ne parte en chasse.

Et ensuite ?

Trouver un refuge où ils pourraient se cacher et décider quoi faire.

Elle était entrée dans le labo est, les jambes en coton, pour y découvrir le docteur Sims et Sandy Cohen, une assistante, tous deux vêtus de leur blouse et équipés de masques, de lunettes et de gants, Sims était occupé à injecter un fluide réactif dans une rangée de tubes de réaction en chaîne par polymérase. Cohen prenait des photos digitales du Lyssa avec l'appareil intégré à l'un des microscopes à fluorescence.

Les yeux de Petrova s'étaient immédiatement posés sur plusieurs boîtes de Pétri placées sur le bureau près de Sims. Chacune contenait des échantillons purs du Lyssa cultivés dans des cellules issues d'un rein de chien.

Au début, elle s'était montrée incapable de parler, l'esprit engourdi par la violence et l'adrénaline, et plus ou moins interloquée en voyant ses collègues se livrer à des tâches habituelles comme si de rien n'était.

— Écoutez-moi, les avait-elle interpellés d'une voix tremblante, avant de s'interrompre, hors d'haleine.

Le docteur Fred Sims, doyen du personnel avec ses soixante-huit ans, s'était retourné pour jeter un regard noir à l'importune. Il avait rapidement passé en revue le visage luisant de sueur de Petrova, ses cheveux défaits, sa blouse maculée de sang et le putter étincelant qu'elle tenait encore fermement.

— Docteur Petrova, avait-il dit en la toisant par-dessus ses lunettes, vous ne semblez pas au mieux de votre forme. Ne pensez-vous pas qu'il est un peu tôt pour... faire ce que vous faites, quoi que ce puisse être ?

— Nous courons un grave danger.

— Maintenant, si vous voulez bien, fichez le camp de mon labo.

— Oh, s'était-elle exclamée, furieuse, en tapant du pied.

— J'ai dit dehors.

— Docteur Sims !

— Vous. Contaminez. Mon. Travail.

— Frederick, écoutez-moi !

Sims avait haussé les sourcils, stupéfait.

— Frederick, hein ? Bon. Fort bien, dites-moi donc ce qui vous tarabuste, mon enfant. Dieu tout puissant, mais que vous est-il arrivé, mon brave ? avait-il ajouté en regardant par-dessus l'épaule de

Petrova.

Cette dernière s'était retournée pourvoir Baird entrer en claudiquant dans le labo, la tête agitée de violents spasmes, claquant des lèvres et inondant son menton et sa chemise de sang et de salive mousseuse.

Cohen s'était levée et avait reculé de quelques pas. Elle semblait si vulnérable aux yeux de Petrova, avec sa blouse, son masque et ses gants, si gauche et lente...

— Je ne comprends pas, avait dit Sims, écarquillant des yeux paniqués. C'est très curieux. Mais que se passe-t-il donc ?

Les yeux injectés de sang de Baird s'étaient fixés sur le club de golf que tenait Petrova. Il s'était arrêté net, l'air mauvais, poussant un grondement venu du fond de la gorge, la bave dégoulinant de sa bouche tordue.

Cohen avait heurté une chaise et l'avait renversée.

Comme s'il n'avait attendu que ce signal, Baird avait bondi avec un grognement de bête.

Cohen s'était échappée par la deuxième porte du labo, suivie de Petrova. Derrière elles, Sims avait émis un unique cri étranglé.

Le couloir était vide au moment où Petrova l'avait atteint Cohen avait disparu. Elle s'était précipitée aussi vite que possible sur ses talons, avait passé le coin, et percuté Stringer Jackson de plein fouet. Elle avait ressenti une douleur cuisante au nez et ses yeux s'étaient emplis de larmes sous le choc. Elle avait complètement oublié la présence du vigile dans le centre de contrôle de la sécurité, veillant sur eux grâce à ses écrans.

Elle s'était retournée en tendant la main, bafouillant, incapable de s'exprimer.

— Je sais, avait dit Jackson. Je m'en occupe. Savez-vous comment regagner le centre de contrôle de la sécurité ?

Petrova avait acquiescé.

— Allez-y, alors. La porte n'est pas fermée à clef. Entrez et verrouillez-la. Je ne tarderai pas à revenir.

Elle s'était brièvement demandé comment Stringer Jackson, ce gros flic à la retraite, grisonnant et âgé, envisageait de maîtriser Baird au corps à corps, mais elle s'en fichait. Elle avait déjà donné. C'était aux professionnels de gérer la situation à présent.

Elle n'avait pas vu ce qui s'était passé ensuite.

Quelques instants après, elle pénétrait dans le centre de contrôle de la sécurité et se terrait sous le bureau de l'opérateur, tremblant de peur. Le ronronnement et la chaleur des ordinateurs l'avaient presque immédiatement bercée et endormie.

**Dieu merci, il ne s'est pas transformé
en chien enragé**

On aurait dit un couinement de souris plutôt qu'une voix.

Petrova serre le combiné de sa main moite.

— Qui est à l'appareil, s'il vous plaît ?

— Il n'y a personne... Il faut que quelqu'un vienne me chercher.

Curieusement, elle pense à son petit garçon, Alexander, parlant dans un téléphone, isolé dans une pièce nue et sombre, à Londres.

— S'il vous plaît, dites-moi qui est à l'appareil, demande-t-elle, prise de panique.

— Sandy. Sandy Cohen ?

— Je sais qui vous êtes, Sandy.

Petrova ne la connaît pas vraiment. Il s'agit d'une assistante, comme Marsha Fuentes, et elle travaille à l'institut depuis six mois environ. Ce qui la caractérise, dans le souvenir de Petrova, ce sont ses lunettes à grosse monture noire.

— On vient de se voir au labo.

— Bien sûr. Où êtes-vous ? demande Petrova.

— Je ne peux pas parler trop fort ou il viendra me chercher. Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Il y a des chiens enragés dans le bâtiment et ils sont en train de transformer les autres membres du personnel en les mordant.

Je ne vous suis pas...

Où êtes-vous, Sandy ?

— Dans le bureau du docteur Saunders. C'est son téléphone.

— Bien. Attendez une minute.

— C'est le centre de sécurité ? Je voulais avoir Stringer.

— S'il vous plaît, taisez-vous un instant, Sandy.

Petrova examine les images affichées par les projecteurs sur les écrans du mur. L'une d'entre elles montre un couloir vide au sol barré d'une longue traînée sombre, et une autre, le labo est vide. Elle regarde les moniteurs des ordinateurs, où s'aligne une série d'icônes qui permettent de contrôler les fonctions de sécurité du centre. L'interface s'avère parfaitement intuitive et en quelques instants, elle parvient à accéder aux vues de toutes les caméras de l'institut. Elle ne s'était jamais rendu compte que l'endroit était surveillé à ce point, y compris dans les lieux publics.

Les choses ont beaucoup changé depuis qu'elle s'est endormie, terrée sous le bureau de l'opérateur.

Baird gît à plat ventre au bout d'un couloir, agité de spasmes. Derrière lui s'étend une longue trace rouge. Ses blessures sont probablement en train de le tuer à petit feu. Qui sait quels dégâts elle a pu lui infliger en le rouant de coups de putter, ou ce qu'il a pu subir en défonçant la porte, ou encore de la part de Jackson après ça.

Sur l'autre écran, qui affiche le couloir du laboratoire ouest, Lucas et Fuentes chassent ensemble, s'arrêtant devant les bureaux pour humer

l'air.

Petrova les observe avec intérêt.

Ils ne s'en prennent qu'à nous, jamais aux autres infectés, se dit-elle. Cela expliquerait-il leur odeur ? Un indice olfactif désignant les individus malades, et par conséquent « sans danger » ? Sinon, comment feraient-ils pour se reconnaître ?

Ils passent devant le corps de Saunders, étendu par terre. Celui-ci tressaille, puis se redresse laborieusement. L'une de ses oreilles a été arrachée d'un coup de dents, mais il n'en a cure, apparemment.

Petrova appuie sur une touche et une autre image apparaît sur l'écran.

Elle montre le rez-de-chaussée et son majestueux grand hall peuplé d'une véritable foule, dont certains membres font des signes à la caméra de sécurité. Une séduisante blonde, que Petrova reconnaît pour l'avoir vue dans une série télévisée qu'elle avait l'habitude de regarder, brandit un écriteau proclamant en lettres majuscules : « Vite ! Ou nous tuons l'autre ».

Bien que fascinée par cette scène, elle a d'autres priorités pour le moment. Elle se force à poursuivre son exploration à distance du complexe.

Des couloirs déserts.

Un hall d'ascenseur désert.

Un auditorium désert.

Une salle des archives déserte.

Un corridor où un corps brisé bloque en position ouverte la porte menant aux toilettes pour hommes de l'aile est. Petrova reconnaît immédiatement le docteur Sims.

Sa première pensée : il est mort.

Elle n'a pas le temps de réprimer la seconde, qui l'emplit de honte : Dieu merci. *Dieu merci, il ne s'est pas transformé en chien enragé.*

Sur l'image qu'affiche l'autre écran, Joe Hardy baigne dans son sang, couché sur le dos dans le laboratoire ouest. Dans le masque d'effroi qu'est devenu son visage, ses yeux sont grands ouverts. Miraculeusement, il a survécu assez longtemps pour ramasser son téléphone, qu'il tient toujours. Elle se demande s'il a répondu à l'appel.

Subitement, elle ne supporte plus de le regarder, et passe vivement à l'image d'une autre allée. Une paire de jambes vêtues d'un pantalon masculin dépasse de l'un des bureaux. Quelqu'un d'autre a été blessé.

— Allô ? C'est Sandy. Vous êtes toujours là, docteur Petrova ?

— Juste une minute, Sandy.

— Je viens de repenser au docteur Sims. Il est mort, n'est-ce pas ?

— Attendez, s'il vous plaît.

— Nous l'avons laissé là-bas et il est mort, hein ?

— Sandy. S'il vous plaît. Je cherche un moyen de vous tirer de là sans danger.

Petrova fait défiler les autres vues à toute allure : que des lieux déserts. Elle se livre à un rapide calcul : il reste désormais cinq personnes non infectées, y compris Sandy Cohen et elle-même, réfugiées dans diverses cachettes, les bureaux sans doute.

En arrière, lui ordonne une voix dans sa tête.

Elle parcourt de nouveau les caméras en sens inverse, cherchant au hasard jusqu'à ce que la frustration la gagne. Si son subconscient tentait de lui dire quelque chose, elle a perdu le fil désormais.

— Mais qu'est-ce que je cherche ? s'interroge-t-elle à voix haute, irritée.

— Docteur Petrova ? Il y a quelqu'un avec vous ?

— Non, Sandy. Je suis toute seule.

— Stringer n'est pas là ?

— Je me parle toute...

La voix intérieure s'écrie soudain : Stringer !

Ignorant la question de Cohen, elle clique sur l'image montrant Sims étendu à l'entrée des toilettes des hommes.

— Oh, souffle-t-elle.

Derrière le corps, dans le miroir fixé au mur des sanitaires, elle distingue Jackson regardant son reflet. La résolution pâtit de la distance qui le sépare de la caméra, mais il se trouve suffisamment près cependant pour qu'elle voie ce qu'il est en train de faire.

Il appuie très délicatement sur son œil droit. Ou plutôt le gauche, puisqu'elle n'aperçoit que son reflet. Oui, il se tâte l'œil.

Ou ce qu'il en reste.

Jackson, le gros flic à la retraite, grisonnant et âgé, a eu raison de Baird. Mais son adversaire l'a mordu au visage et lui a saccagé l'œil gauche.

Jackson est traumatisé, de toute évidence. Et très certainement contaminé.

Il ne s'est pas encore transformé, mais c'est une question de temps désormais.

Faites-moi confiance

Il y a désormais quatre infectés dans leur section du bâtiment, et deux, voire trois survivants sains prisonniers avec elles.

— Sandy, écoutez-moi, dit Petrova. J'observe en ce moment les vidéos filmées par les caméras de sécurité et elles me montrent le couloir du bureau du docteur Saunders.

— Est-ce que vous voyez si le docteur Baird est toujours dans les environs ?

— Ce n'est plus le docteur Baird, Sandy. Quoi qu'il en soit, il est

mort.

— Oh mon Dieu.

Petrova serre le combiné, la main et l'oreille moites de sueur.

— Les docteurs Lucas et Saunders ont été contaminés et sont devenus des chiens enragés eux-mêmes, dit-elle. Et Marsha Fuentes aussi.

— Il y en a trois, maintenant ?

— Je le crains. Quatre, à vrai dire. Stringer Jackson a été mordu. Il ne s'est pas encore transformé, mais je crois que ça ne saurait tarder. C'est pourquoi il est primordial que vous tentiez de me rejoindre dès maintenant, en lieu sûr.

— Ce n'est pas censé se passer comme ça. On ne peut pas devenir un chien enragé simplement à cause d'une morsure. Il faut que le virus pénètre dans le cerveau, et aucune maladie n'a une période d'incubation si courte...

Petrova pousse un gros soupir.

— Je ne vais pas entrer dans les détails, mais ce que je suis en train de vous dire est vrai.

— Bon, eh bien je ne peux pas rester cachée ici avec ces choses qui rôdent, docteur Petrova, murmure Cohen d'une voix frisant l'hystérie. Il faut que vous m'aidiez. Il faut que vous les fassiez partir.

— Je n'ai aucun moyen de faire ça, Sandy.

— Faites-les partir. S'il vous plaît. Je vous en prie.

— Écoutez-moi. Je ne peux pas les chasser, mais je vois où ils se trouvent sur les caméras de sécurité. Cela signifie que je peux vous indiquer à quel moment venir me rejoindre sans courir trop de danger.

— Vous voulez que je parte d'ici et que je sorte ? Vous êtes complètement cinglée ou quoi ?

— Pour l'instant, le docteur Lucas et Marsha Fuentes sont dans l'auditorium et se dirigent vers le hall des ascenseurs, annonce Petrova en scrutant rapidement les images qui se succèdent sur les écrans.

Elle déglutit, stupéfaite de la vitesse de déplacement des chiens enragés.

— Et le docteur Saunders, hum... il est dans le bureau du docteur Hardy.

— Saunders est trop près ! chuchote Cohen, désespérée.

— Si vous partez maintenant, vous pouvez y arriver.

— Et s'il y a un autre de ces chiens enragés dans l'un des bureaux ? Petrova doit bien admettre qu'il s'agit d'une possibilité, mais il n'existe aucun autre moyen pour Cohen de se réfugier dans le centre de contrôle de la sécurité sans abandonner son abri précaire. La situation peut évoluer d'une minute à l'autre. Il faut qu'elle saisisse sa chance si elle ne veut pas être forcée de rester où elle est, sans nourriture, ni eau, ni secours.

— Je suis absolument certaine qu'il n'y a pas d'autres chiens enragés, ment Petrova. Faites-moi confiance. Savez-vous comment vous rendre au centre de contrôle ?

— Mais une fois que j'aurai raccroché, je ne saurai pas où ils sont.

— C'est le moment idéal pour sortir du bureau du docteur Sims et venir ici.

Elle entend Cohen respirer à fond à l'autre bout du fil pour rassembler son courage.

— Non, chuchote l'assistante d'une voix sifflante. Je ne peux pas. Petrova réfléchit un instant avant de demander :

— Vous avez un téléphone portable ? Si c'est le cas, nous pourrions rester en contact et je vous guiderai en lieu sûr.

— Oui, j'en ai un. Mais toutes les lignes sont occupées, non ?

— On arrive parfois à passer au travers. Essayez. S'il vous plaît. Elle lit à Cohen le numéro de la ligne directe du centre de contrôle de la sécurité.

— Appelez-moi tout de suite. Persévérez s'il le faut. Si ça ne marche pas, rappelez-moi par la ligne interne. Jusqu'ici, elle semble fiable d'après ce que nous avons pu constater.

Avant que Cohen ne réponde, elle raccroche.

Le silence qui s'ensuit est saisissant.

Prise de panique, elle fait défiler les images jusqu'à ce quelle voie Baird étendu par terre. Il ne tressaute plus. Il est mort. Vraiment cette fois. Dieu merci.

Aaa-aah-aaaahhhh.

Elle doit se mordre la lèvre pour empêcher ces gémissements de tourner à l'hystérie incontrôlable. Les bras serrés sur sa poitrine, elle se balance d'avant en arrière.

Le téléphone sonne, et une décharge d'adrénaline lui parcourt tout le corps. Elle saisit le combiné, inondé de la lueur artificielle des écrans.

— Oui ?

— Ça marche ! Je n'arrive pas à y croire.

— Parlez moins fort, chuchote Petrova.

— Je vous appelle de mon portable.

— Très bien. Je vais vous guider, Sandy.

Petrova scrute les images jusqu'à ce qu'elle ait confirmation de la position des chiens enragés et de Jackson, toujours face au miroir, fixant son reflet d'un air abruti et tâtonnant son œil en charpie.

— C'est le bon moment, déclare-t-elle. Vous pouvez y aller, mais vite.

— D'accord, je sors, répond Cohen.

Sandy Cohen apparaît sur l'écran de gauche, dansant d'un pied sur l'autre pour chasser les fourmis dans ses jambes. Elle porte encore la

blouse blanche qu'elle avait au labo, et dont les pans flottent autour de ses hanches.

— Vous me voyez ? demande-t-elle.

— Allez-y maintenant. Avancez. Avancez. Avancez. Stop. Stop ! Dans le bureau à votre droite. Vite !

Cohen disparaît de l'écran. Quelques secondes plus tard, Saunders surgit, les poings serrés sur sa poitrine et la tête agitée de mouvements spasmodiques, à la façon d'un oiseau. Il s'arrête devant la pièce où est entrée Cohen, et semble humer l'air.

— Ne faites pas le moindre geste, Sandy, chuchote Petrova dans son combiné.

Saunders fait demi-tour, traverse le couloir en courant, et pénètre dans le labo est.

— Maintenant. Allez-y !

L'assistante se précipite hors du bureau sur la pointe des pieds et regarde des deux côtés, plaquant le téléphone contre son oreille.

— Prenez à droite au bout, lui indique Petrova.

Cohen tourne le coin et se fige sur place, les mains collées contre sa bouche.

Petrova se maudit. Les atrocités qu'elle a déjà commencé à digérer sont inédites pour Cohen. Elle aurait dû avertir la femme de ce qu'elle risquait de voir.

— C'est le docteur Baird, lui explique-t-elle. Il est mort. Il ne représente aucune menace pour vous.

— Oh mon Dieu !

— Silence ! Le docteur Lucas et Fuentes se dirigent vers vous. Vous pouvez y arriver, mais il faut partir maintenant.

Elle voit Cohen acquiescer vigoureusement, sautiller autour du cadavre de Baird, et prendre rapidement le chemin du centre de contrôle en regardant tous les deux ou trois pas par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne la suit.

— Vous vous en sortez très bien, l'encourage-t-elle. Vous êtes tout près maintenant.

— J'y suis presque, souffle Cohen, déjà hors d'haleine.

— Vous allez y arriver !

Le projecteur numérique clignote, les lumières s'éteignent et Petrova se retrouve plongée dans une obscurité et un silence tels qu'elle se demande si elle est morte.

Assise dans le noir, elle écoute son cœur lui marteler les côtes et le sang battre à ses oreilles.

Une panne d'électricité.

Le téléphone est coupé.

Elle entend les cris de Cohen dans le couloir, étouffés par la distance.

— Allô ? Allô ?

— Silence, siffle Petrova dans les ténèbres. Silence ou ils vont vous trouver.

La femme n'est pas très loin. À environ neuf mètres dans le couloir, en fait.

— Il n'y a plus d'électricité, docteur Petrova ! geint Cohen. Au secours !

Petrova entend des chocs sourds contre le mur.

— Oh non, dit-elle.

— Aidez-moi, s'il vous plaît !

Cohen n'est pas attaquée. Elle cogne contre la cloison de ses poings : c'est ce bruit que Petrova perçoit depuis le centre de contrôle.

Elle est donc toute proche, plus encore que Petrova ne l'avait pensé au début.

— Venez me chercher ! S'il vous plaît !

Et si elle continue à mener ce raffut, elle va se faire tuer ou contaminer.

Petrova improvise un plan. Elle sait où se trouve la porte et croit pouvoir la localiser sans difficulté même dans le noir : il lui suffira de l'ouvrir et de guider Cohen en lieu sûr par la voix avant que les cris de l'assistante ne rameutent tous les chiens enragés du bâtiment.

Sauf qu'elle ne bouge pas d'un pouce. Elle est littéralement paralysée de peur.

Cohen appelle toujours à l'aide.

Petrova retourne en rampant sous le bureau, se frayant un chemin parmi les fils, la poussière et les toiles d'araignées, dans la chaleur qui émane encore des appareils électroniques.

Les dernières choses qu'elle entend avant de sombrer de nouveau dans le sommeil sont d'affreux bruits de lutte qui la poursuivent dans ses cauchemars.

VIII

Nous sommes l'armée la plus puissante du monde et nous nous faisons battre sur notre propre terrain

Les lieutenants Bowman et Knight rejoints par les sergents de section Kemper et Jim Vaughan, sont réunis sur le toit du collège international Samuel J. Tilden, que leurs unités ont fouillé de fond en comble et sécurisé, et ils écoutent les coups de feu qui leur parviennent de la ville.

L'édifice a beau ne compter que quelques étages, même à cette hauteur, ils disposent d'une vue presque clinique du quartier de Midtown. Les bâtiments les empêchent de voir le massacre qui se déroule dans les rues. Mais ils l'entendent.

Bowman, appuyé contre le parapet et scrutant l'horizon à travers le voile de fumée produit par des dizaines d'incendies non contrôlés, a l'impression que New York est un organisme géant, et ses habitants des cellules saines, converties une à une en virus, qui sont en train de mettre une raclée au système immunitaire.

Et si l'on veut accentuer l'analogie, ledit système immunitaire consiste en deux brigades d'infanterie de l'armée américaine, soit six mille hommes et femmes au total, chacun d'entre eux formé et équipé pour être une véritable machine de guerre armée jusqu'aux dents.

Nous sommes l'armée la plus puissante du monde et nous nous faisons battre sur notre propre terrain, pense-t-il. Et par les gens que nous avons juré de protéger, armés seulement de leurs dents et de leurs ongles.

À l'autre bout du toit, le sergent Lewis tire avec son fusil à lunette M21. Il mène sa petite guerre personnelle, abattant les chiens enragés qui errent dans la rue derrière le collège.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, dit Knight. Est-ce que tout ça est vrai ?

— C'est purement mathématique, Steve, lui explique Bowman. Prends cinq types qui développent les symptômes des chiens enragés. Chacun mord une autre personne qui, à son tour, devient un chien enragé. Et celui-ci va mordre quelqu'un d'autre. Disons toutes les une ou deux heures.

Knight pousse un sifflement.

— Bon Dieu, fais le calcul !

— Suppose que dix pour cent seulement des habitants de cette ville deviennent des chiens enragés, poursuit Bowman. Juste un sur dix.

Suppose ensuite que nous disposions d'hommes, d'armes et d'un refuge sûr d'où nous puissions les abattre...

— Il n'y aura jamais assez de balles, termine Knight pour lui.

— Purement mathématique. Il n'existe aucun moyen d'enrayer ça. Les choses ne feront qu'empirer. Et dans quelques heures, un jour peut-être, les dix pour cent deviendront vingt. Une vraie invasion.

De l'autre côté de la rue, un civil les a repérés depuis la fenêtre d'un bureau particulier et il brandit un écriteau où il a écrit en majuscules : « coincé, au secours ».

Les officiers se dirigent vers le coin opposé du toit, rongés par la honte.

S'ils ont l'intention d'aider qui que ce soit, ils doivent prendre garde, ce faisant, de ne pas mettre en danger leur unité. Un instant, Bowman repense à la prière de la sérénité de Reinhold Niebuhr, que son oncle Gabe, un alcoolique repent, lui avait appris à l'âge de dix ans : « mon Dieu, donne-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer, le courage de changer les choses que je peux, et la sagesse d'en connaître la différence ».

— De toute façon, qui pourrait presser la détente autant de fois ? s'interroge Knight.

— Pas le première classe Chen, murmure Bowman.

Et ce soldat ne serait pas le dernier à préférer se tirer une balle plutôt que de livrer ce genre de guerre.

— Une des raisons pour lesquelles on s'est fait massacrer de la sorte jusqu'ici, poursuit Knight, c'est que mes gars ne pouvaient pas se résoudre à faire feu sur des Américains.

Il jette un coup d'œil au sergent de sa section puis détourne le regard.

— Est-ce que tu as euh... fait part de ta découverte à tes hommes ?

— Ils ne sont pas idiots, répond Bowman. Ils savent ce qui se passe. C'est juste que personne ne le leur a dit franchement jusqu'ici. Ils n'ont pas eu une minute pour y réfléchir.

— En effet.

— J'imagine qu'il va falloir qu'on leur annonce.

Ils sursautent quand leur parvient le bruit lointain d'une explosion étouffée. Un immense nuage de fumée et de poussière s'élève derrière un building situé entre eux et Times Square. La veille encore, ce spectacle leur aurait semblé hors du commun. Aujourd'hui, c'est à peine s'ils le remarquent.

Knight lâche un rire cruel.

— On va leur dire comment leurs familles et tous ceux qu'ils connaissent sont probablement en train de mourir ou d'être transformés en ces choses.

— On va leur dire de faire leur travail, Steve.

Lewis ajuste et le coup de feu résonne sur le toit.

— Ça les touche directement, cette fois, Todd. Tu ferais bien de trouver mieux que ça si tu veux qu'ils continuent à se battre pour un pays qui tombe en morceaux sous leurs yeux.

— Pourquoi moi ? demande Bowman en le regardant d'un air stupéfait.

— Parce que c'est toi le responsable ici, Todd, rétorque Knight avec un sourire triste.

— Nous sommes du même grade, mais tu as plus d'ancienneté que moi, et que Greg Bishop de la première section, aussi. C'est toi qui donnes les ordres.

— En venant ici...

Knight se tourne vers le sergent de première classe Vaughan, qui lui rend un regard froid, le visage impénétrable derrière son masque N95.

— ...j'étais l'un de ceux qui se sont montrés incapables de presser la détente, poursuit Knight. Je n'ai même pas pu en donner l'ordre. J'étais paralysé. C'est le sergent Vaughan, ici présent, qui nous a tirés de là.

— Bon sang, Steve, dit doucement Bowman.

Il regarde Vaughan, mais le sous-officier est un professionnel et bien que son visage s'empourpre, faisant ressortir la cicatrice livide qui le traverse, rien ne transparait dans ses yeux gris.

— Beaucoup de mes gars sont morts parce que je n'ai pas su leur dire de tirer, ajoute Knight.

Les larmes roulent sur les joues du lieutenant. Vaughan baisse la tête. Knight détourne le regard et scrute les gratte-ciel à l'horizon.

— Vingt-cinq pour cent de pertes. Mais tu sais quoi ? Crache-t-il d'un ton féroce. Si je pouvais y retourner et si c'était à refaire, je ne donnerais toujours pas cet ordre.

Bowman reste muet. Pour sa part, il a ordonné à ses hommes de tirer. Il a personnellement abattu non seulement des chiens enragés, mais également des civils sains qui lui barraient la route.

Selon toute vraisemblance, il est désormais un meurtrier et un criminel de guerre. Il le sait. Son propre sergent de section le sait aussi. Les deux hommes sont faits du même bois : il a vu Kemper agir de même pour sortir la section de l'émeute et l'emmener en lieu sûr.

Et s'ils ne s'étaient pas comportés de la sorte, s'ils n'étaient pas devenus des criminels de guerre, ils seraient probablement tous morts à l'heure qu'il est.

Il n'en éprouve pas moins l'impression d'y avoir laissé son âme.

Les officiers entendent la sirène stridente d'un camion de pompiers, ponctuée de puissants coups de klaxon. Ce son audacieux, au milieu des détonations et des hurlements au loin, leur rappelle que quelque

part, là-bas, des gens se battent toujours contre la marée de violence et d'anarchie.

Il leur fait savoir que là-dehors, ce n'est pas chacun pour soi. Pas pour l'instant.

Par ailleurs, les pannes d'électricité sont fréquentes, mais il y a encore quelqu'un pour actionner les manettes des centrales, et encore quelqu'un pour livrer le charbon à brûler qui produit cette énergie. Dans tous les corps de métiers vitaux, des policiers aux soldats et aux infirmiers des urgences, en passant par les ouvriers des centrales électriques, des gens accomplissent toujours leur devoir. Cette idée redonne de la force à Bowman.

Knight essuie ses larmes et s'éclaircit la voix.

— Je ne donnerais pas cet ordre, répète-t-il. J'imagine que ça fait de moi un type bien ou quelque chose du genre. Mais je n'ai aucun droit de diriger la Charlie, soupire-t-il. Nous aurions dû rester où nous étions. On avait besoin de nous là-bas.

— Non.

Les yeux de Bowman suivent un duo d'hélicoptères qui survolent l'East River avant de disparaître derrière un immense building. Le fait que des appareils puissent encore prendre les airs lui semble plutôt de bon augure.

— Le capitaine West avait raison de vouloir rassembler la compagnie, Warlord est éparpillé dans tout Manhattan, vulnérable parce qu'on peut l'éradiquer par petits morceaux. Mais il est trop tard. On s'est fait mettre en pièces. Il aurait fallu consolider plus tôt.

— Tu as peut-être raison, fait Knight. Ils n'auraient pas dû nous disperser dès le début. C'est dingue. J'ai du mal à croire que le gouvernement ou l'armée n'aient pas été au courant de la vitesse de propagation de l'épidémie parmi les chiens enragés.

— Peut-être qu'ils voulaient éviter de faire sombrer un pays déjà en proie à la panique dans l'hystérie complète. Peut-être qu'ils ne savaient pas, en toute bonne foi. Qui sait ? Pour l'instant, ma perception de la situation ne dépasse pas ce que je peux voir de mes propres yeux.

— Eh bien si quelqu'un dans la hiérarchie était au courant et n'en a rien dit, il vient peut-être de détruire notre brigade.

Bowman le regarde droit dans les yeux et rétorque :

— Merde, Steve. Y a pas que Quarantine. Si une huile le savait et ne nous a pas mis au courant, c'est l'armée des États-Unis tout entière qu'elle risque d'avoir détruite.

Des trous dans la chaîne de commandement

Sherman tente à nouveau de joindre Warlord, l'indicatif du bataillon, et Quarantine, celui de la brigade, sans succès.

— Warlord, Warlord, ici War Dogs, me recevez-vous ? À vous.

Pas de réponse du bataillon, dont la ligne surchargée de messages chaotiques n'émet qu'un long grésillement. D'après l'opérateur radio, War Hammer crie pour obtenir des renforts et des munitions, Warmonger décrit l'occupation réussie du vieil arsenal du septième régiment, et War Pig annonce trois hommes à terre en demandant quand aura lieu cette foutue évacuation sanitaire.

— Warlord, Warlord, tente une dernière fois Sherman.

Sans succès. Sherman passe au réseau de la Brigade et tente d'interpeler Quarantine.

Pas de réponse. « C'est la confusion, Général », comme disent les soldats en plaisantant. Les voix semblent ici moins paniquées que parmi les homologues de la Charlie company, mais tout aussi désorientées. Des unités sont manquantes, tentent de se rassembler, demandent des ordres, exigent un approvisionnement, se déplacent, subissent des pertes. Il y a des trous dans la chaîne de commandement. Des sections disparaissent ou circulent sans que leurs officiers soient au courant.

Quand le commandant en second de Quarantine se fait enfin entendre sur les ondes, c'est apparemment à son insu et sans son autorisation, car il est occupé à hurler sur un autre occupant de la pièce. Il est question d'un papier que le *New York Times* aurait consacré à la décision qu'a soudain prise l'armée de ravager New-York et presque toutes les grandes villes du pays.

Quelqu'un d'autre, dont Sherman ne reconnaît pas la voix, rétorque qu'il n'y aura pas de *New-York Times* demain matin, puis la communication est coupée.

Les réseaux civils transmettent des informations plus inquiétantes encore.

Des unités de la Garde Nationale défendant l'Hôtel de ville ont abandonné leurs positions et émigré vers le nord, et des protestataires qui occupaient le bâtiment le transforment en véritable forteresse. Le commandant des unités a été retrouvé mort à son poste. Le maire a disparu. À présent, il ne reste plus personne pour diriger la mairie de New-York.

Pendant ce temps, des opérateurs appellent toujours les véhicules de secours d'urgence, mais ceux-ci ne répondent pas. Les lignes sombrent une à une dans le silence, peuplées seulement de quelques radios paniqués qui demandent sans cesse si quelqu'un les entend.

Un flic intervient sur le réseau et déclare qu'il est témoin du lynchage de cinq victimes du Lyssa par un groupe de civils qui patrouillent les rues. Il requiert des renforts, mais on ne peut lui fournir aucune aide. Excédé, le policier transgresse le protocole en demandant à l'opérateur si « au moins quelqu'un a un putain de

plan ».

Sherman pressent que le gouvernement et l'armée dissimulent des informations aux habitants, mais que ceux-ci s'en sont déjà rendu compte et ont commencé à prendre les choses en main.

C'est intéressant, mais au bout du compte, cela ne le regarde pas.

Il bascule sur la fréquence de la Charlie company et repart en quête de la quatrième section. Celle-ci talonnait la troisième pendant le voyage jusqu'au collège, mais n'a soudain plus donné signe de vie ; elle est désormais portée disparue.

Ce genre de mission a de quoi décourager un officier radio, mais un bon opérateur des télécommunications doit avoir une patience d'ange, et Sherman est plutôt doué. Il ne se plaint pas. Bien qu'il ne parvienne à joindre personne, les conversations captées n'ont jamais été aussi divertissantes.

Les choses vont mal, mais comme toutes les crises, celle-ci finira par passer, selon lui. Il se dit que le gouvernement et l'armée ramèneront l'ordre dès que les huiles sortiront leur tête de leur cul collectif et se mettront au boulot. Les États-Unis ont survécu à deux guerres mondiales, à la guerre froide, à la grippe espagnole, à tous les présidents de Nixon à Obama, à la Grande Dépression et aux attaques du onze septembre. Ce n'est pas une pandémie à la con comme ce Lyssa qui les emportera. Un jour, il racontera à ses gosses ces heures d'enthousiasme et d'horreur, et on les surnommait la Génération des Héros, lui et ses camarades.

Il aime travailler seul pour pouvoir retirer son masque et s'en griller une petite sans qu'on soit sur son dos. Au moment d'allumer sa cigarette, il se rend compte qu'il ne lui en reste que quatre paquets et qu'ensuite, avec tous ces problèmes d'approvisionnement dont il ne cesse d'entendre parler, il n'y en aura peut-être plus pendant un bon bout de temps. Cette perspective le remplit d'effroi. Beaucoup de gars fument pour le plaisir, mais lui, il est accro. Il tente de chasser cette pensée de son esprit en se replongeant dans son travail.

Quand il revient au trafic de la brigade, une voix forte et rauque interrompt le brouhaha.

— *Ici Quarantine. Dégagez les fréquences. Séparatif.*

Le ton est calme, presque sec, mais produit un effet immédiat. En quelques instants, presque la moitié des bavardages ont cessé.

— *Je répète : ici Quarantine. Dégagez les fréquences. Séparatif.*

Sherman saisit son bloc et son crayon, tout excité. Il a rarement entendu le colonel Winters, le commandant de la brigade, prendre la parole sur les ondes en personne.

— *À tous les éléments de Quarantine, ici Quarantine. Message à venir. Séparatif.*

Quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours

McLeod fait les cent pas derrière les portes du collège. À une dizaine de mètres, dans le couloir, Martin et Boomer s'échangent une cigarette, accoudés sur les sacs de sable de leur poste de tir. McLeod s'approche à grands pas, son AAP nichée dans ses bras.

— *Salam aleikoum*, les gars, les salue-t-il.

Les artilleurs répondent d'un hochement de tête. McLeod les observe, amusé, tandis qu'ils se détournent et baissent leur masque pour tirer une taffe.

— Vous vous rendez bien compte, ajoute-t-il, que si l'un d'entre vous a le Lyssa, l'autre aussi, maintenant ?

— Va te faire foutre, McLeod, rétorque Boomer.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demande Martin.

— Vous partagez votre clope, explique McLeod.

En voyant leur expression ahurie, il secoue la tête.

— Oh, laissez tomber, les gars.

— C'est pas vraiment le moment de ficher la trouille aux gens comme ça, l'avertit Boomer.

— Quelle affectation merdique, déclare McLeod d'un air sombre. Une foutue école. Regardez-moi cette affiche qu'un gamin a bricolée avec des feutres à la con : « Bienvenue au pays » en cent langues différentes. Bon Dieu, je préférerais retourner à Bagdad pour me faire canarder.

— Je suis sûr que t'avais vachement de succès au lycée, réplique Martin sur un ton pince-sans-rire, suscitant un gloussement de son confrère. T'es un vrai comique.

— C'est le manque de sommeil qui me rend hilarant, dit McLeod avant de hurler en direction du plafond : j'ai besoin de dormir !

— Pourquoi t'es pas en train de pioncer avec ton escouade, McLeod ? demande malicieusement Martin avec un clin d'œil à Boomer, qui lui rend son sourire.

— Kong peut pas me piffer. Tous les autres ont le droit de dormir quelques heures pendant que je suis coincé ici, de garde avec vous, sans vouloir vous offenser, les gars.

Boomer éclate de rire quand Martin enchaîne :

— Et encore, ça aurait pu être pire.

— Tu plaisantes ? Qu'est-ce que j'ai fait, ce coup-ci ?

— T'as jamais essayé de voir ce qui se passerait si tu fermais ta grande gueule, McLeod ? demande Boomer.

L'intéressé sourit et se tait.

— On dirait que t'es aussi populaire dans l'armée qu'au lycée, poursuit Boomer. Estime-toi heureux de ne pas être occupé à enfourner des morceaux de cadavre dans la chaudière au sous-sol, avec les hadjis... je veux dire les civils.

— T'as écopé d'un poste de garde à la place, ajoute Martin en désignant le portail d'entrée du collège. Mmh. Tu devrais pas, je sais pas, monter la garde, par exemple ?

— Personne ne se pointera jamais ici, se défend McLeod.

— C'est un hôpital pour malades du Lyssa au beau milieu d'une épidémie de Lyssa, fait Martin en retirant sa casquette et en grattant ses cheveux coupés ras pour simuler la perplexité. Voyons voir...

— Ouais, je me demande bien qui pourrait venir ici, ajoute son compagnon, qui se tord de rire.

— Chut, laisse-moi réfléchir, dit Martin sans cesser de jouer la comédie.

— La ferme, les interrompt McLeod. Écoutez.

Ils entendent au loin le grondement d'un moteur diesel.

Un gros véhicule s'approche du collège.

— Oh, merci mon Dieu, s'écrie McLeod, le ramassage des poubelles a repris !

— Boomer, reste ici, fait le mitrailleur en roulant des yeux. Je vais vérifier de quoi il s'agit avec McFly.

— Bien reçu.

— Passe devant et suis-moi, McDuff.

— T'es un petit rigolo, lance McLeod. Ça doit être de famille. L'autre nuit, ta mère... Hé, c'est un véhicule militaire, on dirait ?

Le bruit s'intensifie tandis qu'ils s'approchent des portes et les ouvrent précautionneusement, scrutant la voie jonchée de cadavres.

— Mate-moi ça, c'est un VBL, fait Martin en dressant le poing. Allez les Marines ! Bottez-leur le cul !

Le blindé, dont la forme évoque un grand bateau vert monté sur huit roues, bifurque dans leur rue, à quelques intersections de là, dans un grincement de moteur.

— Je veux un truc comme ça, s'extasie McLeod.

— C'est le VBL-R, « R » pour Remorquage, explique Martin. Tu vois la grue à flèche, à l'arrière ? Elle est munie d'un treuil pour remorquer les VBL en panne. Le modèle de remorquage n'a pas énormément de moyens de défense, juste une M240 et des grenades fumigènes. Faudrait que tu mates la version de combat, ajoute-t-il d'un ton admiratif. Elle a un canon automatique M242 Bushmaster et deux M240. J'en ai vu une fois. Et en action. C'était le délire. Les Irakiens appellent ces mignonnettes les Grandes Ravageuses.

— Si tu flashes à ce point-là, je crois qu'elle est célibataire, en plus, champion.

— Ça roule à près de cent et ça va sous l'eau, mon pote.

— Oh oh, ils ont de la compagnie. Vise ça.

Le VBL-R a terminé sa rotation et son moteur vrombit pour prendre de la vitesse. Le véhicule est entouré d'une foule d'environ vingt

chiens enragés qui courent à côté, Quelques-uns sont parvenus d'une façon ou d'une autre à se hisser au sommet et martèlent le blindage de leurs poings.

Lorsque la machine accélère dans la rue dégagée, elle commence à distancer les infectés.

— Je ne savais même pas que les Marines étaient à Manhattan, s'étonne Martin. On n'a eu aucune comm avec eux. Tu crois qu'on devrait sortir et courir leur signaler qu'on est là ?

— À toi l'honneur, ricane McLeod.

Le VBL se précipite en rugissant sur ses huit roues, des chiens enragés accrochés à sa carapace de métal, suivi d'une nuée d'infectés qui claquent des mâchoires.

Moins d'une minute plus tard, le dernier chien enragé passe encourant, une chemise rouge déchiquetée entre les dents. La tranquillité revient ensuite dans la rue, à l'exception du lointain fracas des coups de feu.

— Eh bien, fait McLeod, voilà quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours.

Chaque infecté abattu est un maillon de la chaîne d'infection brisé

La femme nue et obèse poursuit l'adolescent dans la rue, les bras tendus, les seins oscillant en rythme. Ils enjambent deux cadavres calcinés, étendus et fumants sur le trottoir, devant une supérette incendiée. Les baskets du gamin crissent sur les éclats de verre.

Une détonation assourdissante, et la femme s'affale à terre, où elle se tortille en gémissant.

Le garçon s'arrête, pose les mains sur ses genoux et chancelle en haletant, presque trop épuisé pour tenir debout tout seul. Sous son haut de survêt et son jean, sa peau écarlate est baignée de sueur. Après s'être assuré que la femme ne représente plus aucun danger, il lève la tête pour observer les bâtiments environnants dans l'espoir d'apercevoir son sauveur.

Ce faisant, il révèle une marque de morsure rouge et boursouflée sur sa joue, maculée de sang et de salive.

Ses yeux se braquent sur une minuscule silhouette juchée sur le toit d'un immeuble, de l'autre côté de la rue. Ses lèvres s'écartent en un large sourire et il lève la main pour héler l'inconnu.

Le sommet de son crâne explose.

Un filet de fumée s'élève sur le toit.

Le sergent Lewis scrute le paysage à travers sa lunette télescopique, cherchant d'autres cibles. Assis sur un tabouret qu'il a trouvé dans une salle d'arts plastiques, il a disposé le bipied de son fusil sur le parapet, près d'une RICR entamée.

Il embrasse le panorama de la rue dans ses moindres détails.

À l'hôpital, Bowman avait rassemblé ses sous-officiers pour leur faire part de la découverte des éclaireurs : le soldat Boyd avait été mordu pendant la nuit et transformé en chien enragé au matin, comme dans un film de zombie. Ce qui expliquait tout. Pour Lewis, toutes les pièces du puzzle s'emboîtaient : le nombre ahurissant d'infectés qui s'en prenaient à la population, le changement de mission, les nouvelles RDE. Il en avait eu confirmation quand Œil de Faucon avait attrapé le virus du chien enragé en se faisant mordre au visage. Cette maladie se propage à un rythme effrayant.

Et si on n'y fait rien, se dit-il, on finira par être décimé.

Par conséquent, Lewis a élaboré ses propres RDE : si vous êtes un chien enragé, ou si vous avez été mordu et que vous vous trouvez sur le point d'en devenir un, je suis autorisé à vous botter le cul.

Le M21 est une variante semi-automatique du fusil de précision à culasse mobile M14. Son avantage consiste à permettre un second tir rapide, idéal pour un environnement riche en cibles. Une came ajuste la visée pour compenser la trajectoire du projectile. Le magasin qu'il utilise contient vingt balles de 7,62 millimètres.

Aucune proie en ligne de mire. La rue est déserte. L'air empeste la fumée. Pourtant, ils sont bien là, tout près, qui rôdent. Il entend leurs grognements et chaque souffle de brise fraîche lui apporte leurs gémissements plaintifs.

Plus il restera perché ici, plus il repoussera le moment où il lui faudra supporter le sermon du sergent Ruiz au sujet d'un soi-disant fratricide. Personne ne voulait tuer le Bleu. Personne ne voulait que le Bleu meure. Les tirs amis ne sont pas rares en situation de combat. Et il régnait un véritable chaos lors de leur percée à l'intersection. En temps de guerre, il faut s'attendre à des accidents.

Il veut également éviter le sergent McGraw, qui broie du noir, perdu dans la tempête qui fait rage dans son crâne, et se demandant pourquoi il n'a pas vu le première classe William Chen commencer à craquer à cause du stress, sous son propre nez. Se demandant s'il aurait pu empêcher ce pauvre gosse de se faire sauter le caisson. La réponse est non, bien évidemment. Chaque soldat réagit différemment à la pression. Chaque soldat a son point de rupture. Et s'ils ne savent pas eux-mêmes où il se trouve, comment quelqu'un d'autre serait-il censé le déterminer ?

Lewis secoue la tête, désabusé. La façon dont ses collègues sous-officiers ont choisi de réagir à la crise jusqu'ici lui fait perdre une partie de son respect pour le grade de sergent.

Il se cale sur son tabouret, s'étire et porte sa gourde à ses lèvres. Il déteste le goût de la flotte de New York, mais comme tous les vétérans, il est habitué à faire avec. Il a de la nourriture et de l'eau :

c'est tout ce qui compte. Un combattant peut brûler quatre, cinq ou six mille calories par jour lors d'une mission à haut facteur de stress comme celle-ci. Si on ne veut pas perdre de poids, il faut manger à la moindre occasion pour les remplacer.

De l'autre côté de la rue, deux types en costume-cravate fument des cigarettes sur le toit. L'un d'entre eux se penche par-dessus le parapet pour jeter un œil à la victime de Lewis. L'autre aperçoit le sergent qui les regarde et dresse d'un air penaud l'index et le majeur pour former un V. Veut-il dire « victoire » ou « paix » ? Lewis l'ignore.

Pour un vrai soldat, selon lui, ça revient au même.

L'absence de cibles lui donne le temps de réfléchir aux tribulations de la Charlie company. Bowman va tenter de raccrocher au bataillon, lequel s'efforcera à son tour de rallier la brigade. *Une splendide connerie, à mon avis.* C'est exactement le genre de stratégie de petit futé qu'élaborerait un intello sans âme. Il s'imagine ledit intello, montrant aux Galons une belle carte en couleur des États-Unis où apparaissent les régions qu'ils pourront tenir et celles qu'il faudra laisser tomber pour le moment. Il le voit débitant des estimations et désignant les pertes civiles consécutives à son plan comme « acceptables ».

Et les Galons acquiesceront en grommelant. Nombre de ces gars ont servi pendant la guerre froide, et ils étaient persuadés que l'Amérique pourrait survivre à une guerre nucléaire contre les Soviétiques. Tant de millions mourront, tant de millions en réchapperont. Ils ont entendu ce genre de discours auparavant, et ils parlent couramment cette langue. Du moment qu'on gagne, peu importe, pas vrai ? Bien sûr, ce ne sont pas leurs familles qui y passent, oh non, ce sont celles de ces abrutis de prolos.

Et là, les écolos débarquent pour expliquer que c'est très salulaire pour la Terre, ce petit nettoyage. La population revient à son effectif d'avant Jésus Christ, et la planète repart comme en quarante, et prospère, et l'Homme vit en harmonie avec la nature pour les siècles des siècles. Le vrai virus, c'est nous, qui nous multiplions et consommons au point de tuer l'hôte qui nous nourrit. Il faut qu'on provoque la fin du monde pour le sauver, c'est ça ? Naturellement, tout ça, c'est bien beau en théorie, jusqu'à ce que vous compreniez que c'est votre famille qui va crever.

Non, le vrai truc futé, pense Lewis, ce serait que personne ne bouge. Qu'on laisse l'Air Force gagner son salaire pour une fois, en assurant l'approvisionnement de tout le monde, et ensuite, qu'on envoie des patrouilles ratisser les quartiers et abattre tous les chiens enragés qui traînent. Chaque infecté abattu est un maillon de la chaîne d'infection brisé, augmentant légèrement les chances de survie de l'humanité.

Et en attendant, distribution de guns. Donnez à chaque péquin un

vieux fusil des surplus et soixante bastos, une fiche avec le mode d'emploi, et l'autorisation de descendre les infectés pendant un mois.

Mais Lewis connaît l'armée, et ce n'est pas le genre de la maison. Il pense qu'au premier coup de poing dans le nez qu'elle recevra de la part des chiens enragés, la grande muette se contentera de rétracter tous ses membres dans sa coquille. Au lieu d'éradiquer les infectés tant qu'ils sont dispersés, l'armée va les laisser rassembler une horde qui balayera la race humaine de la face de cette planète pour la rendre aux abeilles et aux petits oiseaux.

Ça bouge dans la rue, Lewis regarde dans sa lunette et aperçoit une femme et un enfant qui courent en se tenant la main. Ils sont si beaux qu'un instant, il se met à rêver tout debout à son épouse Sara et à leur petit Tucker, si loin de lui en ce moment qu'ils pourraient aussi bien se trouver sur la lune. C'est une jeune maman, de trente ans environ, longs cheveux blonds, mince et athlétique dans son tee-shirt serré et son jean. Sa fille a peut-être sept ans, et c'est son portrait craché, en modèle réduit.

Je vous protégerai, pense-t-il. Dans cette rue au moins, vous serez en sécurité. Allez en paix.

Il cligne des paupières, regarde à nouveau.

La mère a été mordue au bras. La blessure a été pansée à la hâte, et le bandage mal attaché, presque noir de sang, flotte derrière elle.

Elle est déjà morte. Il ne reste plus à Lewis qu'à l'empêcher d'emporter dans la tombe Dieu sait combien de pauvres abrutis.

Il la met en joue et s'apprête à tirer, mais son doigt se paralyse sur la détente. S'il descend la mère, la fillette n'aura plus personne pour la protéger. Elle ne survivra pas cinq minutes dans les parages.

Mais la mère a été mordue. S'il ne l'abat pas, elle finira par se transformer et tuer sa fille ou la contaminer.

Il ne parvient pas à se décider. Cette histoire de la bible au sujet du roi Salomon lui revient en mémoire. Deux femmes se disputent un bébé et Salomon propose de prendre une épée et de le couper en deux pour le partager entre elles. Quand l'une des plaignantes supplie qu'on n'applique pas ce jugement et préfère céder l'enfant à l'autre, Salomon sait immédiatement que c'est elle, la mère, et le lui donne.

La bonne méthode, la plus sûre, consiste à les tuer toutes les deux.

Une pensée lui traverse l'esprit : *il faut qu'on provoque la fin du monde pour le sauver.*

La mère et sa fille sont désormais dissimulées par le coin d'un immeuble.

Lewis ramasse son fusil et pousse une bordée de jurons pour avoir perdu sa concentration. Il court de l'autre côté du toit et replace prestement l'arme sur son bipied. Après avoir rapidement scruté les rues, il retrouve le duo, pointe le canon sur la nuque de la femme et

souffle.

Tout ça, c'est bien beau en théorie, jusqu'à ce que vous compreniez que c'est votre famille qui va crever.

Il relâche la détente. Il n'y arrivera pas.

Dégoûté, Lewis crache par-dessus le parapet.

En face, dans un bureau, un homme lui fait signe et agite une pancarte qui clame : « coincé, au secours ».

Lewis lâche un autre crachat.

— Bienvenue au club, mon pote.

**Et plus je la vois, plus je me dis que
c'est pas juste qu'elle ait peur de moi,
et ça me fout en pétard, et je ressasse ça,
et finalement je me dis...**

Le sergent Ruiz jette un œil dans la classe par la fenêtre de la porte et voit les gars de la troisième escouade vautrés sur leurs sacs à viande dans leurs quartiers, entourés des restes de RICR dévorées à la hâte. L'un d'entre eux pleure dans son sommeil, et les autres cessent de ronfler assez longtemps pour grimacer et tressaillir quelques instants.

Il repense à sa jeune femme et à son fils de quelques mois à Jacksonville en Floride. Devrait-il essayer de l'appeler maintenant ?

Et si elle ne décroche pas ?

Est-ce qu'il devrait se faire la malle pour rejoindre les siens comme Richard Boyd ?

Pour ce qu'il y a gagné... Le lieutenant avait dit qu'il s'était fait arracher la moitié du visage et qu'il avait été transformé en chien enragé.

Il entend des bruits de pas, se retourne et voit le sous-lieutenant Greg Bishop au bout du couloir, gesticulant d'un air courroucé devant sa suite de sous-officiers. Il se plaint probablement de l'ordre qu'a donné Bowman à McGraw de descendre tous ces civils. Un ordre inhumain, même compte tenu des RDE. Il prétend que Bowman ne mérite pas de prendre le commandement de ce qui reste de la Charlie company. Que même certains nazis, pendant la Seconde Guerre mondiale, ont refusé d'obéir aux ordres et de participer au massacre.

Ruiz secoue la tête, excédé, et reprend le chemin du gymnase, où un millier de malades sont en train de mourir en gémissant sur des lits de camp alignés bien proprement. Des civils sains passent dans les rangées pour changer les draps, les bassins et les perfusions, supervisés par trois infortunés infirmiers militaires au visage écarlate et une poignée d'infirmières du service de jour qui ont organisé l'opération. D'autres retirent les cadavres et désinfectent la zone avec des balais et des serpillières. Le lieutenant leur a dit : nous avons de la nourriture,

de l'eau et des couvertures. Nous pouvons vous protéger, vous nourrir et vous donner un toit. Mais si vous restez, vous travaillez. Et vous travaillez dur.

La tâche n'a rien d'agréable, et il y a beaucoup de tire-au-flanc, mais nombre de civils sont ravis d'avoir quelque chose à faire pour cesser de penser à leurs problèmes. Ceux qui travaillent sont les plus coriaces, on peut compter sur eux. Les autres ne parviennent pas à encaisser ce qui leur arrive, à eux et à leur monde. Ils ont vite plié bagage et personne ne les a revus depuis. Nombre de ces gens ont tout perdu, on leur a arraché leur vie dans un bain de sang, sous leurs yeux. Traumatisés, beaucoup n'émergeront plus jamais de cet état de choc.

Quoi qu'il en soit, donner de l'occupation aux civils était une bonne idée. Le lieutenant se montre plutôt futé pour un officier, d'après Ruiz. Si Bowman avait commandé selon les vœux de Bishop, la première section serait toujours prisonnière de cette salle de classe, assiégée et crevant de faim, à petit feu, et la deuxième aurait été éparpillée aux quatre vents sur la Quarante-Deuxième Rue.

Ruiz aime simplifier les choses, et voilà comment il voit la situation : Bowman travaille d'arrache-pied et fait le nécessaire pour garder ses hommes en vie. Bishop est un connard qui passe son temps à se plaindre au lieu de bosser.

Quant à Knight, il paraît que certains de ses propres gars seraient prêts à lui plomber le cul. Il paraît que lorsque les chiens enragés sont sortis d'un peu partout pour tailler son unité en pièces, il a refusé de tirer et leur a ordonné de fuir pour sauver leur peau.

Ruiz secoue la tête. La situation a changé, et si on ne s'adapte pas, on meurt. Ceux qui ne peuvent accepter la réalité telle qu'elle est ne devraient pas commander. Bishop, par exemple, pense que Bowman aurait dû faire appel à des unités équipées d'armes non mortelles pour capturer les chiens enragés sans violence.

Soit ce type est taré, soit il refuse de voir ce qu'il a sous les yeux. Du coup, Bowman demeure l'homme de la situation, celui qui risque le moins de les faire tous tuer pendant les vingt-quatre ou quarante-huit prochaines heures.

Ruiz aperçoit quelques civils en patrouille dans le gymnase, munis de carabines M4. Il échange un petit signe de tête avec l'un d'entre eux, un Marine d'une cinquantaine d'années qui a connu Panama et la première guerre du Golfe. Encore une idée de Bowman : équiper les bénévoles ayant une expérience militaire des armes excédentaires de la Charlie company. Ils constituent désormais la police de Bowman, destinée à s'assurer qu'aucun des malades du Lyssa ne tourne au chien enragé et ne sème la panique, tout en fournissant aux autres civils quelqu'un d'autre à qui se plaindre en dehors des soldats.

Bowman prétend qu'il ne fait pas dans l'humanitaire. Il s'efforce de maintenir la Charlie company apte au combat. Il considère cet endroit comme un territoire hostile, et les infectés comme des combattants ennemis, ainsi que le lui ont recommandé les Galons. Les huiles n'ont pas souvent raison, mais sur ce point-là, ils ont mis dans le mille.

Ruiz longe une rangée de victimes du Lyssa étendues sur leurs lits de camp, observant chaque visage. La plupart sont dans un sale état, car les chiens enragés ont semblé préférer répandre l'épidémie chez les individus alités les plus proches de la guérison. Certains lui rendent malgré tout son sourire.

Il reste de l'espoir en ce lieu, et ça lui fait du bien. Les soldats font œuvre utile, ici. Le lieutenant a affirmé qu'ils avaient là suffisamment de réserves, munitions comprises, et une bonne quantité de malades à protéger et à aider à guérir.

Il leur a également demandé de ne pas trop s'habituer au confort.

Si la Charlie company part d'ici, est-ce que je devrais déserté ? s'interroge Ruiz. *Et comment faire pour retourner chez moi, ensuite ?*

Quelle importance ? Si ce que Bowman a dit au sujet de Boyd est vrai, les chiens enragés vont balayer toute trace de vie humaine sur cette planète. Leur nombre ne doit s'élever qu'à un individu sur vingt, et ils ont déjà réussi à terrasser le pays.

La vitesse de contamination est incroyable.

Une pensée horrible lui vient : *notre seul espoir de retarder l'Apocalypse, c'est que les infectés tuent plus de gens qu'ils n'en infectent, ralentissant ainsi l'épidémie.* Si la propagation se produit à un rythme arithmétique plutôt qu'exponentiel, il leur reste peut-être une chance de les arrêter par l'extermination pure et dure. La méthode qu'employaient les Irakiens juste avant que la Charlie ne soit rappelée au bercail. Curieux d'imaginer que les pays les plus susceptibles de traverser la crise soient des États en déliquescence, aux mœurs brutales et dotés de grandes quantités d'armes et de munitions.

Quoi qu'il en soit, si l'Amérique est condamnée, pourquoi resterait-il ? Pourquoi ne pas au moins essayer de rejoindre Janisa et Emmanuel ? S'il fallait choisir entre sa famille et la section, eh bien... le choix n'en serait pas vraiment un. S'il brûle d'un amour passionné pour sa femme, celui qu'il porte à son fils est vital. Il se couperait le bras pour lui s'il le fallait. Il abattrait sans hésiter jusqu'au dernier de ses camarades. Son véritable devoir, dans une crise de cette envergure, alors que le monde touche à sa fin, consiste à s'occuper des siens.

Le seul problème, c'est que lui se trouve ici et eux là-bas, et qu'il mourra bien avant de les avoir rejoints.

Une jeune femme passe devant lui en hâte, les yeux écarquillés, inquiète. Doc Waters, épuisé et passablement excédé, lui crie de rapporter autant d'amantadine, un antiviral générique, quelle en

pourra porter.

Même avec le masque, Ruiz se rend compte que la fille est jolie, comme sa Janisa. L'idée que sa femme et son fils sont en danger l'emplit de chagrin.

Il essaiera de l'appeler. Mais d'abord, il faut qu'il s'occupe d'un de ses gars.

Œil de Faucon a été sanglé, puant et en sueur, à son lit d'hôpital. Le bandage souillé à sa joue a pris une couleur rouille, et des bubons de la taille de balles de golf enflent sous son menton. Il s'efforce de sourire en voyant approcher Ruiz, mais cette expression se mue en grimace sur sa peau grisâtre, la teinte caractéristique de l'infection.

— Comment ça va, Œil de Faucon ?

— J'ai connu mieux, sergent, répond le malade d'une voix râpeuse.

On y perçoit un trémolo qui se transforme parfois en une sorte de grondement lorsqu'il expire.

— Vous êtes venu m'aider ?

— Je t'ai apporté un oreiller supplémentaire comme tu me l'as demandé.

— J'arrive pas à avaler. J'ai une soif d'enfer, en permanence, mais je supporte même pas la vue de l'eau. Rien que de voir une de ces bouteilles de perfusion, ça me met en rogne. Je suis en rogne tout, le temps.

— Ce n'est pas juste, Œil de Faucon.

— Non, répond le soldat d'une voix sifflante. C'est les microbes. C'est eux qui me foutent la rage. Ils me donnent des idées. Vous voyez cette jolie fille qui vient de partir ? Celle avec les yeux noirs dans lesquels on pourrait se noyer ?

— Je viens de la croiser. On ne peut pas la manquer.

— Bien sûr, une beauté comme ça...

Œil de Faucon émet un petit rire, puis refait la grimace.

— Je crois que je lui fiche la trouille. Chaque fois quelle passe par ici, elle me regarde d'un air complètement terrorisé. Et moi je pense : « vous en faites pas, mademoiselle, c'est moi, Cameron Ross, je suis un bon gars, je vous ferais jamais de mal ». Et plus je la vois, plus je me dis que c'est pas juste qu'elle ait peur de moi, et ça me fout en pétard, et je ressasse ça, et finalement je me dis que *je veux lui arracher les yeux à coups de dents pour qu'elle ne me voie plus*.

Instinctivement, Ruiz recule d'un pas, fixant le soldat avec horreur.

— Et tout me met tellement en rogne, sergent. À chaque minute qui passe, je me sens de plus en plus furieux. Je veux pas crever en haïssant tout et tout le monde.

Ses yeux se tournent vers sa main, et Ruiz remarque qu'il tient une photo de sa petite amie entre ses doigts.

— Je préfère mourir pendant que je les aime encore. De toute façon,

je vais y rester, sergent. C'est sûr. Je n'ai pas peur. Je ne veux pas partir en haïssant ma copine ou ma propre mère. Vous comprenez, *ou il faut que je vous l'enfonce dans votre putain de crâne ?*

— Je comprends, Œil de Faucon, répond doucement Ruiz en acquiesçant.

Avec un de ces curieux bruits de gorge qui ressemblent à un grognement, Œil de Faucon ferme les paupières et soupire.

— Merci, sergent.

Ruiz prend l'oreiller qu'il a apporté avec lui, l'applique sur le sourire du garçon et appuie.

— Adieu, Œil de Faucon, dit-il tandis que les larmes roulent sur ses joues.

Le gamin s'agite une minute, avant de s'immobiliser.

Quand Ruiz en a terminé, il se rend compte que la pièce est étrangement silencieuse, exception faite des gémissements des victimes du Lyssa dans leurs lits. Lorsqu'il lève la tête, il remarque que tous les regards sont braqués sur lui. Plusieurs civils acquiescent, compatissants, tandis que d'autres se cachent le visage entre les mains pour dissimuler leurs larmes.

Il n'est pas le premier à devoir rendre ce service à un ami.

Sentant la fatigue jusque dans ses os, Ruiz commence à marcher en direction de l'aile ouest, où il espère trouver une classe vide d'où il pourra appeler sa femme. Immédiatement, les gens autour de lui se remettent au travail comme si de rien n'était.

Le caporal Alvarez s'approche et le salue. Il lui annonce que le lieutenant veut que la compagnie se rassemble au grand complet, Bowman a contacté Quarantine.

Et Quarantine a de nouveaux ordres pour la Charlie.

C'est eux ou nous, messieurs

Messieurs, le Lyssa s'avère bien plus grave que nous avons été amenés à le penser. La pandémie a fait nombre de victimes, et provoqué panique et pénuries. Mais aujourd'hui, la donne a changé, et la portée de notre mission s'accroît. L'armée ne se soucie plus seulement de protéger les infrastructures du pays. Nous combattons désormais pour la survie des États-Unis. Je sais que cela doit vous paraître bien théâtral, mais je ne vois pas comment l'exprimer autrement.

En ce moment même, hors de ces murs, il n'existe plus aucune administration locale. Plus de distribution de nourriture. Plus de médicaments. Il ne reste presque plus de pompiers pour éteindre les incendies. Seule une poignée d'agents de police accomplissent encore leur devoir. Nombre d'établissements publics ont été abandonnés comme celui-ci. Dehors régnera bientôt la loi de la jungle.

Il y a des raisons derrière tout ceci.

Warlord a subi de lourdes pertes. Le capitaine West et son état-major sont portés disparus et présumés morts. Le colonel Armstrong est décédé, tout comme le commandant en second du bataillon, le major Reynolds. C'est le capitaine Lyons de l'Alpha company qui prend la relève.

Messieurs, un peu de calme, car ce n'est pas tout.

Comme vous le savez, j'ai été nommé au commandement de la Charlie. J'ai reçu de nouvelles directives en provenance directe de la brigade. Toutes les unités de notre ZO ont pour ordre de se regrouper dans un site facile à défendre. Cela signifie que les compagnies Alpha, Bravo, Charlie et Delta vont se concentrer pour reformer Warlord. Quarantine veut que nous reconstituions le bataillon jusqu'à ce qu'on ait besoin de nous.

Ces ordres relèvent du bon sens. Ils s'avéreront simples à suivre en ce qui nous concerne, dans la mesure où notre position actuelle constitue le point de rencontre. Tout le monde va converger vers nous. Il ne nous reste qu'à attendre. Un couvre-feu à l'échelle de la ville entière est instauré à partir de 17 :00. À 18 :00, le bataillon devrait être reconstitué sous la direction du capitaine Lyons.

Il est temps désormais de vous parler du réel problème qui se cache derrière tout ceci. Ce que j'ai à vous annoncer risque de vous choquer, mais pas de vous surprendre, au point où nous en sommes.

À l'origine, il a été décrété que le syndrome du chien enragé ne se manifestait que dans les cas de Lyssa les plus graves, où le virus s'en prenait au cerveau. C'est faux. Il s'avère que les infectés transmettent une souche complètement différente par la salive. Quand ils mordent quelqu'un, leur victime devient un chien enragé.

En fait, la transformation a lieu dans les heures qui suivent.

Messieurs, un peu de calme.

Messieurs...

Merci, sergent.

Le nombre de chiens enragés augmente à une vitesse inconcevable. Nous avons vu de nos propres yeux leurs rangs grossir de façon considérable. Nous avons été témoins de leurs attaques, et constaté qu'ils cherchent à contaminer, sans crainte ni pitié, tous les individus sains qu'ils croisent. Le danger augmente à chaque minute et ne cessera de s'aggraver tant que les chiens enragés ne seront pas tous morts ou qu'ils n'auront pas épuisé l'effectif de ceux qu'ils peuvent infecter.

Vous savez désormais pourquoi nous n'avons d'autre choix que de concentrer le bataillon, si nous voulons rester dans la course et continuer à soutenir l'Amérique dans cette crise. Messieurs, je ne plaisante pas quand je dis qu'il nous faut nous battre pour la survie de

notre pays. Voire celle de la race humaine.

Il s'agit d'un phénomène sans précédent.

Bien, maintenant, écoutez-moi.

La situation a changé et il faut nous y adapter.

En premier lieu, je ne veux plus entendre parler de « tueurs d'innocents ». Si vous considérez toujours les chiens enragés comme des êtres humains, votre sensiblerie causera votre perte, à vous et à vos camarades. Les infectés ne sont plus des hommes. Ils sont réduits à l'état de simples marionnettes contrôlées par le virus. Celui-ci leur ordonne d'attaquer et d'infecter, et ils obéissent. Ces gens n'ont probablement plus conscience de leur identité, ni de la portée de leurs actes.

Et dans le cas contraire, s'ils se rendent compte de ce qu'ils font, mais n'y peuvent rien, que Dieu les prenne en pitié. Quoi qu'il en soit, tuer un chien enragé est un acte de miséricorde. C'est aussi simple que ça.

Les infectés ne portent pas d'arme et nous ressemblent, mais ne vous laissez pas tromper par les apparences. Il s'agit là des adversaires les plus redoutables que l'Amérique ait jamais affrontés, et du péril le plus dangereux que vous aurez jamais à combattre.

Il y aura des morts. Nous nous trouvons en territoire ennemi, entourés par une armée hostile, presque privés de ravitaillement, sans espoir d'évacuation sanitaire, et l'ennemi nous pourchasse, menant une guerre d'extermination au moyen de tactiques auxquelles nous n'avons jamais été préparés.

Cet ennemi ne fait pas de prisonniers. Il ne négocie pas. Il n'a pas besoin de nourriture, il ne connaît pas la peur et il attaque inexorablement. Le virus ne se bat ni pour des frontières, ni pour l'argent, ni pour la politique, ni pour la religion. Il se bat pour survivre en nous contaminant ou en nous tuant.

Si je vous le dis, c'est pour que vous demeuriez concentrés sur l'essentiel. Si vous voulez rester en vie, il va vous falloir du cœur au ventre. Il est nécessaire de bien réaliser la nature de la situation.

Une guerre illimitée. Totale.

C'est eux ou nous, messieurs. Les dés sont jetés.

En ce moment, vous devez sans doute vous inquiéter pour tous ceux que vous aimez. J'ai des proches au Texas et en Louisiane, et je pense à eux chaque jour. Mais je n'arriverai pas à les rejoindre. Si je passais cette porte, en moins de vingt-quatre heures, je serais mort ou transformé en chien enragé.

Si vous voulez aider vos familles, alors faites votre travail.

Il faut bien que quelqu'un survive à tout ceci.

Les forces de l'ordre civiles sont peu à peu éradiquées. Il ne reste plus que nous. Nous représentons l'ultime barrière entre ce raz-de-

marée destructeur et le monde. Le dernier espoir de votre famille, de votre pays, c'est que l'armée demeure soudée suffisamment longtemps pour changer les choses. À partir de maintenant, quand une unité disparaît, on ne peut plus la remplacer. Elle disparaît à tout jamais.

L'un d'entre vous m'a demandé si c'était la fin du monde. Je ne lui ai pas répondu de manière très convaincante. J'ai donc cherché une autre réponse, et je préfère cette dernière.

C'est à nous de décider s'il s'agit de la fin du monde ou pas.

En ce qui me concerne, messieurs, la réponse est non.

IX

Ils ne méritent pas ce qu'ils nous prennent

Le soleil brille et une foule de gens qui profitent de la fin de l'été a envahi les rues. Dans Central Park, des centaines de New-Yorkais sont étendus sur des couvertures à Sheep Meadow, faisant une pause ou une sieste. Plusieurs garçons ont ôté leur chemise et se lancent un frisbee, tandis qu'un chien bondit de l'un à l'autre en aboyant. Christopher est assis sur un banc, et fait sauter Alexander sur ses genoux. Lorsqu'elle les rejoint, souriante et pieds nus, ils lui adressent tous deux un immense sourire. Le petit veut une crème glacée. Valeriya Petrova lui suggère un tour de manège à la place ; il pousse un cri de joie avant de comprendre qu'il vient de se faire berner, et montre tout à coup qu'il est intéressé à la fois par la glace et les chevaux de bois.

« Quel parfum, Alex ? » demande Christopher.

L'enfant lève la tête vers son père et braille un enthousiaste : « Vanille ! »

Valeriya tourne furtivement les yeux vers Christopher, remarquant avec délice que lui ne remarque pas son regard, et elle sait qu'ils vieillissent chaque jour et qu'ils finiront par mourir et qu'il n'y aura plus rien et qu'ils ne seront plus jamais réunis. Au lieu de l'attrister, cette pensée l'emplit d'une curieuse allégresse : elle est vivante, pas morte, et il lui reste du temps, il leur en reste à tous, avant même que cette journée parfaite ne s'achève. Et il en reste plus encore à son fils, et le monde lui appartient.

Ce soir, elle fera l'amour à son mari et lui murmurerà « merci » à l'oreille, comme chaque fois qu'elle éprouve ce sentiment, quand la beauté de son existence la submerge, et aussi la joie que lui apporte sa famille.

Une lumière blanche et crue déchire les ténèbres.

Le bâtiment se réveille dans un grondement tandis que ses systèmes se remettent en route.

Petrova est couchée sous le bureau, tremblante, fermant les paupières de toutes ses forces.

Il faut que tu te lèves, se dit-elle. Tu ne dois pas renoncer. Tu dois survivre, pour eux.

Non, reste, et rêve encore un peu. Peut-être que le rêve est vrai. Peut-être que dehors, le monde est revenu à la normale.

Des gens dans le parc, riant et jouant. Étendus dans l'herbe tiède, à lire un bon roman...

Non...

Dehors, le monde est en train de mourir, et elle le sait.

Tous ceux qu'elle a connus, tous ceux qu'elle a aimés, tous ceux

qu'elle a chéris, toutes ces bribes de sa vie ont été emportées.

Elle sait qu'elle va probablement trépasser dans cette pièce sans jamais revoir le soleil. Ni son fils.

Si loin d'ici.

L'humanité ne traversera sans doute plus l'Atlantique avant des siècles. Londres pourrait aussi bien se trouver sur Mars. Le nom de cette ville risque de disparaître de la mémoire de toute une génération d'habitants d'Amérique du Nord. Et ceux du futur, luttant pour leur vie, pourraient bien oublier jusqu'à l'existence d'autres continents.

Tout ça parce qu'une microscopique machine biologique veut vivre.

Si le virus pouvait penser et s'exprimer, il dirait qu'il a le droit d'essayer de croître et multiplier, d'aspirer à la domination et à la survie. En fait, cette survie constitue sa seule raison d'être. Il a été conçu pour survivre. C'est ce qui fait sa force. Il s'agissait quasiment de la première forme de vie sur cette planète, et ce sera la dernière.

Mais il ne vaut pas mieux que nous. Peut-être qu'il est plus fort, mais il ne vaut pas mieux.

Un virus pourrait-il forcer ses marionnettes humaines à peindre, par exemple, le tableau d'un coucher de soleil évoquant toute l'émotion du phénomène qu'il représente ? Doté d'un esprit mais dépourvu de pensées, appréhende-t-il des concepts tels que la science, le progrès, l'évolution des espèces ? A-t-il jamais levé ces yeux d'emprunt vers les étoiles en se demandant si d'autres planètes peuvent abriter la vie, une vie avec laquelle il pourrait communiquer ? Comprend-il la charité, l'amour, l'empathie ou la pitié ? Un chien enragé, arpétant les rues dans sa quête fébrile d'un nouvel hôte, peut-il ressentir quoi que ce soit lors de sa brève existence, excepté la rage et la douleur délétères ?

Ils ne méritent pas ce qu'ils nous prennent. Ce sont des machines, rien de plus. Des logiciels vivants. Ils vont tuer tout le monde, tout détruire pour ensuite mourir eux-mêmes, et disparaître aussi vite qu'ils sont venus, ne laissant derrière eux que désespoir et ruines. Et ces appareils de surveillance, comme toutes les autres machines conçues par les humains, seront ensevelis sous la poussière, rouillant au fil des ans, pour que des générations plus tard, des descendants les retrouvent sans plus savoir s'en servir.

Quelle injustice...

Une bouffée de colère lui donne juste assez de force pour remuer la main.

Au prix de considérables efforts, elle tend le bras de l'autre côté du tapis. Son corps suit, à une lenteur d'escargot, mais avec autant de détermination. La peur lui pèse, comme une étrange forme de gravité, et elle se demande si elle y arrivera. Mais bientôt la voici debout, scrutant les écrans de sécurité où l'attend l'image de Sandy Cohen, étendue sur le sol du couloir, brisée.

Morte.

Pour eux, nous ne sommes que de la viande. Ils nous dévorent et jettent l'emballage.

Même l'air semble peser dans ses poumons.

Si tu ne veux pas crever ici, tu ferais mieux de te mettre au travail, se dit-elle.

Ses yeux se posent sur un paquet de cigarettes, sur le bureau. Jackson était fumeur. Petrova, elle, a arrêté il y a quatre ans, avant de tomber enceinte d'Alexander. Elle n'y a plus retouché depuis.

Juste une, décide-t-elle. Pour m'aider à réfléchir.

Petrova allume l'extrémité de la cigarette et inhale à fond, éprouvant un curieux sentiment de culpabilité à l'idée de fumer dans un lieu public. Les vieilles habitudes ont la vie dure, à plus d'un titre. Elle tousse à la première bouffée, mais pas à la deuxième. C'est comme faire du vélo. Au bout de quelques instants, un bien-être intense lui envahit le cerveau.

Des années d'efforts réduites à néant. Cesser de fumer s'est avéré un vrai calvaire, et elle fiche tout en l'air pour les trois quarts d'un paquet de Marlboro Light. Et même pas des mentholées, celles qu'elle préfère. D'un autre côté, entre l'épidémie et les chiens enragés, elle ne risque pas de tomber sur un stock de cigarettes d'ici un bon bout de temps. Ça n'arrivera peut-être plus jamais.

Elle se rend brusquement compte qu'il ne lui reste pas beaucoup de temps. Une nouvelle panne d'électricité peut survenir d'un moment à l'autre. Et si le courant ne revient pas, elle n'aura aucun moyen de survivre.

Petrova commence à examiner ce qui l'entoure. La plupart des tiroirs sont remplis de dossiers, de papiers, de fournitures de bureau et de vieux manuels. Celui du bas contient une bouteille de whisky à moitié pleine, une cartouche de cigarettes presque complète, un préservatif, un exemplaire de *Penthouse* aux pages abîmées, un bloc-notes où a été fixé une sorte de planning d'entraînement et un paquet de cacahuètes salées. Elle l'ouvre et les dévore.

Charmant, pense-t-elle. Au moins, je ne manquerai pas de cigarettes ni de bouquins pornos.

L'un des rangements abrite des lampes-torche. Après les avoir testées, elle les met de côté.

En revanche, aucun pistolet, et pas la moindre arme. Petrova sait que les agents de sécurité disposent toujours d'une matraque et d'un taser, mais soit Jackson les portait sur lui, soit il les a perdus en se battant contre Baird, soit il s'en est débarrassé ensuite. Ce qui ne laisse que le club de golf, à côté duquel elle dépose un petit extincteur métallique et un cutter.

Petrova trouve les toilettes adjacentes à la pièce principale et s'en

sert. La porte ouverte et la lumière éteinte, elle y fume une seconde cigarette. Pendant un moment, la sensation de faim disparaît.

Elle claque des doigts, se lève et tire la chasse. Faisant une pause au lavabo, elle se lave rapidement la figure et les mains en s'efforçant de ne pas regarder son reflet dans le miroir, et s'essuie avec des serviettes en papier. Puis elle retourne au poste de l'opérateur.

Petrova vient de comprendre que le système de sécurité comprend forcément un moyen d'empêcher la migration des microbes et toxines transmis par voie aérienne, en cas d'urgence.

Au bout de quelques minutes, elle coupe la ventilation, le chauffage et la climatisation avec un cri de triomphe primitif. Instantanément, l'air conditionné cesse de lui souffler au visage. Bientôt l'atmosphère sentira le renfermé, mais au moins elle ne gèlera plus.

Cette infime prise de contrôle réveille son optimisme et son courage.

— Je suis absolument navrée, Sandy, dit-elle à l'écran avant de couper l'image.

Il ne lui reste plus que deux solutions pour sortir : s'échapper elle-même ou attendre les secours.

Ne regardez pas en arrière

Marsha Fuentes, les membres et les paupières agités de tressaillements, est étendue dans l'une des allées de l'auditorium. Lucas, dans le hall des ascenseurs, renifle en clignant des yeux. Saunders fait les cent pas dans le laboratoire ouest. Stringer Jackson est resté debout devant le miroir, oscillant d'avant en arrière, du mucus dégoulinant de son œil crevé, un filet de salive à la commissure des lèvres.

Il s'est transformé.

En bas, la belle blonde semble se quereller avec l'un des hommes de sa troupe. Tout en parlant, elle se tapote la jambe avec le pistolet qu'elle a en main. Les intrus ont compris que lorsque la procédure de verrouillage de l'institut se déclenchait, le labo, mais aussi tout le bâtiment, se retrouvaient scellés. Ce qui ne les enchante pas.

Derrière la femme, Petrova distingue un groupe d'individus étendus par terre, dans un coin. Des victimes du Lyssa. Certains sont malades et leur état empire. Aucun d'entre eux n'a viré au chien enragé, cependant. Pas encore. Elle se souvient que dans le cas du Lyssa transmis par voie aérienne, les risques demeurent très faibles.

La femme agite désormais son pistolet au-dessus de sa tête et désigne les malades. Les hommes s'écartent, penauds.

À contrecœur, Petrova se détourne de l'écran. Si elle veut qu'on lui vienne en aide, il faut qu'elle agisse rapidement. Elle ramasse l'extincteur, qu'elle envisage d'utiliser comme projectile, et son club de golf. Quant au cutter, elle le fourre dans sa poche, en guise d'arme

de dernier recours. Devant la sortie, elle respire profondément, hésitante.

C'est ça ou bien retourner sous le bureau.

Elle retire ses chaussures pour ne pas faire de bruit ouvre la porte et risque prudemment un pas à l'extérieur.

À l'exception des cadavres, le couloir est vide. Il y règne un silence de mort. Elle dépasse vivement Sandy Cohen, affalée comme une marionnette dont on aurait coupé les ficelles, les bras et les jambes tordus selon des angles curieux, le visage grimaçant et la tête tournée à cent quatre-vingt degrés. Plus loin, elle trotte devant le cadavre de Baird, étendu sur le flanc comme un taureau abattu. Des bruits de pas résonnent depuis de lointains couloirs.

Tournant au coin, elle s'approche à pas feutrés des toilettes où gît toujours le corps raidi de Sims, qui bloque la porte. Stringer Jackson se trouve à l'intérieur.

Les ennuis commencent.

Elle dépasse précipitamment l'entrée, espérant de tout son cœur passer inaperçue.

Immédiatement, Jackson se met à feuler.

— Oh merde, lâche-t-elle en commençant à courir.

Derrière elle, la porte s'ouvre en grand, claquant contre le mur dans un bruit tonitruant, et Jackson surgit en grondant, trébuchant sur Sims.

Petrova ralentit pour regarder par-dessus son épaule et voit le vigile qui se relève et s'élance à grandes foulées dans sa direction, l'œil suppurant une bouillie jaune verdâtre. Ses mâchoires écumant de bave émettent un beuglement nasal : « ghaaan... »

En tant que scientifique, elle a appris toutes sortes d'informations sur le corps humain. Par exemple, elle sait que les mâchoires humaines sont capables d'exercer dix fois plus de pression qu'il n'en faut pour sectionner un doigt.

Quelques instants plus tard, elle s'arrête en dérapant devant son propre bureau et s'y faufile. Elle claque la porte, la verrouille et y pèse de tout son poids en priant pour qu'elle tienne.

Cependant, Jackson ne tente pas de l'enfoncer. Il commence à gronder et à faire les cent pas. Elle l'entend renifler, tout près. La voici de nouveau prisonnière et cette fois, elle n'a plus accès aux caméras de sécurité.

Petrova pose le club de golf et l'extincteur pour s'asseoir à son bureau. Ce geste lui est si familier qu'un instant, elle a l'impression que tout est revenu à la normale. L'économiseur d'écran de son ordinateur affiche une photo d'elle, de Christopher et d'Alexander, tous souriants. C'est son mari qui a pris le cliché, en brandissant l'appareil au-dessus de leurs têtes. Alexander dans ses bras, tend la

main vers l'objectif. L'image numérique figeant pour toujours cette journée parfaite à Central Park. Fascinée, Petrova reste immobile un bon moment, les yeux rivés sur l'écran.

Jackson donne un coup d'épaule contre la porte au passage, ce qui la fait sursauter.

Il est temps de se mettre au travail. Elle décroche le téléphone qui claironne un signal incohérent – *rat-tat-tat*. Idem dans le combiné du fax. Son front et ses aisselles sont soudain moites de sueur. Première impasse.

Tapotant sur son clavier, elle teste sa connexion au serveur de courrier électronique, apparemment opérationnel : elle dispose donc d'un lien avec le monde extérieur.

Un sourire aux lèvres, elle ouvre le site FTP sécurisé que le CDC a mis en place pour partager leur travail. Lui aussi est en ligne.

Rassemblant toutes les données relatives à ses découvertes, elle les envoie dans le dossier commun.

Pendant le téléchargement, elle écrit un courriel à ses contacts du CDC et de l'USAMRIID, sans oublier de mettre en copie tous les membres de la communauté des virologues dont les noms lui reviennent. Dans le texte, elle résume ses découvertes et annonce qu'elle dispose d'un échantillon pur de la souche du chien enragé. Elle déclare qu'elle et ses collègues allaient mettre au point la formule d'un vaccin quand une foule en colère a investi le hall d'entrée du bâtiment et les y a enfermés, et qu'ils ont besoin de secours. Puis elle clique sur le bouton ENVOYER.

Il s'agit d'un plan simple, mais elle pense qu'il fonctionnera. À l'heure qu'il est, le monde extérieur doit savoir que la véritable menace provient de la souche du chien enragé. Le CDC désirera obtenir un échantillon pur. Elle en a un, mais il faut espérer que l'électricité ne soit pas coupée pour de bon, auquel cas il se dégraderait. Les membres du CDC voudront surtout un vaccin : c'est pourquoi elle a menti en affirmant qu'ils étaient sur le point de le produire.

Il ne lui reste plus qu'à attendre que le gouvernement envoie des secours. Un plan simple.

À moins que ses contacts ne soient tous morts.

À moins que le CDC et l'USAMRIID n'existent plus.

À moins que quelqu'un d'autre n'ait déjà obtenu le résultat qu'elle propose.

Son estomac se met à gargouiller. Petrova ouvre un tiroir de son bureau et en tire son sac à main. Au fond, elle trouve une boîte de Tic Tacs à l'orange. Elle verse le reste du contenu dans sa paume et se jette dessus. Elle dévore également la totalité d'un paquet de chewing-gums, mâchant jusqu'à ce qu'ils n'aient plus de goût et les avalant tout

ronds ensuite.

Sa messagerie ne contient aucun mail de Christopher.

Elle se connecte à la page du *Guardian*, mais celle-ci n'affiche aucun article récent. Elle s'ouvre sans problème, mais aucun nouveau texte n'y a été posté depuis hier. Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

D'autres sites d'informations évoquent des émeutes, et certains contiennent même des vidéos montrant des chiens enragés. Ils poursuivent des gens qui hurlent et les plaquent à terre pour les brutaliser. Les articles sont rares et mal rédigés. Certains sites, comme You Tube, ont été fermés ou ont planté. Les réseaux sociaux sont inondés d'appels à l'aide désespérés.

Elle veut continuer à espérer que sa famille est en vie, mais au bout de quelques minutes, elle cesse de chercher des informations fiables, parce qu'elle n'aboutit à rien et perd du temps. Elle compte retourner au centre de contrôle de la sécurité dès que possible, car elle y a laissé les lampes torche. Elle peut vivre sans alimentation, voire sans eau, pendant quelques jours, mais l'idée de se retrouver coincée ici dans le noir la terrifie.

Si la situation dehors est aussi grave qu'elle le pense, l'électricité finira par lâcher.

Il lui faut juste trouver le moyen de neutraliser Jackson ou de lui échapper. Si possible en s'arrêtant à la salle de repos des employés assez longtemps pour y prendre un peu de nourriture dans la machine brisée par Hardy, afin de ne pas mourir de faim.

Elle dresse l'oreille un moment. Jackson a cessé de marcher. Le couloir est plongé dans le silence.

Petrova se lève lentement de sa chaise et s'avance jusqu'à la porte sur la pointe des pieds. Toujours rien. Elle s'aplatit au sol et tente de regarder en dessous. Se redressant avec précautions, elle colle une oreille prudente tout contre.

À quelques centimètres de là, elle entend soudain un grognement guttural.

— Oh, murmure-t-elle en battant en retraite.

Elle regrette de n'avoir rien prévu d'autre que d'envoyer des courriels au CDC et à l'USAMRIID.

Mais une idée lui vient.

Vous êtes peut-être plus forts que nous, pense-t-elle, mais nous sommes plus malins.

De retour devant son ordinateur, elle ouvre un document qu'elle imprime en une centaine d'exemplaires. L'imprimante se met à cracher des feuilles de papier.

Quelques instants, elle observe cette tâche routinière avec une certaine mélancolie, puis revient à pas de loup vers la porte, munie de l'extincteur et du club de golf. Lâchant le putter presque sans y penser,

elle appuie brusquement sur la poignée et s'écarte de l'entrée.

Jackson se précipite à l'intérieur en rugissant, s'élance sur le bureau et renverse l'imprimante, qui atterrit sur le sol à grand bruit.

Petrova reste interdite un court moment, incapable de croire que son plan a fonctionné. Elle bondit dehors et claque la porte avant que Jackson ne se jette dessus, cognant, griffant et tapant du pied tout en poussant des aboiements furieux.

Elle recule en pantelant.

Le docteur Lucas se trouve presque au coude à coude avec elle, il a perdu ses lunettes, et cligne des paupières en humant l'air.

Il commence à gronder.

Petrova a laissé le club dans son bureau. Elle pointe l'extincteur et asperge le docteur de mousse blanche pressurisée dans l'espoir de l'aveugler.

Le scientifique se met à tousser et cracher, levant les mains vers ses yeux irrités en gémissant, puis devient comme dément, se claquant le visage et mordant ses bras tout en projetant de l'écume en tous sens. Petrova le regarde, fascinée, déchirer des morceaux d'étoffe et de chair, la figure et la chemise éclaboussées de sang.

Dix fois plus de pression qu'il n'en faut pour sectionner un doigt.

Reculant à pas comptés, elle fait finalement volte-face et abandonne Lucas à son sort, qui continue à hurler et déchiqueter ses vêtements et sa propre peau, en proie à une rage folle. Quand elle arrive au centre de contrôle de la sécurité, elle tremble si fort qu'elle parvient à peine à ouvrir la porte.

Sur l'écran, la belle blonde agite un panneau où il est écrit : « Vous ne me laissez pas le choix ». Près d'elle, plusieurs hommes à l'air inquiet forcent l'autre membre de la Garde Nationale, les bras toujours attachés dans le dos, à se mettre à genoux.

Petrova ne peut que regarder, les yeux rivés à ce nouveau drame.

Jetant sa pancarte, la blonde s'approche d'une des victimes du Lyssa allongée sur le sol, une jeune fille, et frotte la main sur le visage de la gamine jusqu'à ce que ses doigts soient recouverts de mucus. Elle tend le bras bien haut, dans le champ de la caméra.

— Oh, murmure Petrova. Non, non, non. S'il vous plaît, ne faites pas ça.

Quand elle recule, ouvrant la bouche sans un son, le soldat écarquille les yeux et commence à se débattre si violemment que ses ravisseurs parviennent à peine à le maintenir.

La blonde lui barbouille le visage et les lèvres de morve, puis lève un nouveau morceau de papier où elle a griffonné à la hâte : « Vous seuls pouvez le sauver ».

— Nous n'avons pas de vaccin, espèce de connasse ! hurle Petrova en jetant son extincteur contre le mur. Arrête de tuer des gens !

La rage qui bouillonne en elle menace d'exploser. Elle se précipite devant l'interface graphique du système de sécurité et commence à l'examiner avec soin.

— Tu veux entrer ? murmure-t-elle, le dégoût et la rage accentuant son accent russe. C'est vraiment ça que tu veux ? On va voir.

Elle clique sur une icône, qui passe du rouge au vert.

Sur l'écran, les intrus semblent stupéfaits, puis ils laissent éclater leur joie, riant et s'embrassant, désignant une scène qui se déroule hors champ. La blonde baisse les yeux sur le soldat, qui fixe le sol. Isolés au milieu de la foule en liesse, tous deux versent des larmes.

Les gens pointent le doigt vers les ascenseurs. Ils ont remporté la victoire contre ces scientifiques obstinés qui voulaient monopoliser le vaccin.

Les ascenseurs descendent.

Vous savez, mon paternel...

Mooney est assis par terre près de son sac de couchage, dans la salle de classe dont la première escouade a fait son dortoir. Il s'aère les pieds en s'occupant de sa carabine. Après avoir beaucoup servi, ces armes nécessitent un bon décrassage. Il veut un fusil fonctionnel, pas un simple accessoire de parade, et il le démonte et le nettoie en vitesse. Tout autour, plusieurs soldats l'imitent, se préparant à l'action. La pièce empeste les chaussettes sales et le solvant.

Wyatt entre en se pavanant, un sac-poubelle en plastique à la main gauche. Derrière lui, Mooney voit l'un des gars de la deuxième escouade qui éponge le sol en sifflotant. *Toute la population est en train de mourir, c'est la fin du monde, mais l'armée n'aime pas la saleté*, se dit-il. L'Armageddon sera propre et net, bien ordonné. Si vous crevez le dernier, prière d'éteindre la lumière derrière vous.

— Prise de guerre, déclare Wyatt en étalant le contenu du sac par terre devant Mooney : une petite montagne de barres chocolatées à moitié fondues, des briques de jus de fruit, des canettes de soda tiède ainsi que divers gâteaux et autres donuts.

Les gars poussent des sifflements envieux.

— Qu'est-ce que t'en penses, Mooney ? dit-il en décochant un de ses sourires en coin qui inclinent de guingois ses grosses lunettes militaires marron, celles que les soldats appellent les CF, Ou Contraceptifs Faciaux, étant donné que ceux qui les portent n'ont aucune chance de tirer un coup.

Mooney examine son camarade un instant pendant qu'il passe un écouvillon dans le canon de son arme. Il a l'impression d'avoir adopté le première classe Joël Wyatt, bien qu'il ne sache pas pourquoi, étant donné qu'il ne peut pas le voir en peinture depuis un moment. À moins qu'il ne s'agisse du contraire et qu'il n'ait pas fait preuve d'assez de fermeté pour résister à cette adoption imposée : Joël Wyatt évoque parfois une force de la nature. Quoi qu'il en soit, quand on pense qu'on n'en a plus pour longtemps, on a tendance à se montrer plutôt coulant. Tout ce qui pourrait vous irriter cesse d'être réel et d'avoir la moindre importance. Demandez à Billy Chen s'il se préoccupait de toutes ces brouilles avant de se faire sauter le crâne.

— Où est-ce que t'as trouvé ça, Joël ? s'enquiert Ratliff.

— J'ai forcé les casiers des gosses de bourges, répond Wyatt avec un grand sourire, en passant la main dans les friandises. C'est pas comme

s'ils allaient revenir, ajoute-t-il néanmoins en guise d'excuse.

Ratliff commence à se marrer, mais son rire s'éteint vite.

— À force de tripoter n'importe quoi, tu vas finir par tomber malade, Joël, le tance Mooney avant de reconsidérer la question. Oh, et merde. File-moi ce Mars.

— Tu n'as pas dit le mot magique !

— Magne ! fait Mooney avec un regard noir.

Wyatt, de nouveau hilare, les joues gonflées de chocolat, lui tend la barre de friandise.

Mooney en prend une bouchée et mâche lentement. L'instant d'après, il engloutit le reste, ses mâchoires travaillant en surrégime jusqu'à ce que ses muscles protestent devant l'effort soudain et inattendu. Il tend la main et saisit une brique de jus de pomme, la poignarde d'un coup de paille et la vide en quelques longues gorgées. Le sucre lui donne un coup de fouet qui lui met le cerveau en ébullition.

— Hé, c'est à moi ! geint Wyatt tandis que Ratliff s'empare d'un paquet de petits gâteaux.

— Y en aura pour tout le monde, dit Mooney.

— C'est ce que ta mère... réplique Finnegan, qui ne termine passa phrase.

Personne ne rit. Au lieu de ça, les soldats fixent tous le vide et l'atmosphère se remplit d'un désespoir tangible, qui les paralyse comme un venin. Mooney n'y tient plus.

— Allez, tout le monde prend une friandise, déclare-t-il. C'est la tournée de Joël.

Tous les gars s'approchent pour piocher dans le tas, qui disparaît presque entièrement.

— Merci Joël ! disent-ils tous.

— Ouais, merci bien, grommelle Wyatt à l'attention de Mooney.

— On vient de te nommer officier détaché à l'entretien du moral des troupes, déclare son camarade.

— Pourquoi ? Tout le monde ne s'est pas senti remonté par le petit speech du lieutenant ? « Bonjour, euh, messieurs, c'est moi le lieutenant. Bla bla bla, c'est la fin du monde, et vous faites toujours partie de l'armée. »

Les gars se mettent à rire en dégustant les trouvailles de Wyatt.

— T'aurais pas trouvé de la bière, dans ces casiers, des fois, Joël ? demande Finnegan.

— Un ou deux joints, peut-être ? s'enquiert Carrillo, hilare.

— Un peu de Valium ? l'interroge Ratliff.

— Une bouteille de Southern Comfort ?

— De la codéine ?

— De l'héro ?

On pourrait croire qu'ils chahutent, mais ils sont on ne peut plus sérieux, Mooney le sait. Ils ont appris récemment que la voie du devoir menait droit dans un mur de briques, en leur offrant un choix que Billy Chen a refusé de continuer à faire et qu'eux-mêmes s'efforcent toujours d'éviter. Ils n'ont nulle envie de se compromettre avec la « guerre totale » du lieutenant Bowman, mais ils ne voient aucune issue permettant de s'évader de l'armée, aucun moyen de rentrer chez eux... sans compter que le « chez eux » en question n'existe peut-être plus.

Ils donneraient cher pour échapper à tout ça, ne serait-ce que quelques heures.

— J'avais un prof qui planquait une bouteille de whisky dans son tiroir, raconte Finnegan. On y allait en douce à l'heure du déjeuner et on buvait un coup, et après, on refaisait le plein avec de l'eau.

— J'arrive pas à croire que j'ai fini le lycée il y a un an et demi seulement, dit Carrillo en posant les yeux sur les bureaux des élèves, rangés contre le mur d'en face. J'ai vu de ces merdes entre temps...

— Dix-huit ans, allant sur ses quarante-cinq, rétorque Ratliff, arrachant un sourire à Mooney.

— Mon pote, je tuerais pour une bonne vieille bouteille de Bud bien glacée, songe Finnegan tout haut.

— Pas de la Bud, conteste Ratliff. C'est la Heineken la meilleure.

— Moi, je bois que de la bonne, se vante Carrillo. Guinness pression ou rien.

— Carrillo aime la bière qui se mâche.

— Vos bibines en bouteille, c'est que de l'eau teinte en jaune, les mecs. Vous sifflez de la pisse gazeuse, c'est tout.

— J'aime bien la Bud.

— Et la Corona ?

— Hé, les gars, c'est quoi la différence entre une moitié-moitié et une *black and tan* ? J'ai jamais bien compris.

Rollins termine son chocolat, pousse un soupir et contemple l'emballage d'un air mélancolique.

— Je viens de penser à un truc... Si le monde va aussi mal que le prétend le lieutenant, je me demande s'ils fabriquent encore ces barres ou si c'est tout ce qui reste.

— Et les films, enchaîne Finnegan. Les concerts live. Les matchs de foot. *Hustler*.

— Les Playstation, ajoute Wyatt. Et l'édition spéciale bikinis de *Sports Illustrated*.

— Et les nanas, la beuh, le rock and roll et la bière, dit Ratliff.

— C'est mon vieux qui ne va pas apprécier, leur lance le caporal Eckhardt à l'autre bout de la pièce en récurant le percuteur et la culasse de sa carabine avec une brosse à dents enduite de solvant pour

en retirer les résidus de carbone. Il est vraiment accro, poursuit-il. Il peut descendre deux packs de six en une nuit, tomber dans les vapes et se lever comme un charme le lendemain matin pour partir au boulot.

— Un type qui gagne à être connu, on dirait, ironise Wyatt.

— C'est un psychopathe, mon vieux. S'il y a bien quelqu'un qui peut survivre à ce merdier, c'est lui.

— Mon père est comptable, dit Finnegan. Il déteste la violence. Il a failli faire une crise cardiaque quand je me suis engagé et qu'il a découvert qu'ils m'envoyaient en Irak.

— Mon paternel a une cave pleine de fusils, explique Carrillo. Il aime son AK47 plus que ma mère. C'est un vrai con. Les connards comme lui s'en tirent toujours.

— Ça te donne une idée du genre de monde qui va ressortir de l'autre côté de ce trou du cul géant, conclut Mooney.

— Ouais, toutes les fiottes auront passé l'arme à gauche, fait Eckhardt.

— Et c'est les psychopathes qui se retrouveront aux commandes, rétorque Mooney. Réfléchis un peu à ça.

Le silence s'installe. Les gars essaient de ne pas y penser.

— Ma meuf, dit soudain Ratliff d'un ton féroce, mais à voix basse, comme pour lui seul, c'est une dure à cuire. Elle va gérer. Son père a un fusil. Il lui a appris à s'en servir. Elle va s'en sortir.

Finnegan regarde par la fenêtre, plissant les yeux sous la lumière crue du soleil. Soudain, il se trouve pris d'un incontrôlable fou rire. Tous les regards se braquent sur lui.

— Vous savez, mon paternel... commence-t-il, mais il s'arrête net, comme son rire, et son visage perd lentement toute expression.

Quelques instants plus tard, une sirène de raid aérien les arrache à la mélancolie, gagnant peu à peu en volume sonore au beau milieu de Manhattan. De l'autre côté du fleuve, une autre lui répond, puis une autre encore, claironnant quelque part au loin. Le hurlement monte en puissance jusqu'à devenir presque assourdissant.

Mooney regarde par la fenêtre. D'après la luminosité, c'est la fin de l'après-midi. 17 :00 pour être exact.

Le couvre-feu vient d'être instauré.

Les gars se lèvent lentement. Leur projet consiste à se préparer un souper en vitesse. Après ça, ils sont conviés à des funérailles.

Dans deux heures, le soleil américain se couchera, et il fera noir comme jamais.

**Un homme qui fait la différence parce qu'il
se trouve au bon endroit et au bon moment**

Trois agents de police, recouverts de la tête aux pieds par leur tenue

de combat noire, avec gilet pare-balles et casques à visière transparente, arpentent lentement la rue. Des feuilles de journaux volent autour de leurs bottes et se collent à leurs jambes. L'un d'entre eux s'appuie sur un de ses camarades, tandis que le troisième, une grande femme dont la longue natte dépasse de sous son couvre-chef, assure leurs arrières, munie d'un bouclier de protection balistique. Tous sont épuisés, mais c'est leur tour de se battre. Ils se dirigeaient vers l'est à un moment, mais ils ont dû faire demi-tour et vont désormais vers l'ouest et les bruits de coups de feu.

Là où on entend des coups de feu, on trouve des gens. La sécurité. La nuit tombe. Autour d'eux, les éclairages publics prennent vie dans le crépuscule.

Comme s'ils n'avaient attendu que ce signal, deux chiens enragés surgissent d'un immeuble proche. Ils passent en trombe devant un échafaudage arborant les affiches de pub de la tournée d'adieux d'un chanteur pop sur le retour, et se ruent sur la brigade antiémeute en glapissant.

La femme se met en posture de combat, levant matraque et bouclier, tandis que ses camarades s'agenouillent sur l'asphalte derrière elle, le souffle court.

Elle attend que les infectés arrivent à sa hauteur en respirant à fond, et esquive prestement le premier, un homme d'une cinquantaine d'années en tenue d'infirmier, qui glisse en essayant de s'arrêter, emporté par son élan. Presque immédiatement, l'autre, un grand type en bleu de travail, se jette sur elle en grognant. D'un coup de bouclier, elle l'assomme et le bloque, avant de lui abattre sa matraque sur le crâne, le tuant sur le coup. Elle pivote aussitôt pour asséner un revers de bouclier au premier assaillant, l'envoyant valser jusqu'à ce qu'il trébuche et s'affale.

La femme recule en chancelant, éreintée par cet effort, les épaules s'affaissant sous le poids de son gilet et de ses armes, tandis que l'homme se remet péniblement sur pieds et commence à rôder autour d'elle comme un félin furieux, en hurlant.

Ils étaient occupés à maîtriser la foule près de Grand Central Station, empêchant des milliers de gens d'entrer de force dans les trains qui ont cessé de circuler depuis plusieurs jours, puisque la gare a été convertie en clinique pour malades du Lyssa. C'est alors que des centaines de chiens enragés ont fait irruption et se sont jetés dans le tas, mordant tous ceux qu'ils croisaient.

La brigade antiémeute s'est avancée pour séparer les infectés des autres, et s'est retrouvée coincée entre les deux.

Les policiers n'ont dû leur survie qu'aux gaz lacrymogènes.

Ils ont tiré des grenades lacrymo qui ont projeté d'immenses nuages d'étincelante fumée blanche. Chiens enragés et individus sains se sont

mis à courir en tous sens dans la brume artificielle, les yeux et le nez dégoulinant de morve et de larmes, griffant leurs vêtements et leur épiderme irrité. Des dizaines d'entre eux se sont mis à vomir, pliés en deux. Ce sont les infectés qui ont le plus souffert. Le gaz lacrymogène réagit à l'humidité de la peau et des yeux, et ils sont moites de sueur et de bave. La substance irrite également le nez et la trachée, et les chiens enragés ont énormément de mal à déglutir, car la maladie paralyse les nerfs de la gorge pour stimuler la production de salive.

L'unité s'est dispersée, chaque policier s'efforçant de regagner son poste. Ce petit groupe a dû fuir en se battant sans arrêt, en tournant en rond sur plus d'un kilomètre et demi. Au début, ils étaient cinq. L'un d'entre eux s'est retrouvé projeté dans une vitrine, et un autre est mort en héros devant une enseigne Staples en gagnant du temps pour que ses collègues s'échappent.

L'homme en tenue d'infirmier pousse un grondement et bondit.

Une détonation retentit et il tombe aussitôt.

Une volute de fumée s'élève sur un toit des environs.

Le sergent Lewis, assis sur son tabouret à chiquer une bouchée de tabac Red Man, aperçoit un autre chien enragé qui se précipite sur les flics depuis l'immeuble voisin. Il jauge sa cible, vise son centre de gravité dans sa lunette, et l'abat d'une balle entre les omoplates.

Les policiers s'accroupissent un instant, se jettent des regards interdits, et commencent à scruter l'horizon pour découvrir où se cache le tireur.

Ça, je suis pour, pense-t-il en prenant le temps de cracher. Une frontière morale bien définie. Un homme qui fait la différence parce qu'il se trouve au bon endroit et au bon moment.

Maintenant, il suffit de placer chaque type disposant d'un uniforme, d'un fusil et d'un peu d'entraînement aux lieux stratégiques pour attendre l'instant idéal. Rompre la chaîne de l'infection un peu partout et renvoyer ce fléau dans la boîte de Pandore d'où il est sorti.

Des tirs d'armes de poing retentissent en rafale au sud, et il jette un coup d'œil dans cette direction, en se demandant dans quel pétrin les compagnies Alpha et Bravo se sont fourrées. Elles auraient dû se montrer il y a une heure. Elles ont pris la route en retard et se heurtent à des poches de résistance tout le long du chemin. Sans compter qu'on y voit de moins en moins clair.

Il se retourne à temps pour distinguer un autre chien enragé, une femme obèse en jogging, qui se jette sur la policière, laquelle s'est mise en position et lève sa matraque pour frapper.

Merde.

Il presse la détente et rate sa cible.

Merde !

Toutefois, le M21 est une arme semi-automatique, ce qui signifie

qu'il dispose d'une seconde chance. Il tire à nouveau. La femme s'effondre en se convulsant, un trou fumant et ensanglanté dans le dos.

C'est ma rue, pense-t-il en crachant un jet brunâtre. *Je vous autorise à la traverser librement. Vous ne craignez rien ici tant que vous êtes sous ma protection. Et la prochaine fois que vous partirez pour la fin du monde, prenez autre chose qu'un pauvre gourdin.*

Il lève les yeux au ciel. Il fait tout juste assez clair pour qu'il tienne sa promesse. Rempli d'un sentiment de magnanimité, il leur fait un signe dans l'espoir qu'ils l'aperçoivent.

Mais ils ne regardent pas en direction du bâtiment.

Ils se sont mis à courir.

L'œil vissé à sa lunette, il voit qu'un des policiers rampe à quatre pattes tandis que son collègue s'éloigne d'un pas chancelant, titubant sur ses jambes fatiguées, pour suivre la femme qui a pris la fuite, courant de toutes ses forces.

— Bon Dieu, souffle-t-il, sous le choc.

Derrière les trois flics, un véritable mur de chiens enragés s'avance dans la rue, les cheveux emmêlés et collés, vêtus de haillons, crasseux et pataugeant dans leurs propres déjections.

Il y en a des milliers.

Le premier policier disparaît sous leurs pieds, broyé comme un hérisson sur une autoroute, et la horde poursuit son chemin sans même marquer un temps d'arrêt. Le second agent trébuche et tombe à genoux. Presque aussitôt, la meute déferle sur lui avec la force d'une voiture lancée à pleine vitesse, le projette en l'air comme une poupée et l'écartèle. Des filets écarlates jaillissent.

La policière s'arrête au milieu de la rue et se retourne, agrippée à son bouclier et brandissant sa matraque au-dessus de sa tête, sa natte défectueuse tombant dans son dos.

Une détonation. Le fusil de Lewis abat un chien enragé. Une autre, et un second infecté s'affale. Il essaie de dégager une percée pour cette femme, mais en vain, et il le sait. Il voit leur visage quand il les descend : dépourvus d'expression, avec ces lèvres qui ne remuent que pour gronder et glapir, tandis que leurs yeux étrangement vides demeurent fixes.

Il fait feu à plusieurs reprises, vidant son chargeur.

Il ne garde qu'une balle. *Pour elle*, se dit-il.

Non, elle va y arriver.

Non, elle est déjà morte.

Clic. Le chargeur est vide.

La femme brandit sa matraque une dernière fois avant de disparaître dans la foule qui l'engloutit tout entière, en un instant, comme si elle n'avait jamais existé.

— Allez vous faire foutre, espèces d'enfoirés ! rugit Lewis, soudain

envahi par la rage, agitant son poing. Je vous descendrai jusqu'au dernier !

Sa radio se met à crépiter.

— Contre qui hurlez-vous, sergent ?

Il se retourne et voit les officiers et les principaux sous-offis qui l'observent, rassemblés de l'autre côté du toit.

Lewis s'essuie les yeux et enclenche son combiné.

— Vous feriez mieux de venir voir ça, mon lieutenant, dit-il. Et sans tarder.

La sécurité de l'emploi

McLeod retourne la fille sur le ventre afin de ne pas avoir à regarder sa figure, en particulier les yeux écarquillés, vitreux et fixes. Il se penche, la saisit aux chevilles avec ses gants en latex, et commence à la traîner dans la rue, suivi d'un dense nuage de mouches. Sa robe s'accroche et dévoile ses jambes nues, et son visage frotte par terre, laissant derrière lui une piste épaisse de sang coagulé issu du trou qui lui ouvre la gorge.

— Oh mon Dieu, lâche-t-il d'un air révolté en essayant de détourner le regard.

Il s'aperçoit qu'il émet un son sourd pour ne plus entendre le bruit de cette joue qui traîne contre l'asphalte.

— Un instant, première classe, fait une voix derrière lui.

— Bien reçu, répond McLeod en lâchant les jambes de la fille et en s'éloignant gauchement du cadavre.

— Venez. Prenez ça.

C'est Doc Waters, qui lui tend un coton-tige.

— Pour quoi faire ?

— C'est du Vicks Vaporub. Frottez-le sous vos narines et ça amoindrira un peu la puanteur.

McLeod sourit en écartant d'un geste les mouches qui lui volent autour de la tête.

— Merci, docteur. C'est vous le meilleur.

— Pas dans le nez, hein, soldat. Dessous. Voilà, comme ça. Techniquement, il ne faudrait même pas s'en badigeonner sous le nez. Mais ça devrait vous être utile, avec ces relents de cadavre.

— Peu important les contre-indications du moment que ça marche.

McLeod renifle exagérément.

— Qui l'eût cru ! Ça marche, doc.

— Vous savez, vous ne devriez vraiment pas entasser les corps comme ça. Il vaudrait mieux utiliser des sacs. S'il vous faut les déplacer, vous serez obligés de vous servir d'une pelle.

— Pas assez de sacs, faut croire. Mais des gars avec des pelles, on n'en manque pas.

— Je vois.

Doc Waters fait signe aux trois autres soldats qui traînent les cadavres sur les monticules infestés de mouches devant les immeubles.

— Alors comme ça, vous n'êtes pas le seul à avoir hérité du merdier, première classe. Qui sont ces types ?

McLeod sourit.

— Les ploucs de la première section qui ont commencé à se battre après le discours du lieutenant, quand il nous a dit que tous ceux qu'on connaissait étaient en train de crever, chez nous.

— Quand avez-vous pris un peu de sommeil pour la dernière fois ? lui demande le docteur après l'avoir examiné.

— Quel est donc ce phénomène merveilleux que vous désignez sous le nom de « sommeil » ?

Le toubib pousse un soupir.

— Le sergent Ruiz n'a pas l'autorité nécessaire pour vous infliger une punition relative à l'article 15. Je rédigerai un rapport sur sa façon de vous traiter.

— Pourquoi ça ? Regardez-moi, docteur. Je travaille au grand air. Du sport, du soleil, que demander de plus ?

En vérité, il ne s'est jamais senti si fatigué depuis ses classes. Il se rappelle avoir dormi debout lorsqu'ils se rendaient sur un terrain d'exercice au milieu de nulle part, tassé dans une bétailière avec le reste de ses camarades d'entraînement. Mais ce n'était rien comparé à ça. Il lui faut remercier l'armée de lui avoir fait apprécier les plaisirs simples de l'existence dont on est privé au combat : douche chaude, air conditionné, hamburgers bien gras et frites, temps libre, voiture pour aller faire un tour sans destination en tête, intimité, petite amie... Et un tant soit peu d'heures de sommeil.

Le crépitement d'un tir de carabine, au bout de la rue, les fait sursauter. Les gars de la première section assurent la sécurité de la brigade de nettoyage, abattant les infectés qui se montrent aux abords du périmètre.

— Et j'ai mes propres gardes du corps, ajoute McLeod avant de se retourner pour crier : encore ! Allez-y, descendez-moi tout ça ! Il n'arrêtent pas de tuer des chiens enragés là-bas, et moi et mes nouveaux amis les entassons bien proprement ici, afin de les incinérer plus tard dans un souci d'hygiène publique. Vous savez comment j'appelle ça, moi, docteur ?

— Non, première classe, comment appelez-vous ça ?

Le docteur semble avoir épuisé ses dernières réserves de patience.

— La sécurité de l'emploi !

Le toubib glousse malgré lui en secouant la tête.

Un soldat les hèle depuis l'entrée du collège.

— Il y en a d'autres qui arrivent, doc. Vous voulez les examiner ?

— Vous êtes un sacré numéro, soldat, dit Doc Waters à McLeod avant de s'approcher des quatre civils qui l'attendent à la porte, mis en joue par les plantons.

— Je fais ce que je peux, docteur, grommelle McLeod en se penchant pour saisir la fille par les chevilles. Je fais de mon mieux.

Le sergent Hooper, de la première section, ordonne à la brigade de cesser le travail pour venir manger un morceau.

— Reçu fort et clair, s'exclame McLeod en lâchant de nouveau le cadavre.

Retirant ses gants, il s'approche du trottoir où les gars de la première section se lavent déjà les mains et déchirent l'emballage de leurs rations.

Les RICR contiennent mille deux cents calories et comprennent une entrée, une garniture, une cuillère en plastique, du pain ou des crackers et de la pâte à tartiner, une boisson énergétique, lactée ou autre, du sel et du poivre, un paquet de chewing-gum, des friandises genre carambar ou une pâtisserie, un réchaud sans flamme, des allumettes, des serviettes et une lingette désinfectante.

Ce soir, McLeod est tombé sur le poulet et les raviolis. Excellente pioche. Il empoche la lingette. Il les économise dans le but de se décrasser l'entrejambe une fois qu'il aura terminé son boulot ici.

— Qu'est-ce que t'as eu ? demande un des autres soldats.

— Poitrine de bœuf, lui répond son voisin.

— Je te l'échange contre chili et macaroni.

— Ça roule.

— Ma mère cuisinait un chili terrible. Elle prenait la viande chez Costco...

— Comment veux-tu que j'avale cette merde en t'écoutant raconter la tambouille de ta mère ?

— Quelqu'un a de la sauce Tabasco ?

— Qui a du C4 ? Pourquoi on ferait pas un feu pour réchauffer ce truc et le bouffer comme il faut ?

— Pas de feu, les gars, leur ordonne le sergent Hooper, les pouces calés dans sa veste. Avalez ça en vitesse.

Des tirs se font entendre au sud.

— Arrêtez, les gars, on a assez de boulot comme ça ! s'écrie un des soldats. C'est la pause, merde !

— Ce ne sont pas les nôtres, déclare McLeod. Ça vient de plus au sud. C'est l'Alpha. Ou la Bravo.

— Écoutez donc le général Patton.

— Le couvre-feu est instauré, explique McLeod. Selon les nouvelles RDE, quiconque se balade dans les rues après l'heure dite est considéré comme hostile et peut être abattu.

— Il était temps de passer aux choses sérieuses, fait l'un des

troufions en acquiesçant. Le lieutenant de la deuxième section ne dit que de la merde. Si on descend ces mutants sans prendre de gants, on nettoiera cette ville en un rien de temps. La fin du monde, c'est des conneries, ajoute-t-il avec un regard noir, le rouge aux joues. Ma mère et ma sœur sont en pleine forme, je suis sûr.

— D'accord, reste cool, mon frère, rétorque un de ses camarades. J'ai pas envie de m'engueuler encore avec toi là-dessus.

— La prochaine fois, je vous sépare pas, les gars, fait le troisième. Vous m'avez foutu dans la merde, bande de cons.

— Et toi, McLeod, qu'est-ce que t'en penses ? demande le premier d'un ton menaçant. Tu crois que c'est la fin du monde ?

— Oh, moi, tu sais, je suis entièrement d'accord avec toi, quoique tu penses, répond gaiement l'intéressé.

Le soldat fronce les sourcils avant de se fendre d'un :

— Bon ben, c'est cool, alors.

McLeod se remet à manger, décrochant de la conversation de ses camarades et tendant l'oreille. Les coups de feu résonnent dans toute la ville tandis que les compagnies de Warlord se fraient lentement un chemin dans toutes ces ruines pour se regrouper. Ce tintamarre fait froid dans le dos. C'est le bruit de centaines de gens qui meurent.

Est-ce que c'est la fin du monde ? *Et comment !* pense-t-il.

Il se souvient d'avoir ressenti une sorte d'excitation perverse en entendant le discours du lieutenant. La fin du monde. Ouais, m'sieur ! Plus d'impôts, de dettes, de boîtes de nuit, de petites saintes nitouches de pom pom girls, de connards de capitaines de l'équipe de foot, de carrières, de comptes en banque, de caisses de retraite, de cours de gym, d'émissions télé pourries, de chirurgie esthétique, de politiciens idiots, de querelles religieuses... et fini cette impression d'être bloqué au fond d'un trou et incapable de s'en extirper. Terminé, le carcan de lois stupides qui vous coïncent de tous côtés.

La vie va devenir infiniment plus simple. La seule loi qui restera, c'est celle du plus fort, celle des armes à feu, et McLeod se trouve justement du côté des gens qui possèdent les meilleures. Comme pour appuyer ce point de vue, les fusillades reprennent de plus belle au sud.

À chaque personne qui meurt, là dehors, le monde perd un peu de sa mémoire. Un homme pourrait carrément renaître après cette lutte sans pitié, prendre un autre nom. Cesser de vivre dans l'ombre de son père, le grand politicien, et poursuivi par sa réputation de clown de la classe. Chaque fois qu'il faisait le con au lycée, McLeod se retrouvait debout aux côtés de son père, arborant un sourire de défi, mais cet enfoiré ne lui aurait pas jeté ne fût-ce qu'un coup d'œil, trop imbu de son sens de la morale pour se départir de son sang-froid ou même sermonner son fils rétif. Au fil du temps, les conneries étaient devenues plus graves, plus audacieuses, dans l'espoir d'obtenir une

réaction, n'importe laquelle. Son aristo de mère avait fini par craquer, mais contre ce bon vieux Super Papa, l'Homme d'Acier, c'était peine perdue. Quand on l'avait arrêté pour vol à l'étalage pour la seconde fois, son père avait cessé de faire le ménage discrètement derrière lui, et McLeod avait dû choisir entre la prison et l'armée.

Et dans l'armée, quand on fait le con, la réaction est phénoménale. Garanti sur facture.

McLeod sourit en aparté, en se rendant compte que papa survivra sans doute, après tout. Toutes les grosses huiles se terrent probablement dans des bunkers secrets. Même si le parti de son père se trouve à court de pouvoir désormais, tous les oligarques se serrent les coudes. La première chose qu'ils feront en sortant sera de bombarder les Chinois et de permettre aux riches de s'approprier tout ce qui reste. On ne peut pas échapper à l'Armageddon et repartir à zéro sans que l'humanité continue à traîner ses vieilles casseroles, pas vrai, les gars ?

Et pourtant, il avait attendu le lycée avec impatience. Il aime lire et il s'imaginait déjà compulsant d'antiques bouquins pendant des heures à la bibliothèque, accumulant le savoir contenu dans ces ouvrages immémoriaux. Il rêvait de s'asseoir par terre, accompagné d'une bande d'intellectuels à même d'apprécier son génie. Il voulait étudier la philosophie pour découvrir si toute la misère dont il avait déjà été témoin malgré son jeune âge avait finalement un sens.

Mais ça, c'est terminé pour un bout de temps, pense-t-il. Quand la race humaine sortira de ce cauchemar, dans quelques générations, on aura de la chance si on sait encore lire.

— Il faudrait élire un nouveau chef, comme Bishop, dit l'un des troufions. Personne nous dirait quoi faire.

— Tu sais ce que je ferais, moi ? Je partirais tirer un coup. J'ai la bite en feu ! Quitte à tous crever, pourquoi on irait pas se pécho des nanas ? Surtout maintenant que la plupart d'entre elles semblent sur le point d'y passer aussi.

— Tu sais ce qui arrive quand des civils se présentent à la porte et que Doc Waters les emmène à l'écart ? Il les fait se déshabiller pour vérifier s'ils ne portent pas de marques de blessure.

— Même cette bimbo qui s'est pointée il y a une heure ?

— Ça tu peux en être sûr.

— Elle, elle était vraiment canon.

— On peut pas élire les chefs dans l'armée, intervient McLeod. Si on cesse d'obéir aux ordres, il n'y a plus d'armée. Autant partir ce balader, et commencer à piller et à violer jusqu'à ce qu'on se fasse tuer quelques heures plus tard.

— Ouais, t'as tout compris, vieux.

Les lèvres de McLeod s'étirent en un sourire amer.

— Mais qu'est-ce que tu veux voler ? Tout ça ne vaut plus rien. De la nourriture, de l'eau, des munitions et un endroit sûr où dormir, voilà les seules choses qui aient encore la moindre valeur. Et on les a ici.

— Mince, est-ce qu'ils mettent des chaudasses dans les RICR et je les aurais loupées ?

Un des gars rajoute son grain de sel :

— Qu'est-ce que t'en as à foutre de ce qu'on fait, McLeod ? S'ils t'ont affecté à cette brigade, c'est certainement pas parce que t'es un super soldat.

McLeod sourit.

Puis il se dresse en renversant son poulet entamé sur l'asphalte, le cœur battant à tout rompre.

Ce bruit...

Leur escouade de sécurité revient en courant vers le collège.

C'est comme un raz-de-marée...

Il les voit arriver.

— À l'intérieur, et à terre, les gars ! rugit Hooper.

Ils se ruent dans le bâtiment, referment derrière eux et se jettent au sol. Hooper se redresse pour regarder par la vitre en haut des portes, qui laisse filtrer les derniers rayons de soleil. Les yeux écarquillés, il rejette la tête en arrière, la poitrine s'agitant au rythme de sa respiration saccadée. Son visage a pris une couleur de craie.

Les premiers chiens enragés passent en courant devant l'école. Hooper lève le poing pour ordonner aux gars de s'immobiliser, mais c'est à peine s'ils osent respirer. McLeod ne distingue pas l'armée qui déferle dehors, mais il voit les ombres qui dansent sur les murs et au plafond, et le fracas de leurs pieds sur l'asphalte lui parvient, fort et clair. Plaquant l'oreille au sol, il écoute le tonnerre qui gronde et tente de s'imaginer ces centaines de pieds : bottes, chaussures de tennis, talons hauts brisés, baskets, pieds nus. Le parquet vibre sous sa joue.

Les secondes s'éternisent tandis que la marée humaine s'écoule devant eux. *Mais combien sont-ils ?* se demande McLeod. Un millier ? Cinq ? Dix ?

Ce chaos lui évoque un troupeau qui s'emballe... Mais au fait, lorsque des animaux paniquent de la sorte, c'est parce que quelque chose leur fiche la trouille. Les chiens enragés ont-ils aussi peur de nous qu'eux-mêmes nous effraient ? S'agit-il de la raison de leur hostilité ? Est-ce qu'ils ne font que se défendre, au bout du compte ?

McLeod ne se rend compte que progressivement du grondement qu'émettent les infectés. Au début, on n'entend qu'un flux indistinct, comme des gens qui baragouineraient à qui mieux mieux, mais après quelques instants, il discerne un motif. Un rythme émerge, répétitif et puissant. Ce n'est pas le bruit de la peur. C'est celui de la

détermination, de la violence, comme un hymne religieux ou un chant de guerre. Et le son descend la rue comme une gigantesque locomotive, et McLeod perçoit ce vrombissement inquiétant qui résonne dans sa poitrine et lui donne la migraine.

Les chiens s'en vont en guerre.

McLeod mord sa manche en gémissant et ferme les paupières de toutes ses forces. Le grondement s'estompe peu à peu, jusqu'à ce que le silence revienne.

— Bon Dieu de merde, lâche finalement un des gars. Je crois que je me suis chié dessus.

Les autres sourient nerveusement, sifflent ou expirent bruyamment, soulagés.

Le sergent Hooper entrouvre une porte, juste assez pour jeter un coup d'œil dehors.

— Où ils vont, sergent ? demande McLeod d'une voix tremblante.

— Une seconde, répond Hooper en levant la main.

Les soldats se taisent et fixent le sous-officier.

McLeod devine soudain la réponse à sa question.

Au sud, les crépitements des armes à feu ne cessent d'augmenter.

Tir d'arrêt

Bowman et Knight s'accourent au parapet et plissent les paupières pour fixer les immenses gratte-ciel, étincelants de mille feux dans le crépuscule naissant. Derrière les officiers, près d'une sortie d'air conditionné du toit, Kemper et Vaughan murmurent et mêlent les nuages des cigares qu'ils mâchonnent. Sherman est assis près de la radio, surveillant les réseaux, tandis que Lewis scrute les rues avec son fusil muni d'un nouveau chargeur.

— Plus de tirs, déclare Bowman.

— Tu vois quelque chose ? l'interroge Knight en regardant dans ses jumelles.

Bowman fait signe que non.

Les coups de feu, qui ne cessaient d'augmenter en volume ces dernières minutes, se sont arrêtés brusquement quelques instants auparavant. Le silence a vite été brisé par le hurlement de l'alarme d'un magasin du quartier, le vrombissement d'hélicoptères au loin, et le ronronnement de milliers de systèmes d'air conditionné, malgré la fraîcheur de cette soirée.

Bowman a averti War Hammer Six par radio qu'une horde de chiens enragés se dirigeaient vers lui. Le capitaine Lyons l'a remercié du renseignement et a abruptement coupé la communication. Le commandant de l'Alpha company n'a guère d'options pour réagit à cette information. Il peut décider de continuer ou de battre en retraite, mais avancés comme ils le sont, la deuxième possibilité équivaldrait à

une reddition.

Lyons est un bon officier, et agira en connaissance de cause. Bowman a réfléchi à ce qu'il ferait à sa place. Il pourrait ralentir l'avancée d'Alpha pour donner à Bravo une chance de recoller au groupe et associer leurs puissances de feu. Mais faire progresser une seule compagnie dans des voies jonchées de véhicules et d'ordures est déjà assez difficile comme ça : s'il fallait en manœuvrer deux, cela équivaldrait à une troupe peu maniable de cent soixante hommes environ. Et quel serait l'intérêt d'une puissance de feu accrue sur un terrain composé de rues et de porches ?

Non, se dit le lieutenant. Le capitaine ne liera pas le sort d'Alpha à celui de Bravo en demeurant immobile dans une zone hostile, en particulier parce que cette compagnie a énormément de distance à parcourir. Il préférera au contraire opter pour la marche forcée afin de profiter des dernières lueurs du jour. Il disposera donc ses hommes en une formation adaptée à la défense mobile, et pressera le pas autant que faire se peut. Mais à quelle vitesse peut-on forcer quatre-vingts soldats à se déplacer dans ces rues, où chaque croisement donne lieu à un affrontement ?

Pas très vite, apparemment. L'Alpha s'est mis en route il y a une heure et demie et se trouve encore à un bon kilomètre et demi du point de rendez-vous.

Au moins, le couvre-feu lui facilite la tâche, pense Bowman. Désormais, tous ceux qui se promènent dans les rues sont hostiles, et Alpha, Bravo et Delta peuvent tirer sur tout ce qui bouge.

Knight lève les yeux au ciel.

— Il a perdu l'avantage de la lumière, dit-il.

Bowman pousse un grognement et se tourne vers son opérateur radio.

— War Hammer signale des pertes importantes, annonce Sherman. Plusieurs morts, la plupart mordus... Quarantine refuse sa requête d'évacuation sanitaire.

Bowman et Knight se regardent. Quand les autres compagnies finiront par se montrer, il leur faudra mettre en quarantaine les soldats contaminés, ou trouver un autre moyen de s'occuper de leur cas. Mais ce sera alors à Lyons de prendre cette décision, pas à Bowman.

Ces hommes continueront-ils à se battre pour Lyons une fois conscients que leurs morsures les condamnent à mort ? Certains retourneront-ils leurs armes contre eux-mêmes ? Ou se contenteront-ils de partir ?

Que feriez-vous si vous aviez un fusil entre les mains dans une ville livrée à l'anarchie et quelques heures à vivre ?

— War Hammer demande à Warmonger d'accélérer la cadence, dit

Sherman.

Bowman hoche la tête.

Quelques coups de feu éclatent à l'ouest, puis une fusillade nourrie. La Delta company tente de se frayer un chemin dans une poche de résistance.

Le sous-lieutenant Bishop les rejoint.

— Qu'est-ce que vous avez ? demande-t-il en sortant ses jumelles.

— Vois par toi-même, répond Bowman sans se retourner.

Cet officier l'agace et il va falloir le remettre au pas. Il a déjà assez de mal avec Stephen Knight dans les parages. Ce qui est arrivé à sa section a manifestement brisé cet homme. Mais Bishop, lui, crâne devant les sous-officiers comme un politicien, se vantant de savoir ce qu'ils devraient faire au lieu de se contenter d'accepter les décisions du commandement et de les appliquer au mieux.

Des rafales retentissent au sud, non loin de leur position. Cette fois, la fusillade leur confère un terrible sentiment d'urgence, et le cœur de Bowman bat la chamade. Une série d'éclairs trace les contours des immeubles voisins comme dans un orage, suivie d'assourdissantes déflagrations.

Il cligne des yeux et se souvient de ce quatre juillet passé au ranch de son oncle, tout gamin. À la nuit tombée, chargés de hot dogs et de soda, lui et ses cousins s'étaient retirés dans les pâturages éclairés par les vers luisants. Au son du chant des cigales, ils avaient contemplé les feux d'artifice illuminant le ciel dans de formidables explosions.

Oublie ça, se dit-il. Il est parvenu à blinder son esprit, à faire abstraction de la destruction du passé et de l'effroyable perspective de l'extinction de l'humanité. Sa seule faille réside dans ces souvenirs agréables de son foyer, grâce auxquels il s'évade. Ils lui ont permis de survivre à l'Irak, mais ici, ils ne font que le ralentir et l'affaiblir alors qu'il doit rester concentré, impitoyable. Il y a un temps et un lieu pour le chagrin...

La Voie du Guerrier, et tout ça. Ces trucs de macho dont parlent les condamnés à perpète. Il s'agit d'une philosophie qui préconise d'accueillir la souffrance à bras-le-corps pour devenir plus fort. Tout à fait approprié à la situation. Il veut cautériser ses émotions. Et cette fois, ça n'a rien de macho. Il pense simplement que beaucoup de ses hommes mourront s'il ne demeure pas inébranlable, sans pitié ni sentiments.

Les tirs se multiplient et se muent en un fracassant rugissement ponctué d'éclairs, de détonations et d'explosions qu'il ressent jusque dans sa poitrine.

— C'est un TA, murmure Knight.

Un Tir d'Arrêt. Une tactique défensive. Quand ce genre de stratégie intervient, l'unité fait feu à l'aide de toutes les armes dont elle dispose

pour empêcher l'ennemi d'avancer et éviter de se retrouver submergée. Il s'agit là d'une option de dernier recours. Une conclusion s'impose : Alpha est en danger.

Le nombre de chiens enragés stupéfie Bowman. Au cours des cinq heures qui viennent de s'écouler, leur population a dû doubler. Il faut croire qu'ils ont déferlé sur les hôpitaux et infecté les milliers de malades alités, en plus d'avoir disposé d'un jour et d'une nuit complète pour contaminer tous ceux qui s'aventuraient hors de leur domicile. Il doit y en avoir des dizaines, voire des centaines de milliers désormais, qui se ruent vers les bruits de coups de feu depuis les quatre coins de la ville. Un fusilier ordinaire transporte plus de deux cents balles. Si chaque projectile de chacune de leurs armes trouvait sa cible, les membres d'une compagnie pourraient théoriquement abattre vingt mille ennemis.

Mais cela suffirait-il seulement ?

Il se souvient que la première escouade, isolée, a réussi à tuer des centaines de chiens enragés en moins d'un quart d'heure, en épuisant toutes ses munitions. Alpha peut remporter le combat.

Kemper, Vaughan et Sherman rejoignent les officiers au parapet, les yeux brillants.

Les hélicos de la onzième unité de cavalerie aérienne vrombissent au-dessus du champ de bataille, se faufilant entre les buildings. Un Apache descend soudain et lâche une paire de missiles Hellfire dans la rue.

Kemper sursaute.

— Bon sang, c'est passé près.

Un deuxième hélico tire un missile TOW (7), le guide jusqu'à sa cible et vire de bord comme un bourdon enragé. Des boules de feu explosent, projetant des flammes au-dessus des bâtiments éloignés. La chaleur et la lumière envahissent la rue.

— À moins... commence Kemper, mais il s'interrompt aussitôt.

Bowman hoche la tête. À moins que les unités alliées ne servent à deux choses. Soit elles parviennent au point de rendez-vous, se rassemblent et constituent un véritable atout lors de ce jeu de massacre, soit elles font office d'appât pour attirer l'ennemi dans une zone d'abattage pour la cavalerie. Le général Kirkland, à la tête de la sixième division d'infanterie, a peut-être donné l'ordre permanent à ses unités aériennes de détruire les concentrations de chiens enragés, quand bien même il y aurait des groupes alliés près d'elles.

Ce genre de méthode ne le scandalise pas. Bowman en comprend la logique. Kirkland, désespéré, se débat pour sauver un pays mourant, et il met tout ce qu'il a dans la balance, cette nuit. Bowman se rend compte qu'il n'agirait pas autrement s'il se trouvait à sa place. C'est de l'utilitarisme militaire : les besoins du plus grand nombre l'emportent

sur la minorité. Et en temps de guerre, les décisions de l'armée se basent souvent sur ce genre d'éthique.

Levant les yeux de sa radio, Sherman confirme les soupçons de Kemper :

— Ce ne sont pas eux qui ont demandé ces attaques aériennes. Ils ont des hommes à terre.

— Mon lieutenant, il... bredouille Vaughan, qui cherche ses mots.

— Il faut qu'on sorte d'ici en vitesse, le coupe Lewis.

— Nous allons obéir aux ordres et rester en position, déclare Bowman en regardant dans ses jumelles.

— Mon lieutenant, insiste Lewis, laissez-moi y aller avec la deuxième escouade.

— Pas moyen, sergent, rétorque sèchement Bowman. Vous m'avez compris ?

— Fort et clair.

Bowman paraît confiant, mais au fond de lui, c'est tout le contraire qu'il ressent. En fait, il brûle de lancer la Charlie dans la mêlée. *Et s'il s'agissait d'une bataille décisive ? Lewis aurait-il raison ? Ferions-nous mieux de déployer les hommes pour descendre les chiens enragés aussitôt que possible, avant qu'il ne soit trop tard ? Devrais-je envoyer mes gars en renfort d'Alpha et Delta, pour mettre un terme définitif à tout ceci ?*

À moins que le point de non-retour ait déjà été atteint, pour Alpha, Delta, et pour nous tous ?

Tout dépend de la vitesse de propagation de l'épidémie, et Bowman le sait. Manhattan compte plus d'un million et demi d'habitants. Si un pour cent sont infectés, cela représente seize mille chiens enragés environ. Et s'il y en a cinq pour cent, quatre-vingt mille.

— Warmonger signale un important groupe de chiens enragés venu de l'ouest, dit Sherman.

Même quand on lui donne des ordres sans ambiguïté, Bowman pense qu'un commandant sur le terrain doit agir de sa propre initiative quand de nouvelles données apparaissent. D'un autre côté, un commandant doit bien se rendre compte qu'il ne dispose pas de toutes les données et devrait éviter de prendre des décisions basées sur les émotions. Et le fait est que personne ne sait ce qui est en train de se passer. Tout le monde se trouve réduit à jouer aux devinettes. Et se rebiffer contre les ordres pour aller soutenir Alpha et Delta, les deux compagnies les plus proches de la position de la Charlie, ferait courir un danger majeur à ses gars.

D'un autre côté, des soldats américains affrontent un terrible péril non loin de là, et ils ont besoin d'aide.

Le seul moyen d'en avoir le cœur net consisterait à jouer sa vie sur ce coup de dés.

Comme s'il avait lu dans ses pensées, Bishop déclare :

— On n'arriverait jamais là-bas à temps, Todd. Il n'y a rien que nous puissions faire.

— War Pig demande une mission de tir avec amis à proximité, dit Sherman.

— On a un soutien de l'artillerie ? s'étonne Knight.

Bowman fait signe que non. Quarantine n'a pas parlé de soutien de la part de l'artillerie, un véritable marteau-pilon, trop peu maniable dans une telle situation. Même après tout ce qu'il a vu, ce spectacle serait presque trop extraordinaire : l'artillerie américaine, campée à des kilomètres de là, et tirant des EB au milieu de New York.

Dans tous les cas, cette requête ne présage rien de bon. C'est le capitaine Reese, un officier efficace, plein de sang-froid pendant les affrontements, qui dirige la Delta. Lors d'une mission de tir avec amis à proximité, la frappe demandée à l'artillerie est censée s'abattre dans un rayon de six cents mètres autour de votre position. Autant dire qu'elle vous tombe presque sur le coin du nez. Un autre signe que la situation est désespérée. Comme Alpha, Delta se trouve en mauvaise posture.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? crie Bishop.

Les gratte-ciel sombrent soudain dans l'obscurité, tous au même moment, comme si quelqu'un venait d'actionner un gigantesque interrupteur contrôlant le lumineux paysage urbain de New York. Les éclairages publics s'éteignent. Toutes les lumières disparaissent.

— Panne générale, murmure Kemper.

Et le monde est plongé dans les ténèbres.

Le rythme des coups de feu se relâche, devient chaotique.

Les hommes déglutissent. Dehors, les gars viennent d'être pris au dépourvu par l'obscurité. Auront-ils le temps de sortir leurs Lunettes de Vision Nocturne ou d'éclairer le terrain ? S'ils parviennent à chausser leurs LVN, ils auront l'avantage et pourront renverser la situation.

Ils voient des éclairs à l'ouest et au sud, où les compagnies livrent bataille. À l'ouest, les armes crachotent et la cadence de tir ralentit.

Puis les coups de feu cessent tout à fait.

Tous retiennent leur souffle. Soit Reese a réussi à s'échapper, soit lui et ses gars sont morts. Il s'en est sûrement sorti et a repris la route. Les soldats ont du mal à concevoir qu'une compagnie entière puisse être complètement anéantie.

Au sud, une fusée éclairante jaillit dans le ciel et déploie un petit parachute, projetant une lueur étrange en entamant sa paresseuse descente.

Immédiatement, les tirs s'intensifient, mais eux aussi ralentissent, s'interrompent et meurent.

Les hélicos s'approchent en bourdonnant, tirant des missiles

dévastateurs et ratissant les rues. Puis, un par un, ils décrochent et s'éloignent.

Le silence s'abat sur la ville, mais leurs tympanes résonnent encore.

— Alors c'est tout ? demande Lewis, les joues striées de larmes de rage. L'électricité est coupée et le bataillon se fait submerger ? Sur un simple coup de malchance ?

Personne ne répond. Chacun sait qu'il ne s'agit pas seulement de ça. Ils comprennent bien que les hommes de Reese avaient peu de chances de passer malgré tout ça. Ils se rendent compte qu'ils sont désormais confrontés à un ennemi plus fort qu'eux.

Et qu'ils sont seuls.

— Jake, demande doucement Bowman, je veux que vous appeliez War Hammer pour moi.

— Toutes les compagnies ont cessé d'émettre, dit le radio. Le réseau est muet.

— Essayez, Jake.

— Oui, mon lieutenant.

La voûte céleste déploie un tapis d'étoiles que l'on n'a pas vu dans cette partie du monde depuis la grande panne de 2003. La minuscule leur clignotante d'un satellite traverse paresseusement le firmament.

— Pas de réponse, lieutenant, annonce Sherman dans le noir.

Un silence de plomb accueille cette affirmation.

— Jake, reprend le lieutenant, je veux que vous appeliez Warmonger et War Pig pour leur demander un rapport de situation.

Sherman reste interdit.

— Mon lieutenant, vous êtes sûr que...

— Maintenant, Jake.

— Oui, mon lieutenant.

L'obscurité leur pèse, les forçant à l'introspection. Au bout de quelques instants, le radio annonce :

— Pas de réponse, mon lieutenant.

Bowman acquiesce. La tête lui tourne.

En une nuit, le monde a énormément rétréci. Et il est devenu infiniment plus dangereux.

Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir

Les gars de la première escouade parcourent le couloir, balayant des faisceaux de leurs torches le sol luisant, une vitrine arborant divers trophées, les mornes rangées de placards et les dalles du plafond. Mooney, Carrillo, Rollins et Finnegan transportent le première classe Chen dans un sac en plastique noir.

Quand l'électricité a été coupée et que le générateur de secours a ramené la lumière dans le gymnase, Joe Radio n'a pas tardé à propager la nouvelle : les autres compagnies ont été détruites.

Mooney y a cru. Mais pas ses camarades.

Sa tenue de combat est raide de crasse et pleine de taches. Son uniforme tiendrait probablement debout tout seul. Et il courrait après un bâton si on lui criait « va chercher ! » Mooney est épuisé à force de travailler sans arrêt, sa paupière gauche ne cesse de tressaillir à cause du stress, et il suffit que quelqu'un se racle la gorge pour lui mettre les nerfs en pelote. Mais en apprenant que Warlord avait été éradiqué en essayant de parcourir quelques kilomètres seulement en plein Manhattan, il a reçu comme un choc électrique.

Tous ses soucis se sont envolés. Il ne pense plus à Laura, ni à passer quelques heures à écouter ses disques favoris. Peu lui importe Wyatt qui lui colle aux basques. Au fond de lui, il ne se préoccupe même plus de la fin du monde.

À cet instant précis, il n'a plus qu'une idée en tête : va-t-il survivre et, si oui, combien de temps ?

Cette guerre, cette guerre totale selon l'expression du lieutenant, les concerne désormais intimement, au point que Mooney a du mal à se soucier de ses conséquences en dehors de celles qui le concernent directement. Il ne veut pas mourir. Rien d'autre n'a d'importance.

Quand la nouvelle a circulé, les sous-officiers sont montés sur le toit pour trouver le lieutenant, pendant que les civils demeuraient là, immobiles et abasourdis, ou commençaient à brailler.

Le moment idéal pour des funérailles en douce.

On leur a ordonné d'incinérer le cadavre de Chen avec ceux des civils, mais les gars ont eu une autre idée. Si la situation était aussi critique que le disait le lieutenant, la plupart des salles de classe vides le resteraient très longtemps.

Ce soir, le soldat Chen serait inhumé dans son mausolée.

Ils entendent des bruits de pas dans leur dos. Le cœur de Mooney lui remonte à la gorge, et son œil gauche tressaille.

Ratliff pivote en levant son fusil et en annonçant :

— New York Mets.

— Va te faire foutre, Ratliff, lui rétorque une voix dans le noir.

Des silhouettes fantomatiques émergent de l'ombre : les gars de la troisième escouade, qui ont fixé des bâtons éclairants à leurs vestes.

— T'es censé répondre : Yankee Stadium, dit Ratliff, le souffle court.

— Oh, les chiens enragés savent parler maintenant ? Tu peux éloigner ta lampe de ma figure ?

Le caporal Eckhardt baisse son arme et calme le jeu :

— La prochaine fois, dis « Yankee Stadium » et tu ne te feras pas tirer dessus, première classe. Qu'est-ce qui t'amène ?

— On a entendu parler de ce que vous faisiez pour Billy Chen, intervient le caporal Hicks.

— Je sais pas ce qu'on vous a dit, mais on vous a mal renseignés,

rétorque Eckhardt d'un air de défi.

— Non, vous ne comprenez pas. On voudrait accorder la même chose à deux des nôtres, dit Hicks en désignant les corps que portent ses gars. C'est le Bleu. Et l'autre, Œil de Faucon. On ne veut pas qu'ils brûlent sur un tas de cadavres. On veut qu'ils passent de l'autre côté intacts, avec les honneurs.

Eckhardt interroge du regard les autres hommes de la première escouade. Mooney acquiesce. Là où ils emmènent Chen, ils ne manqueront pas de place.

— Où est passé le clown du régiment ? demande-t-il, évoquant manifestement McLeod.

— Le sergent l'a autorisé à pioncer, répond Hicks.

— Très bien, fait Eckhardt. On a jeté un œil à la dernière salle sur la gauche et on a tout installé. On a trouvé un drapeau américain. Vous avez de quoi couvrir vos gars ?

— On improvisera. Passez devant. On vous suit.

Ensemble, ils portent les corps jusque dans la salle de classe. Tous les bureaux ont été poussés contre les murs décorés de posters représentant des animaux, un squelette humain et un écorché dont les os et les muscles sont scrupuleusement étiquetés.

Plus tôt dans la journée, un des gars a écrit au tableau :

« Ci-gît le première classe William Chen. C'était un bon soldat et un compagnon loyal. Il nous manquera. Puisse sa mort nous enseigner que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Repose en paix. »

Mooney et les autres marquent un temps pour lire cette épitaphe. Impressionnés, ils acquiescent et déposent le sac mortuaire qu'ils ouvrent.

Aussitôt, les gars reculent avec des hoquets de dégoût.

— Ça sent le fromage et les œufs pourris, s'exclame Finnegan avec un haut-le-cœur.

— Il est vivant ? demande Rollins. Il remue !

— Attendez, il essaie de dire quelque chose...

— Mon Dieu, murmure Mooney en déglutissant pour ravalier sa bile. Des mouches sont entrées avant qu'on ferme le sac et ont pondu. Son visage bouge parce qu'il est rempli d'asticots.

— Merde, lâche Rollins, blême.

— Referme-moi ça, Mooney, bordel, ordonne Eckhardt.

Mooney s'exécute.

— Ça pue encore, dit le caporal Wheeler.

— Pas autant, quand même, fait remarquer Eckhardt.

— On dirait un de mes pets après une RICR chili et fayots, fait Wyatt.

— Joël, la ferme, dit Mooney dont la tête se met à tourner rien qu'à

l'évocation de la nourriture. Tais-toi.

Les gars accolent plusieurs tables et y déposent les corps.

— Regardez ça, fait Williams. Quelqu'un a gravé « Allez vous faire enculer, M. Schermerhorn » sur son bureau.

Mais personne ne rit. Eckhardt déploie le drapeau américain sur les trois sacs mortuaires.

L'inscription donne la chair de poule à Mooney. Le souvenir du monde normal hante ce collègue. Il n'est pas difficile, en fermant les yeux, de s'imaginer trente ados qui s'ennuient ferme et s'efforcent de rester éveillés pour comprendre ce que leur prof de biologie tente de leur enseigner.

Debout au milieu de cette classe, il a l'impression de visiter un musée.

Eckhardt et Hicks prononcent un bref éloge funèbre pendant que chacun fait ses adieux aux morts en plaçant une main sur son cœur, un geste de respect qu'ils empruntent aux Irakiens. Eckhardt dit qu'il ne connaissait pas bien Billy Chen, comme tout le monde apparemment, mais que Chen faisait partie de l'armée et que, par conséquent, il était comme un frère. Hicks décrit l'extraordinaire adresse au fusil d'Œil de Faucon, ce qui lui aurait assuré un bel avenir en tant que tireur d'élite s'il avait voulu faire carrière dans l'armée. Il le présente comme un garçon pragmatique qui ne se plaignait jamais. Wheeler et Williams les font rire en évoquant les plaisanteries que McLeod faisait au Bleu pendant qu'il dormait : nouer ses lacets ensemble, lui tremper le doigt dans de l'eau tiède, et toutes les blagues de dortoir habituelles. Eckhardt déclare que chacun de ces hommes est mort pour sa patrie.

Les gars échangent des regards gênés. Cela a-t-il toujours un sens ? Ils savent ce que signifie la mort, ils l'ont suffisamment croisée, et n'ont aucun mal à s'imaginer en train de pourrir dans ces sacs à la place de leurs camarades rongés par les vers. Mais quelle patrie ? La plupart d'entre eux s'efforcent de nier la situation, mais même eux comprennent bien que l'Amérique traverse une crise dont elle sortira totalement transformée. En la voyant ainsi métamorphosée, pourra-t-on encore parler d'Amérique, d'ailleurs ?

Un silence gêné s'installe au sein du cortège funéraire. Nul ne sait quoi dire.

— Et si c'était vrai ? demande Ratliff d'un air hésitant, de toute évidence effrayé à l'idée de se ridiculiser par une question aussi sincère.

— Comment ça se pourrait ? rétorque Wyatt. Un tas de hadjis désarmés ne peut pas anéantir tout un bataillon.

— Et pourquoi ils inventeraient une connerie comme ça, mec ? s'exclame Williams. Pour te remonter le moral ? Vous savez tous que

c'est vrai, mais vous ne voulez pas regarder les choses en face.

Personne ne trouve rien à répondre.

— Eh bien si c'est vrai, qu'est-ce qu'on est censé faire avec une pauvre compagnie de rien du tout ?

— Faire profil bas, si on a un peu de bon sens, réplique Williams.

— T'as raison, murmurent quelques-uns des gars en acquiesçant.

Les autres interviennent.

— Faut laisser tout ce merdier s'arrêter de lui-même.

— Attendez. On a rien à craindre, nous, hein ? Hein ?

— Ils vont pas venir nous extraire en avion ?

— Compte pas trop là-dessus. Où est-ce qu'ils poseraient leurs zincs ? Dans la rue ?

— Nos officiers sont des bons, dit Hicks. On n'a pas de souci à se faire.

— Le capitaine Lyons était un bon, lui aussi, réplique Rollins, mais Alpha n'est plus là.

— Et Reese. Et Moreno. C'étaient des bons, eux aussi.

— Ils obéissaient aux ordres. Kirkland et Winters leur ont dit de marcher, et ils ont marché.

— C'est bien ce que je dis. Et s'ils appellent le lieutenant et lui demandent de se mettre en marche ?

— Si j'étais le lieutenant, je ne décrocherais même pas le combiné.

— Je connais le lieutenant, fait Eckhardt. Il obéira aux ordres.

— Si l'armée est si mal en point, pourquoi il risquerait sa peau ? s'interroge Williams.

— Et nous ? Pourquoi on risquerait la nôtre ? renchérit Ratliff.

Un autre silence gêné s'installe.

Finalement, c'est Mooney qui le rompt :

— Ça va peut-être vous faire marrer, mais je reste avec le lieutenant parce que je veux voir des gosses venir en cours ici, un jour.

Personne ne se moque. Les gars le regardent avec curiosité.

— C'est comme ça... Billy Chen est mort en se battant pour son pays. Et on dirait que ce pays est en train de disparaître autour de nous. Si ça continue, il n'en restera plus que nous... Si on laisse tomber notre boulot, il n'y a plus d'Amérique, c'est fini. C'est ce que je pense, en tout cas. Alors je vais faire mon job et garder l'Amérique en vie jusqu'à ce qu'elle se remette sur pied, jusqu'à ce qu'on puisse reprendre une vie normale, un de ces jours. C'est ma mission.

Ses camarades se balancent d'un pied sur l'autre en hochant la tête et en murmurant. Mooney vient de planter dans leurs esprits une graine plus tenace que le patriotisme. Il leur donne une condition de victoire dans cette guerre sans héros ni vainqueur. Il leur rappelle à quoi ressemblait leur patrie en temps de paix.

Ils pensent aux pique-niques et aux pick-up, aux petites amies et aux

premiers rendez-vous, aux parties de hockey dans la rue et aux films dans les drive-in, aux grands-pères jouant aux dames dans le parc, aux longues balades en voiture les soirs d'été, à leurs chansons préférées à la radio, aux querelles politiques, aux dimanches matin où il fallait se lever tôt pour aller à l'église, et aux boulots qu'ils exerçaient, et aux chèques de paye qu'ils encaissaient. Même les soucis et les besoins les plus insignifiants, ceux qui semblent dérisoires, comme les factures à payer, les cartes de crédit, les vêtements à la mode ou l'argot branché, tous ces détails frappent ces jeunes soldats en plein cœur et les remplissent de nostalgie envers ce monde ordinaire qui s'éteint.

Il y a une différence entre partir se battre en Irak pour protéger sa patrie et se retrouver dans leur situation, à combattre pour lui permettre tout simplement de survivre. S'ils parviennent à sauver ne serait-ce qu'un fragment de l'Amérique de leur jeunesse, ils auront l'impression d'avoir remporté la victoire.

Mooney veut rester en vie, et pour être en sécurité, il faut être nombreux. Mais il ne suffit pas de vouloir survivre. Encore faut-il vivre pour *quelque chose*.

XI

Je veux d'abord raconter mon histoire pour que vous ne m'oubliez pas

Ce qui nous a permis de rester en vie, c'est l'étroitesse des zones de tir. Les fêlés s'entassaient, littéralement, et pendant un moment, on avait eu l'impression de tirer sur des vaches dans un couloir. Ils sortaient à deux ou trois des porches, des coins de rue, des voitures... Certains sautaient même des fenêtres. On était bien soixante en prenant la route. Armés jusqu'aux dents et autorisés à descendre tout ce qui bouge. Pas la peine d'identifier : il suffisait de tirer à vue. Et on avait un chef idéal. Le capitaine Reese était un sacré officier, et je l'aurais suivi n'importe où, même après qu'il craque. On a mis du temps à s'habituer au fait que l'ennemi ne répliquait pas. Et ensuite, on s'est lâché.

Après avoir passé dix pâtés de maisons à jouer les hachoirs à viande et à tirer à un rythme effarant, on a commencé à fatiguer. On avait l'impression d'être soumis à un tir de harcèlement, sauf qu'au lieu de balles, il pleuvait des cadavres. Les véhicules abandonnés dans la rue nous forçaient à ralentir et bouchaient nos angles de tir, ce qui nous faisait gaspiller des munitions. Il y avait des caisses, des camions et des éclats de verre partout, et on passait d'un embouteillage à l'autre. On guettait les ennemis cachés dans l'ombre des réverbères. Un peu partout, des conducteurs de poids lourds ou de voitures de sport avaient paniqué et tenté de se frayer un chemin en poussant les autres véhicules, dont les épaves renversées formaient des tas. Certains avaient pris feu et il s'en dégageait cette fumée épaisse et huileuse. Des civils criaient aux fenêtres et nous jetaient des saloperies pour attirer notre attention.

À la vingtième intersection, notre effectif avait déjà fondu : quarante à cinquante hommes. Quelques-uns se sont fait tuer, mais la plupart se sont juste fauflés dans des entrées d'immeubles. On se retournait, et un gars avait disparu. D'autres encore sont partis parce qu'ils avaient été mordus et qu'ils se savaient condamnés. Et certains en ont tout simplement eu marre, et pensaient qu'on courait au suicide. Je les traite pas de lâches. Vraiment. Cette guerre-là nous dépasse tous, elle dépasse presque l'imagination. Les gens craquent facilement quand ils essaient de se représenter un truc aussi dingue. Une guerre où la victoire ressemble à une défaite, et la défaite... eh bien, la défaite, c'est la mort.

Quoi qu'il en soit, les chiens enragés ont surgi en force depuis deux directions. Il y en avait des milliers dans le noir, et ils se sont rués sur nous en grondant à chaque inspiration. On aurait dit un foutu train. Si vous connaissez le film Zoulou avec Michael Caine, ça ressemblait à ça : des milliers de gens qui se précipitaient par vagues sous le feu des fusils. Non, attendez. Je me souviens d'avoir vu une foule de près de deux mille gosses partir en vrille pendant un concert de heavy métal. Maintenant, imaginez tous ces gens qui se jettent sur vous pour vous déchiqueter avec leurs mains et leurs dents. Face à ça, je me suis pissé dessus le long de la jambe. Il n'y a pas de honte à ça. Ça arrive à des tas de gus, vous savez ? Ça ne m'était jamais arrivé en Irak, même quand les balles me sifflaient aux oreilles comme des frelons. Plutôt marrant quand on y pense. Il a fallu que je rentre au pays pour connaître la peur.

C'est là ? Bon sang, cet endroit ressemble à un foutu asile. Et ça pue, en plus. Écoutez. Laissez-moi vous raconter le reste de mon histoire avant de m'installer, O.K ? Je ne me suis pas battu toute la nuit pour qu'on me jette dans une de ces pièces comme aux oubliettes. Je suis venu parce que j'avais envie de me sentir chez moi, un petit peu, rien qu'un peu, rien qu'une fois. Et je veux d'abord raconter mon histoire pour que vous ne m'oubliez pas.

Merci. Merci, vraiment.

Alors voilà, on était déjà à court de munitions, avec une horde de tarés qui nous sautaient dessus dans le noir, et on leur taillait des boutonnières. On défouraillait à tout va, sans compter. L'unité de défense mobile, c'était nous, et l'heure avait sonné de se défendre. On a installé les mitrailleuses et les AAP sur les capots des bagnoles et c'était parti pour une averse de plomb. Ils se sont fait hacher menu. Certains ont été coupés en deux. Des têtes, arrachées des corps, s'envolaient comme des bouchons. C'était un truc de dingue, comme un jeu de réalité virtuelle pervers. Et vous allez peut-être penser que je suis une ordure, mais ça faisait du bien. On se battait pour survivre, et on s'en sortait. Je ne les considérais plus comme des gens, mais comme un groupe, une masse, un seul monstre énorme. Plus il en mourait, plus je restais en vie, vous comprenez ? Je voulais qu'ils continuent à s'amener. Je voulais qu'ils crèvent, tous.

Et j'ai pensé, honnêtement, qu'on allait y arriver. À ce moment-là, malgré la fatigue, le manque de munitions et les morts, perdre la bataille était bien la dernière chose qui me serait passée par la tête. C'est là que les fusils ont commencé à s'enrayer. Une des mitrailleuses a surchauffé. J'ai vidé chargeur sur chargeur sans m'arrêter, jusqu'à ce qu'il ne me reste presque plus rien, et il en venait toujours. Par vagues. Là-haut, les hélicos nous surveillaient, volant en cercles, et quand la situation a tourné au vinaigre, ils ont fait feu à coups de

mitrailleuse à chaîne... Et là, oh mon Dieu, c'est par paquets que les chiens enragés se sont mis à exploser, à se désintégrer.

Et tout de suite après, ça a été l'enfer.

Un Apache est passé en rase-mottes, en nous aveuglant avec son projecteur, et il a commencé à balancer des roquettes. Les bagnoles se sont retournées ; il y en a qui se sont envolées, *bam, bam, bam !* Ça projetait du métal brûlant dans tous les sens, des éclats qui rebondissaient sur les carrosseries et contre les murs, qui perforaient les gars de mon escouade. Et dans un hurlement, l'Apache a disparu. J'ai plissé les paupières, les yeux encore sensibles à cause de toute cette lumière, et c'est là que j'ai remarqué que toute mon escouade s'était littéralement volatilisée. Il ne restait plus que moi et le sergent, avec des filets de sang qui lui coulaient des oreilles, sourd comme un pot et complètement hébété. C'est pas les fêlés qui ont massacré mon escouade, non. C'est un tir allié. C'est à peu près là que le capitaine Reese a commencé à perdre les pédales. Il criait dans sa radio pour qu'on balance un tir d'artillerie quasiment sur notre tronche, pour empêcher les hadjis de prendre notre position. Il avait complètement pété les plombs.

Et là, j'ai su que j'étais un homme mort. Je pataugeais jusqu'aux chevilles dans un véritable fleuve de sang, un truc digne des Dix Commandements. Quelques secondes après, l'électricité a été coupée, et on s'est retrouvé dans le noir. Et l'horreur, la véritable horreur a commencé.

On n'a pas eu le temps d'enfiler des LVN ou de balancer une fusée éclairante. On tirait dans le noir, en automatique, en reculant jusqu'à ce qu'on forme un carré autour du capitaine Reese, baïonnette au canon. Les éclairs des tirs laissaient voir les chiens enragés qui taillaient les hommes de la deuxième section en pièces, si près que la puanteur nous aurait fait gerber. Ils hurlaient dans la nuit. Au corps à corps, nos gars n'ont pas fait long feu. Et moi, qu'est-ce que je faisais ? Merde, mon cœur battait comme un tambour et je me pissais dessus. Je pouvais à peine remuer tellement je tremblais.

D'abord, le sergent Callahan a essayé d'emmener le capitaine en lieu sûr, vers un immeuble non loin de nous. Mais le capitaine n'a pas voulu bouger d'un pouce, et il a continué à tirer avec son pistolet pendant que quelqu'un balançait de la fumée pour tenter vainement de le dissimuler. Quelle connerie. Les fêlés se sont jetés sur lui et l'ont déchiqueté à mains nues. J'ai survécu de justesse quand la meute m'a attrapé et propulsé dans les airs... J'ai eu l'impression qu'on me passait à tabac avec une centaine de battes de baseball. J'ai rampé sous un camion. Tout autour de moi, il en venait sans arrêt : ils se précipitaient et secouaient les véhicules, et le sol tremblait, on aurait dit qu'un troupeau d'éléphants déboulait.

Les Enragés sont morts par milliers, mais ils nous ont balayés, quasiment sans s'arrêter. Et ensuite, j'ai réussi à faire presque tout le chemin jusqu'ici avant qu'un putain de gosse bondisse d'une camionnette et me fasse ça à la main. Mais je vais vous dire : c'est aussi bien, parce que je suis vraiment crevé. En fait, j'ai jamais été fatigué à ce point.

C'est mon nouveau chez moi ?

T'as euh... d'autres dernières volontés ?

Le soldat Mooney ouvre la porte de la salle de classe et attend. Les survivants traumatisés qui arrivent au compte-gouttes leur ont répété la même histoire, à lui et à Wyatt. Mooney ne sait pas quoi leur dire. Que peut-on annoncer à un homme dont les amis viennent de se faire écarteler sous ses yeux et condamné à succomber à un poison qui lui ronge la cervelle ?

— J'ai pas de camarade de chambrée ? s'enquiert le soldat.

— Tous ceux qui ont été mordus comme toi commencent déjà à se transformer, explique Mooney. Tu es peut-être le dernier. Ils pourraient t'attaquer. On ne sait pas.

— Ça aurait été sympa de parler à un autre gars de la Delta et de partir ensemble.

— Désolé, mon pote.

— Pas grave. Et ça n'a pas d'importance, après tout. Faut bien mourir un jour, qu'on ait droit à une dernière clope ou non. Je suis juste soulagé que la guerre se termine là pour moi.

— On t'a mis quelques livres de la bibliothèque, ici. Des classiques. Pour t'occuper. Je sais pas, peut-être que ça te plaira. On a averti tout le monde, au cas où des survivants voudraient s'arrêter et discuter avec toi à travers la porte. Il te reste un peu de temps.

Le soldat hoche la tête.

— D'accord. O.K. Merci.

Mooney remarque que la paupière du type tressaille.

— T'as euh... d'autres dernières volontés ? demande Wyatt.

— Non, ça va.

Il fait quelques pas dans la salle de classe et s'approche de la fenêtre. Dehors, le soleil brille. Il respire à fond et déclare :

— Moi je vous le dis, c'est sûr que...

Mooney a déjà commencé à fermer derrière eux. Wyatt lui passe une poignée de clous, avec lesquels il fixe la porte à son encadrement.

Les survivants sont arrivés un par un, toute la nuit et le lendemain, racontant leur atroce calvaire. La moitié d'entre eux, mordus, n'avaient nulle part où aller. Le lieutenant n'a voulu ni les abattre ni les repousser, et il a donc eu l'idée de convertir une partie de l'aile ouest du collège en asile.

Wyatt tient en l'air une planche arrachée à un bureau et Mooney la cloue sur le haut de la porte pour la barricader. Une fois terminé, Mooney y cloue l'une des plaques d'identité du malade, affichant son grade, son matricule, son groupe sanguin et sa religion, pendant que Wyatt griffonne son nom avec un canif.

Mooney attend patiemment que son camarade ait achevé de graver. Il entend les autres chiens enragés qui font les cent pas et grognent dans des salles voisines. Ces âmes en perdition étaient naguère des soldats. C'est ici qu'ils se sont transformés, et c'est ici qu'ils finiront par mourir. Cet endroit deviendra leur sépulcre.

Wyatt ramasse sa carabine.

— Tirons-nous de ce putain de zoo, dit-il.

— Redis ça et je te descends, Joël.

Wyatt sourit, mais se tait.

Mooney s'arrête pour effleurer les caractères gravés dans le bois, luttant contre sa fatigue pour inscrire ces maigres détails dans sa mémoire.

Le première classe F. Lynch est du groupe A, et c'est un chrétien.

**Mais le vrai problème ne vient pas de ceux
qui abandonnent l'armée... Le vrai problème,
c'est qu'il semble bien que ce soit l'armée
qui nous abandonne**

Le sergent Pete McGraw caresse du pouce la patte de lapin dans sa poche, ce talisman que lui a confié sa femme avant qu'il ne soit envoyé en Irak pour la première fois. Elle s'est tuée dans un accident de voiture, sur un pont gelé du Maryland, quelques mois plus tard. Le contact de la douce fourrure le réconforte. Après tout ce qu'il a vu et enduré pendant trois périodes d'affectation en Irak et maintenant dans ce merdier, il croit dur comme fer que la chance et l'âme de Margaret qui veille sur lui sont tout ce qui le sépare du néant. Dans son autre poche, il tripote une capsule pliée qu'il garde de sa première bière avec sa petite amie Tricia, une belle fille athlétique dont la natte blonde descend jusqu'à la taille, et qui partage sa passion pour les cuites et les motos, entre autres choses. Une médaille de saint Martin, protecteur des soldats et des flics, est suspendue à une chaîne à son cou, près de sa plaque et d'une balle de 7,62 millimètres. Ç'aurait été ce genre de projectile, utilisé dans les fusils d'assaut AK47, qui aurait dû le tuer en Irak, mais tant qu'il en portait un, il se sentait protégé.

À partir de maintenant, il va lui falloir toute la chance qu'il peut amasser, vu que c'est la fin du monde.

Il a rejoint les autres sous-officiers entassés dans les bureaux du proviseur, une grande pièce ouverte attenante à plusieurs locaux

privés où Bowman a installé son quartier général. Les hommes se saluent d'un bref hochement de tête quand ils y entrent, empestant la sueur, la graisse de fusil et la fumée de cigarette froide. Un sergent de la première section que McGraw connaît croise son regard et le gratifie d'un petit signe courtois, et il s'émerveille : les choses changent à une vitesse... Il y a deux jours de ça, les autres sous-offs le toisaient, lui et son escouade, comme s'ils avaient du sang sur les mains et des croix gammées tatouées sur le front. Maintenant, ils considèrent ses gars avec un sentiment qui ressemble à du respect.

Ses hommes ont subi un dépuclage précoce pendant cette guerre. Mais si lui a droit au respect, les sous-offs des autres compagnies qui ont survécu au massacre suscitent quelque chose qui ressemble à de l'admiration. Ils ont vu l'enfer et ils en sont revenus.

Les sous-officiers se rassemblent autour du sous-lieutenant Bowman, qui se tient debout, les mains sur les hanches, près d'une immense carte touristique de Manhattan punaisée au mur, et affichant les grandes enseignes comme Barnes & Nobles et Burger King. Le radio se fraie un chemin parmi eux, se précipite dans l'un des bureaux privés et claque la porte. Knight et Bishop sortent d'une autre pièce et viennent se planter à côté de Bowman. Kemper est occupé à colorier Staten Island et Battery Park en rouge avec un gros marqueur. Bowman les accueille sans hausser la voix et McGraw ne l'entend pas.

Les sergents clignent des paupières sous la lumière des néons, sirotant leurs cafés tièdes, des valises sous les yeux et leurs carabinés à l'épaule. Lewis partage son tabac à chiquer. Une fois que Bowman a fini de saluer tout le monde, ils s'installent pour l'écouter. McGraw les compte en vitesse : il y a tant de sous-officiers dans leur unité, désormais, que le groupe déborde dans le couloir. Il en reconnaît certains, issus des sections de la Charlie company, et d'autres qui ont réchappé du massacre d'Alpha, de Bravo et de Delta. Ce sont les meilleurs éléments de l'armée américaine, pense McGraw. Les survivants. La base. Les centurions des temps modernes. Il faut des années pour produire des hommes tels que ceux-ci, et une fois morts, on ne peut les remplacer.

Tous répondent désormais de leurs actes devant un sous-lieutenant qui se trouve être l'officier le plus gradé de tout le bataillon. *On a de la chance que ce type soit compétent*, pense McGraw en l'observant. Ça pourrait être pire. Ils pourraient se retrouver aux ordres de Knight, qui ne dirige plus qu'officiellement la troisième section, ou de Bishop, le genre d'officier qui n'hésite pas à risquer des vies pour faire carrière. McGraw a entendu des rumeurs : Bishop aurait affirmé à certains des sous-officiers qu'il voulait sortir avec quelques hommes pour prêter main-forte aux autres compagnies durant le massacre. Plus tôt le lieutenant l'aura remis à sa place, mieux cela vaudra.

— Jake passe les réseaux au peigne fin pour établir une liste de lieux stratégiques et de menaces, annonce Bowman, et Mike les a reportés sur cette carte. Si nous voulons survivre, messieurs, nous avons besoin d'informations.

Les sous-officiers se dressent les uns après les autres sur la pointe des pieds en plissant les yeux pour mieux distinguer le plan de la ville. McGraw aperçoit une série de cercles, de longs traits et de triangles colorés bordant tout Manhattan ainsi que les frontières fluviales des quartiers et États voisins. Pathétique. En quelques jours à peine, l'armée a perdu le contrôle de la majeure partie de New-York et de ses huit millions d'habitants. Les formes géométriques multicolores flottent sur le plan comme autant d'îles au milieu de l'océan.

Cette fois, on est vraiment au pied du mur, se dit-il.

Bowman passe un doigt sur la carte et s'arrête pour tapoter un carré rouge à Battery Park.

— C'est ici que se trouve ce qui reste d'une brigade d'infanterie mécanisée des Marines, envoyé en renfort de Warlord avant que le haut commandement ne se ravise, explique-t-il. Ils disposent de deux sections à Fort Clinton, le reste étant posté à Staten Island, zone placée sous la responsabilité de la vingt-septième brigade. Une fois le conseil municipal réduit à néant, le colonel Dixon a instauré la loi martiale et débarrassé Staten Island des chiens enragés.

Plusieurs sergents se donnent de petits coups de coude en souriant.

— Ces gars-là sont pas vraiment, euh... du genre à rester les bras croisés, d'après ce que j'ai entendu dire, intervient Kemper, suscitant quelques rires.

— Ouais, eh bien la population de Manhattan est foutrement plus importante que celle de Staten Island, rétorque Hooper, leur rappelant qu'ils travaillent pour une branche rivale de l'armée et qu'ils ne sont pas supposés encenser les Marines, pour quoi que ce soit.

— Je pourrais faire le ménage si j'avais des VBL, moi aussi, surenchérit un autre sergent.

— Bien dit, grommelle son voisin.

— Donnez-moi un ou deux tanks Bradley et une trentaine de bulldozers, et je vous sors cette île de la merde en deux temps trois mouvements, crie quelqu'un au fond, aussitôt applaudi par les sous-offs.

— Les Marines ont leurs propres problèmes, leur rappelle Bowman en haussant la voix pour ramener le calme. La seule raison qui les a amenés à Staten Island, c'est que l'endroit devait servir de relais pour renforcer nos positions ici, à Manhattan. Les bateaux ont déposé deux sections à Battery Park, ensuite, les Galons ont décidé d'arrêter les frais et les unités se sont retrouvées isolées. Désormais, elles sont coupées du reste de leurs troupes et ne sont plus réapprovisionnées.

Les rires s'éteignent. Quand les unités militaires déployées dans une zone cessent d'être alimentées, elles commencent à se livrer au pillage pour survivre, et lorsqu'une armée franchit cette limite, les soldats se transforment en vandales et enveniment la situation plutôt que de la résoudre.

— Pendant ce temps, Dixon manque de nourriture, de munitions et de carburant, poursuit Bowman. Il a perdu un quart de ses hommes et se retrouve gouverneur et chef de la police d'une île comptant près de cinq cent mille habitants. Et à chaque minute qui passe, la faim, la maladie et la colère de ce demi-million de New-Yorkais empirent.

Les sergents plongent le nez dans leurs tasses à café, abattus, Bowman revient à la carte, désignant les postes où au moins quelques policiers tentent de maintenir l'ordre, le quartier des finances ainsi que les bâtiments municipaux occupés par des groupes disparates de la Garde Nationale et l'unité d'affaires civiles de la brigade, un pont encore défendu par la police militaire et les ingénieurs et, pour finir, le numéro vingt-six de Fédéral Plaza, où une poignée d'agents du FBI, d'officiers de l'immigration, de juges fédéraux et leurs familles sont apparemment réfugiés. Manhattan est semé d'îlots et de poches encore aux mains d'unités alliées, mais nul ne dispose d'assez de force pour rallier les autres ou établir un périmètre de contrôle. Les Marines de Battery Park auraient aussi bien pu s'installer sur la lune. Toutes ces unités ne maîtrisent au bout du compte que le territoire qui se trouve juste sous leurs pieds.

McGraw estime qu'il pourrait y avoir cinquante, voire cent mille chiens enragés ne serait-ce qu'à Manhattan. Leur effectif a augmenté rapidement parce que l'épidémie s'est déclarée dans les hôpitaux où s'entassaient déjà des milliers de malades alités, des proies faciles à contaminer, tel du petit bois n'attendant qu'une étincelle. La bonne nouvelle, c'est que la population des infectés ne semble plus croître aussi vite qu'avant. Les hôpitaux se sont vidés et la plupart des gens se barricadent chez eux, coupant au virus l'accès à une source de nouveaux hôtes. Quoi qu'il en soit, les chiens enragés paraissent désormais concentrés en meutes de taille considérable qui finissent par massacrer tous ceux qu'elles croisent plutôt que de les contaminer. Bientôt, le nombre d'infectés dans les rues commencera à décliner ; ils succomberont les uns après les autres. La guerre pourrait se terminer sous peu si tout le monde se contentait de rester caché et d'attendre.

Quelqu'un s'enquiert de la nature des trois rectangles jaunes à Brooklyn et dans le Queens.

— J'allais y venir, répond Bowman. Autant que je sache, ce sont des déserteurs. Guère plus d'une section jusqu'ici, mais il s'agit là d'un détail supplémentaire dont la vingt-cinquième brigade doit se soucier, à l'extérieur.

Les sergents échangent des regards en coin. Le pays se trouve vraiment au bord du gouffre si l'armée elle-même se délite.

Mais le vrai problème ne vient pas de ceux qui abandonnent l'armée, leur dit le lieutenant.

— Le vrai problème, se hâte-t-il d'ajouter, c'est qu'il semble bien que ce soit l'armée qui nous abandonne.

Son doigt parcourt la côte ouest de Brooklyn, une longue ligne verte.

— Voici le deuxième bataillon, vingt-cinquième brigade, commandé par le colonel Guzman. Il est en bonne position.

Un autre trait vert le long de la côte nord du Queens.

— Ici, vous pouvez voir les deux compagnies du premier bataillon, vingt-cinquième brigade, aux ordres du colonel Powers. Il a pris une vraie raclée la nuit passée et tient tout juste le coup.

Il désigne une croix rouge dans le South Bronx.

— Voici la dernière position connue des deux autres compagnies du premier bataillon, vingt-cinquième brigade, commandées par le capitaine Marsh. Nous avons perdu le contact avec son état-major. Nous pensons qu'ils ont été détruits.

Les sous-officiers murmurent et piétinent nerveusement sur place, agités et furieux.

Bowman pose le doigt sur un carré bleu en plein centre-ville.

— Et nous voici. Premier bataillon, huitième brigade.

Il montre un rectangle de la même couleur à Jersey City, à l'ouest.

— Ceci est le deuxième bataillon, commandé par le colonel Rose, poursuit-il. Des Crazy Eights, il ne reste que nous.

— Attendez, où est Quarantine ? l'interroge un des sous-officiers.

— Nous avons perdu le contact, répond Bowman en secouant la tête. Le colonel Winters et son état-major sont portés disparus. Nous essayons désormais de...

Mais il renonce à poursuivre, car tous les sous-offs se sont lancés dans de bruyantes conversations.

Leur état-major et, avec lui, toute la logistique et les unités de signalisation, y compris la fanfare de la brigade, se sont évaporés sans laisser de trace quelque part de l'autre côté de l'Hudson, à Jersey City.

— Silence ! rugit Kemper, ramenant immédiatement le calme.

— La vingt-cinquième embarque actuellement dans des transports de troupes pour longer la côte jusqu'en Virginie, explique Bowman. Immunity se retire. Autant que je sache, la nouvelle stratégie consiste à se regrouper dans les zones les plus rurales du pays, où la population de chiens enragés est réduite et plus dispersée, en particulier dans la région qui sert de grenier à blé aux États-Unis.

— Mais et nous, lieutenant ? demande McGraw. Qu'est-ce qu'on fait là ?

Bowman lui adresse un petit geste d'impuissance.

— C'est bien le problème. Honnêtement, je l'ignore. La huitième brigade n'a pas reçu d'ordre d'évacuation pour le moment, et la division ne nous dit pas pourquoi.

— Et Los Angeles ? Ils l'abandonnent aussi ? J'ai de la famille là-bas, mon lieutenant.

— C'est un scandale !

Plusieurs sergents se mettent à crier en même temps.

— Je viens de vous expliquer tout ce que je savais, hurle Bowman pour couvrir leurs voix.

Sherman se fraie un chemin à travers la foule. Une fois arrivé devant Kemper, il lui tend un morceau de papier.

— On va donc se replier ici un moment et réorganiser l'unité, poursuit le lieutenant. Et commencer l'entraînement pour une nouvelle mission.

Kemper lit la note et jette un vif coup d'œil au radio, écarlate.

— Nous allons tenter de récupérer l'équipement que l'état-major et l'unité logistique ont laissé sur place quand elles ont été submergées. Elles avaient des armes, de la nourriture, de l'eau et des médicaments en stock. Une réserve de munitions. Si on ne met pas la main dessus, les habitants viendront tout rafler. Il nous faut ces provisions pour rester opérationnels.

— Et comment on est censé rejoindre l'état-major et la logistique ? demande Ruiz. Ils se trouvaient à plus d'un kilomètre et demi quand ils ont été submergés.

— Il va falloir qu'on innove, répond Bowman en souriant.

Kemper s'approche et lui murmure quelque chose à l'oreille.

Quand il en a terminé, Bowman semble en colère, ce qui suscite la curiosité des sergents.

— Mettez-le sur la carte, ordonne le lieutenant.

Le sergent de section trace une frontière jaune autour du deuxième bataillon, à Jersey City. Bowman se tourne vers les sous-officiers.

— Euh, Jake vient d'apprendre de la division qu'il nous fallait éviter tout contact avec le deuxième bataillon à Jersey City, annonce-t-il. Le colonel Rose et son second, le major Boyle, sont apparemment morts. C'est le capitaine Warner qui commande, et il refuse d'obéir aux ordres.

Contemplez mon œuvre, ô puissants, et désespérez !

McLeod finit d'éponger le vestibule de l'Asile – c'est ainsi que les gars ont baptisé l'aile où ils placent les soldats transformés en chiens enragés – et marche lentement dans le couloir presque désert lisant les noms gravés sur les planches qui barricadent les portes. Il n'y a plus de visiteur depuis longtemps, car tous ceux qui sont arrivés là ont subi

la transformation.

Il passe devant celle où est écrit « James Lynch ».

Derrière, il entend le fêlé qui fait les cent pas en grognant.

— Si vous aviez une meilleure espérance de vie, je vous rejoindrais, dit McLeod. Étant donné que c'est votre camp qui a l'air de gagner.

James Lynch feule et donne un coup d'épaule contre la porte, McLeod recule d'un pas et manque de renverser son seau. Au bout du couloir, le première classe Becker de la troisième section, qui joue les sentinelles, l'observe en secouant la tête.

McLeod lui adresse un sourire navré et un signe, puis il jette un coup d'œil à sa montre. C'est l'heure de déjeuner. Il décide d'emporter sa RICR sur le toit pour regarder le sergent Lewis faire quelques cartons.

Mais le toit est vide, à l'exception d'un soldat Williams tout sourire qui entraîne l'une des civiles par la main. Ils disparaissent derrière une des cheminées d'évacuation de l'air conditionné. McLeod s'approche du parapet, pose son AAP et embrasse la ville du regard.

New York.

Quel panorama. Alors même qu'elle succombe à cet horrible cancer, la cité reste splendide.

« Contemplez mon œuvre, ô puissants, et désespérez ! » déclame-t-il dans l'air glacé, citant un poème qu'il a lu autrefois en classe d'anglais, lors de ce qui lui semble désormais une autre vie. « *Allah akhbar*. »

L'endroit n'a jamais été aussi tranquille. Pas de circulation, pas de hurlements de sirènes, pas de vacarme de conversations. Des rubans de fumée dérivent par-dessus les toits tandis que les incendies font rage, sans personne pour les éteindre. Des détritiques et des seaux d'eaux usées sont jetés par les fenêtres dans des rues jonchées de cadavres.

Heureusement, le vent souffle vers le sud et emporte la puanteur en direction de l'océan.

Au loin bourdonne un unique hélicoptère. McLeod reconnaît un appareil d'observation. Le soutien aérien de la division ne gaspille plus ni carburant ni équipement à New York. Le ciel appartient désormais aux oiseaux, qui viennent festoyer sur les cadavres.

Il ouvre sa RICR et regarde la rue en contrebas.

Elle est déserte. Plus rien à descendre pour le sergent Lewis s'il était là, excepté quelques détritiques et une meute de chiens sauvages. Bientôt, même ces derniers disparaissent.

Telle la contemplation de sommets enneigés, une fois passé la sensation que procure leur splendeur, le spectacle des toits de New-York constitue le summum du désespoir pour la race humaine. L'argent n'existe plus : seule subsiste une économie de troc, et il y a si peu à troquer. Peu de gens ici disposent des compétences dont ils

auront besoin pour survivre pendant les prochains mois. Plus d'électricité, de gestion de l'eau courante et des eaux usées, plus de soins, et guère plus d'espoir pour le futur. Oh, et tant qu'on y pense : si vous mettez un pied dehors pendant les quelques semaines à venir, vous vous ferez probablement tuer. Sur le long terme, vos chances sont encore moindres.

De l'autre côté de la rue, quelqu'un a scotché une pancarte à la fenêtre d'un bureau particulier, clamant à qui veut la lire : « coincé, au secours ». Le local semble vide.

— Tu permets que je me joigne à toi ?

McLeod se retourne pour voir un homme d'une cinquantaine d'années vêtu d'un costume impeccable, d'un cardigan et d'une cravate, qui tripote un transistor.

— Pas de problème, répond-il, puis, désignant la radio : qu'est-ce que vous captez ?

— Aucune émission locale, naturellement, fait l'autre d'un ton jovial. Mais je reçois les stations de Pittsburgh. Il paraît que le gouvernement aurait mis au point un traitement pour la maladie des chiens enragés. Ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils ne s'occupent de ça et que tout revienne à la normale.

McLeod jette un œil à son déjeuner. Côte de porc et potage aux palourdes. Il déchire un sachet de sauce barbecue qu'il répand sur la viande.

— Vous y croyez ? demande-t-il.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que vous faisiez, avant ?

— Je suis professeur à l'université Columbia.

— J'étais sur le point d'entrer à la fac.

— Et tu en auras encore l'occasion, mon garçon. Tu as toute la vie devant toi.

L'homme pose sa radio sur le parapet et sort une pipe.

— Ça te dérange, si je fume ?

— Faites comme chez vous, professeur, répond McLeod, la bouche pleine.

— Tu peux m'appeler docteur Potter.

— D'accord, docteur Potter.

— Je plaisante, jeune homme. Tu peux m'appeler Dave.

— D'accord, Dave, fait McLeod en haussant les épaules.

Ensemble, ils écoutent la radio. Un reporter transmet une déclaration qu'a faite le secrétaire de la Santé et des Services Sociaux un peu plus tôt dans la journée.

Bla bla bla, pense McLeod.

— Ils se rendent encore sur le terrain pour faire des reportages, Dave ? s'enquiert-il.

La question semble surprendre son interlocuteur, qui finit d'allumer sa pipe avant de répondre. Les bouffées de fumée répandent un vague parfum de cerise.

— Non. Ils émettent depuis le bunker de la FEMA, à Mount Weather en Virginie. Ce qui n'a rien d'étonnant puisque c'est là que se trouve le gouvernement, actuellement. CNN, MSNBC et CBS, ils sont tous là-bas. Toujours opérationnels. C'est plutôt bon signe.

McLeod mastique moins vigoureusement, soudain déprimé, et avale à grand-peine.

En vérité, les réseaux n'existent plus. Ils se contentent de répéter ce que leur dit le gouvernement. Les médias, comme toutes les autres institutions chères aux Américains, se réduisent peu à peu à de simples façades. Ça paraît à la fois si évident que même un type comme McLeod s'en rend compte, mais si horrible que même un professeur d'université ne pourra que le nier.

— J'ai la nette impression que je n'irai jamais à la fac, lâche McLeod.

Ce qui signifie qu'il va devoir apprendre à être un soldat finalement, comprend-il. Il doute que beaucoup d'autres carrières s'offrent à lui dans un futur proche. La profession de militaire n'est sans doute pas la meilleure qui soit, mais ça vaut bien mieux que « charognard » ou « serf ».

Il sursaute quand deux avions de chasse passent en hurlant au-dessus d'eux, projetant brièvement leurs ombres tremblantes sur le toit. Des F16 Flying Falcons de l'US Air Force. Vingt-sept mille livres de poussée pour une vitesse de pointe de deux mille quatre cents kilomètres à l'heure.

— Regardez-moi ces beaux enfoirés, s'exclame McLeod.

Les avions s'élancent vers les cieux à l'unisson, puis disparaissent derrière les immeubles au sud-ouest, semblant ralentir quand ils virent au-dessus de l'East River.

— J'aurais dû entrer dans l'Air Force, ajoute-t-il. Aux dernières nouvelles, les fêlés ne volent pas.

Quelques instants plus tard, les F16 s'en retournent, leurs silhouettes grossissant tandis qu'ils filent vers le nord-ouest. Quatre points noirs émergent de leur fuselage, et tombent en poursuivant leur trajectoire.

— Bon Dieu de merde, murmure McLeod.

Chacun des points est une bombe d'une tonne sans guidage.

— Hum ? Quelque chose ne va pas ? demande Potter en tirant sur sa pipe.

Les points disparaissent au loin. Quelques secondes plus tard, un éclair illumine les bâtiments, suivi d'un coup de tonnerre. Une colonne de fumée noire s'élève au-dessus du paysage urbain du sud de Manhattan.

— Nom de Zeus, mais qu'est-ce que c'était, ça ? s'écrie Potter pour couvrir l'écho.

— Je crois que l'Air Force vient de faire un gros trou dans le pont de Williamsburg, Dave, répond McLeod en secouant la tête.

Un autre duo de F16 rugit au-dessus d'eux et vole vers le sud.

— Et j'ai la très désagréable impression qu'ils sont en train de boucler Manhattan, ajoute-t-il.

Le dernier debout

Il y a quatre jours de cela, le premier bataillon comptait plus de six cent cinquante combattants. Son effectif s'élève désormais à moins de deux cents hommes en état de se battre. Tous les officiers sont morts ou ont été portés disparus à l'exception du sous-lieutenant Todd Bowman et des deux autres lieutenants survivants des quatre unités d'origine de la Charlie company.

Bowman transmet ces chiffres après qu'Immunity, l'indicatif de la circonscription divisionnaire du major-général Kirkland, a contacté War Dogs Deux par radio en établissant un état des lieux des unités toujours en activité dans la région.

Le combiné du SRTBM à l'oreille, Bowman se tient au garde-à-vous, droit comme un piquet, bien qu'il soit seul dans le bureau du proviseur à l'exception de Jake Sherman, assis près de lui et occupé à se ronger un ongle. Il s'agit d'une réaction courante chez les jeunes officiers lors des rares occasions où un major-général leur passe un coup de fil.

Kirkland félicite Bowman d'avoir réussi à préserver ses hommes, le nomme commandant de la brigade et l'élève immédiatement au grade de capitaine pour ses exploits sur le champ de bataille.

Les vieilles coutumes ont apparemment la vie dure. Malgré tout ce qu'il a vu, cette promotion surprend Bowman plus que tout ce dont il a été témoin jusqu'ici.

Kirkland lui annonce qu'il a une mission pour lui.

Une fois l'appel achevé, le capitaine Bowman se tourne vers Sherman.

— On n'est jamais au bout de ses surprises.

— Félicitations, mon capitaine, dit le radio avec un sourire éclatant.

— Merci, Jake. Même s'il ne s'agissait que d'être le dernier debout.

Un simple malentendu

Bowman quitte le bureau et aperçoit ses sous-officiers qui attendent son retour, sirotant leur café et conversant à voix basse dans la grande pièce.

— Bien, dit-il en retournant auprès de la carte. C'était Immunity. j'ai reçu de nouveaux ordres directs du général Kirkland. On nous a donné

une mission.

Les sous-officiers s'installent et le regardent avec des expressions inquiètes et suspicieuses. Il lui vient brusquement à l'esprit que cette tâche a probablement été d'abord confiée au deuxième bataillon. Le lieutenant-colonel Rose l'a acceptée. Et ses hommes, la considérant comme un suicide, se sont mutinés et l'ont abattu.

Ironiquement, Rose aurait sans doute ordonné au premier bataillon de la remplir, et ainsi épargné ses gars, puisque l'objectif de la mission est Manhattan. Mais avant que le colonel n'ait pu la déléguer à ceux de Bowman, ses soldats l'ont tué.

Un simple malentendu.

Ensuite, le major-général Kirkland s'est tourné vers le sous-lieutenant Bowman et l'a nommé commandant de la brigade.

Autant en tirer une leçon et procéder avec la plus grande prudence.

— Nous avons pour objectif un complexe de recherches situé dans le West Side, annonce-t-il en désignant un point sur la carte. À peu près ici. Tout le monde le voit ? Nous allons nous y rendre pour évacuer un groupe de scientifiques et les faire sortir de la ville.

— Euh, mon lieutenant ? demande un des sergents de la troisième section. Sauf votre respect, ça ressemble à une mission-suicide, pas vrai ?

— Nous parviendrons à ce bâtiment sans aucune perte si j'arrive à l'empêcher, rétorque Bowman en le regardant droit dans les yeux. Nous nous y rendrons de nuit, ce qui nous facilitera la tâche. Par ailleurs, c'est capitaine désormais et non plus lieutenant. Je viens d'être promu et placé à la tête du bataillon.

En réalité, c'est la brigade qu'il dirige, mais même à lui, toute cette histoire – un sous-lieutenant affecté au commandement d'une brigade tout entière – semble trop ridicule.

— Félicitations pour cette promotion, enchaîne un autre sergent de la troisième escouade, mais partir de nuit, c'est vraiment du suicide. On a vu ce qui s'est passé l'autre soir. Le massacre a eu lieu après la coupure d'électricité.

— En réalité, la coupure de courant a probablement empêché ce qui restait des compagnies de se faire entièrement massacrer, rétorque Bowman. Et les survivants sont parvenus jusqu'ici, la plupart sains et saufs, grâce à leurs LVN. Nous agissons de même pour cette mission.

Quelques officiers manifestent leur approbation.

— Mais on ne peut pas mettre de silencieux aux fusils, intervient un autre sergent. Tirez ne serait-ce que quelques balles en ville, et tous les chiens enragés rappliquent au galop des quatre coins de New-York.

— Nous ne tirerons pas, explique Bowman.

— Pardon ?

— Nous nous fraierons un chemin à la baïonnette.

Les sous-officiers s'esclaffent et poussent des sifflements enthousiastes. Voilà une stratégie qui demande des couilles. Et qui pourrait bien fonctionner.

Bishop lève la main.

— Mon capitaine ? J'ai une question. Pourquoi risquons-nous notre peau ? L'armée nous a laissés tomber. Techniquement, nous sommes livrés à nous-mêmes.

— Nous ne sommes pas seuls, se défend Bowman, et nous serons...

— Ce que je veux dire, c'est que nous sommes en sécurité ici et que nous devrions réfléchir : le jeu en vaut-il la chandelle ? C'est nos vies que nous risquons.

Bowman secoue la tête. Il ne souhaite pas débattre avec Bishop devant les sous-officiers. Toutefois, ils ont le droit de savoir ce qui est en jeu.

— Je vais vous dire pourquoi cette tâche est importante, annonce-t-il. Cette équipe de scientifiques a trouvé un remède à la maladie des chiens enragés. Et il y a un billet d'hélico à la clef pour nous une fois la mission accomplie. Nous partirons avec eux.

— Avec tout le respect que je vous dois, mon capitaine, ce sont des conneries, rétorque Bishop. Je ne marche pas.

Les sous-officiers sont scandalisés par ce manquement à la discipline entre deux officiers devant les engagés. Ils commencent à murmurer, certains se rangeant à l'avis de Bishop, mais pas tous.

— Il a raison ! s'exclame un des sergents de Bravo.

— Pas question que je ressorte d'ici, grommelle un homme de Delta.

— Même si on sort, on leur servira de chair à canon dans une autre ville. Vous voyez pas ?

— On l'a bien profond, messieurs.

— Taisez-vous et écoutez le commandant !

— Moi je dis qu'il faut voter !

— Je pose une question légitime, Todd, insiste Bishop. On nous a déjà trop menti, et trop de types bien se sont fait tuer à cause de ça.

Kemper s'en mêle et les réduit au silence d'un rugissement.

— Vous voudrez bien vous adresser à lui en l'appelant mon capitaine, lieutenant ! Et vous n'avez aucun droit de contester le capitaine ou de remettre ses ordres en question devant le personnel engagé. Ce qui signifie que vous avez intérêt à fermer votre putain de gueule sur-le-champ !

Bowman leur jette à tous deux un regard noir, contenant sa rage à grand-peine.

— Sortez d'ici, tous les deux. Hors de ma vue. Tout de suite. Je m'occuperai de vous plus tard.

— Oui, mon capitaine, fait Kemper. Désolé pour ce débordement, mon capitaine.

Et en passant devant Bowman, il cligne de l'œil.

Bowman, presque trop abasourdi pour saisir, finit néanmoins par comprendre. Kemper savait fort bien qu'il n'avait pas besoin de champion pour se défendre, mais qu'il fallait malgré tout que les hommes respectent son autorité et se plient à ses ordres. Le sergent a montré aux sous-officiers qu'il obéissait au capitaine, et a réduit Bishop au silence en mettant immédiatement un terme au débat public.

— On n'est pas dans un club de vacances, ici, déclare Bowman. On ne vote pas. Soit vous faites partie de l'armée et vous suivez les ordres transmis par une chaîne de commandement qui remonte jusqu'au président des États-Unis, soit vous êtes des déserteurs et des minables. Compris ?

— Oui, mon capitaine, répondent les sous-officiers.

— Maintenant, écoutez-moi. C'est important. Même si nous ne sortions pas pour entreprendre cette mission, il nous faudrait partir récupérer les provisions de la logistique, ou nous résigner à rester là et à mourir de faim. Les LVN nous permettront de nous y rendre ou de revenir ici. Une fois la tâche accomplie, l'armée nous lâchera ailleurs, à un endroit qui ne pourra qu'être plus sûr qu'au milieu de la ville la plus densément peuplée de ce foutu pays. Sans oublier qu'il s'agit d'un piège mortel depuis que l'Air Force a commencé à bombarder les ponts dans une tentative désespérée pour empêcher les chiens enragés d'émigrer. Bon sang, dans un mois ou deux, vous pourriez bien considérer ce que vous voyez aujourd'hui par la fenêtre comme le bon vieux temps de la paix et de l'abondance. Compte tenu de la réalité du terrain, je crois que cette mission est notre meilleure option, voire la seule, pour espérer survivre à long terme. Entendu ?

— À vos ordres, répondent les sous-officiers, certains plus fort que d'autres.

Quelques-uns se sont tus.

— Nous démarrons à zéro quatre, termine Bowman. Messieurs, tenez-vous prêts. Vous pouvez disposer.

L'un d'entre vous est un traître

Les gars de la première escouade de la deuxième section se mettent immédiatement à grommeler quand ils se réveillent dans l'obscurité. À mesure qu'ils s'extraient de leurs sacs de couchage, grelottant dans l'air nocturne qui s'est de plus en plus rafraîchi ces derniers jours, comme on est arrivé à la première semaine d'octobre, ils passent des simples protestations aux lamentations.

Beaucoup de soldats sont de vrais foudres de guerre, enthousiasmés par les actions les plus excitantes qu'ils mènent de temps à autre lors de leur service, mais se plaignent constamment des corvées qu'on leur

inflige entre deux missions. Mais cette fois, leur désaccord est flagrant. Ils commençaient tout juste à prendre leurs aises et à se dire qu'ils pourraient attendre que la situation se tasse et s'en sortir vivants. Ils disposent de nourriture, d'eau, d'électricité, de chauffage dans ce bâtiment, et ils s'y sentent en sécurité. Quelques-uns des Don Juan de la section ont même trouvé le temps, au milieu de leur dur labeur, de devenir intime avec les femmes qui vivent dans le collège.

Mooney était le seul à n'éprouver aucune surprise quand le sergent McGraw leur a annoncé, la nuit dernière, qu'ils allaient ficher le camp. Il avait senti le vent tourner. Certains signes lui avaient fait comprendre que personne ne se sortirait de ce merdier sans souffrir. Les chaînes télé qui coupaient une à une. Les billets de banque qui ne servaient plus qu'à allumer des feux. L'effondrement total du système de distribution de la nourriture, des médicaments et des vêtements. Ces rumeurs concernant des unités militaires qui prenaient leurs fusils et désertaient.

Tout était allé si vite.

Bientôt, selon lui, les gens brûleront des livres pour se tenir chaud quand ils ne seront pas occupés à se pourchasser les uns les autres pour manger, et l'Hudson leur servira à la fois de sanitaires et de machine à laver.

— Tu ne croyais quand même pas que l'armée allait nous foutre la paix ? grogne Carrillo. On est l'une des seules unités de la zone qui obéissent encore aux ordres.

— On est une des seules unités encore en vie, le corrige Ratliff.

— Fallait quand même bien qu'ils essaient de nous faire tuer, fait Rollins, mais personne ne rit.

— Arrêtez de couiner et en piste, les gars, ordonne McGraw qui débarque d'un pas lourd dans la pièce.

Contrairement à ses habitudes, il a relevé ses manches, dévoilant des avant-bras poilus dignes de Popeye et décorés d'un crâne pour l'un et de deux fusils croisés pour l'autre.

— Je veux vous voir dans le couloir, en file près du mur du fond, prêts à partir dans quinze minutes. Laisse tomber ton sac à viande, Ratliff. Ton poncho aussi. On voyage léger. Embarquez un maximum de munitions et en dehors de ça, le strict nécessaire. On abandonne tout le reste aux hadjis.

Les gars éclatent de rire. Ils ont pris l'habitude d'appeler les chiens enragés les « fêlés » et les civils les « hadjis » ces derniers jours, et ils trouvent hilarant d'entendre un des sous-officiers se plier à la mode, en particulier lorsqu'il s'agit du monolithique sergent McGraw.

Nombre de ces gars vont quitter la chaleur de leur sac de couchage et risquer leur peau cette nuit rien que par dévotion pour leurs sous-officiers. Ils les respectent. Où qu'ils aillent, ils les suivront.

— Quelqu'un a encore des bâtons éclairants ? s'enquiert Rollins. Je vois que dalle ici.

— Sers-toi de tes LVN, lui conseille Mooney. Autant s'entraîner un peu.

McGraw fait volte-face en l'entendant, et le pointe du doigt.

— Toi, dit-il, puis, se tournant vers Wyatt : et toi.

— J'ai rien fait, geint l'intéressé.

— Ramassez votre barda, bande de trous du cul. Vous venez avec moi.

— Oui, sergent, répond Mooney d'un air sombre.

Les autres sont en train d'ouvrir leurs rations pour déjeuner. Son estomac gargouille.

Quelques minutes plus tard, ils se mettent en route. Les gars des autres escouades surgissent déjà des classes voisines et remplissent le couloir de cette aile du bâtiment. La plupart se calent dos aux rangées de casiers des élèves dans un silence sinistre, leur carabine entre les genoux. Certains se précipitent hors du rang pour aller aux toilettes avant que la compagnie prenne la route. Un des membres de la première section met *Welcome to the Jungle* de Guns'N Roses à fond sur un lecteur CD, pour se donner la pêche et réveiller les hadjis.

Au bout du couloir, McGraw leur dit d'attendre, les yeux braqués sur le sergent de section, qui discute sec avec plusieurs civils.

Quelqu'un demande des piles neuves pour ses LVN. Les gars terminent leurs dernières clopes et écrasent les mégots sous leurs bottes. Deux soldats de l'escouade d'intervention de la première section font leur apparition, porteurs d'une caisse de munitions qu'ils commencent à distribuer.

Faites le plein, disent-ils. Un chargeur dans chaque poche. Emmenez tout ce que vous pourrez porter.

Mooney s'approche du sergent de section et tend l'oreille.

— Tout se passera bien si vous faites profil bas et si vous évitez d'attirer l'attention, explique Kemper. Il y a bien assez de nourriture. Nos équipes ont rempli toutes les bouteilles et les seaux du coin d'eau du robinet. Vous disposez d'un stock de carburant qu'on a siphonné dans les camions réfrigérants. Vous ne devriez pas manquer d'essence pour le groupe électrogène.

— Vous êtes tenu d'aider ces gens, sergent, se plaint un des civils.

— Je suis tenu d'obéir aux ordres.

— Mais vous travaillez pour nous, bon sang !

— Je travaille pour l'armée des États-Unis, madame.

Kemper s'éloigne, adresse un signe de tête à McGraw et poursuit son chemin dans le couloir, où le volume sonore augmente peu à peu. Le chaos s'intensifie tandis que les sous-officiers commencent à organiser et à équiper leurs escouades pour la manœuvre. Le fait que leur

officier ait imposé quelques changements de dernière minute à l'ordre de marche ajoute à la confusion : certains des sergents ont été promus au grade de lieutenant, des escouades ont été fusionnées... Il a fallu improviser une compagnie à partir des vestiges d'un bataillon. Certains des gars crient des noms, paniqués : il semble que des escouades entières manquent à l'appel.

Mooney se retourne et voit Martin et Boomer qui suivent avec leur M240 calibre .30. Martin dresse le pouce à son attention. Mooney fait la grimace. Il se demande toujours si Martin est sympa ou si c'est un connard. En Irak, adresser ce geste du pouce à quelqu'un équivaut à lui faire un doigt d'honneur.

— Vous savez ce qui se passe ? chuchote-t-il.

Martin secoue la tête avec un rictus.

— Pas de bavardage, ordonne McGraw.

Ils tournent au coin et s'engagent dans un corridor vide. Bientôt, les bruits des vestiges du premier bataillon s'estompent dans l'obscurité.

Kemper allume la torche SureFire fixée à sa carabine.

— Éteignez-moi ça, fait une voix dans le noir. Je suis juste là.

— Oui, mon capitaine, dit Kemper.

Le capitaine Bowman sort d'une salle de classe poussiéreuse, un bâton éclairant suspendu à sa veste. Ce tube lumineux monochrome, tout comme l'écran des LVN, est volontairement coloré en vert parce que l'œil distingue plus de nuances de cette couleur que dans les autres teintes phosphorescentes. L'officier est le seul à disposer d'une source d'éclairage.

Kemper s'adresse au mitrailleur et à son assistant.

— Je veux que vous installiez le calibre .30 ici, pointé dans cette direction. Nous allons au bout du couloir. Si vous entendez des tirs, gardez votre sang-froid et ne tirez pas. Si je l'ordonne, vous ouvrez le feu sur quiconque tient une torche ou un bâton lumineux. Mais seulement si je vous le dis. Est-ce clair, spécialiste ?

— Ça marche, sergent, fait Martin.

— Très bien.

Le capitaine examine Mooney et Wyatt des pieds à la tête. Mooney se met au garde-à-vous.

— Première classe Mooney au rapport, mon capitaine !

Wyatt Limite.

Bowman leur sourit.

— Encore vous deux. Repos.

— Qu'est-ce qu'on fait là, sergent ? s'étonne Boomer.

— C'est personnel, répond Kemper.

Martin et Boomer finissent de mettre en place leur M240. Le groupe poursuit son chemin dans le couloir.

Devant eux, dans les ténèbres, Mooney entend des murmures,

occasionnellement ponctués de hurlements stridents. Son estomac effectue une série de sauts périlleux. Il éprouve soudain la certitude que quelque chose de terrible est en train de se produire. Et que le pire reste à venir.

Le capitaine appelle dans son combiné.

— J'ai deux hommes avec moi, mais je vais venir vous parler seul à seul. D'accord ?

Mooney a rendu sa propre radio après la mission de reconnaissance, et il n'entend donc pas la réponse. Mais le capitaine continue de marcher : il faut croire que son interlocuteur est d'accord.

— Me voilà, annonce Bowman en levant les mains dans un geste de reddition. Ne tirez pas. Nous allons juste discuter un peu.

Le capitaine passe derrière le coin du couloir et disparaît.

Kemper le suit de près jusqu'à ce que lui-même arrive au tournant, puis s'assied sur ses talons, à l'écoute. McGraw murmure à Mooney et Wyatt de se tenir prêts à agir sur son ordre.

Mooney se cale sur le rembourrage rassurant de sa genouillère, en sueur sous sa tenue de combat. Son cœur bat à tout rompre et le sang lui bourdonne aux oreilles. Lorsque le capitaine Bowman a disparu, la tension a commencé à monter au point qu'il est presque impossible de respirer.

— Todd, navré que nous devons nous rencontrer de cette façon, fait une voix.

— *Le lieutenant Bishop*, chuchote Wyatt.

— Tout comme moi, répond Bowman.

— Comme tu vois, nous ne partons pas. Nous restons ici pour rebâtir.

— Je comprends.

— Nous ne voulons rien avoir à faire avec votre guerre. Nous ne faisons plus partie de l'armée. Et nous n'allons pas mourir pour garder en vie le souvenir d'une nation défunte.

— Je comprends. Mais il faut quand même que je parle aux hommes.

— Vas-y. Rien de ce que tu pourras leur dire ne les fera changer d'avis, cependant. Ils ont déjà survécu à un massacre. Ils ne se jetteront pas la tête la première dans un autre.

— Les gars ! dit Bowman.

La voix du capitaine résonne dans le couloir jusqu'à ce qu'elle se réduise à un murmure spectral.

— Les gars ! répète-t-il. Vous pouvez rester ici. Nous n'allons pas vous forcer à nous suivre. Ce qui est fait est fait.

— Bien aimable à vous, rétorque Bishop, soupçonneux. Que veux-tu en retour ?

— L'un d'entre vous est un traître envers les États-Unis et doit être

puni.

— Et qui... qu'est-ce que tu fais ?

La détonation du pistolet leur fait résonner les tympanes comme s'ils venaient de recevoir un coup, et tous sursautent.

Un autre coup de feu. Un ruban de fumée leur picote les narines.

Mooney sent McGraw se crispier devant eux. Il perçoit la sueur de nervosité du sous-officier qui se prépare à bondir pour couvrir le capitaine en tirant. Mais rien ne se passe. Les secondes s'égrènent. Les déserteurs n'ouvrent pas le feu.

Le tintement s'estompe dans les oreilles de Mooney.

— Ce qui est fait est fait, répète Bowman, avant de s'adresser aux ténèbres ; si nous nous voyons contraints de revenir, vous serez réintégrés au bataillon sans la moindre question. Si nous ne revenons pas, prenez soin des civils. J'envisage d'annoncer au général que vous vous êtes portés volontaires pour rester. Votre honneur ne sera pas souillé tant que vous resterez fidèles à vous-mêmes et à ceux dont vous avez la charge. Tant qu'ils demeurent sains et saufs, vous faites toujours partie de l'armée des États-Unis.

Le silence s'installe quelques instants.

— Bien, que Dieu vous garde, ajoute finalement Bowman.

— Merci, mon capitaine, répondent les gars dans le noir.

Le capitaine revient peu après, son bâton éclairant aveuglant presque Mooney. La lumière vacille un peu, et il lui faut un moment pour comprendre que c'est parce que le capitaine tremble. Ce dernier vient d'abattre un autre officier tandis qu'une dizaine, voire une vingtaine de déserteurs, autant dire une petite troupe, braquaient sur lui toutes sortes d'armes automatiques.

— Ils ne nous seront d'aucune utilité s'ils sont brisés, explique Bowman. Ce soir, nous sommes réellement devenus une armée de volontaires.

Il a l'air hébété et à bout de force.

— Mais Bishop était un traître. Je n'ai fait que mon devoir envers l'armée. Tout s'écroule peut-être autour de nous, mais nous sommes toujours des soldats des États-Unis.

Kemper et McGraw acquiescent, l'air sombre.

Bowman regarde Mooney et Wyatt, respire à fond et sourit.

— Merci pour les renforts, messieurs.

— De rien, mon capitaine, éructe Mooney, la bouche sèche.

— Voyons maintenant si nous pouvons quitter cette putain d'île cette nuit.

On se fend et on enfonce, déplacement.

On retire la lame, déplacement.

On reprend la posture d'attaque,

déplacement. Un pas en avant

Les gars se faufilent hors de l'école par l'entrée principale, deux par deux, en une longue colonne sombre qui serpente dans les ténèbres, illuminée çà et là par l'éclat des baïonnettes. La première escouade de la colonne se déploie pour former une pointe, donnant une allure de flèche à l'ensemble de la formation. Les sous-officiers marchent le long de la file, surveillant leurs groupes de près. Ils vont agir en tant que compagnie, mais chaque escouade restera indépendante : comme il est interdit de parler, impossible de faire redescendre les ordres.

Ils savent tous où aller, comment s'y rendre et quelles sont les règles d'engagement. Pas de coup de feu sauf pour une question de vie ou de mort. Crans de sécurité enclenchés. Ils se fraieront un chemin à la baïonnette. La vitesse, la surprise et la capacité de voir dans le noir seront leurs alliées dans cette mission.

Près de la tête de colonne, Mooney s'avance en scrutant le terrain avec ses LVN, des lunettes qui lui donnent une image amplifiée de son environnement sur un écran vert phosphorescent. Elles permettent aux soldats d'y voir clair même à la lumière des étoiles, la seule dont ils disposeront cette nuit, en multipliant par trente mille la luminosité ambiante et en affichant une représentation des environs en nuances de vert. Les militaires verront les fêlés, mais le contraire ne sera pas vrai.

Les fêlés peuvent cependant les entendre mener un raffut de tous les diables. La colonne progresse au son des bottes qui crissent sur les éclats de verre et bousculent canettes et bouteilles, et des soldats qui toussent, assaillis par les bouffées nauséabondes flottant dans la ville par ailleurs silencieuse. Mais malgré le vacarme, les chiens enragés n'attaquent pas. C'est à croire qu'ils hibernent.

Mooney entend des bruits de bagarre à sa gauche, puis un atroce choc métallique suivi d'un bref glapissement. Il se tourne juste à temps pour voir son sergent extraire sa pelle du crâne d'une femme et laisser choir le cadavre sur l'asphalte. McGraw leur fait signe : ne vous arrêtez pas, continuez à avancer.

Le sergent murmure dans le noir : « Navré, madame. »

Mooney ne peut s'empêcher de se demander qui elle était avant de se transformer et de devenir l'une d'entre eux. Une productrice de cinéma réputée ? La rédactrice d'un magazine ? Une contractuelle ? Une institutrice suppléante ? Était-elle mariée ou célibataire ? Avait-elle des enfants ? Projétait-elle de partir en vacances au Mexique pendant l'hiver ?

S'agissait-il d'une terroriste qui complotait pour faire sauter New York ?

D'une scientifique sur le point de découvrir le remède contre le cancer ?

On ne le saura jamais.

Beaucoup d'infectés marchent pieds nus sur les éclats de verre, laissant derrière eux des traînées de sang. D'autres arborent des plaies béantes qui suintent de pus à cause des infections. Celles-ci ne viennent pas seulement des germes transmis par morsure, mais aussi de l'incroyable saleté de New York, transformé en égout à ciel ouvert au fil des derniers jours. Il émane d'eux une effroyable puanteur, qui remporte peu à peu la bataille contre les onguents dont les soldats se sont badigeonnés sous les narines. Ces gens n'ont plus grand-chose d'humain.

Mais Mooney ne les hait pas. Il ne parvient pas à les voir comme des monstres. Il y a quelques jours encore, ils étaient des individus ordinaires. On ne peut pas détester des esclaves. Ils n'ont pas le choix.

Droit devant, il aperçoit d'autres infectés. Ils se sont rassemblés en petits groupes apathiques dans le noir, dormant apparemment debout, les épaules agitées au rythme d'une respiration rapide et pantelante. Certains sanglotent, comme sous l'effet d'une profonde tristesse.

L'odeur empire, et il éprouve toutes les peines du monde à réprimer les convulsions de son estomac. Il se force à ne pas tousser, à ne pas émettre un son.

Il passe devant un chien enragé qui a repéré leur présence et tente de les trouver à l'aveuglette, clignant des yeux dans le noir. L'homme se déplace soudain dans l'angle mort de la vision périphérique de Mooney. Les LVN offrent l'avantage d'y voir dans l'obscurité presque totale, mais présentent trois inconvénients agaçants, voire dangereux.

Les soldats qui disposent d'une vue à dix dixièmes en plein jour doivent s'adapter à une réduction d'acuité visuelle qui les amène entre cinq et huit dixièmes au mieux. En d'autres termes, les LVN produisent une image floue. Si l'absence de lune ce soir leur sauve probablement la vie, elle réduit également l'éclairage ambiant disponible pour leurs LVN.

Le viseur des LVN est binoculaire, mais la lentille, elle, est unique, privant l'utilisateur de la perception de la profondeur. Les gars trébuchent parfois, et doivent adapter leur façon de marcher pour conserver l'équilibre. Certains sursautent quand ils voient des fêlés rôder dans les environs, parce qu'ils ne savent pas exactement à quelle distance ceux-ci se trouvent.

Enfin, les soldats habitués à disposer d'un champ visuel à plus de cent quatre-vingts degrés doivent s'habituer à un tunnel réduit à quarante degrés. Ils tournent sans arrêt la tête pour vérifier si les fêlés ne les attaquent pas sur les flancs, où ils sont quasiment aveugles.

Mooney entend le chien enragé humer l'air et gronder à sa gauche. Il pivote à temps pour voir son chef d'escouade fracasser le crâne de l'homme avec sa pelle.

McGraw ne s'excuse pas, cette fois.

L'esprit de Mooney part au quart de tour : banquier ? Acteur célèbre ? Père de trois enfants ?

Il essaie de ne pas penser au moment où il se retrouvera à la pointe, à empaler ces gens dans le noir et à les jeter à terre. Il a tiré sur beaucoup de personnes ces derniers jours, et même donné un coup de baïonnette à cette créature geignarde sur le sol de la salle de science, au collège. Mais il avait agi sans réfléchir. Ouvrir le feu sur quelqu'un, c'est une chose. Enfoncer intentionnellement un couteau dans le corps d'un homme en est une autre. La plupart des soldats détestent cette arme.

La deuxième escouade se met en retrait et ses membres s'accroupissent, épuisés par le combat, attendant que le reste de la colonne les dépasse pour recoller à la file. C'est désormais à la première de passer à la pointe.

Mooney respire à fond, avançant sans s'arrêter et analysant les objets qui oscillent, en dizaines de nuances de vert, dans son champ visuel limité.

Devant, flottant dans l'obscurité, les chiens enragés, silhouettes blêmes, dorment en étranges groupes serrés ou rôdent parmi les ruines d'un embouteillage abandonné, trébuchant sur les bagages défoncés et les cadavres.

Un gémissement perçant résonne soudain. Un des infectés s'est mis à hurler de douleur et de chagrin.

La colonne n'est pas censée dévier de sa trajectoire en ligne droite avant la première bifurcation, à quatre intersections de là. Si les fêlés lui barrent la route, on les passe au fil de la baïonnette, on les jette de côté et on continue d'avancer. Tels sont les ordres qu'a reçus Mooney. S'il désobéit, tout le monde risque de se faire tuer.

Le chien enragé qui se trouve juste devant lui semble vibrer sur son écran vert phosphorescent, grande silhouette imprécise à la longue barbe emmêlée qui s'agite comme des nœuds de vipère. Son œil gauche, fermé et enflé, suinte du fluide noir caractéristique de l'infection. Il ouvre la bouche, comme pour bâiller, dans une sorte de grimace hilare.

Mooney se met en posture de boxeur, le pied gauche en avant, le corps tendu, les genoux légèrement ployés, en équilibre sur la pointe des pieds.

On l'a formé au combat à la baïonnette. Il a appris quatre mouvements d'attaque pendant ses classes : coup d'estoc, de crosse, de taille et frappe du haut vers le bas. Comme il se trouve flanqué d'alliés des deux côtés, il ne peut porter que le premier. Le principe de base est d'enfoncer la lame dans n'importe quel point vulnérable du corps de l'adversaire.

Le gros problème consiste à choisir ce point judicieusement et avant d'être gagné par le dégoût. Bien des soldats se contentent de se tenir en plein milieu du torse de l'ennemi. Soit ils n'ont pas le temps de réfléchir, soit ils ne le veulent pas.

Mooney ramène le fût de son M4 près de sa hanche droite, étend le bras et se fend en avant, en appui sur son pied gauche, de toutes ses forces. Il embroche le chien enragé entre les côtes et le pousse. L'homme se met à hurler, renversé en arrière, et manque emporter l'arme avec lui. Mooney tire brusquement et dégage la baïonnette, qui s'extirpe comme à contrecœur de l'infecté dans un répugnant bruit de suction.

Le fêlé tombe sur la gauche, trébuche sur une moto couchée et ne se relève pas.

Un autre chien enragé surgit des ténèbres, une vieille femme vêtue des haillons d'une blouse d'hôpital, le visage et le torse barbouillés de sang. Sa bouche édentée s'ouvre en grand pour vomir un flux de salive moussue et contaminée.

On se fend et on enfonce, déplacement. On retire la lame, déplacement. On reprend la posture d'attaque, déplacement. Un pas en avant.

Près de lui, Finnegan pousse un juron tandis que sa carabine lui est arrachée. Il se jette dessus et la récupère, haletant et vacillant.

Au bout de dix minutes de cet exercice, alors qu'ils se sont taillé un chemin sur deux pâtés de maisons, le caporal Eckhardt lui tapote l'épaule et prend sa place en première ligne.

Mooney se replie dans la colonne, envahi d'une irrésistible envie d'arracher ses lunettes et de laisser le monde sombrer dans le noir. Les tendons douloureux de ses bras semblent durs comme de l'acier et une douleur lancinante lui parcourt le poignet gauche. Le combat à la baïonnette est une activité particulièrement éprouvante. Il meurt de soif.

Le sergent McGraw passe devant et lève la main. Les gars tombent en appui sur un genou dans un cliquètement général, pantelants. Droit devant, les chiens enragés sont entourés d'un halo vert sur lequel se détachent leurs silhouettes noires. Apparemment, un incendie produit une lumière vive qui menace de dévoiler leur présence.

Mooney tourne la tête pour avoir un aperçu des environs, mais aussi pour tenter de se débarrasser de la sensation étouffante de se trouver prisonnier d'un affreux cauchemar.

Les infectés les entourent de toutes parts.

Nous effectuerons l'assaut à la baïonnette

Dès que la colonne s'arrête pour une halte de sécurité, Bowman relève ses LVN et se retrouve instantanément plongé dans le noir. Il

lève sa carabine et regarde dans la lunette de combat rapproché pourvue d'un système de vision nocturne et d'un zoom.

Il saisit rapidement que la première moitié de la colonne est encadrée par une considérable troupe de chiens enragés. Dans ce groupe-là, les infectés ne se comptent pas par milliers, mais la meute en comprend quand même plusieurs centaines, qui gémissent et respirent en sifflant dans les ténèbres. Ils restent immobiles, en grappes compactes, haletant dans leur sommeil, ou vagabondent sans but, se rapprochant de la file, humant l'air et grondant, gesticulant sauvagement quand ils s'empalent sur les baïonnettes qu'ils ne voient pas. Et derrière cette foule, un incendie, provenant probablement d'une voiture, éclaire le milieu de la rue.

Son unité a des problèmes. Les fêlés bloquent la rue en nombre et encerclent désormais un quart de la compagnie telle une meute de prédateurs aveugles. Si la colonne tente de passer en force, à la pointe des baïonnettes, elle deviendra de plus en plus visible en s'approchant des flammes. Une vraie bataille pourrait alors éclater, inégale et à leur désavantage.

Le capitaine redescend ses LVN sur ses yeux. Au-dessus de leurs têtes, il remarque que nombre de fenêtres se sont éclairées des halos verts de nombreuses bougies. Tout autour d'eux, dans cette ville apparemment morte, des gens s'efforcent toujours de survivre.

Et vous êtes en train de les laisser crever, pense-t-il.

Il évacue cette pensée déprimante en poussant un gémissement.

Saisissant sa radio, il murmure :

— À toutes les unités de Warlord, ici Warlord. Gardez vos positions jusqu'à nouvel ordre, terminé.

Remontant la colonne, il trouve le sergent Lewis en bout de file et l'envoie sur l'aile gauche, puis expédie l'escouade suivante sur la droite, et répète l'opération jusqu'à ce qu'il ait déployé ses troupes sur toute la largeur de la rue.

Ensuite, avisant une voiture abandonnée, il s'y glisse et ferme discrètement la porte.

— À toutes les unités de Warlord, ici Warlord, murmure-t-il. Ceux que j'ai dégagés de la ligne principale, vous serez l'équipe A. Les autres, ceux qui sont toujours en file, vous êtes l'équipe B. À mon signal, l'équipe A chargera et repoussera les fêlés. Une fois que nous serons au contact, l'équipe B rejoindra l'assaut. Nous l'effectuerons à la baïonnette. Pas de coup de feu. Le complexe de recherches se trouve à huit rues d'ici. Un peu plus de huit cents mètres. Une fois l'attaque lancée, nous continuerons d'avancer aussi vite que possible. Ce sera le point de rassemblement de la mission. Dès que nous aurons commencé, vous serez autonomes et devrez diriger seuls vos unités jusqu'à l'objectif. Attendez mon signal. Bonne chance et que Dieu vous

garde. Terminé.

Sortant du véhicule, il se met en position près du sergent Lewis, qui se retourne et lui fait signe qu'il a perçu sa présence.

— Prêts à partir dans cinq, quatre, trois, deux, un. Partez, dit le capitaine.

L'équipe A s'élance, formant une rangée hérissée d'acier. Celle-ci se fragmente à mesure que les gars trébuchent sur des débris et des cadavres, prennent du retard à cause de l'épuisement ou se cognent douloureusement contre des bouches à incendie, des panneaux ou même des voitures parce qu'ils ont mal évalué la distance qui les en séparait. Le rythme haché de son propre souffle parvient à Bowman.

Le premier chien enragé apparaît. Bowman l'embroche et, emporté par son élan, il manque de lâcher sa carabine. Il récupère sa lame au prix d'un effort colossal et dégage sa victime d'un coup d'épaule. Tous deux en ont le souffle coupé. L'homme s'affale.

Un autre prend sa place en feulant.

Devant, la foule se coagule continuellement jusqu'à former une véritable muraille de corps qui se détachent dans l'obscurité verdâtre. Quelques gars ne peuvent s'empêcher de pousser des cris de guerre aigus pour se donner du courage quand ils se ruent sur l'adversaire.

La ligne s'abat sur l'ennemi. Les fêlés tressaillent sous le choc, et des dizaines s'effondrent en se tordant, mortellement blessés. Les survivants attaquent les soldats, alors que l'équipe B se lève et lance son propre assaut, en une ligne qui perfore la multitude.

S'il s'agissait d'ennemis ordinaires craignant pour leur vie, ils prendraient leurs jambes à leur cou dans le noir. Mais ce n'est pas le cas. Les militaires affrontent un adversaire sans crainte ni raison. Pour le Lyssa, le corps humain est jetable, simple marionnette de chair dotée d'une date d'expiration de cinq jours. Même les particules virales infectant chaque organisme ne se soucient pas de leur propre survie, s'intéressant uniquement à la préservation globale de leur code génétique. Tout comme leurs victimes, ils ne sont que les esclaves de leur programmation biologique.

Une rafale de coups de feu clairsème les rangs des fêlés.

Personne n'a donné l'ordre de tirer. Les détonations proviennent de cinq lieux différents. Il y a trop de chiens enragés pour qu'ils espèrent en venir à bout au corps à corps. La ligne a été brisée en plusieurs endroits, certaines escouades ayant réussi à passer tandis que d'autres étaient stoppées net. Une fois la formation rompue, la supériorité numérique des infectés commence à se faire sentir, car les militaires se retrouvent encerclés et submergés.

Un soldat épuisé a paniqué quand une femme blessée, à terre, a planté ses dents dans sa botte. Il lui a tiré une balle dans la tête, s'amputant du même coup plusieurs orteils.

Quelques instants plus tard, tout le monde a ouvert le feu.

Au-dessus d'eux, des civils se penchent aux fenêtres et hurlent à s'en déchirer la gorge.

Ce qui est fait est fait, se dit Bowman. Il retire le cran de sûreté de sa carabine et commence à éliminer les infectés à un rythme régulier, une balle toutes les deux ou trois secondes, vidant ses chargeurs et en enclenchant de nouveaux sans cesser d'avancer. Le crépitement des tirs se transforme en rugissement tandis que la compagnie tout entière abat les chiens enragés. Les éclairs des canons étincellent le long de la colonne, véritable feu d'artifice à travers leurs LVN. Les balles traçantes fusent dans les airs. Une grenade explose, immense boule de feu verte qui projette une gerbe d'étincelles et de flammèches. L'atmosphère se remplit de nuages de fumée vert pâle.

Les civils les acclament.

— À toutes les unités de Warlord, ici Warlord, déclare-t-il dans sa radio. Continuez à avancer. Continuez à avancer.

L'utilisation des armes à feu s'est avérée décisive. La compagnie s'est frayé un chemin à travers la foule sans guère de pertes.

Plus que huit intersections à franchir. Un peu plus d'un kilomètre.

Tout autour, la cité s'anime et résonne de milliers de pas tandis que les chiens enragés s'éveillent de leurs rêves hantés par les souvenirs du temps d'avant l'épidémie.

Si les soldats se dépêchent, et s'ils ne se heurtent à aucune autre meute d'ici le complexe de recherches, ils y arriveront.

— Allez, allez, allez ! crie Bowman.

Et ils y arrivent.

XII

Nous sommes de l'armée des États-Unis

Le sergent Lewis fait monter la première équipe de récupération pendant que le reste de la compagnie établit un cordon de sécurité dans le vestibule de l'institut, attendant son tour. Il fait noir comme dans un four dans la cage d'escalier, ce qui les rend aveugles : les LVN ne servent à rien sans lumière ambiante à amplifier. Ils ont donc allumé les torches SureFire fixées sur leurs carabines et équipées de filtres rouges. Les faisceaux projetés sont d'un vert éclatant dans leurs lunettes, mais presque invisibles pour les fêlés.

L'escouade marque une pause sur les marches.

— C'est verrouillé, sergent, annonce le caporal Jaworski devant la porte qui mène aux labos selon Lewis.

— Qui a le C4 ?

— Ici, sergent.

— Donnez-moi ça, Reed.

Lewis prend le bloc d'explosif, le colle à la porte et prépare la charge pendant que le reste de l'escouade se replie en lieu sûr, dans l'escalier.

— À couvert ! crie-t-il.

Les gars s'accroupissent et baissent la tête, les mains plaquées sur les oreilles.

La détonation résonne dans toute la cage d'escalier, les faisant vibrer du sommet du crâne à la pointe des pieds. L'explosion a arraché le verrou et plié la porte, qui oscille sur un gond dans un voile de fumée âcre.

— En avant !

Les gars se remettent sur pieds, lèvent leurs carabines et pénètrent dans le couloir, en losange serré, scrutant les environs en quête de cibles.

Lewis sait que les fêlés sont passés par là. Avec la pommade Vicks et la fumée, il ne les sent pas, mais il a vu les cadavres étendus au coin du hall, apparemment victimes de la maladie et recouverts de mouches, sans compter ce membre de la Garde Nationale avec un trou dans la tête. Tout ici semble indiquer que l'endroit a été le théâtre d'affrontements.

Dehors, devant les portes du bâtiment, il a également aperçu les types des Forces Spéciales éparpillés dans la rue comme des chats écrasés. L'histoire n'est pas difficile à comprendre. Immunity a dû les larguer depuis les airs dans une première tentative pour évacuer les

scientifiques. Un unique hélicoptère les aura déposés sur le toit d'un immeuble voisin. Cet effort s'est manifestement soldé par un échec.

Et maintenant, c'est notre tour, pense-t-il.

Ses tireurs avancent comme un seul homme dans le couloir, les faisceaux de leurs torches fouillant les ténèbres, jusqu'à ce qu'ils arrivent aux ascenseurs.

Les cadavres sont empilés, comme enlacés dans une lutte à mort. Deux d'entre eux sont vêtus de blouses de labo. Des scientifiques, donc. Les huit autres portent des vêtements de ville. Quelques-uns arborent les symptômes de l'infection des chiens enragés. L'endroit empest la mort. Plusieurs traînées sanglantes mènent à des portes closes.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici, bordel ? s'interroge Parsons en sifflant.

— Pas mal de hadjis morts, et un ou deux fêlés, décrit Jaworsld, une main sur la bouche pour se retenir de vomir. Blessures par balle, strangulation. Ce pauvre gus s'est fait arracher la gorge.

— V'la le massacre, mon frère, fait Turner.

— Turner, quand tu parles comme ça, on a l'impression que t'es encore plus blanc, réplique Perez.

— Hé, cette nana ressemble carrément à la gonzesse de la télé, s'exclame Bailey. Vous savez ?

Les gars se pressent autour de lui.

— Ouais, cette série avec les robots. C'était comment, déjà ?

Personne ne parvient à se souvenir du nom de l'actrice ni du titre.

— Mais elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau, renchérit jaworski. Je vois ce que tu veux dire.

— Contact !

Les gars se déploient et cherchent une cible. Les rayons verts des torches oscillent en tous sens avant de converger sur la poitrine d'un chien enragé qui s'avance vers eux, de l'autre côté du couloir. Il s'agit d'une femme, bras tendus dans le noir, sa blouse ondulant autour de ses jambes. Elle tente de les trouver rien qu'à l'oreille.

— Descends-la, Reed, ordonne Lewis en tapotant le crâne du soldat.

— Bien reçu, sergent.

Il retire le cran de sûreté, aligne le viseur, expire et applique une légère pression sur la détente. Son M4 crache une rafale dans un crépitement mécanique. Le tir arrache l'épaule de la femme. Elle avance encore de quelques pas hésitants, s'affale et se met à trembler dans une mare de sang qui s'étend.

— Bien, déclare le chef d'escouade. Va faire une touche, maintenant.

Bowman leur a ordonné de s'assurer que tout ennemi abattu soit vraiment mort, mais sans gaspiller leurs précieuses munitions. Il leur faut donc terminer le boulot à la crosse ou à la baïonnette. Les sous-

officiers ont commencé à parler de « faire une touche » pour faire passer la pilule, afin que les gars n'esquivent pas cette tâche. Lewis éprouve une incroyable fierté devant la force de caractère dont font preuve ses soldats.

Reed se lève, s'approche de la femme en courant et lui transperce le cou de sa baïonnette.

— Cible éliminée, annonce-t-il.

Aussitôt après, il brandit le poing. Les autres se figent, à l'écoute.

Reed leur fait signe de le rejoindre.

— T'as quelque chose ? s'enquiert Lewis.

— J'ai entendu du bruit dans une pièce, là-bas, sur la gauche, sergent.

— Allons vérifier.

Mais Lewis ne se fait guère d'illusions. Apparemment, cette mission, c'est une arnaque. Les chercheurs sont soit morts, soit infectés, tout comme ces autres civils qui sont venus là pour Dieu sait quelle raison. Il espère que cela signifie encore que l'armée les sortira d'ici, mais il craint bien d'être déçu. Pas de scientifiques, pas d'évacuation. S'ils ne trouvent aucun survivant, les voilà coincés à Manhattan.

— J'ai entendu quelque chose, sergent, annonce Reed en désignant une entrée pourvue d'une plaque discrète où l'on peut lire : « Sécurité ».

Elle est verrouillée.

— S'il y a quelqu'un ici, ouvrez, demande Lewis.

Il ne perçoit qu'un grognement étouffé. La porte reste close.

Pendant qu'il prépare le C4, les gars forment un cordon de sécurité autour de lui, attentifs aux bruits de coups de feu qui leur parviennent d'un autre endroit du bâtiment. Il s'agit de la deuxième équipe de récupération, qui abat elle aussi un chien enragé en vadrouille.

— Si vous êtes à l'intérieur et si vous m'entendez, crie Lewis devant la porte, sachez que nous allons faire sauter le verrou. Reculez autant que possible et restez à terre !

— Mais si vous êtes bien fêlé, collez-vous tout contre, s'exclame Bailey, suscitant l'hilarité de ses camarades.

L'escouade s'écarte à bonne distance.

— À couvert !

La porte explose et les soldats se précipitent dans la brèche fumante, carabine au poing, pour balayer la pièce.

— RAS ! annoncent-ils un par un.

— Sergent, j'ai un survivant ! s'écrie Perez. Dans les toilettes !

— Bon Dieu de merde, fait Parson de sa voix traînante.

La femme est étendue par terre, tremblante, sous un tas de blouses de labo, déchirées et maculées de taches sombres pour certaines. Sa main se crispe sur une lampe torche éteinte, aux piles probablement

mortes. Autour d'elle se déploie tout un assortiment de sachets de chips et autres friandises, ainsi qu'une curieuse collection de gobelets, de tubes à essai et de bacs dont certains sont encore remplis d'eau. Elle a apparemment utilisé les toilettes comme réservoir d'eau potable, et s'est servi d'une poubelle pour faire ses besoins. À côté s'empilent des lambeaux de blouse en guise de papier hygiénique.

Lewis en est béat d'admiration. Cette femme a réussi à survivre plusieurs jours dans une obscurité quasi totale, avec le minimum de nourriture et d'eau, pendant que les chiens enragés la traquaient dans le noir, à l'ouïe et à l'odorat.

Une dure de dure, pense-t-il.

Elle scrute en vain l'obscurité et commence à crier.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? demande Perez.

— Je crois que c'est du russe, déclare Jaworski.

— D'accord... mais qu'est-ce qu'elle dit ?

— Comment veux-tu que je le sache, du con ? Je suis d'origine polonaise, pas russe, et je parle qu'américain.

Lewis s'accroupit auprès de la femme.

— Madame, tout va bien, répète-t-il à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'elle se soit calmée. Je suis le sergent Grant Lewis de l'armée des États-Unis, et nous sommes venus vous sortir d'ici.

La femme passe la langue sur ses lèvres sèches.

— L'armée ?

Lewis allume un bâton éclairant qui dissipe les ténèbres et le lui tend. Elle s'y agrippe à deux mains et fixe la lumière. Des larmes ruissellent sur ses joues.

— Tout va bien, madame, poursuit-il en remontant ses LVN et en souriant dans le halo vert. Nous sommes de l'armée des États-Unis.

J'ai survécu

Au chaud et en sécurité dans une paire de baskets et une tenue de combat trop grande, Valeriya Petrova engloutit la ration que les soldats lui ont tendue, et boit ensuite de longues gorgées à une gourde. Elle cligne des yeux dans la lumière du centre de contrôle, de nouveau éclairé grâce à quelques réparations élémentaires effectuées sur le groupe électrogène de la salle des générateurs, en bas.

Petrova s'émerveille des couleurs ternes et fonctionnelles de la pièce sous l'éclat des néons. Après des jours d'obscurité totale, même ces vagues nuances lui semblent éblouissantes.

Elle a survécu. Plus tard, elle se demandera pourquoi de tous les prisonniers du bâtiment, scientifiques et envahisseurs, elle est la seule à avoir survécu. Elle en éprouvera sans nul doute une certaine culpabilité. Mais pas maintenant. Pour le moment, le simple fait d'exister lui procure une joie extatique.

Le médecin militaire qui se fait appeler Doc Waters se tient tout près et l'observe attentivement, bras croisés, ce qui la rend nerveuse. S'attend-il à la voir tomber raide morte ? Sous-alimentée, elle a perdu du poids, mais elle ne meurt pas de faim. Elle est arrivée à rester hydratée même après la coupure de courant. Elle n'est pas encore capable de courir, mais elle peut marcher sans problème.

À vrai dire, elle ne s'est jamais sentie aussi vivante.

Par ailleurs, l'époque où il fallait courir est révolue. Elle est avec l'armée maintenant. En sécurité. Les garçons qui l'entourent, ces grands costauds qui lui semblent incroyablement jeunes, ne cessent de parler des hélicoptères qui vont venir les chercher. Bientôt, on l'emmènera en lieu sûr et elle pourra isoler un nouvel échantillon de la souche des chiens enragés pour terminer son travail sur le vaccin. La porte s'ouvre et un jeune homme apparaît. Les soldats se redressent et le fixent quelques instants dans un silence respectueux pendant qu'il pénètre dans la pièce : il s'agit donc d'un officier, d'un chef.

Il s'assied en face d'elle en souriant.

— Je suis le capitaine Bowman, déclare-t-il.

— Et moi le docteur Valeriya Petrova.

— J'espère que vos nouveaux vêtements vous conviennent, docteur Petrova.

— Après avoir porté les mêmes pendant plusieurs jours, je trouve cet uniforme tout à fait confortable, capitaine Bowman.

Ni l'un ni l'autre ne font preuve de trop de familiarité, n'insistant pas pour être appelés par leur prénom. En fait, elle a besoin qu'il reste le capitaine Bowman, son sauveur, et lui-même semble avoir besoin qu'elle demeure le docteur Petrova, la scientifique capable d'arrêter l'épidémie.

— Doc me rapporte que vous allez bien, poursuit-il. Que vous êtes assez en forme pour voyager.

— Oui.

— Bien. Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ici, docteur Petrova ?

Comment expliquer ce cauchemar ? La folie, les meurtres, l'infection, le sang. La bande d'intrus affaiblis, lentement décimée, contaminant son otage et gagnant les ascenseurs pour se faire massacrer et infecter par des docteurs Lucas et Saunders déments. L'obscurité permanente, sans espoir de survie, à s'imaginer à Central Park, sur une couverture à Sheep Meadow, lisant un livre tandis que son mari et son fils rient et jouent tout près, pour éviter de devenir folle.

Les hurlements dans les couloirs pendant que les autres mouraient un par un.

La perspective d'être secourue qui s'estompait peu à peu.

Les ténèbres qui la gagnaient et obscurcissaient jusqu'à ses

souvenirs.

— J'ai survécu, murmure-t-elle en tremblant.

Il acquiesce. Il comprend.

— Nous aussi, lui dit-il. Hier encore, je n'étais que sous-lieutenant.

C'est à son tour de hocher la tête. Elle ne connaît pas bien l'armée, mais elle a saisi. La hiérarchie militaire a subi de considérables pertes dans le coin.

— Et le monde, dehors... C'est grave ?

— Docteur Petrova, c'est si grave qu'il n'y aura peut-être plus de monde dans un avenir proche.

— J'imagine que vous n'avez aucune nouvelle de... l'Europe ?

— Navré. Mes informations se limitaient à New York, et se sont même restreintes à ce bâtiment. La seule zone sur laquelle je suis bien renseigné, c'est celle que nous pouvons défendre à nous seuls.

Elle déglutit pour refouler un sanglot. L'armée ne maîtrise pas la ville. Ces soldats sont des réfugiés comme elle, qui cherchent à s'enfuir. Et si c'est vrai, il doit en être de même dans toutes les grandes villes. Washington. Los Angeles. Chicago. Londres.

— Docteur Petrova, ajoute-t-il, mes supérieurs m'ont ordonné de vous mettre en sécurité, vous et les projets sur lesquels vous travailliez.

Un éclair d'espoir luit dans son regard.

— Un remède, si j'ai bien compris ?

Les yeux de Petrova se tournent brièvement vers les autres soldats présents.

— Laissez-nous, ordonne Bowman sans cesser de la fixer.

Les gars sortent à contrecœur et l'abandonnent avec le capitaine, Doc Waters et celui qui semble être le second de Bowman, le sergent Kemper. Cet homme l'effraie sans qu'elle sache dire pourquoi. Si les soldats sont pour la plupart de grands gosses au sourire facile malgré les circonstances dramatiques, les sergents lui font l'effet de militaires durs comme le roc.

— La souche du virus des chiens enragés diffère du Lyssa, annonce-t-elle avant de marquer un temps.

— Je vous écoute.

— Le Lyssa, comme vous le savez, est déjà suffisamment dangereux en lui-même, mais il s'agit en fait d'un cheval de Troie destiné à transmettre la maladie des chiens enragés, qui s'est révélée à nous en présentant un nouveau vecteur de contamination : la salive. Les morsures.

Le capitaine et Kemper échangent un regard.

— Cela correspond à ce que nous avons pu constater, lui dit-il. Poursuivez, docteur.

— J'ai isolé la souche des chiens enragés et obtenu un échantillon

pur, mais il s'est dégradé lorsque l'électricité a été coupée et que les frigos se sont éteints. J'ai pu transmettre mes résultats au CDC et à l'USAMRIID avant la dernière panne. Mais il me faut retourner dans un labo en état de fonctionnement, avec une équipe adéquate, pour produire un autre échantillon et terminer mon travail sur le vaccin.

Cette réponse ne paraît pas satisfaire Bowman.

— Vous semblez affirmer qu'il n'existe pas de remède, dit-il en la regardant droit dans les yeux, seulement un vaccin, et qu'il nous faudra très longtemps avant d'en disposer en grande quantité.

— C'est exact, capitaine.

Petrova baisse les yeux. Elle sait qu'ils ont pris d'énormes risques pour la secourir, et que sa réponse ne leur paraît pas très satisfaisante, en partie parce quelle a menti par omission pour pousser le CDC et l'USAMRIID à organiser son sauvetage. Mais la méthode scientifique n'est pas comparable à celle des militaires, aux résultats rapides et décisifs. On ne peut tuer un virus d'un coup de fusil. La science nécessite un fastidieux effort collaboratif. Il faut développer un échantillon pur dans une culture cellulaire. Ensuite, il faudra tester ses réactions aux substances antivirales. Finalement, on pourra le distiller pour produire un vaccin, après nombre de tests. S'il s'avère trop faible, son hôte ne bénéficiera d'aucune immunité. S'il est trop puissant, celui-ci mourra.

Sa découverte n'en constitue pas moins une avancée majeure, et la meilleure chance dont ils disposent pour vaincre le virus. Pas immédiatement, mais au fil du temps.

Toutefois, le capitaine espérait manifestement des résultats immédiats. La fin du monde ne les attendra pas. Bientôt, il n'y aura peut-être plus d'Amérique à défendre, si ce qu'il lui a dit du monde extérieur est vrai.

— Je suis désolée, vous espériez sans doute des progrès plus décisifs, déclare-t-elle. Même si j'avais le vaccin entre les mains en ce moment, il faudrait encore des mois pour le fabriquer en grande quantité, à supposer que les usines pharmaceutiques soient toujours en état de marche.

— Mes hommes ont risqué leur vie pour arriver jusqu'ici. On ne peut naturellement pas leur dire que vous disposez d'un remède et qu'ils seront vaccinés d'ici à ce que nous soyons évacués. Mais si vous laissez entendre, en exagérant très légèrement, que ce processus ne prendra pas des mois, ce n'est pas moi qui viendrai vous contredire devant eux.

— Je vois...

— J'espère bien, docteur. Nous partirons d'ici une demi-heure, dès que nos taxis aériens se présenteront. Chaque mètre qu'il nous faudra parcourir pour les rejoindre risque de nous coûter cher. Si les hommes

sentent qu'ils se battent pour une raison majeure, ce sera un atout et non un handicap.

Elle acquiesce, désormais résolue.

— Nous nous sommes compris, capitaine. Je vous aiderai autant que je le pourrai.

Ils œuvraient pour un monde meilleur

Le capitaine Bowman fixe la séduisante scientifique qui lui fait face et se rend compte que lui et ses hommes pourraient bien mourir pour elle aujourd'hui. Ils risquent leur peau simplement parce qu'elle a émis la théorie la plus pertinente concernant la façon de guérir cette maladie. Ils vont combattre pendant les heures qui viennent pour ramener cette femme dans un laboratoire opérationnel afin qu'elle puisse fabriquer un vaccin, et certains d'entre eux ne reverront peut-être pas le soleil. Et le dit vaccin ne sera pas prêt avant que les chiens enragés n'aient quasiment envahi l'Amérique et détruit tout ce qu'il aime dans ce pays.

Tous ces efforts pour un remède qui arrivera trop tard.

La connerie ordinaire de l'armée, mais il aurait dû s'en douter. Il aurait dû savoir que la scientifique ne leur donnerait pas le salut dans une seringue, en un instant. Obtenir un traitement rapide pour une catastrophe planétaire comme celle-ci semblait bien improbable, même si cela restait possible. La vie est devenue bien plus compliquée qu'il ne l'aurait souhaité. Beaucoup de soldats ont du mal à s'y faire, mais il est plutôt souple d'esprit et accepte cette complexité comme une loi de la nature.

En bref, c'était couru d'avance. Mais il voulait y croire.

Le fait est que dans la peau du général Kirkland, il aurait donné les mêmes ordres. Cette femme est la seule scientifique à avoir décelé d'où venait la vraie menace. Elle représente peut-être la meilleure chance dont dispose l'Amérique pour produire un vaccin, un atout essentiel dans une guerre qu'ils doivent remporter coûte que coûte. Même s'il ne reste pas assez de temps pour changer les choses, l'Amérique doit tenter de trouver un remède. Là où les balles et les baïonnettes ont échoué, la science pourrait bien l'emporter un jour. Si elle meurt et que personne d'autre n'intervient pour guérir le Lyssa, le virus aura gagné sa guerre contre l'humanité alors même qu'il est en train de s'éteindre faute d'hôtes, que ce soit pour toujours ou pour refaire surface à l'avenir.

Le docteur Petrova est également notre billet de retour, se dit-il. En ce moment, elle vaut plus cher que nous. Sans elle, ils pourraient nous abandonner là. La situation est instable, chaotique. Alors qu'elle bat en retraite et se retire des grandes villes, l'armée semble plongée dans la pagaille, la confusion, et cette guerre d'usure émousse peu à peu ses

effectifs et son équipement. En fait, il lui avait fallu marchander avec Immunity, ne serait-ce que pour lui faire respecter sa promesse de les emmener tous hors d'ici. Immunity avait pris pour principe que l'hélico viendrait chercher la scientifique sur un toit voisin, et qu'ensuite on verrait s'il était possible de rassembler quelques CH-47 pour évacuer les troupes de Bowman. Éventuellement dans quelques jours, en supposant que les chiens enragés soient morts d'ici là. Pour Bowman, il y avait trop de « si », de suppositions et de promesses creuses. Il sait qu'Immunity se dirige vers le sud et que, dans les jours prochains, l'unité sera déjà bien loin, si tant est qu'elle existe encore d'ici là. Pas de Chinooks, pas de scientifique, leur a-t-il dit. Ce qui lui vaudra une sacrée soufflante par la suite, il le sait. Peut-être perdra-t-il son commandement. On pourrait même l'adosser contre un mur et le fusiller. Mais ses hommes survivront, ne serait-ce que pour continuer à se battre, pour mourir un autre jour.

— Il faut que je vous pose une question, docteur Petrova, dit-il.

— Allez-y.

— Il y en a deux, à vrai dire. Oui... deux questions.

— Bien sûr, l'encourage-t-elle en le fixant avec curiosité.

— La première est la suivante : comment est-ce arrivé ?

— J'ai élaboré une hypothèse. Mais vous comprenez qu'une hypothèse scientifique n'est que...

— Je comprends, docteur. Quelle est votre théorie ?

— Pardon. Elle est basée sur plusieurs observations. Le virus est trop parfait. Le Lyssa se replie automatiquement sur la souche du chien enragé, son ancêtre, dès qu'il pénètre dans le cerveau. La période d'incubation défie l'imagination. Il s'agit là de l'œuvre du génie biologique.

Derrière Bowman, Doc Waters émet un hoquet de surprise.

— Une arme de terroristes ? demande Kemper.

— Pourquoi créer une arme terroriste qui tue autant de gens dans tous les camps ? s'interroge Doc Waters.

— Peut-être que les terroristes pensent qu'ils y survivront et en sortiront victorieux, propose Kemper. À moins qu'ils n'estiment que cela donnera les mêmes chances à tout le monde.

— Non, ce serait trop beau pour être vrai. Il a bien fallu qu'un gouvernement finance ce genre de chose.

— À vrai dire, vous vous trompez tous les deux, intervient Petrova.

Elle hésite un instant, craignant apparemment de les froisser.

— Enfin, selon mon opinion, ajoute-t-elle.

— Allez-y, docteur, lui demande Bowman. C'est vous l'experte, ici.

— Les virus sont très efficaces lorsqu'il s'agit de pénétrer dans les cellules humaines et d'y insérer de l'ADN, leur explique la virologue. C'est leur comportement habituel. Par conséquent, on a commencé à

se servir des virus originellement considérés comme mortels en guise de chevaux de Troie, afin de délivrer des matériaux génétiques ou des substances capables de soigner d'autres maladies. Avant qu'on en arrive là, la thérapie génique était un domaine fascinant de la biomédecine, doté d'un formidable potentiel.

» Par exemple, ajoute-t-elle, on a envisagé d'utiliser une forme du virus VIH, responsable du SIDA, comme système d'injection permettant de combattre l'hémophilie et la maladie d'Alzheimer. L'herpès pourrait s'avérer utile dans la détection et la destruction des cellules cancéreuses. Même l'Ebola, une des maladies les plus mortelles au monde, a été étudiée en tant que vecteur potentiel pour un rétrovirus capable de réparer les cellules et d'aider à affronter des maladies comme la fibrose kystique.

» Selon moi, des chercheurs asiatiques devaient travailler sur une version modifiée du virus de la rage destinée à devenir un nouvel outil de thérapie génique, et quelque chose a manifestement mal tourné, conclut Petrova.

— Bel euphémisme, grommelle Kemper.

— Le virus expérimental rebelle a filtré dans la population, mais il a rapidement muté en ce que nous avons baptisé le Lyssa HK, une maladie respiratoire semblable à la grippe aviaire. Peut-être s'est-il trouvé accidentellement mêlé à la formule du vaccin expérimental. Ce genre d'erreur s'est déjà produit dans des instituts biomédicaux.

— Mais comment ont-ils pu jouer ainsi avec la nature ? s'exclame Doc Waters, écarlate. Ils ont pratiquement détruit toute une civilisation.

— Je vous en prie, rétorque Petrova, fronçant le nez d'un air de dégoût. Vous avez une formation médicale, monsieur Waters. Vous êtes sans doute à même de comprendre que la libération et la prolifération de la maladie ont été un malheureux hasard. Il y avait peut-être une chance sur un million que cela arrive, ce qui représente un risque infime comparé au gain potentiel pour l'humanité. L'espèce humaine en a pris de bien plus grands rien qu'en exploitant l'énergie atomique. Il ne s'agit pas là du résultat d'un plan machiavélique. Le but consistait à dépouiller le virus des attributs qui le rendaient mortels et d'insérer des matériaux génétiques bienfaisants dans son enveloppe de protéines vide. Le virus n'est pas censé se répliquer ni s'en prendre aux cellules. On procède avec le plus grand soin. Je ne sais pas ce qui a pu se passer, même si quelque chose a vraisemblablement mal tourné.

— Euphémisme quand tu nous tiens, raille Kemper.

— Je peux vous assurer d'une chose concernant les responsables de tout ceci, messieurs. La seule chose dont je sois sûre à leur sujet. Ils essayaient de guérir des maladies responsables de millions de morts.

Ils œuvraient pour un monde meilleur.

— Hitler aussi, grommelle Doc Waters.

— Oh, souffle Petrova, visiblement vexée.

— C'est effroyable, fait Bowman en s'apprêtant à se lever. Mais en matière de théorie, je crois qu'il faudra se contenter de celle-là, faute de mieux.

Il ne la tient pas pour responsable de ce qui s'est passé. Au contraire, il admire sa force et son intellect. Le fait qu'elle ait survécu durant ces derniers jours la désigne comme une femme remarquablement résistante et ingénieuse.

— Merci, docteur.

— Vous aviez dit vouloir poser deux questions, capitaine.

— En effet, vous avez raison, répond Bowman en souriant. Vous trouverez sans doute la deuxième un peu étrange, voire déplacée. Oh, et merde, autant vous le demander sans cérémonie. Si nous survivons à tout ceci, accepteriez-vous de dîner avec moi, docteur Petrova ?

Petrova exhibe l'anneau d'or qu'elle porte à la main gauche avec un sourire.

— Capitaine Bowman, l'invitation est flatteuse, mais comme vous pouvez le constater, je suis une femme mariée et heureuse de l'être.

Bowman hoche la tête.

— Ça aussi, c'était couru d'avance, fait-il d'un ton amer.

L'heure de me casser la gueule ?

McLeod trouve le sergent Ruiz seul dans le hall des ascenseurs, adossé contre le mur. Les mains enfouies dans les poches de sa tenue de combat, il est apparemment perdu dans ses pensées. Le capitaine a autorisé les membres de la compagnie à retirer les masques N95 jusqu'à ce qu'ils reprennent la marche, et revoir le visage de Ruiz lui fait un drôle d'effet. La plupart des hommes ont profité de l'obligation de porter ces protections en permanence pour se laisser pousser un début de barbe, mais pas lui : le sergent est rasé de près. Un vrai warrior comme disent les soldats.

— Vous vouliez me voir en privé, sergent Ruiz ?

Le sous-officier se redresse, les muscles de son torse de bouledogue roulant sous son uniforme, le regard vif et intense. Quand il s'approche de lui, McLeod tressaille, mais tient bon. Nous y voilà, pense-t-il, c'est l'heure des comptes.

Kong a finalement décidé de me mettre une raclée.

Ruiz se plante face à McLeod et examine de la tête aux pieds le soldat au garde-à-vous.

— Première classe McLeod, t'es vraiment un beau sac à merde, déclare-t-il.

— Oui, sergent, répond McLeod, parfaitement sincère.

— Une belle grosse tache de chiasse sur une carrière passée à entraîner la crème des combattants de l'infanterie.

— Oui, sergent.

— J'ai une question à te poser.

Tu préfères te prendre une droite dans la tronche ou dans le bide ?

— Voici la question : est-ce que tu te sens prêt à t'en faire pousser une paire, fiston ?

— Pardon, sergent ?

— McLeod, cette unité affronte un danger constant depuis quatre jours. Notre bataillon a perdu les deux tiers de ses effectifs pendant cette période. Bon nombre de nos gars ont été victimes de meutes de tarés qui les ont écartelés à mains nues. Pendant tout ce temps, as-tu tiré ne serait-ce qu'une seule balle ?

— Hum...

— Parle, fiston.

— Non, sergent, répond McLeod d'une voix claire et nette.

— Ce n'est pas un test. Repos.

Dites-moi seulement quand vous allez le faire. Ne me mettez pas un coup de poing en traître. C'est tout ce que je demande.

— Je t'ai dit de te détendre, soldat. Détends-toi, et écoute-moi bien. J'essaie de t'enseigner quelque chose.

— Oui, sergent, répond McLeod en déglutissant à grand-peine.

— Sais-tu quelle heure il est, fiston ?

L'heure de me casser la gueule ?

— Environ 00 :45, sergent.

— Affirmative. Parfait, première classe. Est-ce que tu sais quand le soleil va se lever ? Je vais te le dire. Aujourd'hui, le soleil se lève aux environs de 06 :20. Et tu sais ce que ça signifie ?

McLeod, inondé de sueur, se mord la lèvre.

— Va pas te blesser, soldat. Ce n'est pas une question piège. Je vais t'expliquer ce que ça veut dire. Ça veut dire que si Immunity décidait de nous envoyer tout de suite des hélicos et que nous quittions cet endroit pour les retrouver à Central Park, on n'aurait toujours pas assez de temps pour y arriver dans le noir, histoire de rester dissimulés. Ça veut dire qu'il va falloir faire une partie du voyage, voire la totalité, en plein soleil, exposé à ces bons vieux fêlés. Qu'est-ce que tu ferais si c'était toi qui commandais ?

— Moi ? J'imagine que je demanderais au général d'attendre demain soir.

— Excellent, première classe ! Mais le général vient de te faire savoir que c'est maintenant ou jamais. Marche ou crève. La division plie les gaules et met le cap au sud. Dans vingt-quatre heures, tous leurs appareils seront déjà loin, affectés à d'autres missions. Que du ciel bleu et vide à perte de vue. Alors, on dirait bien qu'on n'a pas le

choix. On met les bouts, et il va falloir marcher chez les fêlés.

Ruiz s'attriste soudain.

— Qu'est-ce que tu ressens en y pensant, soldat ?

— Ce que je ressens, sergent ? demande McLeod en s'éclaircissant la voix. Eh bien, en toute honnêteté, ça me rend...

— Question purement rhétorique, première classe.

— Oui, sergent.

— Reprends-toi, fiston !

— Oui, sergent.

— Qu'est-ce qui t'empêche de défoncer la gueule des fêlés ? T'as peur ?

Je veux juste...

— Oui, sergent, j'ai peur.

Ruiz secoue la tête et tourne autour de McLeod comme un requin étudiant sa future victime.

— Faut devenir un homme, fiston. La peur, tu te torches avec. Compris ?

...aller à l'école...

— Oui, sergent.

— Quand un fêlé te met une droite, tu lui rends la monnaie, quatre fois au triple. Entendu ?

...et lire des livres...

— Entendu, sergent.

— Si tu survis pendant les deux heures qui viennent, tu survivras à tout. T'es vraiment le plus dur de tous les fils de pute de cette foutue planète. Le meilleur des meilleurs. J'ai pas raison ?

...et qu'on me laisse tranquille.

— Si, sergent.

— Souviens-toi, fiston, la douleur finit par passer, mais l'honneur est éternel. Imagine-toi quand tu seras vieux. Qu'est-ce que tu diras à tes petits enfants quand tu leur parleras de ce que tu faisais pendant l'épidémie ? Alors, t'es un dur de dur ? Ou une putain de poule mouillée ?

McLeod se relâche et regarde son chef d'escouade droit dans les yeux.

Il est temps de se montrer honnête avec ce type, pour une fois.

— Sergent, dit-il, je n'ai jamais été un guerrier et je doute d'en devenir un un jour. Vous le savez et moi aussi. Mais je m'efforcerai d'être réglo avec vous, comme vous l'avez toujours été avec moi. Vous pensez peut-être que je ne suis pas sincère quand je dis ça, mais c'est vrai. Je serai réglo. Je vais tout défoncer aujourd'hui, pour l'escouade.

Ruiz cligne des yeux.

— Ça me va, lâche-t-il finalement. Sois agressif avec cette AAP, c'est tout ce que je demande.

— Compris, sergent, fait McLeod en se mettant au garde-à-vous et en saluant.

Le sous-officier secoue la tête et le fixe de son regard pénétrant.

— T'es quand même un drôle de loulou, première classe. Personne te l'a jamais dit ?

McLeod sourit.

— Si, Tous les jours, sergent.

— Sois agressif pendant cette expédition, McLeod, répète Ruiz d'un ton sombre. Je t'aurai à l'œil. Maintenant, dégage ton rictus à la con avant que je te fasse faire le tour du bâtiment à coups de pied au cul.

Courageux ou stupide, au choix

Les gars de la première escouade sont allongés sur le sol, en tenue intégrale, occupés à engloutir des RICR et à fumer une dernière clope, mais néanmoins prêts à partir sur-le-champ. Mooney et Wyatt partagent l'ultime sachet de petits gâteaux récupéré dans les casiers des gosses de riches. Ratliff est penché sur une de ses bottes, à rafistoler un lacet cassé. Carrillo retire les plaques de sa veste pare-balles, car on leur a ordonné de se débarrasser de tout le poids inutile pour se déplacer aussi vite que possible. Finnegan recharge les dernières balles qu'il vient de nettoyer afin de limiter les risques d'enrayement de sa carabine. Comme le sergent McGraw, qu'ils ont vu il y a peu tripoter ses porte-bonheur comme qui se gratterait les couilles, les gars ont leurs superstitions : Finnegan embrasse le chargeur avant de l'insérer dans son arme. Rollins se précipite pour trouver l'aumônier après avoir appris que l'homme dirigeait la prière pour un groupe de soldats dans une autre pièce.

Mooney est assis contre un mur, la carabine entre ses genoux et savourant les gâteaux rassis, la bouche pleine. Il écoute les gars se raconter des histoires et partager un moment de camaraderie avant l'action. Il perçoit très précisément tout ce qui l'entoure et sait parfaitement quelle place il occupe parmi ces gars. Comme les autres, il éprouve l'impression tenace que chaque minute qui passe les rapproche d'une confrontation en plein jour avec les fêlés. D'ici une heure et demie à peine, il sera peut-être mort, déchiqueté par une foule démente. La vie ne paraît jamais aussi précieuse qu'aux yeux des condamnés. Chaque instant est un arrêt sur image. Et il ressent un amour fraternel intense pour tous les autres, parce qu'eux aussi risquent bien de ne pas revenir. L'essentiel, c'est que s'ils meurent, ils ne seront pas seuls. Et au bout du compte, c'est le seul réconfort sur lequel un soldat puisse compter au combat : la certitude d'être entouré d'amis au moment de trépasser. Voilà qui explique pourquoi ils considèrent leurs confrères comme une famille. Ensemble, ils regardent le diable droit dans les yeux, au bord du néant. Quelle

tristesse, néanmoins, que de penser que ceux qui ne survivront pas aujourd'hui n'auront finalement connu que la guerre.

— Et y'a ce hadji, sur le toit, avec son lance-grenades... Tu te souviens de ce mec ? s'exclame Carrillo, criant presque à ce souvenir. Chaque fois que la deuxième escouade le canardait, il se baissait, puis se relevait aussitôt pour tirer, sauf qu'il ne nous visait même pas.

— Ah ouais, il arrêta pas d'essayer de dégommer le break jaune garé près de cette usine, intervient Finnegan. Et on était là : mais sur quoi il tire ? Il a besoin de lunettes ou c'est vraiment un abruti ?

— Ils avaient coincé la deuxième escouade en beau tas bien serré dans une zone d'abattage, et ce mec aurait pu décimer les gars, mais il s'acharnait sur la bagnole, s'esclaffe Ratliff.

— Mais ouais, y'avait un EEI dedans ! se souvient Carrillo, le regard brillant et perdu dans ses souvenirs, revivant cet instant. La voiture était piégée comme un gros pavé de C4, mais elle n'avait pas explosé. Et ce gars-là essayait de la faire péter à coups de grenades.

— Mais il aurait pas touché une vache dans un couloir, fait remarquer Wyatt.

— Il y en a qui ne tiraient pas si mal que ça, dit Mooney, qui le regrette immédiatement.

Les rires se transforment peu à peu en gloussements étouffés et s'éteignent. Maintenant, tous repensent au reste de cette horrible journée passée à combattre dans les ruelles, les passages sombres, les cours et les maisons. À la fin, ils échangeaient des tirs à bout portant avec les insurgés, au beau milieu des salons des habitants. Ils ne se souviennent pas si les rebelles étaient sunnites ou chiites, partisans du djihad ou nationalistes. Mais ils se rappellent comment Torres est mort dans une fusillade entre deux maisons, comment Simmons a perdu ses deux jambes.

— Ouais, murmure Carrillo, qui se raccroche à ce souvenir.

— Hé, et cette nuit où l'équipe de blindés a débarqué, et où ce taré de hadji a foncé sur un tank Abrams M1 avec un AK ? Renchérit Finnegan.

Les gars éclatent de rire et raniment leur hilarité à force de souvenirs. Mooney sourit. Les balles de l'AK47 rebondissaient sur le blindage composite de l'engin, déjà éraflé par de nombreuses grenades et autres tirs de mitrailleuses lourdes. Au début, ses conducteurs n'en croyaient pas leurs yeux, et ensuite, ils avaient décidé que si l'insurgé voulait un duel, il ne fallait pas le décevoir. Le tank s'était arrêté dans un nuage de poussière, sa tourelle avait pivoté, et son canon s'était abaissé. Un instant plus tard, il tirait un projectile qui avait illuminé la rue comme en plein jour, vaporisant littéralement l'irakien.

— Comme un moucheron sous une pelle, ajoute Finnegan.

— Courageux ou stupide, au choix, fait le caporal Eckhardt.

Mais ce moment de légèreté ne dure pas, lui non plus. Cette fois, l'image de l'irakien solitaire visant le monstre blindé de soixante tonnes qui lui avance dessus, ses chenilles bardées d'acier grinçant et son énorme canon se pointant pour vomir la mort sous la forme d'un obus de 105 millimètres, ne leur semble plus si cyniquement comique aujourd'hui.

La perspective de devoir affronter les fêlés une fois encore ce matin les fait s'identifier à ce rebelle audacieux, mais apparemment suicidaire.

Courageux ou stupide, au choix.

Et eux aussi vont tenter leur chance.

On ne sauve pas vraiment le monde, mais c'est mieux que rien

Kemper frappe à la porte où une plaque annonce « Joseph Hardy, Directeur de recherche », et entre pour y trouver le commandant assis sur le bord de son bureau, étudiant une carte froissée de Manhattan qu'il a punaisée au mur.

Le sergent pose une main sur sa poitrine et dit :

— *Salam aleikoum*, mon capitaine.

D'ordinaire, Bowman rétorque « hooah » à ce salut lorsqu'il vient d'un compagnon vétéran de l'opération « Liberté irakienne », et en particulier de l'opération « Ensemble en avant III », où tous les soldats ont appris les coutumes irakiennes pour gagner les cœurs et les esprits. Mais aujourd'hui, il répond franchement :

— *Wa aleikoum salam*, Mike.

Et que la paix soit avec toi.

Kemper dirige son regard vers la carte.

— Le plan est au point, mon capitaine. Les hommes savent quoi faire.

— J'ai une confiance illimitée en nos hommes. Mais presque aucune dans les plans.

Kemper se met à rire en allumant un de ses cigares nauséabonds.

— Un million de choses pourraient tourner court et nous faire tous tuer, déclare Bowman. La journée s'annonce difficile, Mike. L'ultime épreuve.

— Oui, mon capitaine.

— Il s'agira de la dernière opération militaire avant que l'Amérique ne renonce à New York. Une fois que nous serons partis, la ville sera abandonnée au virus.

— Si les fêlés nous laissent sortir, mon capitaine.

— Et si Immunity nous envoie ces hélicos.

Bowman vérifie sa montre.

— Il est déjà trop tard. Nous allons devoir faire une partie du

chemin au grand jour.

— J'imagine que vous ne pouvez pas demander au général de repousser l'extraction d'un jour.

— Je crains bien que ce soit un grand PaMo, Mike.

— Vous ne préférez pas qu'on parte maintenant, tant qu'il fait noir, et qu'on attende les hélicos dans le parc ?

— Et s'ils ne se montrent pas ? Nous serions coincés en terrain découvert. Ici, nous disposons d'une bonne position. Nous avons de l'électricité. Il se pourrait qu'on soit contraint de traîner dans le coin au bout du compte.

— Tant qu'on y est, nous avons une autre option, mon capitaine. Je ne voulais pas l'évoquer devant les hommes, pour des raisons évidentes.

— Rester ici ?

— C'est ce que tout le monde fait. S'occuper de nos fesses.

Kemper se rend compte qu'il faut qu'ils soient confrontés à une crise d'une extraordinaire envergure pour parler ouvertement de désertion.

— Et ensuite ?

Le sergent hausse les épaules.

— Peut-être qu'on pourrait regagner le collège et attendre bien tranquillement que les fêlés meurent de leur belle mort. Faire en sorte que ces gens se nourrissent et s'organiser d'une façon ou d'une autre quand tout sera terminé. Ils auront besoin d'un gouvernement. Peut-être que notre devoir, c'est ça, au bout du compte.

— Ouais. Vous avez vu à quel point nous sommes doués pour fonder des nations.

Kemper rit encore en exhalant un nuage de fumée, et Bowman secoue la tête.

— Sérieusement, Mike. Je ne sais pas pour vous, mais j'aimerais rester dans cette guerre aussi longtemps que possible. Nous avons levé la main droite pour jurer de faire respecter la Constitution contre tous ses adversaires, et l'Amérique n'a jamais eu autant besoin de quelqu'un pour la protéger de l'ennemi. Quoi qu'il en soit, il nous faut aider la scientifique à sortir. Qui sait, peut-être qu'elle peut vraiment éradiquer ce virus. L'humanité n'aura pas son vaccin aujourd'hui, mais il risque de s'avérer nécessaire plus tard. On ne sauve pas vraiment le monde, mais c'est mieux que rien.

Le sergent de section acquiesce.

— Je me doutais bien que vous réagiriez comme ça, capitaine.

— C'est la mission.

— Ça part en vrille, comme on dit dans l'aviation.

— D'accord là-dessus, Mike.

— Bon, vous vouliez me voir. Que puis-je faire pour vous ?

— En effet. C'est simple, Mike, il me faut un officier pour

commander la deuxième section.

— Et le lieutenant Knight ?

— J'en ai fait mon commandant en second.

— Plutôt futé.

— Mike, je vous offre le grade de premier lieutenant.

— Ah, Eh bien, désolé mon capitaine, mais je crois que je vais devoir refuser poliment. Si c'est votre jour de bonté, vous pouvez me promouvoir au rang de sergent-major. Mais même un grade de sergent de première classe suffirait à mettre du beurre dans les épinards.

Le commandant sourit.

— Vous craignez que tous vos amis vous fassent la gueule, Mike ?

— Si je devenais officier, mon capitaine, de l'incompétence de qui pourrais-je me plaindre en ronchonnant toute la journée ?

Bowman éclate de rire.

— Soit, déclare-t-il. Le bataillon reformera une compagnie en sureffectif, et il aura besoin d'un sergent de première classe. Ce sera donc vous.

Il tend la main à Kemper, qui la serre avec effusion.

— Félicitations, ajoute-t-il. Voilà une promotion bien méritée. Bien que je ne puisse rien promettre quant à cette augmentation. L'argent ne vaut plus rien. Autant que je sache, ils pourraient bien commencer à nous payer en rations.

— Merci, mon capitaine.

— Merci à vous, Mike. Pour tout... Je voulais que vous sachiez que, quoi qu'il advienne, j'apprécie tout ce que vous m'avez enseigné.

— J'ai reçu pas mal en retour. Vous commencez à m'apprendre une chose ou deux.

— Bien, fait Bowman, gêné.

— Ça ne vous ennuie pas si je prends cette carte, mon capitaine ?

— Allez-y.

Kemper l'ôte du mur, la plie soigneusement et l'empoché.

— En souvenir, mon capitaine.

Avec un nom pareil, on se sent entre de bonnes mains, c'est sûr

L'ascenseur emmène Petrova et une escouade de soldats aux yeux ronds dans le hall, où le reste de la compagnie s'est réuni, prêt à quitter le bâtiment. Quand ils ne la reluquent pas en lui collant l'étiquette de « célèbre scientifique qui détient le secret pour soigner l'épidémie », elle aime les observer au travail. Ces gamins semblent savoir ce qu'ils font. Ils se déplacent avec une régularité d'horloge, bien dirigés par leurs sous-officiers, des vétérans aguerris. La compagnie commence à émerger du bâtiment en sections. Deux d'entre elles partent en premier, en deux colonnes, un soldat

bifurquant sur la gauche et un sur la droite pour établir un périmètre défensif dans la rue, afin que le reste puisse sortir en sécurité. Ensuite, le capitaine Bowman, suivi par ses mitrailleurs, qu'il a baptisés l'escouade Alamo, dirigent les autres hommes.

Petrova cligne des paupières dans la lumière pâle et s'émerveille de la beauté du ciel, qu'elle n'a pas revu depuis des jours.

L'air est frais, et le temps gris et nuageux.

Les hélicoptères ont attendu trop longtemps pour s'envoler. L'aube arrive et la colonne marchera donc en plein jour. Les cieux grisâtres sont déjà mouchetés d'oiseaux criards qui viennent picorer les cadavres.

Elle a peine à croire l'étendue du désastre. Les voitures embouties et renversées selon des angles improbables, sur une route encombrée de débris et d'éclats de verre. Le sang maculant le sol et se coagulant en flaques dans les nids-de-poule. Elle enjambe des bagages déchiquetés, des livres d'enfants abîmés, et tout un étalage de CD cassés. Des vies tout entières répandues par terre. Séparées de leurs propriétaires, ce ne sont plus dorénavant que des tas d'ordures. L'air empest la fumée.

Mon Dieu, se dit Petrova, ce n'est plus une ville, mais une décharge. Elle s'imaginait une cité en pleine crise, mais pas déjà à l'abandon.

C'était son foyer, et elle le quitte pour toujours.

Finalement, le commandant donne l'ordre de partir. La compagnie se met en marche, dans un tintamarre d'armes et d'équipement, et prend la direction du nord d'un pas vif. Elle se sent à la fois en sécurité, protégée par la légendaire puissance de feu américaine, et paradoxalement vulnérable, à se déplacer en terrain découvert.

De véritables armées de chiens enragés rôdent ici, pourchassant les individus encore sains. Petrova les sent. Leurs grognements lui parviennent comme de doux murmures, portés par la brise. Leurs pas font vibrer le sol sous ses pieds, produisant un grondement sourd au loin. S'ils sont arrivés à réduire en ruine la plus grande ville du monde en quelques jours, que peut bien cette pitoyable bande de gamins, avec ses fusils, ses bombes et ses mitrailleuses ? Cela revient à tirer dans l'océan dans l'espoir de le tuer.

Elle passe devant l'épave incendiée d'une Chevy Malibu. Les squelettes calcinés du conducteur et de sa famille s'y trouvent encore. Les mâchoires du premier s'ouvrent en grand, comme s'il riait silencieusement de ces fous qui défilent. L'horreur de la situation la saisit brusquement.

Elle plaque sa main sur sa bouche et déglutit, douloureusement consciente que les soldats qui l'entourent l'observent pour voir sa réaction. Il ne s'agit pas de malveillance de leur part, mais d'anxiété. Si elle crie, elle mettra leurs vies à tous en danger.

Mais Petrova se retient : elle s'endurcit et continue à avancer. Et

devant elle se succèdent les atrocités. Au-dessus de sa tête, les corbeaux croassent comme pour se moquer d'eux.

Elle se tourne vers le soldat qui marche à côté d'elle, un grand garçon mince d'une vingtaine d'années, aux yeux pleins d'intelligence, et qui fait partie du détachement apparemment trié sur le volet pour la protéger.

— Comment vous appelez-vous ? demande-t-elle le plus discrètement possible.

— Première classe Jon Mooney, madame, répond-il sans hésiter, comme s'il récitait.

Elle tend une main hésitante.

Il l'observe et la saisit fermement entre ses doigts gantés.

— Je suis là, docteur Petrova.

— Merci, Jon.

Le visage du garçon s'illumine en entendant son prénom.

— Moi, c'est Joël, lui fait le soldat qui marche de l'autre côté. Vous voulez un Kit Kat, madame ?

Petrova sourit et fait poliment non de la tête. Trop nerveuse pour manger, elle a, par ailleurs, dû ingurgiter toutes sortes de friandises issues du distributeur pendant des jours pour survivre, et elle en est écœurée. Ils ont traversé plusieurs intersections sans incident, mais il leur reste beaucoup de chemin à parcourir, et le ciel s'éclaire peu à peu à mesure que l'aube approche.

Au-dessus d'eux, des gens se réveillent au bruit que produit la colonne en se faufilant parmi les véhicules qui encombrent la rue, et commencent à les héler depuis les fenêtres. Certains demandent à ce qu'on les aide à tuer un chien enragé qui rôde dans la cage d'escalier, sur le palier ou même dans une pièce voisine. D'autres implorent qu'on leur fournisse de l'eau et des médicaments. Et tous réclament des nouvelles, n'importe lesquelles.

Vous êtes là pour nous secourir ?

Qui vous envoie ?

C'est terminé ?

Petrova garde les yeux rivés au sol, le rouge lui montant aux joues quand elle pense que l'armée ne se fraie pas un chemin dans New-York pour protéger les habitants, mais s'en échappe furtivement pour la sauver, elle et elle seule, en abandonnant tous les autres à la maladie, à la faim et à la mort qui les attendent dans un futur proche.

Cette ville était son foyer. Elle en a partagé les trottoirs, les métros, les restaurants, les musées, les parcs, les taxis, les cafés et les trésors avec eux.

— Vous faites partie de quelle unité ? demande-t-elle à Mooney pour s'arracher à ses pensées.

Elle fait instinctivement confiance à ce jeune homme à l'air sensible.

Ses yeux ne semblent pas morts comme chez la plupart des autres. Ils ont vu trop de meurtres et se sont transformés en ce qu'ils détestent, des machines à tuer capables de perpétrer des massacres immenses et insensés. Les créatures qui hantent les rues sont en quelque sorte des morts vivants, mais certains de ces soldats ne sont plus que des vivants morts. Jon Mooney fait partie des rares à être restés tout à fait en vie. Il est encore humain, elle le voit à ses yeux, les fenêtres de l'âme.

— Première escouade, deuxième section, Charlie company, premier bataillon, huitième brigade, soixante-quinzième régiment, sixième division d'infanterie. Ils surnomment notre brigade les Crazy Eights, madame. Techniquement, nous en sommes les derniers rescapés.

— Les Crazy Eights, répète-t-elle.

— C'est ça.

— Les « Cinglés de la Huit »... Avec un nom pareil, on se sent entre de bonnes mains, c'est sûr.

— On est les meilleurs dans notre domaine, réplique Mooney en souriant. Vous ne craignez rien avec nous.

— Et quel est mon nom de code ?

— Pardon, madame ?

— Le nom de code du président Kennedy était Lancer. J'imagine que j'ai droit à un surnom.

— En fait, oui. Vous êtes euh... le docteur Killjoy.

— Oh...

— Ces noms n'ont pas d'importance, madame. On les trouve au hasard.

— Ça me va. Mais ce n'est pas aussi sympa que Crazy Eights.

Le soldat rit tandis que les gens continuent à crier aux fenêtres.

Est-ce que je peux venir avec vous ?

Vous allez rester ?

Vous avez besoin d'aide ?

Le bruit a déjà attiré un flux de chiens enragés, qui ont rapidement été passés au fil de la baïonnette. Les premiers coups de feu éclatent peu après. Ils se répercutent dans la rue, résonnant dans les canyons que forment les bâtiments. Le vacarme tire d'autres infectés de leurs cachettes. Claquant des mâchoires comme des bêtes, ils se précipitent sur la colonne depuis les ruelles et les allées latérales, jaillissant des immeubles, et sont empalés ou abattus à vue.

Petrova sent brusquement son corps se crispier de peur. Le bras agité de tremblements, elle serre farouchement la main de Mooney. Le soldat ne lâche pas prise et ne se plaint pas. Il lève les yeux vers les immeubles, s'assombrissant devant le soudain changement d'atmosphère. Lui aussi a entendu.

Un bruit étrange, un grondement, comme si on écrasait un million de boîtes en carton au loin.

Aux fenêtres, les civils les interpellent en hurlant, paniqués, désignant le sud. Les sous-officiers, en queue de peloton, se mettent à crier dans leurs radios. Abandonnant la main de Mooney, Petrova grimpe sur le capot d'une camionnette Ford Ranger, puis gravit le toit en ignorant les protestations de son chaperon.

Le souffle court, elle se retourne vers le sud.

Une véritable marée humaine déferle vers eux, soulevant dans les airs un monumental nuage de poussière qui vient caresser les flancs des gratte-ciel.

Au milieu du raz-de-marée des chiens enragés, les voitures et les camions semblent glisser, bousculés par la foule comme s'ils flottaient sur l'eau.

Un million de Baird qui se ruent tête baissée sur elle en une masse compacte et gesticulante, mue par une seule intelligence.

Elle se met à hurler.

Quand on ne peut pas courir...

Le capitaine Bowman se tient debout sur le toit d'un taxi jaune éclaboussé de sang, sa carabine sanglée sur l'épaule. Il pousse un sifflement en observant dans ses jumelles la horde de fêlés qui se ruent sur son unité, à moins de deux mille mètres de là. Autour de lui, la compagnie défile, se préparant à disperser des escouades à chaque bloc pour former des lignes orientées vers le sud.

Il se trouve confronté à une troupe adverse en surnombre et ne dispose que de quelques options. Il ne peut pas s'enfuir, ou du moins pas très loin, étant donné que les fêlés courent plus vite que lui. Il ne peut pas se cacher, parce que les hélicoptères seront rappelés si la compagnie ne se montre pas à l'horaire prévu, les laissant coincés là. Par ailleurs, rien ne garantit que les fêlés ne les suivront pas dans les immeubles.

Quand on ne peut pas courir ni se cacher, il faut combattre.

La stratégie est donc posée. Tout le reste est affaire de tactique.

Les fêlés bénéficient de l'avantage du nombre et de la vitesse, mais ne savent pas tirer. Ils ne représentent un danger que s'ils parviennent à vous mettre la main dessus. Si vous voulez survivre, gardez vos distances.

Le plan de Bowman nécessite un déploiement en profondeur, des lignes successives se repliant en arrière après le contact. Chaque escouade videra ses chargeurs sur la meute compacte des chiens enragés, et une fois l'adversaire trop proche, cavalera à l'arrière, laissant l'ennemi à la ligne suivante.

Tant qu'ils ne se trouvent pas à court de balles et ne commettent aucune erreur, ils devraient parvenir à se protéger.

En réalité, il doute que cette méthode fonctionne, mais il n'a

manifestement pas d'autre choix.

En déployant ses troupes en profondeur, c'est-à-dire en les éparpillant, il pourrait bien émousser puis détruire cette énorme foule de chiens enragés tout en gagnant peu à peu Central Park. Le problème réside dans le fait que la formation se trouvera allongée sur plus de huit cents mètres, laissant ses flancs vulnérables à d'autres grandes meutes d'infectés qui pourraient bien selon lui converger vers ses hommes. Si cela se produit, sa troupe sera coupée en deux morceaux ou plus, et toutes les unités qui auront la malchance de se retrouver isolées seront détruites. Et la mission échouera probablement.

Un épais panache de fumée noire émergeant d'une benne à ordures en feu se répand dans l'avenue, poussé par le vent qui vient brusquement de tourner et bouchant son champ visuel. Il retire ses jumelles et passe un moment à scruter le ciel, regrettant de ne pas disposer d'un soutien aérien. Même un seul hélicoptère de reconnaissance serait utile.

— *Warlord Six, ici Warlord Sept, à vous.*

Warlord Sept est le doyen des engagés du bataillon, Kemper.

Bowman enclenche sa radio.

— Parlez, Mike, à vous.

— *Signalons que Warlord Cinq mène un détachement vers l'est, à vous.*

— Répétez, à vous.

— *Warlord Cinq mène un détachement vers l'est, sur la Trente-Huitième Rue, à vous.*

— Attendez, à vous, dit-il en réprimant un mélange de rage et de panique.

Warlord Cinq est l'indicatif de son commandant en second.

La compagnie avance vers le nord et Knight détache une partie, des gars à l'est.

Cet homme commet une incroyable bourde : il interprète ses ordres complètement de travers, et risque bien de provoquer leur mort à tous.

Bowman comprend qu'il ne lui reste que quelques secondes pour rectifier la situation.

Il reprend sa radio.

— Warlord Cinq, ici Warlord Six, comment me recevez-vous ?

— *Warlord Six, ici Warlord Cinq, poursuivez votre route, mon capitaine.*

— Steve, mais qu'est-ce que vous faites ? Ramenez ces gens dans la formation avant qu'on se retrouve avec un désastre sur les bras.

— *Négatif*, répond son commandant en second.

Mauvaise réponse

Le lieutenant Stephen Knight, des jumelles à la main, observe la

bifurcation où il a engagé Alpha, Bravo et Delta, les séparant de la colonne principale. Il pousse un soupir de satisfaction tandis que de minces volutes de fumée blanche et brillante commencent à dériver vers l'intersection.

Son plan est simple : attaquer les fêlés lorsqu'ils se trouveront au carrefour, puis progresser par sauts de puce, rapidement, pendant que le reste de la colonne continue vers le nord.

Bowman lui a hurlé dessus pendant un moment à la radio, mais il a vite compris qu'ils perdaient un temps dont ils ne disposaient plus, et a fini par adopter le plan de Knight à la volée.

Ce bon vieux Todd et sa capacité d'adaptation.

Knight est persuadé que sa stratégie réussira. L'arrière-garde de la Charlie a balancé des fumigènes pour dissimuler la retraite de la compagnie et se carapater vers le nord. Pendant ce temps, sa propre troupe va écarter les fêlés de la Charlie à l'est et les occuper un moment.

Et cette fois, les fêlés ne me feront plus passer pour un abruti, se dit-il en souriant.

Vaughan arrive au trot après avoir donné des instructions, déployant le reste de leur groupe en profondeur, en rangées orientées vers l'ouest, avec une arrière-garde solide. Autour d'eux, deux escouades de soldats qui forment la première ligne ont trouvé des positions de tir confortables et attendent l'ordre d'ouvrir le feu.

Knight repose ses jumelles et accueille avec un sourire l'homme qui a été son sergent de section et vient d'être promu premier lieutenant, commandant ce qui reste d'Alpha.

— Je viens d'avoir le commandant à la radio, annonce Vaughan. Je devrais vous tirer une putain de balle dans le crâne. Vous venez designer notre arrêt de mort à tous.

Les soldats les plus proches, recroquevillés sur leurs armes, lèvent la tête et clignent des yeux, interdits.

— C'est le seul moyen d'accomplir notre mission, déclare Knight.

— Mes gars sont morts parce que vous avez psychoté rugit Vaughan en dégainant son neuf millimètres et en introduisant une balle dans la chambre.

Sur son visage écarlate, la hideuse balafre en diagonale ressort, livide.

— Et maintenant il faut qu'ils se sacrifient pour que vous ayez l'occasion de vous racheter ?

— C'est quoi, ce bordel ? demande l'un des soldats.

— Oh merde, je savais bien que cette mission puait, grommelle un autre.

— C'est la seule chose à faire, dit calmement Knight.

— Je suis votre supérieur désormais, Steve. Vous n'aviez pas le droit

de me faire ça !

Il lève le pistolet, avance d'un pas et le braque sur le front de Knight.

— Peu m'importe que vous m'abattiez, Jim. Ce qui est fait est fait.

— Vous n'aviez pas le droit de faire ça à ces gamins !

Un des soldats crie : « Contact ! »

Sans quitter des yeux le pistolet de Vaughan, Knight prend une profonde inspiration et crie de toutes ses forces : « FEU ! »

La ligne lâche une véritable tempête de balles et réduit la première vague de chiens enragés en une averse de chair et d'esquilles.

Vaughan baisse son arme en secouant la tête avec amertume.

D'autres infectés surgissent au coin de la rue et fondent sur eux, mais une seconde volée de plomb les stoppe net.

— Ils mordent à l'hameçon, triomphe Knight. Vous avez vu ça, Jim ?

Levant sa carabine, il place un chien enragé dans sa mire et tire sa première balle.

— Je savais que ça marcherait.

Quand on risque de perdre la partie, on peut bien sacrifier un pion, se dit-il. Une fois qu'on a perdu, le pion meurt de toute façon.

Les balles traçantes fusent dans la rue, un projectile sur quatre laissant derrière lui une ligne rouge de phosphore ardent. Une mitrailleuse de calibre .30 ouvre le feu, déchiquetant les chairs et fracassant les os. Une grenade de quarante millimètres tombe du ciel, rebondit sur le toit d'une voiture et explose dans les airs, décapitant une douzaine de chiens enragés d'un coup.

Et il en arrive encore du coin de la rue. Ils trébuchent sur les morts, pataugeant dans les mares de sang, entre les corps qui se tordent et les membres arrachés.

— Rechargement ! crie quelqu'un.

— Prenez ça !

— Mange !

Un des soldats brandit un AT4, un lance-roquettes antitank léger et sans recul, efficace à cinq cent mètres, et retire ses deux crans de sécurité avant d'armer le percuteur mécanique. Après avoir estimé la portée, il ajuste le viseur tubulaire en plastique sur sa cible.

— À couvert ! crie-t-il.

Lorsqu'il appuie sur la détente, le fond du tube émet un jet de flammes qui produit un nuage en forme de champignon. Le missile à ailerons jaillit et couvre en une demi-seconde la distance qui sépare les militaires des chiens enragés, passant en rase-mottes au-dessus de leurs têtes avant de disparaître dans le bâtiment derrière eux. Un instant plus tard, il explose dans un éclair aveuglant, ébranlant l'immeuble qui vomit ses tripes enflammées dans la rue.

Une vague de fumée et de poussière s'abat sur les infectés, les

cachant à la vue des soldats.

Knight vide en riant son chargeur, tirant sans discontinuer dans le nuage noir, au hasard.

Ils doivent tous mourir pour laver ses péchés et payer sa dette envers les morts.

— Repliez-vous ! braille Vaughan en agitant son pistolet. Au fond, au fond !

Tandis que les gars se ruent vers l'arrière, l'ancien sergent saisit Knight par le bras.

— Lieutenant ! lui hurle-t-il à l'oreille. Vous avez un plan pour nous ramener dans la colonne principale ?

— Bien sûr ! s'exclame Knight avec un rictus, ses yeux éclairés par une pâle lumière intérieure. C'est simple. Il suffit qu'on les tue tous !

— Mauvaise réponse, mon lieutenant, rétorque Vaughan.

Un coup de feu part : c'est le pistolet qu'il manie de son autre main. Il loge une balle dans le mollet de Knight, qui s'effondre en hurlant et en se tenant la jambe.

Quelques instants plus tard, il se met a pleuvoir des morceaux de cadavre

McLeod traverse l'intersection à toutes jambes, l'AAP calée sur la hanche, tirant au jugé sans presque rien toucher et hurlant à pleins poumons. Les autres gars de la troisième escouade courent à ses côtés, le visage rouge et en sueur, soufflant lorsqu'ils lâchent un tir de couverture sans viser. Les balles fracassent des fenêtres, crèvent les carrosseries et les pneus des véhicules, crépitent contre les murs, perforant les chiens enragés.

Tout le monde se préoccupe plus de cavalier que de tirer désormais. La colonne se retire toujours vers le nord après la défection de Knight, et l'affaire tourne à la déroute. Le stratagème du commandant en second leur a permis d'échapper à la première horde de fêlés, mais des milliers d'autres surgissent dans la zone depuis l'est et l'ouest, et la colonne se retrouve prise en tenaille à chaque carrefour.

À l'arrière-garde, le seul espoir de la troisième escouade consiste à distancer les fêlés avant que la ligne ne se brise et quelle ne finisse coupée des autres.

Derrière eux, un gars de la troisième section interrompt sa course pour hisser un lance-missiles Javelin sur son épaule. Il halète et l'arme oscille dangereusement.

— À couvert !

Le missile s'abat instantanément sur un break qui se dresse comme une île au milieu d'un fleuve d'infectés, pliant sa porte comme une feuille de papier d'aluminium avant d'exploser dans une déflagration que les soldats ressentent jusque dans leurs pieds. Elle projette la

moitié du véhicule dans la foule comme une boule de bowling géante qui s'écrase dans une vitrine, tandis que l'autre s'envole en tourbillonnant comme une toupie dans les airs.

Le soldat se penche en arrière et pousse un hurlement de triomphe, avant de crier à ses camarades qui s'enfuient :

— Me dites pas que vous avez raté ça, les gars !

Il est immédiatement plaqué à terre par une meute d'infectés qui vient d'arriver dans son dos. Il les repousse, gesticulant pour leur échapper, et bascule sous le poids du flot infini de fêlés. Derrière eux, une vingtaine de chiens enragés s'approchent en vacillant, couverts de flammes de la tête aux pieds, agitant vainement les bras et agonisant en hurlant. Un instant plus tard, le soldat disparaît à jamais sous une vague de fumée noire et huileuse. Une meute d'infectés surgit du nuage pour se précipiter sur les talons de la colonne. Ils n'ont presque plus figure humaine, crasseux, les cheveux gras et emmêlés, couverts d'ecchymoses et de plaies ouvertes, maigres et vêtus de guenilles ensanglantées.

De vrais morts vivants.

— Contact à gauche !

Ruiz se trouve à l'avant de l'escouade, où il agite le bras comme un entraîneur de baseball placé en troisième base et incitant ses coureurs à faire un tour complet pour remporter la victoire, criant : « Allez, allez, allez ! »

Les gars cessent de tirer et investissent toutes leurs dernières forces dans une course échevelée jusqu'à la prochaine rue, qu'ils espèrent atteindre avant d'être isolés et massacrés.

Ils passent devant Ruiz qui crie « Grenade ! » et lance son projectile sur leurs poursuivants. Quelques instants plus tard, il se met à pleuvoir des morceaux de cadavre.

Puis ils traversent l'intersection suivante en courant tandis qu'une ligne de fêlés fond sur eux depuis l'ouest, à une cinquantaine de mètres.

— Le capitaine dit que la voie est dégagée devant nous, crie Ruiz quand ils se trouvent à mi-chemin du prochain pâté de maisons. On gagne le carrefour suivant en marchant.

— Bien reçu ! répondent les gars en haletant.

— Maintenant, allumez-moi tout ça pendant qu'on se la coule douce, et que ça chauffe !

Les gars réagissent par des cris enthousiastes et lâchent une pluie de métal brûlant sur les chiens enragés en approche, lesquels disparaissent dans une brunie rouge. La cadence de tir se relâche immédiatement tandis que les soldats s'émerveillent de la formidable puissance de feu dont ils disposent.

— Continuez de tirer ! rugit Ruiz, manifestement fatigué de devoir

reculer sous la pression ennemie et désireux de gagner un peu d'espace pour respirer.

Une grenade explose près de la carcasse calcinée d'une voiture au milieu de la rue et la retourne. McLeod cale son AAP sur le capot d'une Toyota Corolla et commence à tirer en petites rafales contrôlées. Il ne passera pas en tir continu tant qu'il n'y sera pas contraint pour sauver sa vie : il ne veut pas risquer la surchauffe. Une fois enrayée, son arme ne servirait plus à rien et il serait pour ainsi dire hors jeu.

La porte d'un immeuble l'attire. Il lui suffirait de quelques minutes pour gravir les escaliers, gagner le toit et attendre que tout ça soit terminé.

Mais il ne bouge pas.

Chaque fois que j'ouvre le feu, se dit-il, je cautionne cette folie.

Il décoche un coup d'œil au sergent Ruiz, puis lâche un tir qui coupe une femme rachitique en deux. Il n'ira nulle part tant que cet enfoiré restera en vie. Il a promis à Kong qu'il ferait son job, et il entend bien respecter cette promesse, même s'il ignore pourquoi cela lui semble si important.

Il pressent là un dilemme moral. Pour qu'il parvienne à s'enfuir dans un des immeubles, il faudrait que le reste de son escouade, y compris Williams, qui a supporté ses conneries plus longtemps que n'importe qui, continue à se battre dans la rue, où chaque arme est indispensable, en particulier son AAP.

— Hé, ils lâchent de la fumée derrière nous, fait quelqu'un.

À l'intersection suivante, leurs camarades de la deuxième section, qui forment l'avant-garde de la colonne, disparaissent derrière un rideau de fumée en se dirigeant vers le nord, tandis que les restes des première et troisième sections se détachent à l'est. On dirait que le plan de taré du lieutenant Knight se répète.

— Préparez-vous à vous replier à mon commandement ! Ordonne Ruiz.

Les tirs se relâchent tandis que les gars s'apprêtent à rompre le contact et à se magnifier le cul.

Il est temps de battre en retraite.

Je n'ai pas peur

Knight se remet lentement debout, grimaçant de douleur en considérant la plaie de son mollet sanguinolent. Il aperçoit le premier chien enragé qui se jette sur lui, à vingt mètres à peine.

— Vaughan ! braille-t-il. Vaughan, au secours !

S'adossant à une voiture, il cherche sa carabine, mais elle a disparu. Il ne lui reste que son neuf millimètres. Serrant les dents pour lutter contre la souffrance, il dégaine rapidement et tire plusieurs balles sur la horde, alignant quelques corps par terre.

Les infectés se ruent sur lui, agitant leurs mâchoires qui dégoulinent de bave.

Knight éclate de rire, les yeux brillants. L'hémorragie lui fait tourner la tête et l'affaiblit.

— Je n'ai pas peur de vous, déclare-t-il en déchargeant son arme sur les visages déformés par la rage.

Les infectés ne savent pas ce qu'est la peur.

Ils le déchirent en morceaux en ignorant ses hurlements, et se disputent les restes. Ils mordent et mâchent la moindre parcelle, essayant d'inoculer à la chair morte le virus vivant.

Les autres se précipitent par milliers au-devant du mur de feu des fusils d'Alpha.

Une dernière carte à jouer

Bowman observe sa nouvelle arrière-garde qui lance des fumigènes et couvre leur retraite tandis que les première et troisième sections virent à l'est, dans l'espoir de détourner les fêlés de la colonne principale, désormais réduite à vingt-cinq pathétiques soldats. Non loin de là, Kemper crie à tout le monde de dégager les fréquences, encombrées d'incompréhensibles hurlements.

En moins de quinze minutes, ses hommes se sont dispersés aux quatre vents et se trouvent pris dans un affrontement décisif contre un ennemi supérieur, chaque petit groupe étant submergé à son tour.

— Vaughan tient bon, annonce Kemper au commandant. Il dit qu'ils s'apprêtent à bifurquer au nord et à se diriger vers le point d'extraction.

— Bien reçu, répond Bowman en s'efforçant de sembler optimiste.

Un chien enragé surgit d'un bâtiment proche, de sa démarche gauche, les mains ouvertes comme des pinces et projetant de la salive en grognant. Sans réfléchir, le capitaine épaule sa carabine et l'abat de deux balles.

Tuer les fêlés s'est transformé en routine presque instinctive, sans remords ni regrets.

Maintenant, sa compagnie se trouve au bord du gouffre.

Knight a morcelé leur troupe face à l'ennemi, de sa propre initiative, et ce salaud avait raison. Bowman comprend que s'ils s'en étaient tenus au plan d'origine, la colonne aurait été prise en tenaille en plusieurs points pendant l'affrontement, et détruite à petit feu. Il n'envisageait aucune autre option à ce moment-là. Knight était prêt à se sacrifier, lui et ses hommes, comme des pions dans un jeu, mais pas Bowman. Pas étonnant que ce taré ait gardé ses idées pour lui tout seul jusqu'au dernier moment.

On reconnaît un bon commandant à sa capacité d'improviser sur le terrain. Non seulement a-t-il décidé à la volée de suivre le plan de

Knight, mais il a choisi d'y recourir à nouveau une fois confronté à un combat impossible à remporter face à plusieurs groupes d'infectés qui convergeaient sur eux. Presque tous les membres des première et troisième sections se sont portés volontaires pour jouer les leurres, et il faut espérer que Ruiz, qui fait partie de l'arrière-garde, ait assez de bon sens pour les suivre plutôt que d'entraîner les fêlés à travers la voile de fumée qui constitue dorénavant leur seule vraie protection.

Les soldats servent une juste cause, mais pas besoin d'aller jusqu'au sacrifice. Quand la situation sera vraiment désespérée, ils pourront se fondre dans les immeubles des environs jusqu'à ce que le danger soit passé, et retrouver peu à peu le chemin du collège.

Il s'agissait d'une décision héroïque, mais pratique de leur part. Ils pouvaient demeurer groupés et mourir vaillamment, ou se séparer et rester en vie, mais en renonçant à l'espoir de l'extraction.

— Contact à gauche ! leur annonce le caporal Alvarez depuis la pointe.

— Quels sont les ordres, mon capitaine ? demande Kemper.

Bowman s'enquiert des effectifs ennemis, et Alvarez le renseigne.

Bon Dieu, mais combien y a-t-il de ces monstres ?

Improvise.

Autre caractéristique d'un bon commandant : rester ouvert à toutes les options.

Le problème, c'est que les options, justement, se font rares, Bowman a une dernière carte à jouer, et il s'y décide enfin.

C'est à son tour de bifurquer à l'est.

Contact

Ruiz n'est pas idiot. Il comprend pourquoi le capitaine a balancé de la fumée et tourne le coin pour suivre les première et troisième sections, se préparant déjà à rentrer dans le lard aux fêlés alors qu'ils arrivent au carrefour, plutôt que de traverser la fumée pour rejoindre le reste de la deuxième section. Les autres soldats poussent des acclamations tandis qu'ils bifurquent, ravis de bénéficier de cette puissance de feu supplémentaire et de la présence d'un pro comme Ruiz à leurs côtés. Ses talents de combattant sont devenus légendaires au sein de la Charlie company. Cet homme a de la glace dans les veines et l'âme d'un guerrier.

— Qui commande, ici ? demande Ruiz au sergent Floyd, un ancien caporal que Bowman a promu pour diriger ce qui reste de la troisième section.

Floyd observe Ruiz de la tête aux pieds, le visage pâle et les yeux exorbités.

— C'est vous, sergent, répond-il.

— D'accord. Vous êtes trop entassés. Je veux que ces hommes se

déployaient un peu...

— Contact !

Ruiz s'écrie : « FEU ! »

Les soldats poussent un cri tandis que la ligne lâche une volée de balles. Les premiers rangs des chiens enragés s'effondrent aussitôt, cadavres déchiquetés et pissant le sang, pour être immédiatement remplacés par d'autres. La foule tout entière a bifurqué. Pour la seconde fois, les fêlés ont mordu à l'hameçon, épargnant la colonne principale.

— Où voulez-vous que je place mon AAP, sergent ? hurle McLeod par-dessus le vacarme.

— Choisis-toi un coin douillet, ma poule, rugit Ruiz en chargeant son fusil à pompe, mais on décarre d'ici dans moins d'une minute.

McLeod déploie son bipied sur le capot d'un taxi jaune, aligne son viseur sur le centre de gravité d'un des fêlés de tête, et lâche sa première rafale. Son arme lui secoue l'épaule et lui fait vibrer les dents. Il continue à tirer, les douilles jaillissant de la fenêtre d'éjection et tintant sur la carrosserie. Les balles traçantes fusent, guidant ses tirs vers les torsos, les visages, les membres et les crânes. Le flot de métal pulvérise tout ce qu'il touche.

— Grenade !

Il remarque que les chiens enragés, déjà proches, grignotent la distance. Floyd a commis une erreur : il s'est installé trop près de l'intersection, sans donner à ses premières lignes de tir l'espace nécessaire pour respirer.

— Rechargement !

Ruiz en est déjà arrivé à la même conclusion, et ordonne à la première rangée de se replier. À mesure que les gars se détachent, les tirs s'espacent.

— Contact !

— Où ça ?

— Ces enfoirés sont derrière nous ! hurle quelqu'un.

Au carrefour suivant, la première section a été coupée en deux par une immense horde de chiens enragés qui convergent depuis le nord et le sud.

Il n'a fallu que quelques instants pour que les hommes de Ruiz se retrouvent isolés et encerclés.

— Merde, dit-il.

— Notre Père qui êtes aux Cieux, commence McLeod.

Il n'arrive plus à se rappeler le reste de la prière. C'est comme si on venait de lui vider le crâne.

— Contact !

— Un homme à terre !

Les chiens enragés taillent les gars en pièces à l'intersection et

surgissent des rues latérales, dévastant tout sur leur passage.

— FEU ! hurle Ruiz à tous ceux qui se trouvent à portée de voix, avant de se retourner pour tirer sur les infectés qui arrivent de l'autre côté. FEU À VOLONTÉ !

Contact.

Quelques soldats, pris de panique, fuient vers les immeubles les plus proches et essaient de pénétrer dans les entrées qui bordent la rue. La plupart des portes métalliques sont verrouillées, mais certaines, en verre, ne résistent pas à un coup de crosse. Les hommes poussent des cris de terreur et de rage en découvrant le chemin bloqué. Les habitants ont empilé des meubles en guise de barricade pour empêcher les infectés d'entrer.

Il n'y a pas d'issue.

À quel moment Custer a-t-il réalisé qu'il était cuit, quand tous ces guerriers ont commencé à gravir la colline en le fixant de leurs yeux meurtriers ? se demande McLeod. Qu'a-t-il fait, alors ? S'est-il simplement assis dans l'herbe en attendant de prendre un coup fatal de tomahawk, profitant de ces précieuses ultimes secondes pour méditer sur sa courte vie, ou pour s'astiquer le manche une dernière fois ?

Ou a-t-il continué à tirer, gaspillant ces quelques secondes dans l'espoir de prolonger son existence, ne fût-ce que d'un instant ?

Merde, quand je mourrai, se dit-il, je préférerais faire un truc marrant, et pas passer mon temps à canarder l'ennemi.

Il essaie d'arrêter de tirer, mais ses doigts ne lui obéissent pas.

Voilà qui résout le mystère, pense-t-il. L'instinct de conservation l'emporte sur tout le reste. La quantité prime sur la qualité. L'instant paraît bien choisi pour passer en rafales continues.

Il bascule donc en mode automatique, déversant la mort dans la foule, presque au hasard.

Regardez-moi, je suis ce putain de Rambo.

— T'as pigé, soldat ! rugit Ruiz en tirant et en insérant une autre cartouche dans la chambre, tout en éjectant une douille fumante. Rends-leur la monnaie au centuple !

— On fait ce qu'on peut ! rétorque McLeod.

— Rechargement ! crie quelqu'un.

— Je déteste cette putain d'armée, s'écrie Williams dont la carabine s'est enrayée.

Un instant après, les chiens enragés le submergent, et ses cris se muent en un gargouillement écœurant tandis que deux paires de mâchoires se referment sur son cou et l'égorgeant.

— Notre Père qui êtes aux Cieux ! prie McLeod d'une voix rauque, les larmes dégoulinant sur le chaume de ses joues pendant qu'il lamine les chiens enragés, toujours occupés à déchiqueter le visage de son

ami, arrachant des lambeaux de chair pour les recracher aussitôt.

Non loin de là, le caporal Hicks tombe à la renverse, un bras mutilé et sanguinolent, tenant encore sa carabine de l'autre main pour tirer tandis que les derniers soldats luttent pour former un carré défensif autour de lui et fixer les baïonnettes aux canons de leurs armes.

Un des gars a jeté une grenade dans une fenêtre du premier étage. Elle explose instantanément dans une lumière aveuglante, projetant une pluie d'éclats de verre brûlants et de débris enflammés dans la rue, suivie d'une nappe de fumée et de poussière.

McLeod vacille et se heurte à Ruiz, qui bat lentement en retraite tout en tirant en mode rapide avec son M4 Super 90. L'odeur âcre de la poudre se mêle aux remugles des infectés. Quand la fumée descend au sol, il aperçoit Hicks et Wheeler qui se font déchiQUETER. Lorsqu'ils atteignent le carré défensif, celui-ci a déjà disparu. Dos à dos, McLeod et Ruiz créent une zone mortelle à trois cent soixante degrés.

L'AAP chauffe entre ses mains. Un cliquetis. Elle est vide.

— Tir d'arrêt, dit Ruiz avant de s'écarter en trébuchant, lâchant son fusil fumant.

Il se tient le cou, et le sang ruisselle entre ses doigts.

— Sergent ? fait McLeod, qui n'en croit pas ses yeux.

Ruiz est indestructible. Il ne peut pas mourir.

Il n'a pas été mordu ; c'est une balle perdue qui l'a touché.

— Emmanuel ! lâche-t-il dans un dernier hoquet en tombant à genoux.

— Un homme à terre ! crie instinctivement McLeod, sachant pourtant qu'il est désormais inutile d'appeler à l'aide.

Il se précipite dans l'espoir de traîner le sergent en lieu sûr, mais se trouve soudain plaqué au sol par la foule confuse de soldats et d'infectés. Un chien enragé le piétine, lui coupant le souffle. Cherchant désespérément de l'air, il voit Ruiz essayer de se relever, à quatre pattes, entouré de fêlés qui s'accrochent à lui et mordent chaque centimètre carré de son corps.

— Sergent !

Un genou s'abat sur sa nuque. Le monde devient noir à l'exception de quelques étoiles multicolores. Quand les ténèbres se dissipent, Ruiz est déjà réduit à une carcasse informe, décapité et démembré, piétiné et criblé d'éclats de verre.

— Bande d'enculés, crie-t-il dans un sanglot de rage impuissante. Vous n'aviez pas besoin de lui faire ça. Vous n'aviez pas besoin de faire ça.

Une grenade explose à proximité, projetant des corps calcinés et brisés tout autour de lui, dans une pluie de sang et de lambeaux de chair grillés. Un autre nuage de fumée et de poussière passe sur la mêlée. Les cris aigus des mourants couvrent le tintement qui lui

résonne dans les oreilles. Agités de sanglots hystériques, il se faufile en rampant entre les pieds des combattants, dans les immondices et les débris de verre, jusqu'à ce qu'il parvienne à se hisser dans le taxi jaune et à s'y recroqueviller en tremblant, en position fœtale, sur le siège arrière. Le véhicule tanguet et sursaute comme un bateau dans la tempête tandis que les infectés défilent tout autour, achevant le massacre des soldats condamnés de la troisième section.

Dehors, les hurlements atteignent leur paroxysme.

Notre Père qui êtes aux Cieux.

Les crépitements des armes à feu meurent peu à peu. Un chien enragé vient se fracasser contre le flanc du taxi et son crâne s'écrase contre la vitre, dessinant un impact étoilé. Le cadavre putréfié assis sur le siège conducteur oscille sous le choc, et sa tête grimaçante se tourne vers McLeod.

Notre Père qui êtes aux Cieux.

Notre Père qui êtes aux Cieux.

Une dernière rafale, et tout s'arrête, hormis le bruit de milliers de pieds qui piétinent et un grondement primitif, presque triomphant, émis par des milliers de bouches.

Notre Père

Je n'avais pas le choix

Au début, ils étaient dix. Ils ne sont plus que quatre à marcher vers le nord dans ce désert urbain, crasseux, épuisés et ensanglantés, pendant que les meutes d'infectés arpentent les ruelles jonchées d'ordures dans leur quête sans fin de chair fraîche.

Ce sont eux les derniers survivants de la colonne principale une fois que Bowman a emmené le reste de la section à l'est pour détourner l'attention des chiens enragés : McGraw, Mooney, Wyatt et la scientifique, le docteur Petrova.

En file indienne, ils rasent les murs, cachés dans l'ombre. À chaque pas, ils s'éloignent des coups de feu et des cris, jusqu'à ce qu'enfin la verdure de Central Park les accueille, le refuge tant espéré.

Plus d'une fois, ils ont dû se cacher pour échapper aux bandes de félés, qui couraient toutes vers le sud et la fusillade.

Une poubelle métallique roule de derrière le coin de rue suivant, répandant des ordures, pour finalement s'arrêter dans le caniveau. Des rats visqueux en surgissent et filent se mettre à l'abri.

Petrova émet un cri de dégoût et enfonce ses ongles dans la peau de Mooney. Elle a encaissé toutes ces horreurs sans faiblir, mais le bras du soldat, sur lequel elle a pris l'habitude de décharger ses frayeurs contenues, est désormais couvert d'égratignures et d'ecchymoses.

Mooney accepte ces mauvais traitements sans broncher. Cette séduisante scientifique lui plaît, mais ce n'est pas tout. La douleur

l'empêche lui aussi de hurler de terreur, de dégoût et de chagrin.

McGraw ordonne une halte de sécurité. Mâchonnant sa moustache en guidon de vélo, les yeux écarquillés derrière ses lunettes de soleil teintées, il fait signe à Mooney et Wyatt de se positionner en avant-garde.

Mooney montre Petrova, mais le sergent n'en a cure. Il ne reste plus personne d'autre. La dernière fois qu'ils sont tombés sur une meute d'infectés, Carrillo, Finnegan, Ratliff, Rollins, Eckhardt et Sherman ont été isolés. Ils ont grimpé à l'arrière d'une camionnette et ont tenté de résister.

Et maintenant, ils sont morts. Les survivants le savent parce qu'en revenant chercher la radio, ils ont retrouvé leurs cadavres éparpillés comme des poupées mutilées.

Wyatt gratifie Mooney d'un de ses sourires bancals qui mettent ses grosses lunettes de travers, et cligne de l'œil. Mooney acquiesce avec une expression de tristesse pleine d'espoir. Jusqu'ici, ils se sont porté chance. Ils ne peuvent pas mourir maintenant.

McGraw donne un coup de poing en l'air et désigne la rue, devant eux.

Préparez-vous à l'action.

Mooney et Wyatt s'approchent discrètement du coin, les armes braquées, prêts à faire feu. Hormis deux voitures de police incendiées près d'un poste de contrôle, la rue paraît déserte. Peut-être que la poubelle s'est renversée toute seule. Ce sont des choses qui arrivent.

Sur le point de faire signe que la voie est libre, Mooney aperçoit du mouvement.

C'est un chien. Une meute, en fait. Des bêtes sauvages et crasseuses, occupées à dévorer le cadavre d'un enfant.

— Hé ! s'écrie-t-il.

Wyatt siffle entre ses dents pour le forcer à se taire, mais le spectacle du gamin livré en pâture aux charognards lui est insupportable.

— Du vent !

Un des animaux s'approche d'un pas lent, les lèvres retroussées et les oreilles collées au crâne, grondant pour défendre sa pitance.

Mooney baisse les yeux sur sa baïonnette. Il n'a pas le droit de tirer sauf si une vie est en jeu. Le reste du temps, il doit utiliser sa lame. Il ne veut pourtant pas affronter au couteau une bande de bêtes sauvages porteuses de Dieu sait quelles maladies.

Il ramasse une canette de bière et la jette sur les chiens, qui se dispersent en couinant, grognant et léchant leurs babines maculées de sang.

— Hé, mec, regarde, l'avertit Wyatt. Des hadjis à trois heures.

Quatre adolescents en sweat-shirt à capuche sale les observent de l'autre côté de la rue.

— Tu crois qu'ils sont infectés ? demande-t-il.

Mooney secoue la tête, indécis. Il lève la main et l'agite.

Les gamins échangent un regard. L'un d'entre eux répond à son salut.

— Je ne pense pas, Joël.

Les garçons s'approchent d'eux après avoir regardé des deux côtés, par habitude, avant de traverser la rue.

Ils sont munis de battes de baseball, mais ce genre de détail n'a rien de surprenant. Il faudrait être fou pour sortir sans protection. Toutefois, Mooney n'est pas d'humeur à prendre des risques.

— Stop ! ordonne-t-il en levant son arme.

Les ados s'arrêtent au milieu de la rue, les yeux vides, et ils échangent entre eux un long regard entendu. Puis ils se retournent vers les soldats. L'un d'entre eux sourit.

Et tandis que ses lèvres s'arrondissent, un filet de salive lui dégouline sur le menton. Il est infecté, mais ne s'est pas encore transformé.

Les gosses se précipitent brusquement en brandissant leurs battes.

— Arrêtez-vous ou je jure devant Dieu que je vous descends, dit Mooney.

L'un des garçons se rue maladroitement sur lui et s'empale sur sa baïonnette, tandis qu'un de ses compagnons lui touche le bras d'un coup de batte assez violent pour lui faire lâcher sa carabine. Les deux assaillants restants s'approchent pour en venir aux mains. Wyatt agite son arme pour les taillader, mais ils esquivent, hors de portée, et s'interrompent, la bouche ouverte, riant sans un bruit.

L'un bondit à droite et l'autre à gauche.

McGraw en abat aussitôt un d'un coup de fusil, dans une assourdissante détonation. Les deux survivants s'enfuient, abandonnant un de leurs camarades mort et l'autre qui se traîne à terre, sanglotant et agonisant.

— Achève-le en vitesse, Mooney, ordonne McGraw. Fais ta touche.

— Bien reçu, sergent.

Si le coup de feu n'attire pas les fêlés, les gémissements d'agonie du gamin s'en chargeront. Mieux vaut en finir rapidement. Mooney respire à fond, lève sa carabine, baïonnette vers le bas, et l'abat sur le dos du mourant.

La pointe le transperce de part en part et heurte l'asphalte en dessous. Le choc résonne dans les bras et le cou de Mooney. Quelques instants encore, le garçon tressaille sous la lame comme un papillon sur une épingle, puis il s'immobilise dans une flaque de sang qui s'étend.

— Il est mort, sergent, annonce Mooney.

— Alors on y va.

Mooney dégage son arme et reste planté devant le cadavre, épuisé. Il remarque Petrova qui le fixe, les yeux écarquillés d'horreur.

— Je n'avais pas le choix, dit-il d'une petite voix.

— Vos yeux, murmure-t-elle.

Mooney cligne des paupières. Qu'a-t-elle vu ?

— Vous êtes blessé, soldat ? demande McGraw à Wyatt.

L'intéressé, qui reste à l'écart, les mains coincées sous les aisselles, secoue la tête, livide, l'air exténué.

— Ça va, sergent, répond-il.

Il se penche en grimaçant pour ramasser sa carabine.

— Qu'est-ce qui cloche avec mes yeux ? s'enquiert Mooney.

Mais Petrova ne lui prête pas attention. Elle lève la tête vers le ciel gris pâle.

Suivant son regard, il sent un changement dans l'air. Puis il entend le bruit qui vient du sud-est : le vrombissement des rotors. Le son gagne de l'ampleur jusqu'à ce que trois hélicoptères CH-47 frôlent en rugissant les toits des immeubles voisins à plus de deux cent quarante kilomètres à l'heure, le ventre illuminé de clignotements rouges.

— Passe donc un coup de fil à ces Chinooks pour leur annoncer qu'on arrive, crie McGraw à Mooney, qui transporte le SRTBM depuis que Jake Sherman est mort. Dis-leur de rester au-dessus du point de rendez-vous jusqu'à ce qu'on établisse à nouveau le contact radio !

Mooney commence à psalmodier dans sa radio pour contacter les pilotes.

— *Bien reçu War Dogs Deux-Un. Nous vous captons.*

— Contact établi, annonce-t-il aux autres.

Le petit groupe émet un cri de joie éraillé. Seul Wyatt reste maussade, fixant d'un air sombre les hélicoptères qui s'éloignent et grommelant dans son coin.

— T'as vu ça, Joël ? ajoute Mooney. On va y arriver, on dirait.

Il a l'impression de n'avoir jamais rien contemplé d'aussi beau que ces immenses libellules d'acier traversant le ciel.

Et il a l'impression que bientôt, il rentrera chez lui, où que ce puisse être.

Dans la direction opposée

McLeod ouvre les yeux et s'extirpe lentement de la banquette arrière du taxi, le visage englué de sang séché et les tympons résonnant comme des cloches.

Il se relève et respire à fond.

Le ciel se met à tourner, et l'écho lointain des coups de feu le submerge.

McLeod tombe à genoux et vomit sur le sol ensanglanté.

Quelqu'un lui tend une gourde et il boit avidement, avant de

cracher.

— Comment ? demande-t-il, gémissant sous l'effet d'une atroce migraine.

La rue s'est muée en paysage cauchemardesque, où se dressent des monticules de cadavres et de membres arrachés au milieu de lacs de sang. Ça et là, des fêlés blessés se tortillent sur le sol, yeux écarquillés et bouche béante comme des poissons hors de l'eau. Les civils des immeubles voisins viennent récupérer ce qu'ils peuvent sur les morts. Les femmes pleurent les soldats tout en cherchant de la nourriture, éclaboussées de sang jusqu'aux coudes. Les hommes ramassent les carabines et se tournent d'un air mélancolique vers les bruits de fusillade, au nord. Tous sont livides, les yeux exorbités. Plusieurs d'entre eux se sont interrompus dans leur quête pour vomir contre un mur.

McLeod repousse les mains qui tentent de l'aider et s'approche en vacillant du dernier endroit où il a vu Ruiz, les pieds clapotant dans ses bottes pleines de sang tiède. Il ne parvient pas à retrouver les restes du sergent, mais il sait qu'il est là, enfoui sous ces monceaux de cadavres.

— Sergent ? dit-il avant d'être secoué par une quinte de toux, la gorge à vif.

Attends, pense-t-il. Les gens veulent toujours fourrer leur nez par tout. Et certains de ceux-là vont forcément essayer de t'arrêter. Il faut que tu sois prêt à te battre.

Il s'incline pour ramasser une carabine et un pistolet, remplit ses poches de munitions et récupère aussi quelques RICR et une gourde.

— Est-ce que j'ai été réglo ?

Il se penche et tousse de nouveau, crachant à plusieurs reprises.

— Est-ce que j'ai été réglo avec vous, sergent ?

Les civils se rassemblent autour de lui tandis qu'il commence à s'éloigner, dans la direction opposée aux bruits de fusillade. Ils s'écartent devant lui et le touchent au passage. Derrière lui, une femme sanglote doucement.

Il s'arrête un moment pour porter la main à son cœur.

— *Shoukran*, sergent, dit-il à voix basse, avant de poursuivre sa route.

Il s'introduira dans un magasin de musique pour jouer de tous les instruments. Il s'installera dans la bibliothèque publique pour lire tous les livres, jusqu'au dernier. La vie est courte, et il se trouve dans la plus grande ville du monde, remplie de trésors.

À partir de maintenant, il en fait le serment, plus personne ne lui dira quoi faire.

Si vous avez survécu jusqu'ici,

c'est qu'il y a une bonne raison...

Le cœur de Mooney lui martèle les côtes tandis que les Chinooks à double hélice atterrissent à Sheep Meadow, leurs pales de neuf mètres tailladant sauvagement l'air glacé pendant la descente, projetant des vagues de poussière tourbillonnantes et des brins d'herbe dans toute la zone.

Chacun de ces engins de douze tonnes mesure près de trente mètres de long, rotors compris, et peut transporter plus de cinquante soldats. Aujourd'hui, ils ne prendront que quatre nouveaux passagers.

Près de lui, le docteur Petrova est en train de pleurer.

— C'était là que nous jouions, dit-elle en désignant le champ d'une main faible. Tous ensemble.

Il arrive à peine à l'entendre dans cet incroyable vacarme.

— C'était ma place, ajoute-t-elle, là, sous cet arbre.

Les rampes d'embarquement descendent à l'arrière des hélicos, vomissant des équipes d'intervention des Forces Spéciales qui se déploient pour établir un périmètre de sécurité. Plusieurs hommes commencent à tirer sur des cibles lointaines, abattant les premiers fêlés attirés par le rythme sourd des rotors.

Un des soldats reste sur place et agite le bras.

— C'est le signal, crie McGraw. Allons-y.

Les puissantes rafales plaquent leurs uniformes contre leur corps et les tourbillons de poussière les font tousser. Mooney prend la main de Petrova pour l'aider à avancer tandis qu'ils se ruent vers la sécurité, mi-courant, mi-boitant.

— On y est presque, lui dit-il, incrédule.

Ils vont vraiment y arriver.

La femme, pâle et faible, murmure quelque chose de presque inaudible.

— Mais c'était son chez lui, dit-elle.

— Le chez lui à qui ? demande-t-il. Allez, madame, avancez !

L'été dernier, nous mangions des crèmes glacées.

Les soldats se précipitent pour la saisir par les bras et l'aider à monter dans l'hélico. Mooney fait mine de la suivre, mais il remarque que McGraw et Wyatt demeurent près de la rampe.

— C'est sans moi, les gars, déclare le sergent.

— Quoi ?

— Je reste !

Mooney le regarde, impuissant. Cet homme est-il devenu fou ? Espère-t-il se faire tuer, ou veut-il faire preuve d'une loyauté démente, prêt à prendre l'incroyable risque de retourner auprès du capitaine en se frayant un chemin l'arme à la main ? S'attend-il à ce que Mooney reste avec lui ?

Ce n'est pas juste, pense-t-il.

— Je quitte l'armée ! dit McGraw.

Wyatt éclate de rire au milieu des bourrasques assourdissantes.

— C'était ma dernière mission, explique le sergent. C'est fini, pour moi. Je vais faire profil bas jusqu'à ce que ce soit terminé, et ensuite, je rentrerai au bercail retrouver ma moitié. Bonne chance, les gars. Je voulais que vous sachiez que je suis fier de vous.

— Merci, sergent, répond Mooney avec une boule dans la gorge.

— Bonne chance, répète Wyatt.

— De la chance, j'en ai à revendre, rétorque McGraw avec un clin d'œil.

Puis, après un bref salut, il s'en va, passant au trot devant les équipes des Forces Spéciales comme si la civilisation venait de faire ses premiers pas au lieu de tirer sa révérence.

— Je reste aussi, Mooney, annonce Wyatt.

— Toi aussi, tu quittes l'armée ?

— Nan...

Il marque une pause, le temps de se moucher dans sa manche.

— Un de ces putains de branleurs m'a mordu sous le bras. Cet enculé d'infecté m'a eu.

— Bon Dieu, Joël, dit Mooney, trop sonné pour comprendre réellement ce qu'il entend.

— Ça fait un mal de chien. Et je sens presque tous ces petits bâtards qui me grignotent la cervelle. Je crois que je vais me planquer quelque part pour finir mes barres de chocolat. Peut-être piquer une tête dans la mare, là-bas. Braquer une banque. Qui sait... Il peut encore se passer plein de choses avant que je devienne un zombie.

— Mais...

La voix de Mooney se met à trembler.

— Qu'est-ce que je suis censé faire sans toi, putain ?

Wyatt lui décoche un sourire de travers.

— Oh, tu sauras très bien te débrouiller tout seul, chef. Mais moi, faudra que je me trouve un nouveau partenaire.

Un des soldats des Forces Spéciales apparaît au sommet de la rampe.

— Tu restes ou tu pars, faut se décider. On a de la visite.

— À un de ces quatre, Joël, fait Mooney en tendant la main.

Wyatt ignore ce geste et recule maladroitement sous les rafales de vent, souriant en esquissant une parodie de salut, le majeur dressé.

— Contact !

Plusieurs hommes dévalent la rampe et commencent à tirer sur une horde de chiens enragés qui surgissent des arbres et prennent d'assaut l'arrière d'un des autres Chinooks posés sur la zone, submergeant les gardes au combat à mains nues. Des infectés s'effondrent dans l'herbe, mais certains disparaissent dans l'énorme engin, qui s'élève soudain dans les airs.

Un des soldats attrape Mooney et le jette brutalement à l'intérieur, où il atterrit sur le sol avec un cri de panique. Il se précipite sur le siège en face de Petrova, qui s'est mise à hurler au son des coups de fusil, la tête entre les mains.

Plus de massacres, supplie-t-elle.

Un sous-officier remonte vivement l'allée centrale jusqu'aux pilotes, et leur crie de faire décoller l'appareil à l'instant.

— Ça va aller, docteur Petrova, la rassure Mooney. Si vous avez survécu jusqu'ici, c'est qu'il y a une bonne raison. Vous aviez toutes ces occasions d'y rester et vous êtes toujours là. Vous ne pouvez pas mourir maintenant.

L'hélicoptère s'élève soudain, à une vitesse de vingt-cinq mètres par seconde. La gravité lui saisit l'estomac.

Un toubib des Forces Spéciales s'achemine tant bien que mal jusqu'à Petrova et commence à lui poser des questions : a-t-elle été mordue ? Est-elle blessée, par ailleurs ? Souffre-t-elle de quoi que ce soit d'autre ? Veut-elle de l'eau ?

Mooney se détourne et scanne les fréquences sur sa radio de combat, cherchant les lignes de la Charlie. L'air siffle dans la cabine, l'empêchant d'entendre correctement. Un petit déclic dans ses oreilles, comme une bulle qui éclate, et les voix lui parviennent avec une stupéfiante clarté.

C'est notre taxi

On peut pas

Un homme à terre !

Les hélicos peuvent nous couvrir ?

Si quelqu'un a une mitrailleuse, il nous faut

Le son de ces voix, même si elles décrivent un combat perdu d'avance, lui paraît étrangement réconfortant. Ils sont toujours en vie, là, en bas, et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.

Contact

Besoin d'un tir de couverture sur le flanc gauche

Établissez une ligne de feu

Et détachez-vous avec l'autre peloton d'assaut

Dégagez les fréquences, abrutis !

Mooney remarque que les types des Forces Spéciales ont les yeux rivés à un hublot et poussent des jurons. En se retournant, il aperçoit le Chinook envahi par les fêlés qui effectue des embardées dans le ciel, sa queue oscillant d'avant en arrière, des corps se déversant de la rampe toujours ouverte pour aller s'écraser des dizaines de mètres en contrebas.

— Allez, allez, dit l'un des soldats. Gardez le contrôle.

Mooney sait bien ce qu'ils ressentent. Leurs amis sont en train de mourir dans l'autre hélicoptère, et ils n'y peuvent absolument rien.

L'appareil en détresse dérive vers l'ouest, virant vers les sommets majestueux des San Remo Towers tandis que les autres le suivent à bonne distance. Les hommes retiennent leur souffle, s'attendant à ce qu'il s'écrase et finisse en boule de feu dans l'une des tours, mais il s'en écarte, tanguant et se stabilisant à grand-peine. Il s'est trop rapproché, cependant : les hélices viennent heurter le flanc du gratte-ciel et l'appareil se déchire en deux sous la tension, dans une explosion de flammes et de fumée. Les deux morceaux piquent du nez et tombent comme des pierres, se fracassant au sol.

Bien qu'il ne parvienne pas à détourner le regard, Mooney ne prête qu'une attention distraite à cette tragédie.

Dans la radio, les voix se sont muées en hurlements.

Ils se bercent d'illusions

La deuxième section s'arrête pour lâcher une salve sur les chiens enragés qui lui filent le train, puis reprend sa course, abandonnant derrière elle une piste de douilles, de bandes de chargeur et de cadavres d'infectés.

Bowman s'attarde un instant pour un dernier tir de couverture. Il sait qu'il lui faudra bientôt accorder à ses gars exténués un peu de repos. La section commence à laisser les traînards derrière, et les tirs se font de plus en plus erratiques. Mais les fêlés ne s'épuisent apparemment pas. Nombre d'infectés s'arrêtent brusquement et meurent sur place, le cœur lâchant sous l'effort, mais les autres continuent. Ce sont les plus forts, les plus robustes qui restent, et le flot ne semble jamais tarir pour remplacer les morts.

Il en va de même pour nous, pense-t-il, sauf que lorsque l'un des nôtres tombe, personne ne vient prendre la relève. Il n'y a plus personne d'autre. Ces hommes sont les meilleurs, mais aussi les derniers.

Il balance une grenade en cloche dans la horde infinie et se remet à courir, tressaillant sous le souffle de l'explosion qui leur donnera, il l'espère, quelques secondes de répit.

L'objectif consistait à gagner le point de rendez-vous à Sheep Meadow, mais le première classe Mooney l'a contacté par radio pour lui annoncer que les appareils avaient repris les airs, avec le docteur Valeriya Petrova à leur bord, en sécurité.

Leur tâche est achevée. Une mission complexe, extrêmement dangereuse et en partie réussie. Maintenant, ils doivent en mener à bien une autre, simple, mais également bien plus délicate : rester en vie.

À six pâtés de maison de là, les troupes de Vaughan ont été stoppées net à Columbus Circle, une vaste zone de circulation à l'extrémité sud-est de Central Park, et ont établi une position défensive au centre, autour de la statue de Christophe Colomb. Vaughan tient tout juste et

appelle désespérément des renforts. C'est là-bas que Bowman emmène la deuxième section. Tous les autres sont morts. Il ne reste plus qu'eux. Si l'on y ajoute les hommes de Vaughan, l'unité compte peut-être soixante-dix tireurs en tout.

Vaughan a bien choisi le site de son baroud d'honneur. À l'intersection de Broadway Central Park West, de la Cinquante-Neuvième Rue et de la Huitième Avenue, Columbus Circle a été fermé au trafic civil et on n'y trouve aucun véhicule : l'endroit présente des couloirs de tir idéaux et des zones d'abattage parfaites. Mais ils ne disposent que de trop peu de fusils et sont quasiment encerclés. Les deux unités doivent désormais se rejoindre pour concentrer leur puissance de feu.

Ensuite, ce sera eux ou les fêlés : le règlement de comptes classique.

La dernière autre solution consisterait à disperser ses hommes. Tout le monde s'introduit dans l'immeuble le plus proche, trouve un refuge sûr et prie que les fêlés ne s'invitent pas à la dernière minute. Mais ensuite ? Seuls les sous-officiers possèdent des moyens de communication. Tous les autres s'éparpilleraient et se retrouveraient isolés dans différents bâtiments, peut-être déjà remplis d'infectés, sans guère de nourriture ni d'eau. De Charybde en Scylla, comme on dit. Leur dernier espoir de survie consiste, d'une manière ou d'une autre, à rassembler tout le monde en lieu sûr ou à vaincre les fêlés ici. Maintenant.

À l'avant, les gars ont ralenti l'allure.

— *Du grabuge devant*, annonce Lewis dans sa radio.

Bowman redouble d'efforts et sprinte jusqu'à la tête de la colonne, où Lewis et Kemper observent une autre foule compacte de fêlés qui bloquent la route.

Une macabre parade d'infectés défile à longues foulées en file inégale : grands et petits, maigres et gros, nus et habillés, chauves et chevelus, noirs et blancs et jaunes, ils se déversent en flot continu d'une rue que croisera bientôt la colonne et virent vers le nord le long de la Huitième Avenue, attirés par le son des fusils de Vaughan. Ils arborent une expression qui ressemble curieusement à de la joie.

La situation de la deuxième section, elle, vire au sinistre. Avec une immense troupe ennemie sur les talons et une autre lui barrant la route, Bowman ne dispose que de quelques secondes pour prendre une décision.

Ultime règle du commandement : un bon leader doit faire ce qu'il faut, quoi qu'il en coûte.

— Qui a des M203 ?

Les gars s'avancent pendant que Martin et Boomer déploient la mitrailleuse M240 contre leurs poursuivants pour gagner du temps. L'air résonne de l'aboiement saccadé du calibre .30.

— Chargez-les au Willie Pete 7(8).

Les soldats s'exécutent et insèrent les grenades au phosphore blanc dans leurs lance-grenades. Cette substance brûle très rapidement et produit un nuage de fumée instantané, idéal pour les fumigènes, mais elle consume également tout combustible, et le seul moyen de l'éteindre consiste à l'éteuffer.

Il s'agit par conséquent de l'arme antipersonnel la plus controversée, mais idéale pour l'objectif du capitaine. Les grenades tueront et estropieront beaucoup de chiens enragés tout en produisant tant de fumée que la section aura une chance de passer en force en profitant de l'effet de surprise et de la cécité partielle de l'ennemi.

— Valable, mon capitaine, déclare Kemper en acquiesçant avant de donner ses propres ordres.

Les gars se séparent, certains se plaçant à la pointe et d'autres à l'arrière de la formation. Ils tirent.

Les grenades jaillissent haut dans les airs pour aller atterrir au milieu de la file de fêlés qui entament le virage à droite débouchant sur la Huitième Avenue. Les projectiles au phosphore explosent en produisant d'intenses flammes au beau milieu de la foule compacte. Plusieurs infectés prennent immédiatement feu, transformés en torches humaines. L'immense nuage de fumée qui se dégage aussitôt aveugle les autres.

— Allez, allez, allez ! rugit Kemper.

— Plus qu'à traverser cette meute et on arrive à Columbus Circle ! promet Bowman.

— Hooah ! crient les gars en se précipitant, file hérissée de baïonnettes qui tire en avançant et abat les chiens enragés par dizaines.

— Nous voilà, Vaughan ! beugle Bowman dans son micro.

— *Bien reçu, terminé.*

Une fois l'intersection passée à toute allure, ils piquent un sprint sur le dernier tronçon, le souffle court, et aperçoivent enfin les hommes de Vaughan en formation carrée droit devant.

— Hooah ! les acclament ces derniers.

Certains cessent un instant de tirer pour leur laisser le passage, levant leurs casquettes et leurs armes pour accueillir la deuxième section qui vient joindre ses forces aux leurs.

— On est sacrément content de vous voir, les gars, braille Bailey, qui s'interrompt et lâche un crachat visqueux par terre. Où voulez-vous que je place mon AAP ?

Bowman s'approche du lieutenant Vaughan, qui se dresse, l'air hargneux, une chique de Copenhagen lui bombant la joue. Tous deux se saluent et se serrent chaleureusement la main.

— Vaughan, c'est vous le chef. Où souhaitez-vous qu'on se

positionne ?

Le lieutenant hausse les épaules.

— On est quasiment encerclé. Faites comme chez vous, mon capitaine.

Bowman acquiesce et arque un sourcil.

— Mike ?

— On prend l'est et on leur rentre dans le lard si vous arrivez à tenir les deux autres côtés, répond Kemper. Les hommes sont fatigués de courir et ils n'ont qu'une envie : botter le cul des fêlés.

— Bien reçu, sergent première classe, fait Vaughan.

Ils se séparent pour donner leurs ordres et disposer leurs escouades.

Bowman éprouve une profonde admiration pour le lieutenant. Réussir à sortir son unité de la tombe que leur avait creusée Knight tenait du miracle pur et dur. Les autres lieutenants fraîchement promus l'avaient immédiatement élu à leur tête pour former un commandement unifié. En progressant vers l'est par à-coups, Vaughan avait trouvé un bâtiment que lui et ses gars avaient pu traverser de part en part. Chaque escouade qui se repliait depuis le front de la formation pénétrait dans le building et ressortait de l'autre côté dans une artère déserte, à un pâté de maisons de distance du danger. Même la toute dernière s'en était sortie sans aucune perte. Mais c'était avant que toutes les rues du quartier ne débordent de chiens enragés écumants.

Seul Knight était mort, se sacrifiant pour ses hommes. Du moins s'agissait-il de la version qu'en avait donnée Vaughan. Sur un champ de bataille, tout peut arriver. Prenez une bande de gars armés jusqu'aux dents et fourrez-les dans une situation extrême, où ils s'efforcent désespérément de rester en vie, et tout peut arriver, Bowman le sait. Il ne le sait que trop bien.

Les soldats se déploient rapidement, et la formation grossie se décale à mesure que la deuxième section occupe le flanc est du carré, la mitrailleuse lourde menant la danse au coin nord-est ainsi que deux des AAP à l'autre extrémité. Les chiens enragés continuent d'affluer et de se jeter contre eux par vagues. Le carré s'illumine des éclairs des canons dans l'air saturé d'une fumée étouffante.

— Rechargement !

— Grenade !

Plusieurs soldats s'écartent vivement de derrière un AT4 pour éviter le souffle arrière du tir.

— À couvert !

Lewis marche de long en large derrière son escouade, observant les tirs et donnant des conseils à ses gars. Kemper, non loin de là, hurle à pleins poumons :

— Ne gaspillez pas vos munitions ! Une balle par fêlé, dans la

poitrine ! Descendez-en un et passez au suivant ! Chaque balle compte !

Nous y voilà, se dit Bowman. Alamo. La dernière bataille.

On peut y arriver.

— Rechargement !

Les chiens enragés sortent des nappes de fumée, pataugeant dans une apocalyptique mer de sang et de membres emmêlés, les yeux brûlants de haine, la bouche tordue de douleur et de rage.

Une marée sans fin de visages gris.

Les gars font pleuvoir le feu sur les corps sans protection impitoyablement, sachant bien qu'ils livrent là une guerre d'extermination.

Les douilles s'envolent et tintent sur le béton, roulant pour former des tas aux pieds des soldats. Les balles traçantes déchirent le voile de fumée. Les grenades explosent en boules de feu et en panaches blancs, projetant des éclats et des corps brisés à terre. Un missile antitank éclate dans un éclair aveuglant, balayant toute vie du quart sud-est de Columbus Circle pendant quelques secondes, laissant derrière lui une épaisse nappe de brume.

La dernière bataille.

On peut y arriver.

Tel est le mantra de Bowman, sa prière.

Il ne faut cependant que quelques minutes pour que l'affrontement tourne à leur désavantage.

Un par un, les hommes baissent leurs armes en criant : « Je suis à court ! »

Les tirs s'espacent peu à peu. Les lance-roquettes sont abandonnés après avoir tiré leurs derniers projectiles. Les grenades finissent par manquer. Les chargeurs passent de main en main. Quelques-uns poussent des jurons quand leurs armes s'enrayent. D'autres se dressent, stoïques, en posture de combat à la baïonnette, attendant la fin. Nombre d'entre eux tournent vers leur capitaine un visage blafard, cherchant une réponse, n'importe laquelle, tout sauf la mort. Ils ont peur de mourir.

— C'est exactement ce qu'avait dit Steve, déclare Bowman. Il n'y aura jamais assez de balles.

Posant sa carabine vide contre le socle de la statue, il souffle.

— Ça va faire mal, très mal, grommelle-t-il sans parvenir à réprimer un frisson.

Il dégaine ses deux neuf millimètres, un dans chaque poing, et attend la fin.

De minuscules détails accaparent son attention : les fenêtres brisées de l'un des immeubles, de l'autre côté de la rue. Les visages blêmes penchés vers eux. Les feuilles frémissantes des arbres rachitiques

plantés autour de la statue. La verdure accueillante de Central Park, en face, au nord-est ; là où l'immense monument du Maine se dresse en l'honneur des « vaillants marins qui périrent dans le Maine sans mise en garde du destin, sans crainte du trépas ». Le temps se dilate. Les minutes semblent des heures.

Les chiens enragés tombent toujours comme des mouches, mais ils s'approchent inexorablement dans le brouillard, attendant patiemment leur heure.

— Lieutenant Vaughan ! appelle Bowman.

— Mon capitaine ?

— Vous voyez ce bâtiment, droit à l'ouest de notre position ? Le Time Warner Center ?

— Oui, mon capitaine.

— C'est le nouveau point de ralliement. Peut-être que certains d'entre nous peuvent y parvenir. Faites passer la consigne.

— Oui, mon capitaine.

Kemper et Lewis le rejoignent et il leur fait part de son plan. L'immeuble paraît si proche, de l'autre côté de la rue seulement.

— Je peux emmener mes gars jusque là : bas, dit Lewis, un éclair dans le regard. Je sais que je peux.

— Alors, occupez-vous d'eux, sergent.

Kemper allume un de ses cigares puants.

— C'est le dernier, soupire-t-il.

Bowman observe le mur de chiens enragés qui gagne du terrain, centimètre par centimètre, à mesure que les tirs se font rares, et il attend que Vaughan lui annonce que les hommes sont prêts à charger. Adossé à la pierre froide de la statue, il respire à fond, forçant son cœur emballé à ralentir la cadence.

Ils se bercent d'illusions, il le sait. Ils peuvent charger, et peut-être que quelques-uns en rattrapperont, mais pas tous. Voir personne.

Le capitaine s'est damné pour sauver ses hommes il y a des jours de cela, et voilà qu'il les sacrifie pour cette mission. La mission a beau l'emporter sur tout, même une tâche aussi noble que celle-ci, préserver la vie d'une scientifique capable de sauver le monde, ne semble plus en valoir la peine. Quand ces gamins seront morts, il n'y aura plus jamais personne comme eux.

Autant charger pour en finir.

Ils se bercent d'illusions, assurément. Mais même s'il n'en survivait qu'un seul, le jeu en aurait valu la chandelle.

— Où est-ce que je me suis planté, Mike ? demande-t-il.

— Vous n'êtes pas seul en cause, mon capitaine, répond Kemper.

Bowman sourit. Puis il éclate de rire.

— On ne peut pas toutes les gagner, Mike.

— Ça va partir en vrille, mon capitaine.

— Les gars sont prêts, annonce Vaughan.

Bowman lui fait signe de donner l'ordre et de faire traverser ses hommes.

Quant à lui, il a décidé qu'il resterait dans le coin un moment. Il n'a plus envie de courir. Supposons qu'il le fasse et qu'il survive. Où irait-il ensuite ? Pour quoi faire ? Pour subsister de quelle façon ? Et pour quels lendemains ?

Mieux vaut mourir au combat, debout comme un homme, pour un pays qu'on aime, avant qu'il ne disparaisse à tout jamais. Kemper se tourne vers lui.

— Mon capitaine, je suis fier...

Entre quelles mains tombera la planète ?

Petrova regarde par le hublot et fait brièvement ses adieux à son foyer et à tous les fragments d'elle-même qu'elle y abandonne.

Après être resté un moment auprès des San Remo Towers pour chercher d'éventuels survivants, les Chinooks s'élèvent dans les airs et prennent la direction du sud-ouest, leur offrant soudain une vue parfaitement dégagée sur Columbus Circle.

— Oh, s'exclame-t-elle, la respiration coupée, ses mains se portant à sa poitrine, où son cœur bat à tout rompre.

C'est ici que la compagnie du capitaine Bowman, pauvre carré fracassé, à peine visible entre les filaments diaphanes du brouillard de guerre, a choisi de livrer son dernier combat.

Elle sanglote en voyant ce qu'eux ne peuvent distinguer : d'innombrables légions d'infectés convergeant vers la place, engorgeant les rues à perte de vue, soulevant derrière eux des nuages de poussière dans toute la ville.

C'est sans espoir.

Le carré s'agite soudain et tente une percée vers le Time Warner Center. Il ne couvre qu'une courte distance avant de se dissoudre dans la fumée et les flots d'infectés. Quelques soldats se détachent et courent en tous sens, gesticulant lorsqu'ils sont pris et déchiquetés. En quelques secondes, on ne peut plus distinguer les militaires des chiens enragés.

Une dernière série de coups de feu illumine le brouillard. Un panache de fumée s'élève d'une grenade qui a explosé. Un ultime éclair, une flamme, de la poussière. Et puis, plus rien.

Les infectés submergent la place, errant sans but, comme si les soldats n'avaient jamais existé. En fait, les chiens enragés les ont probablement déjà oubliés.

Petrova pleure pour tous ces gamins, des larmes brûlantes lui inondant les joues.

Les gens les surnommaient les Crazy Eights.

Je ne vous oublierai pas, se promet-elle. Et je vous revaudrai ça.

— Oh mon Dieu, sanglote Mooney, soudain terrassé par le chagrin, déjà semblable à un vieillard brisé alors qu'il n'a que vingt ans.

En une matinée, tous ses amis sont morts et il ne s'est sans doute jamais senti aussi seul. En le regardant, Petrova se remémore ce moment où elle s'est recroquevillée sous le bureau du centre de contrôle de l'institut, en souhaitant de tout son cœur être quelqu'un d'autre, quelqu'un qui n'éprouverait pas cette terreur ni cette souffrance. Son tour est venu d'apporter du réconfort. Elle serre sa main dans les siennes et ils pleurent tous deux ses camarades tués.

Pendant que l'hélicoptère prend de l'altitude dans le ciel gris et froid, elle aperçoit les innombrables attroupements sombres qui circulent dans les artères de la ville. New York leur appartient désormais, à ces déments, à ces infectés. Ils tomberont comme des mouches dans les jours qui viennent, transformant la cité en charnier, offrant aux survivants une vie de cauchemar, de maladie et de famine. La civilisation refluera, comme le virus, les laissant dans la crainte du retour de l'épidémie. Leurs descendants lui voueront quasiment un culte, à cette maladie, et à son pouvoir destructeur.

Elle s'essuie le visage et pivote sur son siège, tenant toujours la main de Mooney, mais se repliant émotionnellement sur elle-même, pour rester forte afin de continuer à livrer bataille. Elle prend soudain conscience, douloureusement, que les hommes des Forces Spéciales, sanglés dans leurs fauteuils, braquent sur elle des yeux féroces et pleins d'espoir, se demandant si elle et ce qu'elle représente valaient bien la vie de leurs amis.

Ce qu'elle peut leur promettre, tout comme elle le jure déjà aux garçons sacrifiés de la huitième brigade en son for intérieur, c'est qu'elle viendra à bout du virus. Il y en aura d'autres, et d'autres épidémies, mais la maladie des chiens enragés ne menacera plus jamais la race humaine d'extinction. Quand elle en aura fini avec le Lyssa, l'humanité reprendra sa place légitime sur cette planète.

Elle honorera aussi la mémoire des soldats. L'intégrité, le courage et la loyauté, ces valeurs et les autres auxquelles tient tant l'armée lui semblaient simplement charmantes, voire un peu éculées quelques semaines auparavant, mais elles manqueront cruellement à l'Amérique des années à venir, elle le sait bien. Dans la prochaine génération barbare née des conséquences de l'épidémie, ce genre d'homme sera rare.

Petrova croit de tout son cœur que l'humanité survivra à cette apocalypse. Mais maintenant que le capitaine Todd Bowman et ses semblables sont morts, entre quelles mains tombera la planète ?

FIN

À PROPOS DE L'AUTEUR

CRAIG DILOUIE travaille en freelance en tant que consultant en marketing et rédacteur technique. Il réside à Calgary, dans la province de l'Alberta, au Canada. Il a écrit quatre romans (*Paranoïa*, *The Great Planet Robbery*, *The Thin White Line* et *Homeland of the dead*), quatre œuvres non-fictionnelles et des centaines d'articles pour des magazines, des livres et des sites web.

BONUS

LEXIQUE



-
- 1 Center for Disease Control : institut fédéral de recherche sur les causes et la prévention des maladies (NdT).
 - 2 Posse Comitatus : loi interdisant à l'armée d'intervenir dans les affaires civiles (NdT).
 - 3 La doctrine du « shock and awe », préconisant la domination rapide de l'ennemi grâce à des démonstrations de force, fut utilisée par l'armée américaine en Irak (NdT).
 - 4 Apprends tout sur les fusils, le M16, le M15, Sammy connaît bien l'ennemi, abracadabra, patatras, dis au Major ce que tu vois, hop, hop, hop ! (NdT)
 - 5 L'institut américain de recherche militaire sur les maladies infectieuses (NdT).
 - 6 L'Emergency Powers Health Act confère une certaine autonomie aux États en cas d'urgence sanitaire avérée (NdT).
 - 7 Missile filoguidé à poursuite optique, lancé par tube (Tube-launched, Optically-tracked, Wire-guided missile) (NdT).
 - 8 Willie Pete, alias W.P. pour White Phosphorus (NdT).